N° 735 40e Année Tome CCIX 1er Février 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

L. CATIN, 3, rue du Sabot, PARIS (6e)

Reg. du Com. : 17.056

Mise en Vente en janvier 1929

Nº 1. — Emile Zola, **LETTRES A MESSIEURS DE GONCOURT.** Préface de M. Maurice Le Blond (Bibl. Nat., fonds Goncourt, mss. 22.478). *Première édition complète.* Vol. (58 × 19) de 224 p. Broché.

Justification du tirage :

7 exempl. sur Japon impérial, marqués de A à F....		hors commerce.
5 — — numérotés de I à V. Ch. ex.		**275 fr.** »
15 — Hollande Van Gelder Zonen, num. de 1 à 15 Chaque exemplaire.		**175 fr.** »
500 — vélin numér. de 16 à 515. Chaque exemp.		**150 fr.** »

Nº 2. — Jérôme et Jean Tharaud, **LA REINE DE PALMYRE.** *Un des rares manuscrits qui soient de la main de l'un et de l'autre des deux frères Tharaud.* Vol. (32 × 25) de 96 feuillets. En portefeuille.

Nº 3. — Gaston-Chérau, **LE FLAMBEAU DES RIFFAULT.** Vol. (… × 29) de 52 feuillets *(y compris 3 feuillets que l'auteur a récrits et un plan des lieux où se déroule l'action).* En portefeuille.

Nº 4. — Claude Farrère, **UNE VIE.** Vol. (23 × 15) de 96 feuillets. En portefeuille.

Justification du tirage de chacun des Nos 2, 3 et 4 :

7 exempl. sur Japon impérial, marqués de A à F.....		hors commerce.
5 — — numérotés de I à V. Ch. ex.		**150 fr.** »
15 — Hollande Van Gelder Zonen, num. de 1 à 15 Chaque exemplaire.		**100 fr.** »
500 — vélin, num. de 16 à 515. Chaque exem.		**80 fr.** »

HORS SÉRIE

Clotilde de Vaux, **WILLELMINE.** *Ouvrage complètement inédit.* Vol. (32 × 25) comprenant la reproduction fac-similé du manuscrit, ce même texte typographié, et la reproduction de divers documents. Ensemble, près de 200 pages.

Les 200 premiers souscripteurs aux 4 volumes du « **Document autographe** » *annoncés ci-dessus recevront, en offrande, le volume hors série* (**Willelmine**), *lequel ne sera ni obtenu séparément, ni mis dans le commerce.*

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 480-93)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16........... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16............... 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16......................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16...................... 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.................... 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16................... 12 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16....................... 12 »
Les Sept dernières Plaies Vol. in-16....... 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16............... 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16....... 12 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.. 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.. 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16............... 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez, Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.............. 7 50

FRANZ LISZT ET DANIEL STERN
OU LES GALÉRIENS DE L'AMOUR

(DOCUMENTS INÉDITS)

—

> Il n'est si belle et si libre tendresse qui ne fasse parfois sonner un secret bruit de chaîne.
>
> P.-J. TOULET : *Carnet de M. du Paur.*

Il y aurait un petit traité à écrire sur la genèse des titres en littérature. Là, comme ailleurs, les écrivains obéissent aux exigences de la mode qui veut qu'à chaque époque l'attention soit retenue par des moyens variés. Voyez plutôt comment se transforme sans cesse le style des affiches ou le texte des enseignes.

L'on aurait tort de croire cependant que la tyrannie de la mode et les besoins de la réclame influent seuls sur le choix du cartouche. Ce choix est souvent guidé par des raisons plus profondes et plus sérieuses. S'il n'en faut qu'un exemple, le titre qu'on vient de lire en tête de cet article le fournit tout juste à mon commentaire.

Traiter Franz Liszt et Daniel Stern de « galériens »; par une telle épithète unir, dès le seuil, dans un rapprochement audacieux, deux noms célèbres au terme qui stigmatise une flétrissure, n'est-ce pas une hardiesse destinée en fin de compte à capter la curiosité du lecteur et à lui servir d'amorce?

Au vrai, les mots qui ont conduit à élire parmi d'autres cette inscription titulaire sont d'un ordre plus

relevé. Ils prennent leur source dans une allusion, qui, précisée, mettra en cause le souvenir d'un grand homme, contemporain de Liszt et de la Comtesse d'Agoult.

Avant de le nommer, transcrivons le passage, où il médite sur les tristes amours de Marie la fugitive :

Quand certaines femmes de haut rang ont sacrifié leur position à quelque violente passion; quand elles ont méconnu les lois, ne trouvent-elles pas dans l'orgueil de la race, dans la valeur qu'elles se donnent, dans leur supériorité même, des barrières presque aussi difficiles à passer que celles déjà franchies et qui sont à la fois sociales et naturelles? *Enfin n'est-ce pas un enseignement terrible que celui des obligations contractées envers le monde par une faute?*

Tout n'est pas dit quand une femme noble et généreuse a résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique. Elle est attachée à jamais à l'auteur de sa ruine, *comme un forçat à son compagnon de chaîne...*

Ces lignes, où l'écrivain allie le ton résigné du moraliste à l'âpre éloquence du sermonnaire censurant les mœurs du siècle, portent la signature de Balzac. On les trouvera dans la préface du roman que le peintre des *Scènes de la vie privée* intitule : *Béatrix ou les Amours forcés.*

§

Rappellerai-je les circonstances qui décidèrent Balzac à tirer parti pour son œuvre d'un épisode de la chronique scandaleuse, alors présent à toutes les mémoires?

Au début de 1838, Balzac, en séjour à Nohant, reçut de George Sand le conseil de romancer l'histoire de l'étrange couple qui promenait sa destinée de l'autre côté des Alpes. Magnifique sujet d'étude, en vérité, et qui valait d'être mis au chevalet.

Balzac n'eut pas de peine à se laisser convaincre.

— Ah ça! comment n'y avait-il pas songé plus tôt? L'occasion s'offrait à lui — merveilleuse — « de peindre les sentiments qui retiennent encore les femmes après

une chute ». Nul doute qu'il bénit les scrupules compréhensibles, le dernier reste de pudeur, qui détournait son confrère ès lettres, l'amie de Mme d'Agoult, de portraiturer elle-même, fût-ce en les drapant du voile de la fiction, le Tzigane de génie et la « Princesse-aux-belles-boucles ».

Quelle aubaine! se disait-il, avec cette impétuosité, cette fougue qu'il apportait en toutes choses. George, son hôte, poussait la complaisance jusqu'à s'instituer son pourvoyeur de documents. Par George, il était plus abondamment avitaillé en détails caractéristiques que si, juge d'instruction, il avait mené enquête sur l'affaire auprès de dix témoins. Un seul lui tenait lieu de tous les autres, et celui-là connaissait de bonne part les secrets d'Arabelle.

Le roman était fait... il ne restait plus qu'à l'écrire.

L'œuvre vit le jour en 1839; d'abord dans les colonnes du *Siècle,* puis au sommaire de la *Revue de Saint-Pétersbourg* et le tout fut, la même année, réuni en volumes.

Il est un point cependant sur lequel Honoré de Balzac ne tint compte qu'à demi des suggestions de George Sand. Lélia ayant proposé pour titre : les *Amours forcés ou les Galériens,* il laissa tomber la seconde partie de l'enseigne, et devant la première, inscrivit le nom suave de *Béatrix.*

Par un effet de contraste, où se décèle à l'analyse une secrète rosserie, c'était lier, à l'aide du même pinceau, le bleu céleste et le rouge vermillon. L'un disait le rêve. L'autre, la décevante réalité (1).

Comme, malgré tout, Balzac était bien trop homme de lettres pour rien perdre, il relégua dans le vestibule,

(1) L'on se rappelle l'anecdote (répétée à l'envi par les biographes de Sand et de Liszt, depuis W. Karénine jusqu'à G. de Pourtalès), où l'on voit Franz, dans l'attitude du maëstro qui casse sa baguette sur le rebord du pupitre, lançant à la figure de la désolée Comtesse : « Ce sont les Dante qui font les Béatrice et les vraies meurent à 18 ans! » Il faut bien que le trait soit parvenu aux oreilles de Balzac; faute de quoi le titre de Béatrix demeure inexplicable.

je veux dire dans la Préface, l'image symbolique de la Galère, que Sand aurait voulu voir cramponnée au fronton.

§

Depuis l'époque où Balzac suspendait dans les *Scènes de la Vie Privée* le portrait de Béatrix, Marquise de Rochefide — autrement dit de la Comtesse d'Agoult, nous savons par des preuves sans cesse accrues que le créateur de la *Comédie Humaine* avait vu juste en imaginant son modèle prisonnière d'une conviction voisine de celle des bagnards.

Entendons bien que le bagne dont il est question ici pouvait, du dehors, être pris pour une école de liberté. Qui, plus que Franz et Marie, au lendemain de leur évasion, semblaient mieux délivrés du poids des contraintes sociales, affranchis plus définitivement de l'entrave des conventions? A eux la Fantaisie et son climat enchanté! l'Aventure et ses mobiles paysages! Ils marcheraient d'éblouissements en éblouissements, s'élevant par degrés vers les hautes cimes de l'art et de l'amour, où l'air grise et donne le vertige... Parvenus au *culmen* de leurs rêves, ils n'abandonneraient alors qu'un geste de dédain à la vallée où gîte le misérable troupeau qui trouve son idéal dans l'observance des règles de la morale bourgeoise.

Oui. Mais quelle revanche! le jour que ces nobles irréguliers, déçus, meurtris, affreusement las, maudiront leurs erreurs, confesseront leur folie sans pouvoir rompre — sinon peut-être en apparence — la chaîne qui les rive l'un à l'autre dans les ergastules de l'amour et dans le souvenir de la postérité.

Il est facile, mais peu équitable, de tenir indiscrète la curiosité que les gens d'aujourd'hui attachent encore, tant d'années après la faute, à la liaison de Liszt et de Mme d'Agoult.

La responsabilité de cet état de choses incombe aux intéressés eux-mêmes. A l'exemple de Sand et de Musset, ils ont permis, les tout premiers, qu'une affaire d'ordre intime devînt le sujet d'une sorte de débat public. Ceux-ci et ceux-là, au lieu de s'en remettre au silence du soin de tout apaiser (le temps est galant homme, dit un proverbe), ils n'eurent de cesse qu'ils se fussent trouvé des juges pour leur donner audience, un tribunal où déballer les pièces du procès. On les vit, coiffant la barrette, s'instituer leur propre avocat, plaider leur cause, soutenir leur défense, échanger de fougueux réquisitoires. C'est encore, paraît-il, « adorer les Dieux que de leur jeter des pierres ». A ce compte, il le faut avouer, le culte du Divin Musset a survécu au drame de Venise dans le cœur de Lélia et l'image du Grand Franz a trouvé longtemps une idolâtre en la personne de la comtesse Mirabelle...

L'on ne se propose pas de conduire ici un parallèle entre deux affaires qui ont pourtant à bien des égards plus d'une ressemblance. L'entreprise, supposé qu'elle n'excédât point nos forces, serait assurée de clocher par quelque endroit. C'est que la partie n'est pas égale : en ce qui regarde les « Amants de Venise », la patience des archivistes — ces greffiers de l'histoire, petite et grande, — la sagacité des biographes et des essayistes (sans parler de l'appoint fourni à l'une et à l'autre par la plume et le verbe intempérants d'une Sand ou d'un Musset) se sont employées à réunir un dossier si volumineux, qu'il n'y a guère espoir de découvrir des faits nouveaux. A moins d'une trouvaille inattendue et peu probable, tous les témoignages, tous les éléments d'information, nécessaires à fonder et autoriser un verdict — en quelque sens qu'il plaise à la Cour le rendre — ont été déposés, enregistrés, groupés, classés.

Nous sommes loin par contre d'être aussi documentés, quant aux amours de Liszt et de la « Princesse ».

Là beaucoup de découvertes restent encore à faire. Beaucoup de pièces, dont l'existence est soupçonnée ou connue, demeurent à l'ombre des tiroirs et dans le secret des cartons. Telle correspondance comme celle de Liszt à Marie attend de M. Daniel Ollivier l'heure de sortir de la retraite. Les souvenirs et entretiens recueillis auprès de l'illustre Franz par une de ses compatriotes hongroises, Mme Janka Wohl, peuvent bien nous aider à tromper notre attente, non pas combler une lacune aussi considérable. Déjà, M. Daniel Ollivier s'est acquis des titres à la reconnaissance des Sternistes en publiant, il n'y a guère, chez Calmann, la suite des *Souvenirs*, dont la première partie parut chez le même éditeur, voici un demi-siècle.

La publication des *Souvenirs* (seconde partie) laisse apercevoir dans son économie des sutures plus ou moins artificielles, destinées à boucher les trous, à dissimuler les accrocs de la trame chronologique. Ainsi d'une belle tapisserie, où la dent des rongeurs a causé quelques ravages : Astuce et son aiguille en réparent les torts. Des fragments de Mémoires, cousus à des fragments de *Journal*, des feuillets d'album, écrits par Liszt, alternant avec des pages de souvenirs autobiographiques, font regretter que la Comtesse d'Agoult ait si fort compliqué la tâche de son petit-fils. Il lui aurait été si simple de laisser après elle un pendant exact et parfait de cette *Histoire de ma Vie*, que Sand, soigneuse de sa gloire, publia en l'an de disgrâce 1854.

> Que sont devenus les Manuscrits des Tomes II et III, interroge dans l'Introduction M. D. Ollivier, parlant des Mémoires de sa grand'mère? Ont-ils existé dans leur forme définitive et complète? Ont-ils été en partie égarés dans des transmissions successives? Il est impossible de le savoir.

En réponse, ou plutôt en écho à ces questions, je me permets de transcrire une note, datée du 20 avril 1868, où la belle main aristocratique de la Comtesse d'Agoult a tracé et signé les lignes suivantes :

Tous les papiers contenus dans mes malles : lettres, manuscrits, etc., doivent être remis à M. Louis de Ronchaud, qui en a, en vertu de mon testament, la libre et entière disposition.

Voici, jeté à la traverse, un nom qui a singulièrement marqué dans la vie sentimentale et littéraire d'Arabella. De dire quel rôle Louis de Ronchaud tint exactement auprès de sa dame de cœur, j'en laisse à d'autres le soin. Ce Jurassien, ami de Lamartine (1), fut de ceux qui servent et se dévouent avec une complaisance aussi inlassable que discrète. Je le comparerais volontiers au confident du théâtre classique, lequel est indispensable à la marche de la pièce : il est toujours là, quand on a besoin de lui; il s'efface, quand les vedettes entrent en scène; il reçoit, entre deux portants de décor, les secrets qu'elles daignent lui abandonner; désintéressé, modeste, il a l'étoffe d'un grand diplomate qui consent à porter les valises, non la « valise », tout court, comme il y pourrait prétendre.

Edouard Grenier, qui, dans ses *Souvenirs*, loue chez Ronchaud un tempérament d'artiste et l'âme d'un vrai poète, s'étonne du peu de cas que la grande Dame (de cœur) semblait faire des hommages et des services que lui rendait cet incomparable ami des bons comme des mauvais jours. L'on eût dit que ces services et ces hommages lui fussent dus et qu'à les recevoir, elle fît à Ronchaud beaucoup d'honneur. Le témoignage de Grenier offre ceci de remarquable qu'il date de l'époque où Marie, ayant accepté l'hospitalité de Ronchaud à Saint-Lupicin, lisait devant Edouard et Louis la préface des *Souvenirs*, alors inconnus du public.

Notre mémorialiste précise même que le séjour en question eut lieu dans le courant de septembre 1867, soit un peu plus d'une année avant que la Princesse désignât par écrit M. de Ronchaud pour être le gardien attitré de ses papiers personnels et son exécuteur testamentaire.

(1) A Ronchaud, par exemple, revient l'honneur d'avoir préfacé les *Mémoires Inédits* et le *Manuscrit de ma Mère* (1870 et 1871).

La Comtesse d'Agoult meurt le 5 décembre 1876. Un an après, les *Souvenirs* (première partie) sortent des presses de Calmann, avec une affectueuse dédicace, où se lit le nom de Louis de Ronchaud. En 1880, le même personnage réédite les *Esquisses Morales*, parues pour la première fois chez Pagnerre, en 1849. Il fait précéder le volume d'une longue Etude-préface, sur quoi j'aurai bientôt l'occasion de revenir. A la mort du fidèle Ronchaud, survenue le 28 juillet 1887, se place un incident qui vaut d'être rapporté. Louis, en qualité de Conservateur du Louvre, avait au Louvre ses quartiers, où il logeait en vieux garçon. Ce détail rend compte pourquoi, lors de son décès, l'une de ses parentes put, au mépris de tout bon sens, livrer à la flamme des liasses entières de papiers, avant qu'un jeune conservateur adjoint du Louvre, G. Lafenestre, mît un terme à ce stupide emportement. En suite de quoi, les liasses rescapées furent confiées aux soins des successeurs de Mme d'Agoult, parmi lesquels figurent les membres de la famille Ollivier.

Dès lors, il semble que les graves lacunes signalées et déplorées par M. D. Ollivier soient imputables, moins à l'insouciance de l'auteur des *Mémoires* lui-même qu'au geste maladroit de la parente de Ronchaud. L'on en voudrait être sûr, pour maudire, comme elle le mérite, la rage qui pousse certaines âmes (un jambage en trop est vite tracé!) à supprimer sans autre forme de procès les témoins d'un passé prétendu gênant. La vérité est nue. Il y a des esprits mal faits que cette nudité offusque. Ils tirent sur elle pudiquement le rideau, sans se douter que, par leur faute, elle excite ainsi bien davantage la convoitise.

De telles considérations, malgré leur allure générale, s'appliquent ici avec évidence. Assurés que Ronchaud avait été, parmi les familiers de Mme d'Agoult, le coffre-fort des secrets de la Comtesse, maints érudits se mirent en campagne, dans le dessein d'enrichir de ce côté-là leur documentation. Cette race est opiniâtre. Ils ne

jugèrent point avoir perdu ni leur temps, ni leur peine, quand ils eurent mis la main sur les lettres éparses, où l'écriture de Ronchaud traçant le nom de Marie, de Marie se confiant à Ronchaud, courait tour à tour sur le papier fragile.

M. Samuel Rocheblave, M. Robert Bory, par exemple. Le premier, intéressé par l'*Amitié Romanesque* de Sand et de Stern (1), l'autre curieux d'accompagner dans leur *Retraite Romantique en Suisse* (2) les pèlerins, dont le Major Pictet porta le plaisant bourdon à Chamonix, ont, tous deux, cité des passages de la correspondance inédite d'Agoult-Ronchaud.

Lorsque sa correspondance sera mieux connue, écrit Rocheblave à propos des lettres de Marie, elle restera une de nos plus charmantes épistolières.

M. A. de Hévesy, dans un récent article, en tombe d'accord (3).

Il est clair que ces Messieurs regrettent infiniment le sommeil où s'attardent dans leur cachette les épîtres d'Arabella. Ils ont lu, comme nous, en tête des *Esquisses Morales*, dans l'édition de 1880, que le préfacier, L. de Ronchaud, se proposait de faire imprimer la correspondance, à lui adressée par sa grande amie. Que n'a-t-il exécuté lui-même son projet !

Les lettres qu'elle (Mme d'Agoult) nous écrivait d'Italie, *publiées un jour*, feront connaître quel travail s'opérait alors en elle, quels germes inconnus d'elle-même y déposait le spectacle des beautés de la Nature et des chefs-d'œuvre de l'art.

§

La chance — cette bienveillante Déesse (4), — qui m'a ménagé l'avantage de découvrir précisément quel-

(1) Voir la *Revue de Paris*, 15 décembre 1894.

(2) *Une retraite romantique en Suisse. Liszt et Mme d'Agoult* (Genève, Sonor, 1923).

(3) *Revue Musicale*, 1er juin 1928, p. 159.

(4) Par l'entremise de M. de Bengy, dont je ne saurais trop remercier la bonne grâce.

ques-unes de ces lettres, m'offre du même coup le moyen de remplir, si dans une trop faible mesure, les intentions de leur destinataire.

Oui, certes, comme l'avançait Ronchaud, « les réflexions de Mme d'Agoult sur l'art n'ont rien de la banalité des admirations convenues que les touristes apportent d'ordinaire avec eux dans leurs bagages et qu'ils remportent soigneusement, sans s'être permis d'y rien modifier : la sincérité de ses impressions et l'indépendance de ses jugements leur donnent au contraire un air de nouveauté ».

Mais là ne se borne point l'intérêt des missives, dont on trouvera ici des extraits. Datées de Venise, de Lugano, de Florence ou de Rome; portant le millésime 1838 et 1839, elles nous renseignent de surcroît sur les faits et gestes de la Comtesse, elles nous instruisent des couleurs changeantes de son âme, à l'un des tournants les plus scabreux de sa vie sentimentale : celui où tombe le bandeau magique.

Ce « secret bruit de chaîne », dont parle le poète des *Trois Impostures*, je l'entends qui tinte çà et là à travers la prose de l'épistolière. Tous les baumes de l'Arabie ne sauraient effacer cette petite tache, prononce Lady Macbeth, regardant sa main. Toutes les fleurs de Firenze et leurs parfums, tous les trésors de la peinture italienne et leurs scintillements, ne peuvent chasser de son attention, non plus que de la nôtre, le cliquetis faible, mais insidieux qui accompagne la « Galérienne » partout — chez les bouquetières de Florence, dans les Galeries d'art, à l'ombre des Palais, sous la voûte des Théâtres...

La voici à Venise, logée à *l'Hôtel de l'Europe* et qui se penche sur l'écritoire, un certain Jeudi 26 avril de 1838. Elle commence par assurer Louis le fidèle que son amitié est un joyau qu'elle garde au plus profond de son cœur, où rien ne peut l'altérer.

« Vous savez que j'aime trop peu de gens pour ne pas

les aimer sans interruption et sans terme. » Pourquoi cette déclaration de principe se lie-t-elle dans sa tête au souvenir de Franz? Le certain est que tout aussitôt, après un tiret qui ressemble à une passerelle, sa petite écriture fine et tourmentée trace le nom du virtuose :

Franz est à Vienne depuis trois semaines (1). *Il y a des succès écrasants. Un journal dit qu'il est le « Chimborasso de la difficulté, sur lequel croissent les violettes du sentiment! » et tant d'autres belles choses! Franz me paraît vraiment ému, ce qui ne lui arrive guère en pareil cas, comme vous savez, de l'accueil qu'il a trouvé. Il n'y a pas jusqu'au père de Thalberg* (2), *qui n'ait fait de l'héroïsme, en mettant à sa disposition le piano du grand régénérateur. Dans huit jours, il sera ici. Moi, en attendant, je passe une grande partie de mes journées dans les églises, dans les galeries, au Lido. Combien tout est poétique à Venise! les noms, les choses, jusqu'à l'air que l'on respire, qui vous jette dans une langueur inexplicable. Tout est triste, mais tout est grand. Oh! combien vous seriez heureux ici! Vraiment c'est trop, beaucoup trop..*

Profitons de ces points de suspension pour insérer quelques en marge.

Nous y invite le poète en prose d'*Amori et Dolori Sacrum*, le magicien Barrès, inoubliable évocateur des « Ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique ».

Bien qu'il n'ait pas reconnu parmi ces *ombres* le gracieux fantôme d'Arabella ou celui de son amour, le Maître de la *Mort de Venise* a inventé des cadences qui accompagnent divinement la voix mineure de notre héroïne. Ne sait-il pas que le « paludisme de Venise collabore activement » à ces fièvres étranges, qui poussent sans trêve les uns après les autres tant de couples romantiques à chercher sur « le sable du Lido la trace des chevaux de Byron »?

Mais, faute peut-être d'un texte, qui eût imprimé à sa

(1) Pourtalès — *Vie de F. Liszt*. N. R. F. 1925, p. 79 — place au 7 avril le départ de Liszt pour Vienne.

(2) Virtuose, concurrent et rival de Liszt, soupçonné d'être un fils naturel de Metternich. Cf. la polémique ouverte à son propos dans la *Gazette Musicale* du 23 avril 1837.

sensibilité toujours en éveil « la petite secousse » nécessaire à toute vibration, Barrès s'est privé — hélas! nous a privés — d'une page, où son coup d'archet eût été merveilleux : il nous eût dit Mme d'Agoult mettant les pas dans les pas de son amie Sand, gagnée elle aussi par les effets du poison que distille l'haleine des lagunes et, dans une demi-hallucination, présageant que le futur mari de sa petite Cosima, Richard Wagner, viendrait en ces lieux mêmes composer le philtre de *Tristan et d'Isolde,* puis, qu'un jour du mois de février 1883, le grand Cygne noir d'une gondole emporterait le long du Grand Canal la dépouille du trouvère de *Lohengrin!...*

« Vraiment, c'est trop, beaucoup trop... » Après avoir cru jusqu'au paroxysme, la courbe retombe et s'incline. Excitations, dépressions, toute l'aventure des enfiévrés de Venise tient dans le contraste de ces deux termes.

Il faut que je vous dise que j'ai la passion de P. *Véronèse : la* transparence, *l'aérien de ses compositions m'attirent encore plus que la noblesse et que l'éclat du Titien. Tous deux sont enterrés sous une simple pierre dans une église garnie de leurs tableaux. Qu'il est beau de reposer ainsi au pied de son œuvre! J'ai été faire une pieuse visite à l'atelier où s'est tué Léopold Robert.* (Barrès, non plus, n'a pas oublié dans son obituaire vénitien le jeune peintre qui « se coupa la gorge devant sa dernière toile : le Départ des Pêcheurs ».) *C'est dans l'immense Palais Pisani, palais plein des plus glorieux souvenirs de la République! Figurez-vous que* vos *Jésuites ont imaginé de bâtir une église, dont l'intérieur est entièrement* tendu *de marbre vert et bleu. Je dis tendu, parce qu'ils se sont donné toute la peine du monde pour imiter les dessins et les* plis *d'une étoffe brochée de chez Delille. C'est curieux de riche mauvais goût.*

Je vais aussi me promener parmi les tombes des Juifs enterrés au Lido, là où Byron voulait être porté, s'il mourait à Venise. Je passe, chaque jour, sous la maison (1), *au balcon de laquelle Napoléon vit la* regata *et sous les fenêtres moresques des Foscari. Le dernier descendant de la famille*

(1) Le Palais Balbi.

court l'Italie avec une troupe de comédiens ambulants. La Fenice est le plus beau théâtre du monde, moins grand, mais cent fois mieux décoré que la Scala. On y fait de la musique détestable (1).

Avec quel décousu je vous écris! Mais j'ai un mal de tête fou; je croyais bien que j'aurais une fièvre cérébrale.

La dolente eut le flair de n'appeler point en consultation le stupide Docteur Pagello : Musset s'en était trouvé plus mal, si de son côté Mme Sand avait apprécié l'efficace de ses remèdes et les effets de sa science! Désœuvrement de l'esprit; solitude du cœur; démangeaison d'écrire (l'exemple de George avait quelque chose de contagieux); blessures d'orgueil, froissé par l'abandon d'un artiste qui préférait le *piano-forte* à la viole d'amour — voilà en bref le diagnostic bizarre de la maladie dont souffrait la pensionnaire de l'Hôtel de l'Europe.

Des livres, une plume et des feuillets à noircir; un ami avec qui tromper... les longueurs de l'attente — tels furent les instruments de la guérison :

Je serais bien aise que Pictet m'envoyât à Milan chez Riccordi son conte fantastique (2). — *Je viens d'envoyer à la Gazette un assez volumineux paquet. Il y a une lettre à Heine que je serais bien aise que vous lisiez.*

La Gazette dont il est parlé ici est la *Musicale*, Schlesinger, Directeur. L'on trouvera dans cette Revue, sous l'année 1838, exactement à la page 279, la « lettre à Heine », adressée de Venise par ...Liszt à la date du 15 avril.

Ce n'est un mystère pour personne aujourd'hui que la collaboration du maëstro et de la Comtesse aux chroniques de la Gazette fut volontiers (faut-il dire?) unilatérale, si tant est que l'on puisse tresser de la sorte

(1) Cf. dans la *Revue Musicale*, sous la signature de Liszt (1839, p. 101), l'article intitulé : « De l'état de la Musique en Italie ».

(2) *Une course à Chamounix. — Conte fantastique* (Duprat, 1838). Sur cet ouvrage, V. l'étude de René Descharmes, dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1912.

l'osier flexible des contraires. Ronchaud nous en avait avertis dans la Préface des *Esquisses* (p. 18). Mais il nous est tout de même précieux de tenir la preuve certaine que Liszt, à l'exemple de certains docteurs de l'ancienne Université de Paris, avait le don d'être ubiquiste.

Somme toute, la vocation littéraire de Daniel Stern n'est pas née, comme elle le donne à croire dans ses *Souvenirs,* à l'époque où E. de Girardin relevait la fortune de la Presse, mais bien plus tôt.

C'est le nom d'une Bachelière ès lettres qu'il faut lire, au lieu et place de celui d'un Bachelier en musique! La bonne langue le réclame et la justice l'exige...

Pour être écrivain et journaliste, on n'en est pas moins femme : Marie feuillette son carnet de visites.

Parlez-moi au long de la Princesse Belgiojoso. Moi, je vois un peu de monde ici et assez agréable, mais rien d'intéressant. J'ai un nouvel ami. *Vous savez ce que j'entends par ce mot : une nature Ronchillesque* (1), *bonne, tendre, dévouée; un esprit droit, un sentiment poétique des choses. Je lui ai beaucoup parlé de vous; il est oisif et souffre de son oisiveté; je le pousse à écrire; je lui en crois le talent. A propos et son nom? Le Comte Emilio Malazzoni.*

Y aurait-il donc eu deux consolateurs?

Si j'ouvre les Mémoires publiés par M. D. Ollivier, j'y fais la connaissance d'un certain Comte Théodoro — satellite qui, après avoir gravité dans l'orbite de « l'astre double », comme Pictet appelait Franz et Marie, subit l'attraction progressive de la future Daniel Stern, sitôt que Liszt décrit dans le ciel viennois sa trajectoire lumineuse d'étoile filante.

Théodoro, aimable guide, promène la solitaire dans les Palais fermés à la curiosité publique, sur les bords de « l'affreux Lido ». Le soir « en revenant du Lido, où nous avions passé presque tout le jour... je me sentis courbaturée. Je me mis au lit, j'avais la fièvre ».

(1) Ronchillaud : diminutif familier du nom de Ronchaud, dans la correspondance.

Qui donc court chez l'esculape? Théodoro. « Très inquiet, il alla chercher le médecin de la famille. » Qui dépêche à Vienne vers le glaneur de couronnes d'alarmants bulletins de santé et en réponse ne reçoit que de vagues promesses de retour? Théodore encore. Décidément, une âme de sœur de charité habitait en cet homme!

Mais, à moins que le Comte Théodore des *Mémoires* ne déguise le Comte Emilio Malazoni, cité dans la lettre (ce qui n'est guère croyable), le nombre des amis, bons, tendres, dévoués, oisifs, poètes, etc., qui escortent Marie la venge des Comtesses, Duchesses, Princesses, qui, là-bas, à Vienne, se disputent la faveur du cher Maître. C'est un système, sinon d'équilibre, du moins de compensation.

Vous ne me parlez pas de mes augustes parents, frère, belle-sœur... Que fait George? et Mallefille? et les débuts de Bocage? Pourquoi Puzzy n'écrit-il plus à son maître?

Cette pluie de points interrogatifs, qui dénonce du reste je ne sais quelle fébrilité, appelle toute une série de commentaires. Je leur réserve une meilleure place, à la suite d'une autre épître.

Il suffit pour l'instant de marquer que le surnom de Puzzy désigne un curieux élève de Liszt : Hermann Cohen, né à Hambourg et qui mourut à Berlin en 1871, sous la robe du carme. Sans les *Lettres d'un Voyageur*, il est fort probable que le personnage serait ignoré. Par chance, il était présenté à Genève, lors de la rencontre qu'y firent en 1836 Sand et sa coterie, Liszt et son équipe. La joyeuse troupe, non contente d'effaroucher par sa turbulence et ses excentricités le corps respectable des Hôteliers Genevois, affubla, comme l'on sait, chacun des membres du phalanstère d'un chaperon de folie : Sand, à cause de son grand nez, coiffa le sobriquet de *Piffoel;* Liszt reçut en partage le titre peu décoratif de *Crétin*, que lui conserve dans sa correspondance *Arabella*, autrement dit la Comtesse d'Agoult, mais en

y ajoutant, semble-t-il, une nuance péjorative qui était absente de la pensée des inventeurs (1). Quant à Puzzy — donné sous la forme Putzi, comme *pet-name* à Franz, alors bambin, par Czerny, son premier professeur — il échut tout naturellement à Hermann, disciple de Liszt.

Il m'étonnerait que du 26 avril au 17 août, Mme d'Agoult fût demeurée silencieuse à l'endroit de Ronchaud. C'est pourtant cette dernière date qui, avec le cachet postal de Lugano, timbre la seconde missive.

Encore qu'elle soit semée d'allusions demeurées pour nous obscures, elle offre à notre curiosité un document d'une valeur incontestable. Elle laisse entrevoir quelques-uns des motifs qui ont pu déterminer chez l'amante exaspérée l'explosion lyrique dont une page du *Journal*, celle du 13 août, apporte l'écho jusqu'à nous : « Pourquoi me plaindre, pourquoi pleurer, pourquoi gémir?... » (2). Quel art de se lamenter en cadence! disons-nous, à la lecture de ce noble trimètre. Le style de l'épistolière est plus simple, plus uni. Il n'en révèle pas moins un cruel désarroi, un découragement foncier.

Effectivement, mon ami, votre lettre m'est arrivée pour le jour de ma fête. C'est, avec un bouquet de Franz et un plat d'écrevisses offert par mon hôte, ce qui a marqué ce jour parmi les autres.

Je me figurais depuis quelques heures que j'allais vous voir. Je vous aurais sauté au cou et j'aurais assurément beaucoup pleuré. Depuis quatre mois, ma vie est profondément triste. A Venise, j'ai été malade, puis nous avons été tourmentés de la crainte du suicide pour un de nos amis.

A Gênes, j'ai eu des tracas de famille, l'appréhension d'un procès scandaleux, et à Milan une désagréable affaire attirée à Franz par la lettre du Bachelier sur la Scola et qui a failli amener un duel...

Ici... pire que tout cela. Voyez-vous, si jamais je tombe à l'eau, laissez-moi aller au fond, sans essayer de me sauver; ce sera une plus grande preuve d'amitié que toute autre.

(1) Crétin-chrétien, un simple *lapsus* a pu fonder à l'origine ce jeu de mots, dont la gaminerie de Sand ou d'un autre aura fait ensuite la matière d'une « scie », puis d'un sobriquet.

(2) *Mémoires* (1927), p. 156.

Je ne sais si j'ai reçu toutes vos lettres à Gênes, je n'ai pas bien ma tête à moi. *La dernière était de Paris et m'annonçait votre départ avec d'Eckstein... Mon frère m'écrit que vous lui avez beaucoup plu et qu'il aurait voulu vous attirer* chez eux, *mais qu'il a craint l'embarras qu'éprouve ma mère, quand elle soupçonne seulement que l'on peut me connaître. Voici maintenant trois ans qu'elle ne me donne ni ne me demande plus signe d'existence. C'est la seconde fois en sa vie qu'elle témoigne ainsi de la grandeur de ses sentiments et de la supériorité de son intelligence...*

Ainsi, de quel côté que se tourne la malheureuse, ce ne sont partout que craintes, doutes, appréhensions, rebuffades. Où trouver un réconfort? Sa famille, un frère excepté, l'abandonne à son destin. Ses amis, ses compagnons d'exil, voici qu'il les faut défendre contre eux-mêmes, bien loin d'en attendre du secours. Son « métier de Bachelier » lui crée des complications. Si du moins contre tous ces arias l'amour de l'homme à qui elle s'est donnée lui était un rempart suffisant. Mais là même, que de ruines, que de fissures inquiétantes pour l'avenir!

Puisqu'il est décidément écrit dans les archives célestes que nulle amertume ne lui sera épargnée, c'est dans la résignation qu'elle cherche abri et refuge. Ingénieuse, comme toute femme, à tirer du mal un bien, à muer en parure une disgrâce, elle se persuade que « la Nature se sert de la douleur comme d'un aiguillon au progrès » (1).

O souffrance, proclame-t-elle dans son *Journal,* tu es pour moi l'ange de Jacob; je te résiste, je lutte contre toi, pourtant je sens que tu es une divine messagère et que Dieu lui-même t'envoie vers moi.

Soulagée par ce cri, rassurée par la certitude de trouver dans son chagrin une sorte de reconstituant mystique, elle peut alors présenter à Ronchaud un visage d'où la bouffissure des larmes soit absente :

(1) Cette citation, extraite des *Esquisses Morales,* rejoint une pensée de l'Allemand Eckehart : « La bête la plus rapide qui vous porte à la perfection, c'est la douleur ».

Je vous écris en plein air, sous un berceau de vignes où je passe mes journées. Tous les matins, je descends au lac et je me baigne sous une tente de feuillées. Le soir je monte à cheval. Je ne vois âme qui vive... Vous ai-je dit que j'avais une levrette blonde, charmante, que j'adore. C'est un grand principe de joie dans mon existence. Vous l'aimerez, quand vous la verrez. Elle est coquette, poltronne, gourmande, absolument inutile, bien de son sexe enfin...

Ce trait nous est précieux. Il complète pour notre imagination le portrait de la belle cavalière qui, au bord du Lac de Lugano, chevauche, en compagnie d'une levrette, découplée, semble-t-il, de la meute héraldique. Sœur des amazones, dont le pinceau d'un Alfred de Dreux a fixé sur la toile l'élégante silhouette, Arabella leur ressemble, quant à la taille, à l'allure, à cet air de noblesse répandue sur toute sa personne, mais s'en distingue par la qualité des rêveries qu'elle promène avec soi :

Je pense que Marescot va venir avec nous à Constantinople. Le pauvre enfant s'ennuie de vivre aussi *et croit qu'on gagne beaucoup à changer de place... Didier m'a envoyé* Chavernay (1). *Je trouve cela radicalement mauvais : enflure de style, banalité d'idées, bourgeoise appréciation de l'aristocratie. Je ne sais ce que je lui en dirai. Comment risquer la vérité avec un homme si malheureux et dont l'avenir littéraire est si vide d'espérances... Ronchaud a-t-il lu* Spiridion? *George m'a recommandé de le lire et je ne saurais me le procurer... Ainsi donc voilà Ronchaud revêtu du grave personnage de tuteur! Deux barques à remorquer après la sienne, c'est un peu lourd à son âge. Mais au reste,* je commence à penser que les devoirs ennuyeux sont un grand bonheur en ce monde. *On s'en prend aux choses. On les accuse. On dit : si je pouvais... et l'on n'arrive jamais à l'amère conviction de l'impossibilité que ce bonheur entre dans le cœur de l'homme...*

Le voyage à Constantinople dont elle caressait tout à l'heure le projet, nul n'ignore qu'il fut, en fin de compte,

(1) Charles Didier (1805-1864). *Chavornay*, Paris, Dupont, 1833, 2 vol. in-8.

remis aux Calendes. Dans une lettre en date du 4 mai 1838, citée par Wladimir Karénine, Liszt l'annonce pourtant comme une nouvelle sûre : « La Princesse vous a parlé sans doute de nos projets pour l'automne et l'hiver prochain. C'est une chose tout à fait décidée que notre voyage à Constantinople. Je le désire beaucoup pour ma part et la Princesse ne demande pas mieux, comme vous savez » (1).

Au mois d'août, plus résignée qu'enthousiaste, elle s'y préparait en effet. Puis tout fut abandonné. Pourquoi nos éternels émigrants renoncèrent-ils à pousser leur galère vers les rives du Bosphore? Marie réussit-elle à convaincre son compagnon que « l'on ne gagne guère à changer de place », si c'est pour acclimater sous d'autres cieux les fleurs vénéneuses du *taedium vitae?*

Le certain est que — renonçant d'aller « faire la révérence au grand Turc » — Mme d'Agoult descend vers le Sud, campe à Milan, à Plaisance, à Bologne, puis vient s'établir à Florence, vers la mi-automne.

Au début de l'hiver, elle y respire encore le doux parfum des essences qui embaument l'air de Firenze et c'est d'une chambre *transformée en serre* que, le 3 décembre 1838, en faveur de Ronchaud, elle lie la gerbe de ses impressions artistiques (2).

Et d'abord, un souvenir rétrospectif de Ravenne.

Le célèbre tombeau de Théodoric l'a déçue. *Ce n'est pas un monument. Il n'y a ni architecture ni sculpture. Les proportions n'en sont nullement gigantesques.* Moins dédaigneuse que le méprisant Barrès, qui compare la Rotonda au domicile élu par « un retraité de banlieue », elle la définit : *un pâté de pierre, entouré d'eau.* Bon pour les archéologues affamés de reliques. Mais pour elle, très peu, merci!

A Florence au contraire, c'est un enchantement, une

(1) W. K., II, p. 373.
(2) Le papier de cette lettre est estampé aux initiales de Franz Liszt.

délicieuse ivresse. Raphaël, dont elle a médit jadis, elle lui doit à présent ses émotions religieuses les plus pures. *Sa seconde manière qui est le sublime de l'art chrétien* la transporte aux anges. Et quant aux portraits de la Fornarina, de Léon X entre deux cardinaux, de Jules II, de la Madona della Seggiola — *cette ravissante odalisque* comme sa hardiesse la dénomme, tous, ils attestent chez Sanzio un génie *vigoureux,* ami du *réel* (je laisse à la Comtesse la responsabilité de ses épithètes) et en outre une perfection de travail vraiment unique.

La tribune de la galerie du Palais-Vieux est un sanctuaire où elle ne pénètre qu'avec respect : *une salle ronde, dont la voûte est en nacre de perle et or; un jour recueilli tombe d'en haut.* Des Antiques, rangés en cercle, assemblent autour de la visiteuse l'image de Vénus et d'Apollon, la figure des Lutteurs et du Rémouleur; un faune présent au conciliabule est chargé, semble-t-il, d'assurer la liaison entre ces grandes Divinités et ces humbles hommes, courbés par l'effort, qu'ils soient athlètes ou artisans. Aux murailles, Raphaël, Titien, Van Dyck, Luini, pour ne citer que les plus fameux, offrent à l'œil la caresse de leurs velours chauds et profonds.

Que si Mme d'Agoult passe du Palais-Vieux à la Chapelle des Médicis, elle a trop le sentiment de la grandeur pour n'être point émerveillée de la puissance des statues de Michel-Ange. Celle qui représente Laurent de Médicis, assis, « la tête appuyée sur la main », fixe surtout sa méditation. Il *pensiero,* dont Liszt eut la velléité de traduire musicalement les songes (1), lui remet en mémoire une parole d'Auguste Barbin, qui voyait dans ce Prince de la Rêverie un frère d'Hamlet. La Comtesse loue fort la trouvaille : *Michel-Ange se place tout naturellement entre Dante et Shakespeare. Il ne s'est inspiré ni du beau antique, ni du beau chrétien. On dirait qu'il a vécu avec les races grandes et fortes des premiers temps.*

(1) Cf. les *Mémoires* (1927), p. 180.

A lire ces jugements, toujours contestables, mais qui valent par l'enthousiasme dont ils portent l'empreinte, l'on doute si la correspondante de Ronchaud disposera d'une provision suffisante de termes laudatifs pour achever son tour de ville.

Les Pérugin du Palais Pitti, elle les *adore*. Les fresques de Masaccio, à l'église del Carmine, lui inspirent de la *vénération*. Ah! comme elle comprend que tous les grands artistes de la Renaissance soient venus chercher des leçons pour leur art dans la chapelle des Brancacci.

Le Campanile est un *chef-d'œuvre de goût coquet*, un *bijou*, une des *choses de la Renaissance qui lui plaisent le plus*. Les vieux Palais Florentins, « avec leurs anneaux et leurs réverbères », elle les interroge avidement, comme s'ils étaient des livres aux reliures sombres et gaufrées. N'enseignent-ils pas la longue suite des « guerres de famille à famille, de citoyen à citoyen, qui remplissent toute l'histoire de Florence »?

Elle ne fait trêve d'éloges qu'au Panthéon de Santa-Croce, dont elle juge les tombeaux détestables, et devant le Fleuve Arno, de qui la paresse et la jaunisse lui répugnent.

Si Florence n'est plus « la ville des arts », elle est toujours, grâce à Dieu « la ville des fleurs ». La bien nommée. Les bouquetières assaillent Marie, sitôt qu'elle aventure un pied dehors. Chez elle pleuvent les roses et les œillets, giboulent les violettes de Parme. Sa chambre est une serre, où buissonnent camélias et orangers. Quelle joie pour petit Zio (encore un des surnoms de la Comtesse), « qui aime de plus en plus les fleurs, à mesure qu'il aime moins l'humanité! »

D'où vient qu'après s'être épanouie, sa gaîté et son enthousiasme fanent tout à coup? que la suite de sa lettre répande je ne sais quelle amertume?

Elle parle du théâtre et se montre sévère pour les « médiocrités de Donizetti ». Sans le talent de Mme Un-

gher — « artiste de premier ordre » — les platitudes de Donizetti lui paraîtraient insupportables.

Est-il question de Fellow-Crétin, *alias* de Liszt? Les plaisanteries, les appréciations qu'elle risque à son endroit ont quelque chose de forcé et de grinçant qui étonne et détonne.

> *Crétin s'est fait entendre par deux fois chez le Grand-Duc, qui raffole de lui. Concerts très aristocratiques. Le Crétin n'est plus si bête qu'il en avait l'air. Il songe à gagner de l'argent et fait de très bonnes affaires* (Fi donc! Comtesse, voilà un trait dont la chute manque d'élégance). *Son crétinisme n'a pas fait de grands progrès, faute d'une âme qui le comprenne et l'apprécie. En revanche, vous le trouverez plus paresseux que jamais, très élégant, très occupé de sa toilette et aristocrate en diable.*

Il y a dans ce badinage plus de poivre que de miel. J'incline à penser que la jalousie n'est pas étrangère au mélange. Furieuse que les dames de l'aristocratie viennoise lui eussent prodigué trop de caresses, ne le traita-t-elle pas, un jour, de *Don Juan parvenu?*

Pendant que le Maëstro court les salons, assoiffé de gloire, d'honneurs et d'argent, elle, la grande dame républicaine, fidèle à ses principes, vit à l'écart de la haute société. Aux relations du monde elle préfère le commerce d'une femme « pauvre, mais qui porte noblement sa pauvreté, ni poète, ni artiste, sans aucun goût, ni soin de son ajustement, très avide de conversations, de discussions politiques, dépourvue de sens commun, souverainement illogique, mais pleine d'instruction et d'esprit » : reconnaissez Hortense Allart. Bien que la Comtesse ne sache rien de la vie d'Hortense, sinon qu'elle voudrait se faire épouser par quelqu'un qui est trop égoïste et trop lâche pour cela (1), elle aime cette ex-amie de George pour sa sincérité — qualité éminente, par où elle « se distingue de la dite Piffoel ».

(1) Ce passage viserait Jacopo Mazzei, d'après L. Séché : *Hortense Allart de Méritens* (Mercure, 1908), p. 49-50.

Là-dessus, l'épistolière sent se réveiller de vieilles rancunes : George Sand aura son paquet.

Contez-moi très au long, je vous prie, mande-t-elle à Ronchaud, les détails de la rupture avec Bocage et la liaison avec Chopin. George ne m'écrit plus. Elle a peur que je ne prenne pas tout cela au sérieux et elle a raison. La Marliani me semble déplorer silencieusement le voyage (1).

Et quelques lignes plus bas, de proclamer que décidément *Spiridion* lui a déplu, que « la prétention de George à la philosophie est absurde » — que sa « belle phrase » est impuissante à masquer « l'ignorance totale » de ce dont elle traite, — qu'enfin à force d'être le reflet et « l'écho de tout ce qui l'approche, Lélia risque de gâcher une bien belle destinée d'écrivain ».

Et ailleurs, revenant à deux reprises sur le même sujet, elle décrète que *Spiridion*, dont au reste elle n'a lu que trois parties, est un « vrai gâchis », une œuvre ratée, ensemble « absurde et ennuyeuse, deux choses qui au moins devraient s'exclure ».

Cette diatribe pose un petit problème d'histoire littéraire, et, si l'on veut étendre le débat : de psychologie.

L'ouvrage sandiste, amèrement critiqué ici par Mme d'Agoult, parut d'abord dans les livraisons de la *Revue des Deux Mondes*, à la fin de 1838 et au commencement de 1839 (2).

L'hiver de 1838 est justement, dans les relations de Sand et d'Arabella, une époque d'insigne froideur. C'est la saison où il neige sur leur amitié, où se glace la sympathie, dont le cours, malgré des ralentissements, assurait entre elles un minimum d'échanges.

Au mois d'août, on se le rappelle, George paraît curieuse de recevoir sur *Spiridion* l'avis de la Comtesse. L'auteur en recommande la lecture, mais oublie ou né-

(1) A Majorque.
(2) Exactement, d'après Spoelberch de Lovenjoul. *Bibliographie de G. Sand* (Leclerc, 1914), dans les numéros du 15 oct.; 1er et 15 nov. 1838; 1er et 15 janvier 1839.

glige de prévenir Marie, où et quand il paraîtra. Marie se trouve, par là, bien empêchée de se former une opinion sur le roman.

Au mois de décembre, c'est chose faite. Or tandis qu'elle en parle librement à Ronchaud, dans une lettre datée de Florence et du 8 janvier 1839, elle se plaint de ne plus recevoir aucune nouvelle de George, enquête sur son compte, blâme son silence. Le thermomètre est au-dessous du degré 0. Il gèle du côté de Nohant. Où donc est la chaleur des joyeuses et folles réunions, qui, à l'automne de 1836, groupaient à l'Hôtel de France, autour de Sand, de Liszt et de la Comtesse, Heine, Mickiewicz, Michel (de Bourges), Ronchaud, Nourrit, Chopin, M[mes] Allart et Marliani, etc?

Où donc la belle humeur qui animait les entretiens de Nohant, lors du séjour qu'y firent, en juin et juillet 1837, Franz et Marie invités par George? Eugène Pelletan, le précepteur de Solange et de Maurice Sand, Félicien Mallefille, l'acteur Bocage, familiers de la maison, eussent alors juré leur part de Paradis que *Crétins and Piffoels had done alliance for ever*, « pour l'éternité, et s'il se peut encore au delà », traduisait la Comtesse, renchérissant sur un propos de Sand.

Les copieux *in-octavo* de W. Karénine, la plaquette de M. Rocheblave, fournissent, quant à l'amitié romanesque, puis quant à la brouille des deux femmes, des détails trop circonstanciés pour autoriser à l'espoir d'en découvrir de bien neufs dans une seule lettre — même inédite — signée par l'une d'elles.

M[me] d'Agoult, à la date du 8 janvier 1839, abandonne à Ronchaud sur ce chapitre spécial des confidences et des précisions, qui méritent pourtant d'être retenues. Les unes et les autres attestent que les amis communs de George et de Marie, très éloignés de les unir, ont été entre elles deux des ferments de discorde. C'est sur le tapis des tables de jeu que se brouillent les cartes :

on joue cœur; on joue pique; on fait la « levée »... et puis, en fin de compte, il y a toujours quelqu'un pour qui la partie se gâte.

Carlotta Marliani, Frédéric Chopin, associés en 1836 aux bamboches du phalanstère de l'Hôtel de France, à Paris — Pelletan, Mallefille, Bocage, inscrits en 1837 dans le cercle des hôtes de Nohant, deviennent, bon gré, mal gré, des pantins comiques ou tragiques, que la passion de la femme fatale met en scène ou relègue à la coulisse.

Quel rôle a donc joué la Marliani dans toutes ces comédies de changements de notre ami George? (questionne la Comtesse, du fond de sa retraite Florentine). Je vous avoue que je ne conçois pas Chopin d'avoir donné dans un panneau, qu'il semblait très décidé à éviter.

La correspondante de Ronchaud, dans sa hâte de satisfaire sa curiosité, oublie de s'interroger elle-même sur la responsabilité qui lui revient dans l'aventure du Polonais. C'est elle qui, la première, noua le fil de la marionnette en présentant Chopin à Sand.

Elle n'eut pas la main plus heureuse, le jour qu'elle attacha Mallefille au service de sa dangereuse amie.

Au risque de chagriner Mme Aurore Lauth-Sand, établissons dans quelle mesure exacte la Comtesse d'Agoult collabora à l'agencement de la saynète qui pourrait s'intituler : *Mallefille, ou comment s'éduquent les précepteurs.*

Marie avait connue M... (c'est sous cette seule initiale qu'elle désigne constamment le personnage) à Genève. Elle ne le haït point, encore qu'elle n'eût à le rechercher ni intérêt personnel, ni attrait de vanité : M... était alors au début de sa carrière, fort obscur encore; elle « n'avait pas d'enfants à lui faire élever et ne songeait pas davantage à le prendre pour amant ».

Rentrée à Paris, la chaperonnante Comtesse prodigue à Mallefille les marques de sa bienveillance. Elle s'occupe

de lui créer des relations. Elle le met en rapports avec ceux de ses amis qu'elle estime pouvoir lui être utiles ou agréables. C'est animée de telles intentions qu'un beau ou un mauvais jour — *as you like it* — elle présenta Félicien à George Sand. Tout de suite, il déplut. George trouva l'auteur de *Glénarvon* outrageusement laid, vaniteux, bête. Et les reproches de pleuvoir sur la tête blonde d'Arabella, qui « avait le mauvais goût de trouver supportable un homme tourné de la sorte ».

A son propos, s'élève entre les deux femmes une *petite guerre*, qui dure environ six mois : Sand manifestant pour Mallefille « *une répugnance physique invincible;* moquant *les manières prétentieuses et communes* du pauvre sire, Mme d'Agoult faisant plastron de l'amitié qu'elle et Franz lui conservent, s'entêtant à le réputer *loyal, bon, voire spirituel.*

Franz, le cher Crétin, prit même l'affaire trop à cœur.

Emporté par un excès de zèle, il passa les limites de l'« absolue réserve » que la comtesse estimait « indispensable vis-à-vis de certaines personnes, dont le commerce offre plus de charme que de sécurité ». Il eut le tort de révéler que M... brûlait d'amour pour Lélia (tant pis si la métaphore est un peu fripée, elle est de celles qui ne s'usent pas).

Ce trait explique l'attitude de la romancière au surnom masculin. George, ayant vu dans ces avances un attentat contre sa liberté, leva les enseignes, marcha sur l'intrus et par ricochet le mitrailla de sarcasmes assez désobligeants. Il fallait sans doute que la curiosité vînt d'elle et non qu'elle en fût l'objet. Peut-être aussi usa-t-elle de cette tactique comme d'une ruse de guerre, destinée à mettre, l'heure venue, l'assiégeant en sa commande et merci.

Sur ces entrefaites, arrive ce que la correspondance de Ronchaud appelle « la débâcle des précepteurs ».

Pelletan, à la fin de 1837, résigne ses fonctions. George

cherche un remplaçant. En vue de la sortir d'embarras, Mme d'Agoult propose, non Mallefille, qu'elle « croyait dans une position trop indépendante et trop fière pour accepter le poste », mais son frère Léon. Puis, comme Félicien semble désireux d'être agréé, elle s'entremet en sa faveur auprès de Sand.

Tant elle parlemente, tant elle déploie de circonlocutions et de périphrases — (plus, assure-t-elle, que s'il se fût agi d'allier la France et l'Angleterre) — qu'à la fin elle l'emporte.

Voilà Mallefille installé à Nohant et bien aise d'y être admis, fût-ce dans le modeste équipage d'un Julien Sorel. Les incidents qui marquèrent son séjour au manoir berrichon n'allaient pas tarder à accentuer encore la ressemblance de Félicien avec le héros du *Rouge et le Noir*. Les livres de classe n'étaient pour lui que prétextes à recevoir des leçons d'une institutrice plus érudite en sa science que le précepteur ne l'était en son métier.

Il y a quelque chose d'étrange et d'inexplicable dans les relations de Sand avec Mallefille, écrit W. Karénine (1). D'une part dans ses lettres à la Comtesse d'Agoult et à Pierre Leroux, elle fait de Mallefille une nature sublime qu'elle aime de toute son âme, et dans ses rapports personnels avec lui, on sent un peu de dédain ou même du mépris.

Mme d'Agoult n'avait pas été sans soupçonner dans cette aventure l'exi tence d'un mystère romanesque :

Ce que vous me dites de Mallefille m'a amusée, mandait-elle à George, à la date du 9 novembre 1837. Vous êtes de drôles de gens, vous autres poètes... Vous rappelez-vous nos querelles au sujet de M... (*sic*), combien il était laid, stupide, sot, vaniteux, intolérable? Vous sembliez animée contre lui d'une de ces fureurs qu'Homère met dans le cœur de Junon ou de Vénus... Que d'enthousiasmes effacés, que d'étoiles filantes dans votre ciel... (Cité par Rocheblave.)

(1) W. K., p. 442.

La parole ayant été donnée à la Comtesse par M. Rocheblave, il serait incorrect de lui refuser licence de la garder. La première protectrice de Félicien a le droit d'être entendue ici sans trucheman. Ce qu'elle confie au seul Ronchaud mérite les honneurs de l'audience :

Je quitte Nohant, M... reste six mois sans répondre à une lettre très affectueuse de moi, puis m'écrit quatre lignes saugrenues. Le procédé m'a paru d'une impolitesse choquante de la part d'un jeune homme envers une femme. A parler égards *et bienséances, M... étai* obligé à plus *envers moi, par les simples lois de la société. A parler amitié, j'ai vu là une légèreté, une inconsidération, que rien ne peut justifier. Quels que soient les* mensonges *qui aient pu être faits (et je vous déclare que tout ce qui sort des lignes que je viens de tracer est* pur mensonge), *il ne devait pas y ajouter foi ainsi et ne pas se méprendre aussi grossièrement sur le caractère de mon amitié pour lui, qui, je vous le répète, était bien de quelque prix, car, s'il l'eût voulu, elle eût été aussi durable qu'elle était sincère et tendre. Maintenant vous êtes libre de montrer ceci à M... Je veux qu'il sache que je nie* absolument avoir le moindre tort, *même de parole à son égard. Je trouve qu'il a très fort raison d'être susceptible, mais, à son âge, on ne se laisse pas troubler dans ses affections par des cancans. On s'explique loyalement avec ses amis et l'on ne jette pas ainsi au premier vent le saint trésor d'une amitié vraie.*

Les reproches articulés par la plaignante contre Mallefille ont beau être catégoriques, il manque à notre instruction deux pièces utiles à l'intelligence du procès : la lettre de la Comtesse à Mallefille et le billet dudit. Faute de les tenir, il convient se résigner à l'incertitude d'une hypothèse, voire de plusieurs.

La réponse de Mallefille (quel qu'en ait été le style (1) et le contenu) est nécessairement postérieure au mois de janvier 1838 : Marie et Franz ont quitté Nohant le 24 juillet de l'année précédente. Depuis lors, M... est

(1) Une allusion à ce style se trouve consignée, de la main de Liszt, dans les *Mémoires*, p. 178.

resté six mois sans donner aux voyageurs signe de vie. Le « billet sangrenu » parvient à la Comtesse à l'époque que Sand hésite si elle se débarrassera du précepteur, ou si, au contraire, elle l'admettra plus avant dans son intimité.

Brouiller M... avec Mme d'Agoult pouvait être en conséquence un calcul habile propre à servir, le cas échéant, l'un ou l'autre de ces desseins. De deux choses l'une en effet : ou la Comtesse, victime du sans-gêne et de la mauvaise éducation de M..., approuverait Sand qu'elle se délivrât de la présence d'un aussi encombrant personnage; ou bien, les ponts étant rompus entre la protectrice et le protégé, elle cessait d'avoir dans la place un informateur qui pût la renseigner sur les progrès de l'entreprise amoureuse du nouveau Julien Sorel. Il y a donc lieu, semble-t-il, de ne pas croire Sand, quand elle affirme à la Comtesse avoir été parfaitement étrangère à l'envoi du fameux billet. Je ne serais pas étonné, au contraire, si l'on découvrait un jour qu'elle en fut l'inspiratrice, de c ncert, par exemple, avec la Marliani.

Une chose est sûre : Mme d'Agoult, en présentant Mallefille chez G. Sand, puis en l'introduisant chez elle, a, pour ainsi dire, hâté le déclin de l'amitié romanesque, qui avait associé Arabella et Piffoel. L'attitude de la capricieuse Sand à l'endroit de M..., passant tour à tour de l'hostilité déclarée à l'engouement, puis de l'engouement au dédain, renforça les méfiances de la Comtesse, déjà en garde contre les lubies de la dame de Nohant. Et quant à l'amante de Michel de Bourges, il lui déplut vite que la Comtesse prétendît bénéficier d'un droit de regard dans ses affaires intimes. Elle souffla la chandelle et tira le rideau, car, qu'est-ce d'autre le silence, sinon un épais rideau?

Et puisqu'un épilogue est nécessaire à toute pièce bien faite, rappelons celui dont s'avisa Mallefille, en écrivain de théâtre que son goût porte vers les dénouements dra-

matiques : lorsque Félicien apprend avec certitude qu'il est congédié au profit d'un poitrinaire polonais du nom de Chopin, le jaloux s'arme d'un couteau, puis il guette dans l'ombre l'heure d'en percer la gorge de son mélodieux rival — le rossignol des Nocturnes (1).

Bondir d'un sujet à l'autre, sans nul souci des transitions, est de tous les privilèges concédés aux épistoliers l'un des plus enviables.

Celui qui se penche sur les lettres de Mme d'Agoult se voit contraint de réclamer pour lui-même le droit de rompre, à la suite de son guide, avec les règles de la composition puérile et honnête. Risques professionnels! Entre l'histoire de Mallefille et celle de Bartolini, les seuls liens qui existent proviennent des *ligatures* d'une plume entraînée d'un mouvement rapide à la poursuite des objets les plus divers.

Tout à l'heure Mme d'Agoult était par la pensée à Nohant. Il lui souvient qu'elle habite Florence. Elle plaidait ou quasi. Elle raconte à présent pourquoi elle prolonge son séjour dans la ville des Fleurs :

J'ai prolongé mon séjour à Florence, parce que Bartolini a commencé le buste de Franz et le mien. Vous vous occupez assez d'art moderne pour savoir que Bartolini est actuellement le premier statuaire d'Europe. Les gens du monde le placent à côté *de Canova et de Thorvaldsen; les artistes, bien au-dessus. Tant il y a que nos deux bustes sont des chefs-d'œuvre. Celui de Franz va partir avec celui de Mme Thiers, pour être exposé au Salon prochain. Le mien viendra plus tard.*

Bartolini est un artiste fort curieux : il ne croit pas au beau idéal. *Il trouve l'Apollon du Belvédère une chose détestable, le Laocoon stupide et la Vénus de Milo n'a de bien que les jambes et les pieds. Enfin sur quoi ou qui qu'on l'interroge, il vous arrive une réponse qui bouleverse toutes les notions reçues et vous fait dresser les cheveux sur la tête.*

Phidias, Raphaël, Monsieur Ingres, — voilà ses seules admi-

(1) On trouvera dans le *Gaulois* du 29 sept. 1885, sous la signature de Paul Perret, une allusion à cet épisode.

rations et encore ne sont-elles pas absolues. Il n'a d'autres principes que de copier la nature. L'étude de l'Antique, selon lui, est funeste. Aussi se ruine-t-il en modèles : il en pensionne onze, tant hommes que femmes et enfants, pour être à toute heure à ses ordres, car il ne ferait pas le petit doigt d'une statue, pas un bout de draperie, sans modèle.

Il a connu une foule de personnages célèbres, sur lesquels il sait des anecdotes très amusantes. Byron (qu'il adore), Mme de Staël, le Directoire, etc. Il nous a pris en grande tendresse, Franz et moi, je me réjouis beaucoup quand l'heure de la séance arrive.

Tout ce qui touche aux théories et à la technique d'un grand artiste mérite de retenir. Mme d'Agoult fut bien inspirée de livrer sur ce chapitre au futur Conservateur du Louvre, Louis de Ronchaud, des détails qui nous demeurent profitables.

Si nous regrettons qu'elle ait tu à notre curiosité les anecdotes qui peuplaient la mémoire de Bartolini, en revanche, nous lui sommes reconnaissants d'avoir recueilli de la bouche du grand statuaire quelques-uns de ses propos d'atelier et quelques-unes de ses recettes. Ceux-ci et celles-là aideront d'aventure certain amateur, tels historiens d'art à rectifier les jugements qu'ils portent sur le compte de Bartolini.

Bartolini, à les entendre, passe pour avoir nourri un culte exagéré envers les chefs-d'œuvre antiques.

Au rapport de Mme d'Agoult, l'on voit, tout au rebours, qu'il en tient *funeste* l'étude prolongée. Rien ne remplace ni ne prime à ses yeux l'observation d'après le vif. Il n'aurait pas fallu sans doute le presser beaucoup pour lui faire avouer qu'il portait le respect du corps humain jusqu'à en aimer ces contours imparfaits, qui sont comme les adorables distractions de la Nature, pétrissant la nacre de la chair tiède.

Un artiste comme Bartolini, que trente-deux années d'efforts ont couché sur l'ébauchoir (sa première récom-

pense date de l'An XI (1) et il avait 62 ans, à l'époque où le visita Mme d'Agoult), ne saurait être accusé d'inexpérience ni de timidité, s'il juge meilleur de garder toujours devant lui l'image inimitable du Temple bâti par le divin architecte.

D'ailleurs, s'il suffisait d'appointer des modèles pour acquérir la réputation, combien seraient Bartolini à ce prix.

Que de gens, ricane Delacroix, ont annoté Euripide, qui n'ont rien écrit qui ressemble à un vers de Jean Racine!

Quelques linéaments des théories esthétiques de Bartolini se remarquent au passage dans les impressions que Mme d'Agoult dépêche de Rome, le 18 mars 1839, vers Louis de Ronchaud. C'est à coup sûr à l'influence du statuaire florentin qu'elle doit de rabaisser le mérite de certaines œuvres célèbres, mais « trop vantées » : de ce nombre le Laocoon et l'Apollon qu'elle déclare « détestables ».

En veine de jugements lapidaires, la Comtesse décrète, avec une sévérité dont il faut chercher la source dans ses hérédités protestantes, que, si « Rome antique est grande, imposante, Rome catholique est mesquine, absurde ». Continuant d'égrener le chapelet des épithètes peu amènes, elle trouve que dans la Ville « le peuple est sale et méchant; l'aristocratie avare et bête; le Pape gourmand (*sic*), le clergé ignoble ».

De tous les *Romains*, seul M. Ingres trouve grâce à ses yeux. « Absolu, exclusif, trop étroit de vues » à son gré, du moins est-ce un grand peintre que sa probité rend très respectable. Là encore Bartolini a eu l'oreille de sa belle, mais fougueuse cliente. J'ajoute que le commerce et la société de M. Ingres offrent aux hôtes français de Rome un réel secours : le directeur de la Villa Médicis a pris

(1) On trouvera des détails sur la carrière de Bartolini *in* P. Marmottan : *Les Arts en Toscane* (Champion, 1904), *passim*.

Franz... en amitié? — fi donc! c'est trop peu — *en passion.* Au violon de M. Ingres, il fallait un piano d'accompagnement. Qui mieux que Liszt l'aurait su tenir? Franz et Dominique *jouent donc ensemble des trios de Beethoven.*

Mais bientôt sans doute, des relations de cette nature ne suffisent pas à l'appétit de Liszt et voilà *le Crétin qui se lance dans la société russe,* dans le monde huppé des Ambassadeurs. *Les grandes dames lui prêtent leurs salons, où il joue tout seul.* Franz et ses récitals deviennent diablement à la mode : de plus en plus répandu, le *Crétin gagne de l'argent, de la célébrité, de l'aplomb* — tous progrès qui ne laissent pas indifférente en Mme d'Agoult l'associée de sa fortune...

Il est visible qu'elle s'attribue avec assez de complaisance le mérite d'avoir *élevé le Fellow,* de l'avoir *amélioré dans ses rapports extérieurs,* de lui avoir enseigné *à vivre parmi les hommes.*

Dans le *satisfecit* qu'elle se délivre, elle trouve (car ce que femme cherche, elle le trouve toujours) des motifs propres à faire taire en elle la voix de la jalousie, dont on a entendu tout à l'heure percer en sourdine les notes grinçantes. Il y a plus. Elle semble prévoir et par avance éluder tels reproches, dont un A. de Hévesy ne lui a pas épargné la flèche, quand il l'accuse d'avoir été nuisible à la carrière du musicien.

« Elément de trouble » dans la vie de Liszt? — Soit. Encore faudrait-il prouver que l'amour, puis la douleur ne sont pas l'un et l'autre des auxiliaires utiles au perfectionnement de la sensibilité d'un artiste — que dans la genèse de l'œuvre d'art, ils ne tiennent pas un rôle analogue à celui de la base et de l'acide dans les expériences du chimiste et de l'alchimiste. Quand bien même, repoussant une telle analogie, l'on dénierait à Mme d'Agoult le droit de se parer du titre d'*inspiratrice*

d'un grand homme, celui plus modeste d'*éducatrice* devrait du moins ne pas lui être refusé.

Sans elle, que de lectures, que de méditations philosophiques, combien de rêveries exaltantes n'eussent pas déroulé dans la pensée du génial musicien ces prolongements qui — à l'exemple des volutes de la fumée de tabac — aident et favorisent la création intellectuelle !

La science musicale de la Comtesse a beau ne pas avoir été du tout négligeable, cette science, comme de juste, ne pouvait apporter nul enrichissement au compositeur. Le fils de l'intendant du Prince Esterhazy avait, en revanche, beaucoup à apprendre de la grande dame cultivée, experte aux façons du monde, éclairée, quant à la connaissance des littératures étrangères.

Ce qu'elle savait de par son âge, son rang social ou son travail, elle l'en a fait constamment bénéficier. « Vous avez un trésor en Marie... Gardez-le toujours », recommandait jadis George Sand à F. Liszt.

En 1839, c'est-à-dire dans un temps où l'enthousiasme de Lélia pour Arabella avait vécu, où Franz et sa Comtesse étaient sur le chemin de la rupture, cette petite phrase rend le son de la vérité, malgré tout ce qui s'y mêle d'ironie supplémentaire et de cruauté inattendue.

Mme d'Agoult était-elle sincère en se félicitant d'avoir contribué à l'émancipation du *Crétin*? Elle, si lucide à l'accoutumée, s'aveuglait-elle délibérément sur les conséquences qu'allait entraîner pour elle-même la fuite de Liszt hors du cercle intime où il avait jusqu'alors consenti de loger, tant bien que mal, sa grandeur? Ou encore, devinant que Franz lui échappait, pensait-elle le convaincre d'ingratitude en rappelant ce dont il lui était redevable? Quelle dose de naïveté ou de calcul, d'ingénuité ou d'ingéniosité, de franchise ou d'astuce entre dans l'attitude de Mme d'Agoult se confiant à Ronchaud? Il est difficile d'en décider ici. J'incline à croire qu'elle jugeait

l'heure venue d'afficher à l'égard de Liszt plutôt les sentiments d'un professeur pour son élève que les ressentiments d'une maîtresse envers un amant volage.

Par là elle se ménageait une retraite, un chemin en pente douce vers les zones calmes, où l'amour cherche dans le sommeil et puis dans la mort l'oubli de ses plus beaux rêves.

Comme la voilà loin de ces frénésies de possession exclusive, qui lui inspiraient de dresser autour du cher Franz quelque chose comme les arcades d'un cloître! Aujourd'hui le tête-à-tête devient si pénible qu'il y faut des distractions. La présence d'un tiers les apportera-t-elle?

Marie presse le bon Ronchaud de rejoindre les exilés volontaires.

Dès le début de 1839, elle l'engage à passer l'eau (de Marseille à Naples la dépense ne sera pas bien forte). Une chambre l'attend à Florence, toute prête pour le recevoir, un cheval tout sellé pour les promenades; le couvert, la « voiture » lui sont assurés et quant au vivre, eh bien! « le pain et le sel seront distribués en trois parts au lieu d'être en deux ».

La proposition ayant été déclinée ou remise, de Rome, vers le milieu de mars, la Comtesse relance Ronchillaud :

Vous ne parlez plus de venir en Italie. Voici ce que vous devriez faire. Nous restons ici jusqu'à la fin de Mai. Alors je retourne à Florence pour une semaine, afin de donner des séances sur le marbre *à Bartolini (vous savez qu'il a fait jadis Byron et la Guiccioli). Puis je passe trois mois dans un casino aux environs de Lucques. Vous devriez débarquer à Livourne (prenez la carte), j'irai vous y chercher. Nous verrions Pise ensemble (manière très logique de voir l'Italie : commencements et premiers développements de l'architecture, de la sculpture et de la peinture; Nicolas et Jean de Pise; Orcagna et les peintres avant Pérugin). De là vous prenez votre quartier général chez nous et nous allons ensemble tantôt à Bologne, tantôt à Florence. Vous voyez l'art toscan aussi complètement que possible dans un rayon de quinze*

lieues et, si vos ailes poétiques s'agitent, vous vous rembarquez à Livourne pour Rome et Naples. Mais nous n'irons à Naples qu'en septembre.

Au mois de mars 1840, je serai à Paris...

Ce *je* succédant à ce *nous*, quel symbole! En deux mots, c'est l'aveu de la désunion prochaine, prévue, inévitable. Sans doute, dans la pensée de Mme d'Agoult, la date de mars 1840, le retour seule à Paris n'étaient-ils qu'un de ces provisoires, acceptés avec d'autant moins d'inquiétude que nous les imaginons *ad libitum* modifiables et révocables.

Ils le sont, en effet, mais dans une mesure qui échappe à notre volonté et à notre contrôle. De cette vérité, Mme d'Agoult allait faire encore une fois la cruelle expérience : ce n'est pas en 1840, mais en 1839, au mois d'octobre, que les amants atteignirent la dernière étape du Voyage : du voyage d'Italie, du voyage d'amour.

Ils séparèrent leurs routes. Marie regagna Paris. Franz fouetta vers Vienne. Le charme était rompu. Ils purent croire que « la chaîne » l'était aussi. Mais, c'était là encore une erreur et une nouvelle illusion.

PAUL FLEURIOT DE LANGLE.

DONGIOVANNINESCA

—

Au docteur Max Gourfinkel.

...pas d'interruptions! Laissez-moi parler, je vous en conjure.

Ecoutez ce qui est vrai...

Cela ressemblait à une rangée de cabines de bains, le long d'une plage; des cabines de bains, petites, blanches, jadis, aujourd'hui délavées, tachées de roux par l'iode, comme les dents d'un vieux fumeur par le tabac — cela ressemblait aussi à un columbarium inachevé — cela ressemblait encore... oh! j'y suis... N'aurait-on point, par hasard, dans la chapelle ou dans un des salons de cet étrange domaine, démonté un piano ou un orgue gigantesque? Les ouvriers n'auraient-ils pas posé le clavier là, verticalement, contre le mur, en attendant? Vais-je voir apparaître ces ouvriers? — ou mieux, ne s'agirait-il pas d'un bizarre instrument de musique? La position du clavier ne serait-elle pas naturelle?

Un clavier!

J'en compte les touches : Un. Deux. Trois. Quatre... Quoi! La quatrième touche remue; et, instinctivement, des poings, je me bouche les oreilles. Geste de mon enfance lorsque, le 14 juillet, le garde-pêche, à sept heures du matin et à huit heures du soir, tirait le canon pour saluer le lever et le coucher du soleil qui avait assisté, voici des lustres et des lustres, à la prise du Monument fameux dont je contemple et interroge toujours mélancoliquement les fortes pierres, soit quand je traverse le

Pont de la Concorde, soit quand je prends le métro, station Bastille!

Mais je ne fus pas assourdi par une détonation d'harmonie ainsi que je le redoutais. La touche qui avait remué eut le mouvement d'une porte qui tourne sur des gonds bien huilés et, comme elle, se referma sans le moindre grincement. J'avais eu le temps d'apercevoir une lueur mordorée...

Quelqu'un était entré.

Son aspect n'offrait rien de fantastique, cependant sa présence, en un tel lieu, m'intriguait — non moins que la mienne. L'homme était de taille moyenne; coiffé d'un melon noir, défoncé; un visage pâle avec les marques noires des sourcils, des yeux, d'une moustache à la Charlot. Il était vêtu d'un veston noir, d'un pantalon gris. Quelques pas. Je crus qu'il était en espadrilles. Il devait sa démarche souple aux semelles de crêpe de ses chaussures fauves. Il avait sous le bras un parapluie mal roulé — une autre touche remua. Tout se passa comme précédemment; et un second individu s'avança : un Chinois. Oh! certainement un personnage de qualité : lettré, chef militaire, voire empereur.

Et l'homme en veston cligna de l'œil et demanda au Seigneur en robe noire et bleue :

— Où sommes-nous?

Le Céleste glissa vers le mur, écarta une tenture, découvrit un apareil rond dont le cadran brillait. Il le consulta et répondit, je crois :

— Nous sommes à cent mille pieds sous terre.

— Au-dessus de nous, qu'y a-t-il?

— La France.

— Quelle région?

— Le Midi.

L'homme en veston chantonna : « *Sur les bords de la Riviera où circule une brise embaumée* ».

Le Chinois ajouta :

— Loin des émanations des volcans.

— Craindrais-tu l'odeur du soufre?

— Moi, non. Le Maître, oui.

— Chéri!

— Révérence au Maître.

Le loustic examina attentivement la chambre. Je l'imi-

— Révérence au Maître; puis il virevolta sur ses talons; et, de la pointe de son parapluie, désigna la pièce, grimaça :

— Il n'a pas l'air « maousse », le patelin.

— Tu te trompes. Il y a ici le luxe et le confort souhaitables, protesta le Chinois immobile, les mains fourrées dans les larges manches de sa robe.

Le loustic examina attentivement la chambre. Je l'imitai. Il fit craquer ses doigts et reprit :

— Ça me rappelle quelque chose. Je vas te raconter l'histoire. Il y a des mois... combien? sais plus au juste... les souvenirs s'effacent vite chez vous... cela passe comme les scènes au ciné... Bref, il y a des mois, des carreleurs dans la poisse ont estourbi un pauvre bougre d'encaisseur pour lui chauffer sa recette : vingt billets; une somme. Ils ont ficelé le cadavre et l'ont balancé dans la Seine, près de la Rive charmante. On a essayé de le repêcher et j'y suis allé voir. Il y avait des flics armés de crochets et de gaffes; il y avait des plongeurs bénévoles et des scaphandriers. Eh bien, mon vieux, j'ai examiné l'intérieur d'un casque de scaphandrier, c'est tout à fait comme ici...

Ce fait divers, cette pièce comparée à l'intérieur d'un casque de scaphandrier n'impressionnent pas le Chinois. N'a-t-il pas entendu? Est-ce une feinte? N'a-t-il pas compris? — plus simplement ne *voit-il* pas comme nous?..

Le loustic a une toux gutturale, la toux de quelqu'un certain d'en être pour ses frais — et qui n'insistera pas...

La comparaison met une lueur en mon intelligence : une lumière ensuite...

Néanmoins, le loustic se trompe : ce n'était pas à l'intérieur d'un masque de scaphandrier que nous nous trouvions, mais à l'intérieur d'un CRANE — non pas d'un crâne anatomique, mais d'un crâne stylisé, si je peux dire, d'un crâne râclé, nettoyé, débarrassé du sphénoïde, de l'ethmoïde, et parfaitement meublé — et ce que j'avais comparé à des cabines de bains tachées d'iode, aux alvéoles d'un columbarium, au clavier d'un orgue ou d'un piano gigantesque, c'était la mâchoire, les dents, les dents qui servaient de portes!... Et ces ombres, là-haut, près de la voûte, des draperies? Non! Les orbites. — Ah! étions-nous dans la chambre d'un hypogée? Dans un pavillon isolé où aboutissaient les routes d'un souterrain royaume? Avait-on utilisé les anfractuosités des rocs pour donner à l'endroit cette forme de crâne? Etait-ce fantaisie du Maître? Qui était-il? Quel architecte avait suivi ses plans? Quel entrepreneur les avait exécutés? Quel tapissier avait fourni ces sièges, ce divan, ces bibliothèques? Quels ouvrages contenaient-elles? Par qui avions-nous été entraînés à de telles profondeurs sous nos apparences humaines, jouissant encore de nos facultés et de nos sens — car j'étais en pleine possession de moi-même, puisque j'entendis le loustic plaisanter :

— Chinois...

...Puisque je vis ce dernier ciller légèrement avant de répliquer :

— Appelle-moi Ming.

...Puisque je compris chaque mot de la conversation qui s'engagea sur cette exclamation :

— Ming! Répète voir.

— Ming. C'est mon nom.

— Sans blague!

...Puisque j'observai toutes les expressions des visages, étudiai les intonations des voix, les gestes, les attitudes. — Celle de l'homme au veston noir était d'un homme fatigué de rester debout et qui n'ose pas s'asseoir. Il roula

son parapluie, le déposa délicatement dans un angle et poursuivit :

— Ming, qui es-tu?

— Empereur.

— Excusez du peu.

— Fondateur de dynastie.

— Et moi qui te prenais pour un fabricant de porcelaine.

— Pourquoi?

— Parce que du temps où j'étais employé chez un antiquaire juif de la rue des Saints-Pères, à Panam, une foule de ballots se disputaient à coups de billets et de louis les plats et les pots de l'époque des Ming...

Et il y eut sur la face de Ming un tressaillement :

— Notre époque, dit-il, est aussi fameuse par ses conquérants que par ses potiers et ses peintres.

— Et ici, quel est ton boulot?

— Je suis attaché, depuis des siècles, à la personne du Maître. Je lui prépare ses pipes d'opium.

— Vice de riche!

— Révérence au Maître! il a pris cette habitude au cours d'une tournée en Extrême-Orient, quand Bouddha...

— Ah! en ai-je assez vendu de ces magots-là? chez mon Youpin de la rue des Saints-Pères!

Et, après un court silence, Ming interrogea :

— Toi, qui es-tu?

— Je suis Philibert Lebarbanchon, mais appelle-moi Bébert, comme tout le monde, au faubourg Antoine, où papa était emballeur.

J'éclatai de rire. Ni Ming ni Bébert ne bronchèrent. Je me faufilai, pour plus de sûreté, le long de la paroi du crâne et me haussai jusque dans l'orbite gauche, espérant que nul ne viendrait m'y déranger — et, à peine installé, j'entendis l'Empereur raconter à Bébert, en phrases pleines de poésie et de maximes sages, comment le Maître — Révérence à lui! — avait été obligé, voici des

millénaires, à parcourir l'Univers, afin de rétablir ou raffermir sa puissance ébranlée — ce sont là les risques du métier, des accidents qui arrivent aux Dieux du Bien et du Mal et à leurs Prêtres, aux Monarques, lorsque des événements graves, schismes, guerres, révolutions et autres calamités bouleversent la Terre...

Une chose troublait Ming. Pourquoi le Maître avait-il invité au fond de sa retraite préférée un simple mortel habitant les Enfers depuis cinq jours seulement? Et Bébert expliqua :

— J'ai eu de la veine. Nous étions une vingtaine de nouveaux débarqués, abrutis par le jugement sommaire que nous venions de subir et par le verdict de damnation éternelle.

Alors la face de Ming s'épanouit. Bébert le remarqua, s'indigna :

— Qu'est-ce que t'as à te marrer, mon vieux fabricant de vaisselle?

Et Ming dit :

— Ne désespère pas. Il y a aux Enfers deux régions. Celle des êtres calamiteux, irrévocablement condamnés, qui croupissent au fond des fosses du Tartare et que l'on ne rencontre jamais; et la région des êtres dont les procès s'instruisent encore, et qui attendent comme toi, comme moi, comme tant d'autres, le Grand Jugement, dans un séjour où ils ne sont pas trop malheureux.

— On a donc des chances de s'en sortir, mon vieux Ming...

— Chut! C'est le secret.

— Quel secret?

— Continue ton histoire, Bébert.

— On rouspétait. Tu penses! Alors, moi, pour divertir l'assistance, j'ai ouvert mon pépin que l'on m'avait laissé... et on a fait une petite partie de bonneteau, pour l'honneur... Et v'là que le Patron s'approche... oh! mais, là, sans façon... il a regardé... puis il s'a mêlé au jeu... et

il a raté la carte... pas plus roublard que les copains, le Patron!... Alors il m'a dit : — Faudra m'apprendre ton truc. — Volontiers, — que j'y ai répondu. Le lendemain, son Intendant... il 'a pas l'air commode, ce mec-là... m'aborde... et, d'après ce qu'il me dégoise, je comprends que je dois accompagner le Patron, avec mes cartes et mon riflard... Sans le bonneteau qui m'a valu bien du tracas, là-haut, j'aurais pas fait ta connaissance, vieux Ming! C'est un beau jeu. Tu vas voir.

Il s'en fut prendre son parapluie, l'ouvrit devant lui, fouilla dans les poches de son veston, en retira des cartes; — dès les premières passes, l'Empereur s'est enthousiasmé. Un frénétique rire le secoue. Son index à la griffe d'or suit le valet volant, et, à chaque coup, le manque. Les deux compères s'amusent comme des gosses. Soudain, Bébert siffle, escamote les cartes, ferme son parapluie, le glisse sous son bras, se frotte les mains :

— En cas d'alerte, ni vu ni connu... quand on a un bon poteau. On a vite fait de déménager le bazar... (Ce disant, il sort un paquet de cigarettes.) On va en griller une.

Mais l'Empereur ne fume pas. Sans doute préfère-t-il l'opium. L'opium! Bébert se promet d'en goûter, avant le Grand Jugement!

La cigarette allumée, on s'agite au-dessous de moi. Je me penche. Un troisième personnage. Il est maigre, jaune; un capuchon le coiffe; on ne distingue de sa face qu'un nez et d'énormes lunettes à verres bleus et à monture d'écaille noire.

— Défense de fumer, bégaye-t-il. Cela donne des nausées à Sa Majesté!

— C'est bon. C'est bon, bredouille Bébert qui a reconnu l'Intendant.

Il éteint docilement sa cigarette en la frottant contre la semelle de son soulier et la fixe derrière son oreille. L'être jaune tousse, se retire — et, brusquement, sans que

rien ne l'eût annoncée, la présence du Maître rayonna. — Tête pure d'éphèbe sicilien! La ligne du nez droit est saisissante; les sourcils abondamment fournis, largement développés, se perdent sous les cheveux crespelés qui tombent sur le front et cachent les tempes. Sous cet arc, les yeux ressemblent aux têtes des serpents sous les ailes du caducée. Satan est chaussé d'escarpins; son pyjama d'intérieur luit comme la laque noire semée de sable d'or ou comme l'écaille de certains reptiles. — Satan éternue, s'écrie :

— Pouah! quelle odeur!

Il éternue encore, appelle :

— Stercus!

Et, de nouveau, l'Intendant s'insinua dans le boudoir de son Maître. Celui-ci trépigna :

— Stercus, il y a une fuite de gaz délétères. Tu veux donc m'asphyxier, animal!

Et Satan furieux soulève les tentures, inspecte les appareils qu'elles dissimulent, et, cependant, Ming et Stercus se sont à demi prosternés.

Bébert a déposé son chapeau et son parapluie dans un coin — et voici que Satan aperçoit sur le tapis l'allumette de Lebarbanchon; il la ramasse, la brandit :

— Qui a fumé, malgré ma défense? Est-ce toi, Stercus, damné hypocrite?

Bébert s'avance et dit :

— C'est pas Monsieur, c'est moi!

Et les traits de Satan se déridèrent. Il rit, et son rire ne diminua point la noblesse de son expression.

— Ah! Ah! mon joueur de bonneteau, fit-il.

Bébert balbutia des excuses. Satan lui pinça l'oreille, et la cigarette de Bébert tomba. Il la ramassa. Satan la lui arracha des mains, la renifla, la froissa, hocha les épaules :

— Les Français sont incorrigibles!

Et s'adressant à Stercus :

— De l'eau, de l'eau! Mes doigts empestent le caporal!

Stercus s'éclipsa. Satan se retourna vers Bébert :

— Je te pardonne. Tu ne savais pas. On aurait dû t'avertir. Je suis mal servi!

Tant de mansuétude confond Bébert. Il paraît fort emprunté, se gratte la tête, frise ses moustaches, coule des regards désespérés à son parapluie, à son chapeau, à Ming. Sa mimique divertit Satan — et sept femmes pénètrent dans le crâne. Elles sont nues, couleur de miel, belles et fines. Elles ont des démarches d'automates. Elles portent des aiguières, des bassins et des serviettes. Stercus les dirige avec une baguette.

Tout en se livrant à ses ablutions, Satan ordonne à Bébert de se retirer. Il le rappellera bientôt. Bébert s'esquive en se munissant de son chapeau et de son parapluie.

Stercus reconduit les sept esclaves du bout de sa badine; et le Maître — Révérence à lui! — recommande à son Intendant de ne le déranger que si un important personnage se présente.

Et maintenant Satan et Ming sont seuls. L'Empereur est resté à demi prosterné.

— Mon kimono, ma pipe. Je veux fumer.

Ming se dirige vers un meuble d'ivoire, d'or et d'ébène. Il y a, là dedans, sur un plateau, la lampe, la pipe, l'aiguille, le pot de drogue et le ringard.

Satan hume l'allumette de Bébert, murmure :

— J'ai aimé cette odeur, jadis, comme les enfants des humains aiment encore le goût des pommes vertes.

Avec l'aide de Ming, il enfile un kimono vert brodé de fleurs et de cigognes argentées, se déchausse, s'étend sur le divan — et, de mon observatoire, absolument comme un oiseau lancé par une machine traverse la scène d'un théâtre, je vois s'abattre, de la voûte du crâne, sur les genoux de Satan, une créature nue, brune, insexuée, ayant au dos des moignons d'ailes brûlées.

— Yel mon mignon! se réjouit Satan.

— Tu vas fumer!

— Oui.

— Et moi qui avais envie de faire marcher le phono.

— Soit. Un disque...

— Tu es gentil!

Ming a calé le dur coussin sous la nuque du Maître. Il s'est accroupi à ses côtés et prépare la première pipe.

Yel a monté le phonographe. Ah! par quelle détonation d'harmonie ne vais-je pas être assourdi, cette fois? Par quel barbare orchestre? Un déclic — O surprise! Le *Batti batti, bel Mazzetto* du *Don Giovanni* de Mozart, résonne et m'enchante aux Enfers.

Mais Stercus surgit :

— Majesté! Majesté!

— Je t'avais ordonné de ne me déranger...

Yel a arrêté le phono.

Stercus bégaye :

— C'est qu'il y a justement là un Seigneur de haute mine. D'une insolence! D'une autorité! Il m'a menacé de son épée et de sa canne, affirmé, juré ses grands Dieux, que Votre Majesté me maudirait si je ne l'introduisais pas auprès d'Elle. Aussi n'ai-je pas hésité à courir Lui annoncer le Seigneur Don Juan.

A ce nom, la colère de Satan s'apaisa.

— Qu'il entre! dit-il.

Yel se blottit entre deux fauteuils — et, devant Don Juan, Stercus s'effaça.

— Soyez le bienvenu, Seigneur Don Juan. Vous permettez? Asseyez-vous.

Il saisit la pipe dont l'Empereur Ming maintenait le fourneau incliné sur la flamme de la lampe. Lentement, il aspira la boulette grésillante; de ses narines dilatées s'échappèrent des volutes bleues; puis, avec la voix grave, le geste las d'un homme ou d'un Dieu qui a affaire à plus fort que lui, il murmura :

— L'opium! Que voulez-vous!

Et pendant que le Fondateur de Dynastie malaxait une seconde boulette, Satan avoua :

— J'en éprouve de réelles consolations. Je m'ennuie. Oui. Notre désintéressement pour les choses de la Terre nous a plongés, l'Eternel et moi, dans le désœuvrement et ses curiosités. — (Et ce fut la seconde pipe.) — A la cinquième, psalmodia Satan, je revois le Chaos, la Création, ma révolte et ma chute, l'Eden arrosé par les eaux de l'Euphrate, les bêtes, la Femme et l'Arbre, l'épopée de commencement! Les Dieux vivaient alors.

Don Juan insinua :

— En est-il résulté du bien pour les pauvres hommes?

— Ah! le beau temps! s'exclama Lucifer.

Et la troisième pipe le plongea dans une rêverie que Don Juan respecta.

Don Juan est en pourpoint de velours noir. Ses manchettes, son col, la plume de son feutre sont blancs. Il a les jambes croisées, et ses mains serrent les extrémités de sa canne en balancier sur ses genoux.

Yel s'agite comme un animal familier. Satan le désigne de sa pipe :

— Tout ce beau temps, reprit-il, Yel me l'évoque. C'était mon ange favori, le spécimen le plus réussi d'une Légion de Chérubins insexués que l'Eternel a laissés disparaître. Et quel dommage! Et quand j'ai été précipité, tête première, au fond du Tartare, j'ai emporté Yel dans mes bras. A notre arrivée aux Enfers, il était toujours vivant, mais déplumé. Il n'en continue pas moins à faire mes délices. Yel! Yel!..

Mais Yel avait pris le vol. Mal soutenu par ses ailes martyrisées, il était parvenu à se nicher dans l'orbite droit du crâne. Nous étions donc voisins de loge pour voir et entendre.

Au moment de fumer la quatrième pipe, Satan se ravisa et demanda à son hôte si l'odeur de la drogue

l'incommodait, et quand Don Juan eut répondu que cela sentait l'olive verte et le chocolat, Satan battit des mains, appela Stercus et, sans plus de manières, ordonna à l'Etre jaune de faire servir du chocolat à la cannelle et des pâtisseries.

La dent-porte croqua Stercus — et, avant la sixième pipe, Satan révéla qu'il avait baptisé son Intendant Stercus, non point parce que ce dernier dégageait un relent fétide, mais parce qu'il avait hanté, jadis, Luther, Calvin, Mélanchton, et gardait de leur commerce une mine renfrognée, un esprit méticuleux, inquiet, et un art spécial pour répandre les mauvaises nouvelles.

Et les sept femmes brunes, nues, belles et fines, offrirent à Don Juan le chocolat et les pâtisseries. Une vieille diablesse les guidait à la baguette. Elle ressemblait à Stercus dont elle était l'épouse. Satan l'avait surnommée Lucerna. Elle avait hanté, autrefois, Xantippe et nombre de femelles damnées qui, par leur méchante humeur quotidienne, avaient empoisonné l'existence d'hommes qui avaient été le sel de la terre. Elle était gardienne du harem et cuisinière experte.

— Inégalable! corrigea Don Juan. Ce chocolat est un philtre! Sa consistance, son parfum me rendent ma chaude Espagne

Ce n'est plus le Diable et Don Juan qui s'entretiennent dans cet étrange réduit des Enfers, mais deux camarades...

J'aurais pu prendre part à leur conversation, j'en ai réprimé l'envie...

Satan est fier de son home. Pas une allusion à cette forme de crâne. Don Juan ne l'a-t-il pas remarquée? Suis-je stupide! Don Juan y est sans doute accoutumé.

Suis-je mort?

Suis-je halluciné?

Lebarbanchon serait-il halluciné, lui aussi? Mais non!

Nous sommes tout bêtement de nouveaux débarqués et notre étonnement est naturel...

Une fois encore ai-je trépassé? Vais-je subir le Jugement?...

Oh! Oh! l'opium respiré aurait-il exacerbé ma sensibilité? L'étoffe de mon veston — un complet West-End, en série, 425 fr. — irrite mes doigts. Je grince des dents, j'ai la chair de poule, comme si je touchais du velours — le velours du noir pourpoint de Don Juan, par exemple...

Satan n'arrête pas de vanter son domaine. Il entend y vivre de son mieux. Il a fait installer, céans, le confort terrestre : bouches de fraîcheur; canalisations d'eau pure, sa boisson préférée — vastes piscines; téléphones; télégraphe; périscopes; hauts-parleurs; phonos, toute la machinerie dont il a donné le goût aux humains et que masquent d'opulentes tapisseries — mais la peur d'une révolution, d'un bouleversement quelconque sur la planète dans les cieux ou au fond des Enfers, l'obsède...

Don Juan objecta soudain :

—Pardonnez-moi! Comment votre Majesté si artiste ne préfère-t-elle pas les voix naturelles et les sons des instruments à vent ou à corde aux disques du phonographe? Il me semble que le *Batti, batti bel Mazetto* que je viens d'entendre eût gagné a être chanté par une femme... Quels ballets, quels opéras, quels drames ne monteriez-vous pas ici? Gens de théâtre ne manquent pas certainement!

Satan interrompt : Aux Enfers, les deux sexes sont emprisonnés chacun de leur côté. Pas de contact, pas de cohabitation, partant pas de scandales. Les sept femmes qui circulent sous la direction de Stercus et de Lucerna sont aveugles, sourdes et muettes. Peut-être pensent-elles! Ce sont sept monstres enfantés le même jour par la même femme, au premier âge du monde. L'Eternel en a fait cadeau à Satan qui les considère comme les

chefs-d'œuvre de la Création. D'ailleurs, depuis les siècles qu'il habite aux Enfers, Don Juan n'a-t-il pas observé la discipline de ce Royaume? Ne l'a-t-il pas admirée? N'en a-t-il point pâti? Lui, l'homme aux Mille et Trois maîtresses, comment a-t-il passé son temps?

Don Juan vide sa tasse, et, d'un ton détaché réplique :

— J'ai médité sur les événements qui ont secoué les générations. La méditation! Une habitude prise au couvent où j'aurais pu mourir en odeur de sainteté, ce qui m'aurait privé du plaisir de bavarder avec votre Majesté! J'ai médité.

—Et vos conclusions, Seigneur Don Juan?

— Bah! certains prétendent que l'humanité est mauvaise et ils s'appliquent à la réformer. D'autres, qu'elle souffre, et ils veulent alléger ses douleurs. Ces fous me transportent de rire, et si je tenais de vos mains la guitare que j'imagine, je leur donnerais une sérénade qui ne ressemblerait en rien à celles que j'improvisais sous le balcon des Dames.

—Est-ce pour m'entretenir de vos Mille et Trois, racane Satan, que vous êtes ici?

— Que Votre Majesté m'excuse! mais sans cet air de Mozart qui m'a attiré...

— Ne vous inquiétez donc plus de ces femmes!

— Ne faudra-t-il pas les écouter quand mon procès s'instruira définitivement? Nul ne connaît la vérité! Votre Majesté, l'Eternel lui-même sont encore mal informés à mon égard par la légende et les littérateurs...

Satan ricane de plus belle :

— Ils ne vous ont cependant point diffamés. Ils n'ont pas réduit votre cortège de Mille et Trois ardentes ombres!

Et Satan, je l'affirme, se mordit les ongles en ajoutant :

— Ce n'est pas cette foule de spectres qui existe, mais vous! Vous seul, Don Juan, existez! N'êtes-vous pas exalté en pensant que vous êtes l'auteur de votre gloire?

Pas de séductions imposées! La voix qui vous incitait à tenter était celle de votre propre désir! Je vous jalouse! O rage!...

Et les grandes orgues des cathédrales édifiées dans les capitales du Royaume des Flammes éclatèrent alors, à pleins claviers, en une phrase solennelle.

Ah! ne doutez pas de ce que je vous ai dénoncé. Ne doutez pas de ce que je vous ai dépeint. Ne doutez pas, surtout, de la réalité du Royaume des Flammes où j'ai été entraîné! Quel jour de ma vie était-ce et quelle heure? Je l'ignore! Ne doutez pas de ce qui me reste à révéler. J'ai entendu, croyez-moi! des chœurs lointains et proches entrer successivement dans l'harmonie des orgues et s'y fondre. J'ai entendu les Enfers unanimes chanter! — et j'ai vu Satan se dresser. Le resplendissement de sa face transfigurait son accoutrement de fumeur d'opium en ornements Sacrés.

— Ecoutez cet hymne, Seigneur Don Juan, cria-t-il, c'est le GLOIRE A DIEU DU FOND DES ENFERS! L'hymne qui salue l'Eternel quand il me rend visite. Nc tressaillez pas à ce nom : l'Eternel!

Et les traits et les intonations de Satan changèrent. Ses traits devinrent ceux de CELUI qui ne put pervertir Jésus dans le désert, ses intonations des glapissements :

— L'Eternel! Il a des loisirs. Il aime les voyages incognito à l'instar de tant d'autres Dieux et des Rois! Quand il passe dans mes parages, il vient potiner avec moi. Il a, ici, ses grandes et ses petites entrées. Je suis sa créature... Mais il est un peu la mienne, car, maintenant, il est logicien.

On perçoit distinctement les paroles du GLORIA DE INFERIS DEO.

Don Juan supplie Satan d'intercéder en sa faveur, auprès de l'Eternel. Qu'il daigne, enfin! s'occuper de son procès et de sa condamnation — et, malgré les chœurs, les accompagnements des orgues, le tumulte des échos,

j'entendis mon voisin Yel, blotti dans l'orbite droit du crâne, s'exclamer :

— L'Eternel! je m'éclipse. A sa dernière visite, il avait amené l'Esprit-Saint. Ce n'est pas une douce colombe, mais un vif émouchet. Dès qu'il m'a découvert, il s'est précipité sur moi et m'a arraché, à coups de bec, je ne sais combien de plumes aux ailes.

La NUÉE miraculeusement descendue s'évanouit — et un enfant, en apercevant le Vieillard assis dans un fauteuil de cuir aussi beau que le trône céleste, aurait joint les mains et murmuré : « Voici le bon Dieu! »— Les cheveux et la barbe de l'Eternel étaient blancs et longs; ses yeux, couleur des sources qui reflètent les étoiles; aussi possédaient-ils une infinie bonté et une pointe de malice. Les amples plis de son manteau d'azur cachaient ses pieds.

— Relevez-vous, mauvais garçon, dit-il à Satan prosterné.

Il caressa la toison noire et crespelée du rebelle — et je remarquai, à ce geste, que les mains de l'Eternel tremblaient un peu — et Satan debout interrogea :

— Que puis-je pour vous, Seigneur?

— Toujours serviable, sourit l'Eternel.

— L'exemple vient de haut, repartit Satan qui, voyant l'Eternel s'éponger le front, ouvrit les volets d'une bouche de fraîcheur. L'Eternel le remercia, et dit :

— Le Temps est long avant l'Eternité! Pour me distraire, j'ai décidé de relire les dossiers de quelques procès pendants...

— Seigneur, vous tombez à merveille. Je causais, il n'y a qu'un instant, avec un prévenu de race...

— Qui donc?

— Le pire individu qui fut au monde.

— Est-ce là ton jugement?

— Son épitaphe.

— Son nom?

— Don Juan.

— Un bien sinistre animal.

— Il y a eu mieux, depuis, Seigneur!

Et Satan plaida de telle sorte la cause de Don Juan, que le Seigneur accorda immédiatement audience au pécheur et réclama des éclaircissements sur son âme et ses fautes.

A peine Don Juan avait-il commencé son récit que se déchaîna une clameur effroyable, non comparable à l'immense symphonie d'orgues, de chœurs et d'échos, qui avait précédemment ébranlé le Royaume des Flammes — mais une clameur bestiale où les voix se heurtaient, se brisaient en discordances — une clameur que vous avez certainement entendue et qui vous a frappés d'épouvante si, par temps de neige, sans savoir pourquoi, vous avez rôdé autour des maisons de déments, à demi déments vous-mêmes.

Et Stercus se rua dans la pièce; et, sans respect pour la présence de Dieu, guéri de son bégayement par les calamités qu'il avait à apprendre, annonça :

— Une révolte! Une insurrection! Des centaines, des centaines de femmes ont senti que le seigneur Don Juan était là. Elles se sont mutinées. Elles ont rossé leurs gardiens, enfoncé les portes de leurs demeures...

— Que mes Démons les plus pervers, tonna Satan, repoussent à coups de broches, de tridents et d'épieux ces enragées!

Mais la rumeur se rapproche. L'Intendant exulte. Il n'y a rien à essayer, affirme-t-il, contre la horde des Mille et Trois. Les Ménades étaient moins chaudes à la poursuite d'Orphée qu'elles ne le sont à la recherche de Don Juan! Des poings, des genoux, de la tête, elles attaquent les portes et les parois. Elles hurlent — et à leurs hurlements se mêlent ceux des Démons achar-

nés à leur chasse. Les piqûres des fourches, les brûlures des épieux, les lanières des fouets les excitent.

Don Juan perd son assurance. Sa damnation est certaine. Satan le réconforte. La bacchanale ne peut durer longtemps — et Don Juan, qui a si souvent joué cette comédie sur la Terre, se glisse derrière la tenture que Satan écarte et rabaisse sur lui au moment où, par les portes des mâchoires, se disputant le passage des ongles et des dents, se déchirant les seins, s'éraillant la gorge de cris, une multitude de femmes de toutes tailles et de toutes conditions, de tous âges et de tous poils envahissait la retraite de Satan et s'arrêtait devant l'Eternel comme un troupeau de fauves devant la barrière d'une forêt en feu.

Ming et Bébert suivaient en curieux. L'Empereur que je n'avais pas vu disparaître, et que je croyais toujours présent, dans le crâne se tenait impassible, bras croisés, tel un exécuteur des Hautes Œuvres prêt à intervenir, tandis que Bébert, melon sur les yeux, parapluie sous le bras, murmurait philosophiquement :

— Mince de crêpage de chignons ! Gare à la purge, les mômes !

La bousculade avait cessé. Cependant les cris et les menaces redoublaient.

— Par le Diable, taisez-vous ! ordonna Satan. En vain.

— Au nom de Dieu, calmez-vous ! renchérit, à son tour, l'Eternel.

Ni Dieu ni Diable n'imposent silence.

La horde vocifère, houleuse, ruisselante de sueur, maculée de sang. Les visages empourprés luisent, pressés les uns contre les autres ainsi que les grains de la grenade africaine au mois d'août. — Et je fus alors témoin d'une chose stupéfiante dont mon esprit, mes oreilles et mes yeux, à jamais ! demeureront impressionnés. Pendant que les Mille et Trois bêtes en folie ou gémissantes exigeaient qu'on leur livrât le corps de Don

Juan à lacérer, à se partager — oh! leurs mots sur les yeux, la bouche et la peau de cet homme, sur la douceur de ses doigts, la soudaineté de son étreinte — je vis, une fois encore, l'expression de Satan changer — : « O Méphisto », se fût écrié Faust, « te voilà bien tel que tu étais lorsque, en bon entremetteur, tu m'as conduit et quitté au seuil de Marguerite »; — « tel que tu étais », aurais-je ajouté, « quand, travaillant pour ton compte, en bon Diable, tu suppliciais, savamment, la pauvrette effondrée devant les marches de l'Eglise ». — Satan s'émacia, grandit. Sous l'arc opulent des sourcils, les yeux triangulaires étincelèrent comme les têtes des Serpents sous les ailes du caducée et je ne sais quel reflet d'or sombre glaça, un instant, sa face. Brusquement, il arracha la tenture, offrit Don Juan aux Mille et Trois.

Elles reculèrent. Menaces et exécrations refluèrent dans les gorges irritées, et ne furent plus qu'une immense plainte profonde qui s'articula en ces mots :

— O! BIEN-AIMÉ!

Et ces mots d'abord soupirés s'amplifièrent, décrurent et quand les vibrations de la dernière syllabe se furent évanouies, il régna dans ce secret endroit du Royaume des Flammes un silence comparable à celui des forêts après une rafale de vent — et, dans ce silence, l'Eternel contempla longuement ces femmes émerveillées, domptées, et leur demanda :

— Dois-je damner Don Juan?

Et le silence devint si dense que tous, et l'Eternel lui-même, en furent suffoqués.

Pourtant, non loin de moi, quelqu'un gouailla :

— Eh! les mômes, parlez pas toutes ensemble!

C'était Bébert. Intimidé, il s'était subrepticement hissé au niveau de ma loge.

L'Eternel répéta sa demande. N'obtenant pas de réponse, il saisit la pipe de Satan — une belle pipe en bois d'aigle à monture d'argent — et, la pointant vers

une des femmes qui s'était poussée au premier rang, lui enjoignit de narrer son histoire et de formuler ses griefs. Et la femme, sans détacher les yeux de son séducteur, obéit :

Elle se nommait Conchita. Don Juan s'était arrêté dans l'auberge d'Andalousie où elle servait. Ils s'étaient aimés de l'aube à l'aurore d'un jour d'Avril. L'enfant de cet amour était mort en bas âge. Elle avait épousé ensuite Ignace, jardinier du marquis Montès, et lui avait donné, en toute fidélité, deux garçons et une fille qui, par l'intelligence et les traits, ressemblaient à Don Juan. L'aîné avait été Prince de l'Eglise; le puîné commandant de cavalerie; quant à la fille, elle avait dansé à Séville et terminé sa vie favorite d'un Roi.

Et l'Eternel demanda :

— Don Juan mérite-t-il d'être damné?

— Non!

— Pourquoi? insista le Seigneur.

— Sans Don Juan, mes fils auraient été des manants comme leur père, et ma fille servante comme moi!

L'Eternel, dont le fils avait habité, trente-trois ans, la terre, caressa sa barbe, balança la belle pipe en bois d'aigle et, désignant une créature aux yeux embués de larmes, lui adressa la même question qu'à Conchita — et la fille répondit :

— J'étais moins qu'une servante d'auberge. Je gardais les chèvres d'un maître brutal. J'ai vu passer, au joli mois de Mai, le Seigneur Don Juan en compagnie de Seigneurs et de Dames. Dès cet instant, je n'ai plus respiré que pour prononcer son nom. Un crépuscule, comme je rêvais au bord d'une rivière, j'ai vu se dessiner dans l'eau la figure de mon bien-aimé. Alors, j'ai cueilli des fleurs sauvages dont je me suis parée et, les bras tendus espérant étreindre mon bien-aimé, je me suis élancée dans l'onde. Mon corps a été retrouvé contre l'écluse du moulin. Et mon âme....

— Faut-il damner Don Juan? interrompit l'Eternel.

— Non!

Et l'Eternel distingua dans l'assemblée une Dame magnifiquement vêtue. Son visage était d'une telle noblesse qu'il en paraissait triste. Et l'Eternel lui posa la même question qu'à la gardeuse de chèvres et à la fille d'auberge :

— Faut-il damner Don Juan?

La Dame s'avança, ébaucha une révérence et répondit :

— Je suis la femme du Commandeur.

— Le Cavalier que vous avez assassiné, Don Juan, gronda l'Eternel.

Don Juan qui, jusqu'alors, était demeuré muet, immobile, canne aux doigts, épée traînante, eut un haut-le-corps et protesta :

— Non pas assassiné, Seigneur, mais tué, devant témoins, en combat loyal.

La Dame approuva, et l'Eternel poursuivit :

— Madame, afin de montrer vos regrets, n'avez-vous pas fait édifier à la mémoire de votre époux un monument funèbre que surmonte son image en pierre?

— Oui, Seigneur!

Et l'Eternel brandit la belle pipe de Satan, plus redoutable en sa dextre que la foudre :

— Et vous, Don Juan, n'avez-vous point, par bravade et impiété, prié à dîner cette image de pierre?

— Je ne le nie pas, Seigneur.

L'Eternel soucieux, affirma-t-il, de la seule justice et non piqué de curiosité, voulut entendre le récit du festin. — Il s'était passé, nous le tenons de Don Juan lui-même, le plus honnêtement du monde. Le premier service enlevé, la sympathie liait à jamais le Commandeur et Don Juan. L'Eternel réclama les raisons de cette sympathie — et Don Juan déclara qu'au prix du salut de son âme, il n'en soufflerait mot.

— Que l'on introduise le Commandeur ! s'écria l'Eternel. Lui parlera !

Don Juan sourit, se porta garant de la discrétion de sa victime comme de la sienne propre, car, libertins et débauchés tous deux, ils n'en étaient pas moins gentilshommes.

L'Eternel agita ses mains légèrement tremblantes qui avaient, autrefois, séparé les éléments, modelé le corps de l'homme, dessiné et peint les corolles et les ailes :

— Dans ces conditions, se fâcha-t-il, impossible d'instruire un procès sur lequel nous sommes si mal renseignés. Pour l'instant, j'y renonce.

Craignant sans doute la damnation éternelle de Don Juan, la femme du Commandeur déclara :

— Je parlerai donc !

Le cercle se rétrécit autour d'elle. Le silence se rétablit. Elle commença :

— Certes, mon époux était parfait gentilhomme, respectueux de vos Lois, Seigneur, de Celles de Votre Eglise et fier défenseur de son Prince. Hélas ! soupira-t-elle, il était totalement dépourvu de cette délicatesse qui permet de comprendre entièrement les femmes. Il était généreux, mais impatient. Il haussait les épaules, ricanait, se montrait grossier, me rudoyait presque lorsque je me plaignais de son manque de tendresse.

Le geste que l'Eternel esquissa signifiait : Passons. Passons.

Le murmure des femmes encouragea la noble Dame qui, les paupières closes, reprit :

— Les besoins de tendresse, je l'avoue à ma honte, ont été devinés par le secrétaire du Commandeur, le jeune Vincente Manoël. Nous nous promenions, au clair de lune. Il écrivait pour moi des vers qu'il me déclama d'abord, puis qu'il m'envoya. J'étais prête à tomber dans ses bras. Est-il une femme ici qui me condamne? Oh ! aimer, être aimée doucement, tendrement...

Le geste de l'Eternel signifia de nouveau : Passons.

La femme du Commandeur frissonna :

— Don Juan m'est alors apparu. Il m'a prise, faite veuve et abandonnée.

Un frémissement confus agita la horde attentive des Mille et Deux.

— Et, au cours du fameux festin, poursuivit la Mille et Trois d'une voix à peine perceptible, la Statue de pierre a conté à son hôte mon aventure avec Manoël, comme les hommes racontent ces histoires devant les flacons et les verres. La lecture des chansons et élégies de mon jeune amoureux les a fort divertis — et voilà, Seigneur, la raison d'une sympathie dont Juan, en galant homme, n'a pas trahi le secret.

— Faut-il damner Don Juan?

— Faut-il couper la main qui a cueilli le fruit mûr que le mauvais jardinier laissait se flétrir sur la branche?

— Faut-il damner Don Juan?

— Il m'a épargné la honte d'apprendre à un petit clerc...

— Faut-il damner Don Juan?

— Il a épargné au Commandeur la honte de voir sa femme, descendante d'une illustre famille, devenir la maîtresse d'un gamin à qui il avait tiré les oreilles...

— Pour la dernière fois, faut-il damner Don Juan?

— Non, Seigneur!

Et cette phrase : — Mince de béguin! — qualifia les sentiments de la noble Dame : Bébert, au-dessous de ma loge, donnait son opinion.

Et, ennuyé d'avoir à interroger encore mille femmes, vexé, me sembla-t-il, par Satan qui, aux côté de Ming toujours impassible, écoutait, plaqué au mur, dans une pose de statue égyptienne, l'Eternel ordonna à celles qui voulaient le salut du coupable de se ranger à sa droite — et, d'un élan, la horde se précipita à la droite de l'Eternel — toute la horde, sauf deux sujets.

Le premier, à l'invitation de l'Eternel, haleta, haleta si convulsivement qu'elle en paraissait fredonner :

— Je suis la femme d'un colonel qui perdit sa fortune et ses yeux à la guerre! Don Juan a appris notre histoire. Il a payé nos dettes, nous a acheté une maison, obtenu une pension pour mon fils. Il a voulu connaître mon mari. Il l'a embrassé en l'appelant « mon frère », puis il s'en est allé, des larmes plein les yeux...

— Est-ce là motif de damnation?

— Il n'a pas fait attention à moi!

L'Eternel se tourna vers la seconde femme. Celle-ci exigeait la damnation de Don Juan parce qu'elle lui avait résisté, qu'il n'avait pas su la convaincre et qu'il l'avait ainsi privée des joies dont le regret la martyrisait comme un cilice incorporé dans sa chair! — et alors un étrange malaise s'empara de nous tous. Le boudoir était-il trop étroit pour ce peuple?

On étouffait. L'Eternel avait visiblement hâte de clore les débats.

— Pardonnez à Don Juan, supplia-t-il.

Les deux récalcitrantes répliquèrent simultanément :

— Plutôt être damnées!

A ces mots, Satan remua.

— Seigneur, dit-il, le cœur des femmes contient plus de mystère que votre imagination et la mienne n'en peuvent concevoir.

Et l'Eternel dit à Don Juan :

— Vous serez sauvé si ces deux femmes vous pardonnent.

Soudain, des vapeurs fusèrent de toutes parts. De sourdes détonations éclatèrent. On eut bientôt l'impression que des forces nouvelles tenaient la plus basse note des grandes orgues de la Terre et des Enfers. — Satan tressaillit et, avec le bondissement d'un Etre désemparé qui voit luire l'astre d'une chance, s'écria :

— Fuyez! misérables! Retournez chez vous. Vos pères,

oncles, frères, cousins, fiancés, protecteurs, époux, tous ceux que vous avez abusés, trompés, bernés, dupés, ridiculisés, se sont révoltés à leur tour. Ils ont délivré le soufre et le feu et s'avancent avec des fouets de flammes. Rien ne prévaudra contre eux. Si mes Diables ne vous ont pas mises à la raison, c'est que vous les amusiez!

Les Démons jouèrent du fouet.

La horde prit peur, se dispersa, courbant l'échine. Les lanières brillaient et sifflaient au milieu des vapeurs où ne s'estompaient plus que quelques ombres.

— A boire! cria Satan.

Il rejeta la coupe :

— Ils ont empoisonné mon eau! grinça-t-il; et, terrifié :

— Cela vient d'En Haut!

La voix d'Yel retentit, nette comme un clairon :

— J'ai les oreilles et les yeux aux appareils. Une moitié du monde se bat contre l'autre moitié. L'Enfer, au temps de son effervescence première, n'a jamais offert spectacles pareils!

— Le bouleversement tant redouté! glapit Stercus.

Satan ricana :

— Seigneur, ne conviendrait-il pas de s'occuper un peu des créatures!

Et comme les râles sourds de l'horreur terrestre s'amplifiaient et que s'épaississaient les vapeurs, il ajouta :

— Que d'ouvrage pour vous, Seigneur!

— Et pour toi, mauvais garçon!

— Pas pour moi! Ceux qui meurent, au-dessus de nos têtes sont martyrs et montent droits aux cieux. Pas de procès à instruire!

Et, toussant et éternuant :

— Seigneur, arrêtons la partie. Mêlons les cartes. Etablissons sur d'autres règles le jeu de la Création...

La Nuée a enlevé l'Eternel.

Stercus a coupé les communications avec la Terre.

Des ventilateurs dissipent les miasmes. Des aromates assainissent l'atmosphère...

Satan est las. Il s'allonge sur son divan.

Un coup de gong. Ming apparaît.

Bébert roule son parapluie, tripote son jeu de cartes et ses moustaches à la Charlot — et l'on entend, oh ! délices ! le prélude de la sérénade de *Don Giovanni* — et, suivez-moi bien, la musique et le chant ne sortent pas du pavillon d'un phonographe, mais d'une poitrine humaine et des cordes d'une guitare.

Satan envoie Bébert aux nouvelles et écoute avec ravissement.

Lebarbanchon rentre, s'esclaffe :

— C'est le Seigneur Don Juan qui est en train de faire du plat à une des poules qui voulaient sa mort ! Ça rend ! Ça a l'air de rendre !

Satan ne s'indigna pas à cette dérogation aux Lois des Enfers qui veulent que les deux sexes vivent chacun de son côté.

La sérénade terminée, s'égraina le rire canaille d'une femme qu'un homme entreprend.

Satan s'accouda; et, tandis que le rire s'affaiblissait en spasme, il dit :

— J'ai entendu ce rire, pour la première fois, il y a des millénaires et des millénaires, au Paradis Terrestre, quand au-dessus de mes anneaux enroulés autour de l'Arbre, mon œil s'ouvrit devant la femme imposée !

A ses ordres, Ming prépara la fumerie; Yel se blottit dans un fauteuil, prit le Livre des Livres, l'ouvrit et lut :

AU COMMENCEMENT DIEU CRÉA LES CIEUX ET LA TERRE. ET LA TERRE ÉTAIT SANS FORME ET VIDE; ET LES TÉNÈBRES ÉTAIENT SUR LA FACE DE L'ABIME; ET L'ESPRIT DE DIEU SE MOUVAIT SUR LES EAUX...

— Des hurlements comparables à ceux des chiens pres-

sentant la mort ou troublés par la lune interrompent la lecture d'Yel.

Epouvanté, je me glisse hors de mon poste d'observation et saute à terre.

La salle de garde est déserte.

Accrochées au mur, des images de la guerre : attaques au gaz, incendies, bombardements, etc...; des planches anatomiques : cœur, entrailles; sur une console, un crâne entre les dents duquel une pipe est fixée; la table que recouvre une toile cirée couleur bois montre des couverts, des verres et les reliefs d'un souper — puis, un chapeau melon noir défoncé, un vieux parapluie, un jeu de cartes; une robe chinoise noire et bleue; un large feutre noir empenné de blanc; une épée; une canne; une guitare et un bonnet noir, orné de cornes dorées; un phonographe, des disques; une minuscule boîte à poudre en émail vert, une houpette, un bâton de rouge; des livres à ne pas laisser traîner dans un couvent de jeunes filles — et parmi ces livres, la Bible; et, dans la Bible, en manière de signet, une carte où il est imprimé :

BAL

DES INTERNES DES HOPITAUX DE PARIS

Au profit de leur caisse de secours

Costumes et facéties sont de rigueur.

Trois jazz — Danseurs et chanteurs nègres

A Minuit

SATAN

et les Phalanges infernales

feront leur entrée et prendront part à la fête.

Le « cachectique » range les volumes, ramasse les oripeaux, balaie le parquet.

Huit heures du matin. Il fait sombre. Les hurlements redoublent. La neige, qui a marqué de taches et de lignes

de craie les façades grises de Bicêtre, se remet à tomber, épaisse, lente...

Sur un canapé, enveloppé dans des couvertures, un jeune homme aux traits décomposés ronfle.

ALBERT ERLANDE.

AU RIVAGE D'ÉMERAUDE

—

I

LA VIERGE NÉRÉIDE ET LES ENFANTS NUS SUR LA PLAGE

De loin on les voit, ombres trapues, se projetant sur l'horizon. Sont-ce des ours? Des oiseaux? Ce sont des enfants humains. Ils regardent profondément, de leurs yeux immenses. Ils voient beaucoup de choses et sont très affirmatifs. Ils suivent de leur long regard les barques à voiles, qui sortent du ciel, passent, et rentrent dans le ciel, et dont le mouvement a la dignité de l'immobilité.

Comme il y en avait beaucoup ce matin sur le sable, nous sommes sorties de l'eau, ma sœur Glaucè et moi. Glaucè en prit un, tout petit, joufflu et rose, sur ses genoux. Sa tête frisée souriait. J'ai trouvé très belle cette double nudité. Je regardais le corps souple et doré de mes sœurs qui nageaient dans le creux transparent de l'onde verte. Un trouble délicieux travaillait ma chair profonde. Une envie douloureuse et douce me prit de fermer les yeux et d'embrasser mes sœurs marines, et de toucher longuement leurs corps vierges. Je tremblais de bonheur dans la lumière.

II

LE MIDI DE L'ASCÈTE

Je suis puni, et c'est justice. Car je suis sans courage. J'ai joui de la beauté claire, et me suis complu dans les formes harmonieuses. Mes pensers sont neufs, confus et contradictoires.

Voici. Un matin, ayant loué le Seigneur, j'oubliai la sagesse

et j'adorai sa création. Je regardais la mer divine. Le vent caressait doucement la surface nette des eaux. Et moi, qui ne connaissais que les bonheurs sombres, je me sentis plein de joie marine. Je me sentis innocent et heureux comme un enfant. (Les païens sont comme des enfants.) Je descendis vers la mer bleue qui s'arrondissait en vagues vertes et blanches sur la plage brûlante. Le monde était désert et rempli d'heureuse lumière. Une femme sortit de l'eau. Elle n'était pas terrible. Elle n'avait pas la croupe énorme comme celle qui tourmenta jadis le seigneur saint Antoine. C'était une adolescente à la figure naïve et douce, et si insexuée qu'on aurait dit un éphèbe. (Je crois que les éphèbes nus sont très beaux.) J'avais cru voir une Dame de la Mer. Je crus voir un Ange. (Un Ange est Enfant, Ephèbe et Femme à la fois.) Elle s'approcha de moi, posa ses coudes sur mes épaules, et ses bras comme de doux serpents se joignirent derrière ma tête. Elle était toute nue. Sa peau était dorée par le soleil, comme une pomme. Sur sa peau il y avait du sel et du sable. Elle sentait l'eau de mer. Et comme son cœur tumultueux bourdonnait sur ma poitrine, je pensai l'entendre, tel une conque, chanter des bruits mystérieux et lointains. Une allégresse nouvelle et profonde me pénétrait. Mais j'eus peur de ma joie. Elle dit : — Je suis la Vie. Pour lui résister je regardais vers le monastère où j'avais goûté la paix infinie. J'avais peur de la Vie. Je n'osai plus fixer l'apparition. Mais comme elle ne me sollicitait plus, je me tournai vers elle, prêt à la suivre. Elle me repoussa : — Va-t'en. Tu appartiens à la Mort. Elle s'éloigna. J'avais sur les lèvres un goût de sel marin, lequel est suave et amer tout ensemble.

Depuis ce matin, je suis tourmenté du désir de la mer et de l'amour.

III

CREPUSCULE

La journée a été chaude. Sous le dur ciel d'émail la lumière semblait trembler de joie. Vers le crépuscule j'ai marché sur le sable brûlant, et me suis longuement baigné dans la mer. L'eau était amoureuse et tiède. On dirait du sang.

Dans la pénombre je vis une petite inconnue qui se baignait comme moi, toute seule. Elle semblait vraiment issue de la mer. Elle était sans peur, car l'air était ingénu et plein de tendresse. Nous avons peu parlé, mais nous nous sommes longuement regardés en silence, ce silence où vivent tant de choses, et qui est semblable aux jardins merveilleux du fond de la mer. J'ai entrevu sa petite âme où s'ébauchaient de petites perversités innocentes. Et je connus encore une fois le délicieux tourment des désirs contradictoires.

IV

LA PÊCHE

A la pleine lune les moines blancs descendirent sur la plage. Ils troussèrent leurs robes et, entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, se mirent à tirer sur les filets. Puis ils y attelèrent six bœufs paisibles qui marchaient sur le sable sourd en secouant la queue, lentement. L'abbé courait çà et là, faisant de grands gestes de joie enfantine, et sur ses mollets puissants les poils noirs frisaient. Et quant ce fut fini de traîner et d'assembler, et que, dans le tas argenté et grouillant, les poissons volants eurent plié leurs ailes divines de papillons, les moines prirent le filet sur leurs épaules, pour l'étendre plus loin sur le sable sec. Et l'on vit la longue théorie des jeunes gens athlétiques cheminer sur une courbe harmonieuse, reliés et à demi cachés par la toile ruisselante, dont les mailles étaient d'argent sous la lune.

V

NUIT TROPICALE

La nuit chaude pèse sur nous, main implacable, fiévreuse et parfumée, Dessous, la vie aplatie halette, hésite à respirer. Une goutte d'eau s'écrase dans l'eau d'une vasque, lourde comme une goutte de sang. Des fleurs de Vénus font taches dans l'ombre.

Toute la vie est alanguie et rythmée. Hallucinations de danses sombres. Hantise de la danse dans l'immobilité.

Des musiques sortent de la nuit. Voici l'orchestre d'un

hôtel. Des lambeaux de valses au son desquelles la théorie des garçons traverse la cour, évolue en des mouvements concertés, comme un absurde quadrille.

Sur la plage marine, un bouge rouge où des êtres dansent dans une frénésie épuisée. Contre la porte, sur un banc, son bâton posé à côté, un vieux petit nègre, la tête penchée, embrassant bien son accordéon, joue. Il joue sans cesse, et comme s'il était tout seul. Quand les danseurs s'arrêtent, il continue.

Pauvre vieux petit nègre, frère des animaux, tu ne joues pas pour les danseurs. Tu joues pour la danse, tu joues pour ton rêve obscur et difficile, tu joues pour le rythme cordial et nécessaire de ta vie. Tu joues pour ton sang.

L'heure pesante fléchit, expire, traînant de longues odeurs. Le temps est supprimé. La veille accablée des hommes se prolonge dans un sommeil visionnaire. Tout se tait. Les danseurs sont partis. Le bouge est fermé. Seule une lumière douteuse montre qu'il y a encore là un tripot forcené. Mais le vieux petit nègre a oublié de s'arrêter. La tête penchée, l'accordéon bien embrassé, seul dans l'immense nuit, il joue toujours, éperdument.

TRISTAO DA CUNHA.

LE SECRET
DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

—

M. Jacques Boulanger, dans son très intéressant volume intitulé : *Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret,* s'efforce de nous convaincre que le papa du fils naturel de Marceline fut, à n'en presque pas douter, le Révélateur d'André Chénier, Henri de Latouche.

C'est mon avis.

Et cela depuis longtemps. J'ai même fait part de mon opinion à M. Lucien Descaves, qui lui ne veut rien savoir. M. Arthur Pougin non plus ne voulait rien savoir, et dans une lettre qu'il m'écrivit quelques années avant sa mort, il me disait qu'il avait « la preuve certaine, indubitable » que H. de Latouche, « homme peu recommandable », n'était pour rien dans la naissance du fils de Mlle Desbordes.

Au nombre des preuves que M. Jacques Boulanger a étalées pour appuyer sa thèse, il en est une qui m'a frappé : c'est le roman de Mme Desbordes-Valmore qui a pour titre : *L'Atelier d'un peintre.* Car à ce roman, je crois que l'on peut trouver, parmi les romans d'H. de Latouche, un pendant.

Ce pendant, c'est *Fragoletta,* et je m'étonne que M. Jacques Boulanger, si fureteur, si plein de flair, n'y ait pas songé.

§

1. Dans *Fragoletta,* le principal personnage, le capitaine Marius d'Hauteville (1), est Berrichon, et Berrichon

(1) Pourquoi Latouche a-t-il choisi ce nom? Je crois qu'il l'a choisi

du sud, puisque la Creuse est la rivière de son pays natal : tout cela peut s'appliquer à H. de Latouche.

2. Le capitaine d'Hauteville quitte Paris pour l'Italie : H. de Latouche quitte également Paris pour l'Italie.

3. Le capitaine d'Hauteville laisse, sans même lui dire adieu, une maîtresse dans la capitale : H. de Latouche fait la même chose.

4. La maîtresse de d'Hauteville est veuve : Marceline l'était presque, puisqu'elle avait déjà eu... mettons un fiancé.

5. La maîtresse de d'Hauteville s'appelle *Honorine* : celle de de Latouche *Marceline* : trois syllabes pour chaque nom et même terminaison.

6. La maîtresse de d'Hauteville meurt de chagrin : Marceline n'en meurt pas, mais n'en est pas bien loin.

7. Honorine « était un ange » : cela encore peut s'appliquer à Marceline.

8. Avant de mourir, Honorine adresse à Marius une lettre très simple et très touchante : cette lettre aurait pu être signée « Marceline ».

9. Dans *Fragoletta,* une ligne est consacrée ... au Dr Alibert : un Dr Alibert fut le médecin dévoué et le protecteur de Marceline.

10. Pour ses péchés, le capitaine d'Hauteville est puni du ciel d'une façon terrible : sa sœur Eugénie, qui est presque encore une enfant, et la pureté même, meurt de chagrin d'avoir été déshonorée, et justement par le frère jumeau de Fragoletta (il le croit du moins), de Fragoletta qu'il adore; sa mère de son côté est inconsolable : H. de Latouche est également puni de Dieu, puisqu'il perd un enfant qu'il adore; Mme de Latouche, elle aussi, est inconsolable.

parce qu'il est né dans la partie *haute* de la *ville* de La Châtre. Sa maison natale sert aujourd'hui de presbytère après avoir servi de Sous-Préfecture; d'autre part *Villebasse* est un nom de famille à La Châtre, de même que *Marcasse,* employé par G. Sand dans *Mauprat.*

§

Voici maintenant quelques extraits de *Fragoletta* qui se rapportent, soit à Honorine, soit à Marius : en réalité à Marceline et à Latouche.

DEBUT DU ROMAN

LE SIÈGE DE SORRENTE

La nuit du 24 janvier 1799 était, à Naples, si brillante d'étoiles et si pure qu'on pouvait découvrir d'une des hauteurs qui dominent la mer tout ce rivage courbé en deux arcs qui s'étend de Pouzzoles à Sorrente. Là, autour de cette petite ville fortifiée de Sorrente, trois ou quatre bataillons d'infanterie française, étendus sur l'herbe, attendaient le jour et le signal de l'assaut. Personne ne se donnait la peine d'entretenir les feux de bivouac. Les soldats républicains du général Duhesme étaient charmés d'une température si nouvelle; ils comparaient au climat de leur pays, à cette époque de l'hiver, et même aux rudes vents des Abbruzzes, qu'ils venaient de traverser deux fois, ces brises tièdes, ces parfums d'aubépine et cette senteur de la vigne qui commençait à fleurir au pied du Vésuve.

Pour le capitaine d'Hauteville, il était plongé dans une si grande rêverie qu'il n'entendait plus ni la voix des sentinelles qui se répondaient au loin, ni les paroles que lui adressait le chef de sa demi-brigade, qui était venu s'appuyer contre le même arbre que lui.

— Eh bien, Marius, qui est-ce qui t'aurait dit, poursuit le commandant, quand nous faisions tant de vœux ensemble sur les bancs du même collège pour visiter un jour la belle Parthénope, le Pausilippe, le Vésuve et le tombeau de Virgile, que ce serait avec un sabre au côté que nous les admirerions? Le voilà, ce pays des poètes : cette bicoque que nous assiégeons, c'est la patrie du chantre de la Jérusalem. Caprée est sous tes yeux; les orangers de Nisida sont ce point noir que tu vois se détacher sur la baie, et nous sommes, mon cher, à quelques pas des délices de Capoue.

Une balle, partie des remparts, passa en sifflant entre les deux officiers qui continuèrent :

— Sais-tu, dit Marius, si les communications sont rétablies avec Rome?

— Je pensais, répliqua le commandant, que tu devais le

croire mieux qu'un autre, toi qui as reçu aujourd'hui même une lettre de France.

— Elle est d'une date déjà si ancienne que cela ne prouve rien, dit le capitaine.

— Mais je n'en doute point, ajouta son ami; Macdonald, qui boude un peu depuis la dernière capitulation avec Pignatelli, a été laissé en arrière pour assurer les passages. Il paraît que Championnet est entré ce soir même à Naples. Le reflet des lumières que nous voyons au-dessus du fort Saint-Elme pourrait bien être une illumination qui signale son triomphe. Nos camarades sont heureux! Ils jouissent déjà des honneurs de la victoire et des agréments d'une grande ville; tandis que nous, nous sommes arrêtés ici par une poignée de bourgeois et de prêtres. Mais patience, nous aurons notre tour. Ma foi, la république va bien; le Directoire a organisé partout le succès; les nouvelles d'Egypte sont bonnes, et il paraît que Bonaparte va apprendre aux mameluks la *Marseillaise* et *le Pas de charge*... Mais tu ne m'écoutes pas! Que diable as-tu?

— Mon cher, dit Hauteville, je suis triste.

— Est-ce cette lettre que tu as reçue?

Et une seconde balle fit tomber quelques feuilles sur le chapeau du commandant.

— Du diable si je reste ici, ajouta-t-il, je crois que le tronc de ce vieil olivier sert de point de mire à ces imbéciles.

— Hélas! oui, dit le capitaine... c'est cette lettre.

—Et bien, ta mère est-elle malade? Ta sœur, dont tu es le seul protecteur maintenant, a-t-elle besoin de ta présence? S'agit-il d'un mariage, d'un séducteur? Voudrais-tu être à Paris?

— Non assurément, dit vivement le capitaine. Je suis tranquille sur le sort de ma famille. Ma mère est mieux portante, et tu oublies qu'Eugénie a à peine quinze ans. Chère Eugénie! Ce ne sont pas eux qui m'affligent : c'est... c'est le souvenir de cette pauvre *Honorine*.

— Qui? Mme de T...? Ah! Ah! tu es un peu plus tendre de loin que de près, à ce qu'il me semble. *As-tu assez abusé de l'affection de celle-là! Une veuve charmante : elle est libre, elle l'adore, elle t'a sacrifié, je crois, tout ce que le cœur sacrifie; et toi, comment as-tu répondu à tant de fidélité? Vous êtes sans pitié, vous autres, ma parole d'honneur! Vous ne prenez pas même la peine de tromper. Vous*

ne mettriez pas un matelas au-dessous de la fenêtre par laquelle vous jetez vos victimes. Ah ça! elle est donc furieuse?

D'Hauteville ne répondit pas.

— *Elle est donc désespérée?* ajouta l'étourdi commandant.

— *Elle est morte! dit le capitaine d'Hauteville.* Et son geste, sa figure, le son de sa voix, exprimaient un profond chagrin.

— *Morte? grand Dieu!*

— *Et j'en suis la cause. Elle m'a écrit la plus touchante lettre, les plus pénibles adieux qu'on ait jamais pu lire. Elle a voulu que ce dernier billet ne fût mis à la poste que le jour même où elle serait portée à sa dernière demeure, et j'ai senti à cette lecture que pour avoir trahi tant de bons sentiments, je mériterais une punition du ciel.*

— *Prends donc garde, dit le commandant, qu'il ne t'entende et ne se fasse ici même le vengeur de la morale.* Mais console-toi, mon camarade, tu n'es pas cause de cet affreux accident. Que ton bon cœur n'aille pas s'exagérer un mal sans remède. Que veux-tu, mon cher, l'amour ne se commande pas. Ce sentiment n'est le plus beau que parce qu'il est le plus involontaire. Elle t'aura peut-être accablé de ses exigences, elle t'aura cédé trop tôt : ce n'est pas notre faute si elles flétrissent la plupart du temps le bonheur dans son germe, et l'on ne peut pas, au bout du compte, aimer les gens par la seule raison qu'ils vous aiment.

— *Honorine était un ange! s'écria d'Hauteville; n'essaie pas des consolations qui doublent mes remords. Je me sens plus volontiers, quand tu me parles ainsi, disposé à te chercher querelle qu'à te remercier de l'intérêt que tu veux me montrer. A combien d'indignes objets n'ai-je pas prodigué des soins, des marques d'affection qui auraient fait vivre Honorine! Elle eût été heureuse d'un sourire qui ne m'attirait ailleurs qu'une marque d'indifférence ou de perfidie. Mais voilà comme nous sommes! Il nous faut de périlleuses maîtresses dont la conquête soit à faire tous les jours. Nous aimons ces capricieuses beautés, toujours prêtes à retirer leurs faveurs, plus difficiles à fixer qu'à séduire. Nous préférons les triomphes de la vanité au charme du mystère; nous consentons à servir en esclaves des femmes dont la grâce, exempte quelquefois de pudeur, est vantée en tous lieux, dont les pas sont suivis, les faveurs enviées; on publie nos plaisirs avant qu'ils soient obtenus; nous n'imaginons pas une volupté dont on n'ait médit d'avance. Et nous le souffrons. Nous en sommes vains! tandis que la vertu qui s'immole*

et qui pleure, tandis que le dévouement, l'inaltérable amour... Tiens, commandant, il faudrait être meilleurs que nous ne le sommes pour le comprendre et le sentir. L'amour, vois-tu, c'est la vertu peut-être, et ni toi ni moi nous n'avons jamais aimé.

Un roulement de tambours interrompit la conversation des deux officiers. L'irritation semblait dicter seule toutes les paroles du capitaine, et pourtant ses joues étaient sillonnées de larmes; le colonel écoutait des reproches très offensants, et pourtant il retenait la main de son jeune ami dans la plus affectueuse étreinte.

— Aux armes! criait-on de toutes parts.

— Aux armes! répéta d'Hauteville avec joie, et courant se placer sur le front de sa compagnie, il descendit avec elle dans les fossés de cette petite forteresse qu'il s'agissait d'emporter d'assaut.

L'assaut ne fut pas long. Le Chef de bataillon Gauthrin ayant pointé deux pièces de campagne contre la porte dite de Salerne, cette porte s'ébranla et les chasseurs, croisant la baïonnette, pénétrèrent promptement sur une espèce de place où s'élevait un grand crucifix. Cette image du Sauveur était horriblement barbouillée d'ocre ou de sang. Dans la main droite de la statue était une lettre qui promettait aux habitants de Sorrente et la victoire et l'extermination de tous les Français. D'Hauteville, parvenu dans la place, par une brèche du rempart, trouva les rues barricadées, et du haut des toits, presque tous crénelés, on tirait sur sa faible troupe de manière à intimider les plus braves. Il gravit avec les siens une des terrasses qui, dans ce pays, couvrent la plupart des habitations, et le combat se rétablit pour ainsi dire dans les airs. Les Français, courant ainsi de terrasse en terrasse, poursuivaient, frappaient, renversaient leurs nombreux, mais faibles ennemis. Quand la journée se fut écoulée dans ces stériles combats, il fallut implorer la clémence du général Duhesme, car il était justement irrité d'une si longue et si inutile résistance.

Duhesme envoya quelques-uns de ses soldats pour protéger la maison où naquit le Tasse. Il fit mettre bas les armes à tous les citoyens et leur expliqua la magnanimité des troupes de la république dans une courte et énergique proclamation : « L'ombre du grand poète vous protège, leur dit-il, et ce n'est qu'en faveur de l'illustre mort que je fais grâce aux vivants. »

Les plus riches habitants vinrent offrir une contribution. Le général la repoussa et ne demanda pour ses troupes fatiguées qu'une franche et sûre hospitalité.

NAUFRAGE

D'Hauteville déposa son uniforme aux pieds de Camille.

— Non, c'est à moi de mourir, dit-elle; vous ne savez pas combien je bénis mon sort s'il me laisse accomplir une action utile et vous offrir la seule marque d'affection dont je puisse payer la vôtre. Je suis cause de tous vos périls.

— *Et bien, cette vie, qui me devenait chère, je l'offrirai en réparation de mes fautes, dit l'amant d'Honorine; laissez-moi du moins essayer de vous sauver, vous, Camille!*

— Sauver qui? Vous sacrifier pour qui! vous dont l'avenir est possible et que le monde ne repousse point! vous, si généreux, si sensible!

— *Dites un cœur sans pitié, un ingrat, un monstre! murmura d'Hauteville.*

— Non! ce n'est pas vous, ce n'est pas vous, répéta Camille... et ce n'est pas à vous de mourir.

D'Hauteville était déjà penché sur l'abîme; sa compagne le retenait d'un bras puissant; mais elle aperçut en face cette chaloupe qui voulait et ne pouvait s'éloigner d'eux.

L'inconnu, rapproché du bateau à demi naufragé, laissa alors échapper avec une étrange expression de pitié et de courroux un mot que Camille avait déjà entendu une fois sortir de ses lèvres.

— C'est bien Savérelli, dit-elle.

— Et quel nom vous donne-t-il? demanda d'Hauteville.

— Le mien, un nom qui n'a rien d'alarmant de sa part, un nom dont m'appelait ma mère parce qu'elle avait remarqué sur mon bras droit je ne sais quel signe ressemblant, disait-elle, à un petit fruit de nos montagnes : Fragoletta (1)!

— Fragoletta! redit le moine.

— Cet homme vous est donc connu depuis longtemps?

Savérelli, pendant cette dernière question, avait tourné sur le front de l'officier la bouche de son espingole et paraissait l'ajuster soigneusement.

— Fuyez, d'Hauteville!

Et Camille, ou Fragoletta, n'eut que le temps de le pousser

(1) *Fragoletta* en italien veut dire fraise sauvage. Est-ce bien au bras que Camille avait une fraise?

elle-même.Le coup partit et trois balles s'enfoncèrent dans le mât, derrière la place que le Français venait de quitter.
Alors le bateau, abandonné de tous les hommes qui le montaient, descendit lentement jusque sur les roches de Caprée.

LAISSE-MOI A NAPLES, COLONEL...

— Laisse-moi à Naples, colonel, au nom de notre vieille amitié.
— Au nom de tes jeunes amours, gaillard! Ah! tu ne me dis rien depuis que je t'ai vu pleurer ton ancienne passion. *Elle est donc bien loin de ton souvenir à présent?*
Elle n'en sortira jamais.

LA CREUSE

En descendant la pente moussue d'une châtaigneraie, il entendit à la fois retentir le cri des oiseaux sauvages qui planaient en cercle au-dessus des grands arbres et murmurer à ses pieds une rivière. Il la reconnut, aux cailloux de son lit et à sa couleur un peu olivâtre, pour cette rivière de son pays qui doit un nom pittoresque à la profondeur où coulent ses eaux écumantes. Il l'admirait davantage à son retour d'Italie. Si quelquefois immobile et profonde, il la surprenait à se recueillir comme pour répéter longtemps l'image de quelque donjon, d'une ruine penchant sur ses bords, ou pour laisser le temps aux alisiers, chargés de fruits et peuplés d'écureuils, de se mirer un moment dans ses ondes, à peu de distance il l'entendait bondir, il la retrouvait entourant de ses mille franges d'argent les piles brisées d'un pont romain : car, ainsi que l'observait d'Hauteville, elle fait voyager tour à tour, au gré de mille caprices, un fragment d'autel druidique, la plume légère de l'oiseau de passage qui vient de s'abreuver à ses sources, ou un chêne du temps des Lusignan : un chêne, blanchi sur la lisière des bois, comme un fantôme de la veillée, et qui est enfin tombé mort dans le fleuve pour être emporté en exil.

LA DERNIÈRE LETTRE D'HONORINE

Il rompit la cire, revit en tremblant l'écriture si connue, et, développant avec soin cette légère feuille, encore parfumée, il lut :
« Si j'avais compté sur votre amitié, mon ami, si j'avais

regardé comme un frère celui qui fut tout pour moi et que je l'eusse chargé de soins et de volontés sacrées, n'est-ce pas qu'il ne trahirait point de pareils sentiments?

« Vous allez croire que pour vous solliciter ainsi et pour parler d'avenir, il faut avoir renoncé à beaucoup d'espérances. Vous ne vous trompez pas. Adieu, Marius. L'égoïsme, inséparable de l'amour, me pousse à vous dire cet adieu; mais ce sera le dernier.

« Je vous le disais bien que votre indifférence me tuerait. Vous étiez indifférent même à me l'entendre dire! A présent je suis effrayée de la douleur que vous allez ressentir, car vous êtes bon, et si au lieu de votre amour je n'eusse demandé que votre sang, vous l'auriez épuisé pour moi. Cette fois enfin, il est donc bien vrai que je vais mourir? Quand mon vieux docteur a répondu à une de mes questions par son silence, il m'a fait le même bien qu'un tuteur qui aurait brisé mille obstacles pour me rapprocher de vous. Vous n'avez pas compris tout ce que votre abandon serait pour moi; mais moi, avec la douleur de la blessure, j'avais reçu avec joie l'assurance qu'elle était mortelle. Partir sans me revoir! Je vous ai accusé... et maintenant je vous bénis. Cette douleur était nécessaire pour briser les restes d'une force qui n'est plus la vie. L'espoir, sans cesse renaissant et détruit, ne retient au monde que pour languir.

« Votre impatience de vous éloigner a été bien mal déguisée sous le prétexte de la gloire. Ce n'était pas la gloire, ce n'était pas les camps et l'Italie que vous cherchiez, c'était la France qu'il fallait fuir. Il y a donc bien du malheur à se sentir ingrat, puisque ce sentiment peut nous exiler, et, pour y échapper, nous faire courir au-devant de la mort? Mais, le croiriez-vous, je n'ai pas un instant tremblé pour vous; je vous crois invulnérable à tous les dangers d'une guerre meurtrière. Il me semble qu'on ne peut mourir que de ce qui me tue. Et d'ailleurs, que serait-ce de vous perdre mort quand vous vivez et ne m'aimez pas?

« Pardonnez-moi d'être exigeante encore en montrant tout l'amour qui m'est resté. Vous croyiez à la fin prochaine de cette passion qui ne s'exalterait plus de sa propre force en s'épanchant sans cesse? J'en avais dans le cœur bien plus encore que sur les lèvres quand de folles expressions s'y précipitaient.

« Ne croyez pas que je vous reproche rien. Aimer n'est pas une charité qu'on doive faire, et qui n'inspire pas

d'amour n'a jamais le droit de se plaindre. J'ai peut-être fait moi-même naître votre indifférence par mon peu de soin de me rendre aimable; j'aurais dû priser davantage ce qui vous avait d'abord séduit. Cette fragile beauté, ces talents que vous aimiez, la recherche de ma parure, tout était négligé : je me croyais parée d'une affection si tendre! J'étais la plus dévouée, je me croyais la plus belle.

« Adieu. Une autre aurait pu être heureuse de l'attachement que vous me portiez; mais mon âme, à moi, sentait qu'elle ne possédait pas toute votre âme. Vous m'aimiez autant que vous pouviez aimer Honorine et non pas de toute votre puissance d'aimer. Ah! que du moins je ne sois jamais vengée! Que cet amour qui fait vivre de la vie d'un autre, vous ne le sentiez jamais! D'Hauteville et une autre... Tenez, je crains que la mort ne suffise pas pour détruire cette pensée. Priez pour que la jalousie ne me suive pas dans le tombeau.

« Je me sens maintenant plus oppressée, mais ce n'est peut-être pas l'effet de mon mal. Ce bon docteur fait ouvrir les persiennes et apporter des fleurs. Il ne sait donc pas, mon doux ami, que l'air seul qui manquait à ma vie, c'était ton souffle?

« Mais voyez avec quelle confiance je cause avec vous aujourd'hui et comme la dernière heure réconcilie! J'étais importune vivante, mais désormais, n'est-ce pas, vous penserez à moi, sans irritation contre moi, contre vous-même et peut-être avec quelque tendresse? Ah! oui, pleurez-moi un instant et respectez des vœux que vous connaîtrez bientôt, afin que j'aime la mort ou que du moins je m'y confie sans peur. Adieu. Ne venez jamais vers la place où ils m'enfermeront demain. Une de vos larmes réchaufferait peut-être la morte, et je ne veux pas revivre en ce monde, un monde où l'on n'est pas aimé! »

Vers le milieu de la même nuit, un bruit inaccoutumé se fit entendre aux habitants de la petite auberge. L'éclat d'un fouet et le galop d'un cheval retentissaient au-dessus des murmures de la rivière. Les hôtes ouvrirent leurs portes, élevèrent un flambeau pour reconnaître le voyageur : c'était Bernard. Il demanda son maître et monta précipitamment dans la chambre. Il le trouva immobile près d'un foyer éteint. Sa tête était appuyée contre la pierre de la cheminée; une lettre ouverte était à ses pieds et il ne fit aucun mouvement, bien que la porte eût été poussée avec quelque effort.

Bernard éleva la voix, point de réponse. Il saisit la main de son commandant; elle était si froide que le pauvre chasseur jugea qu'il devait y avoir déjà bien longtemps qu'il avait perdu connaissance. Il le fit doucement revenir à la vie, et d'Hauteville ne sembla reprendre ses sens que pour s'informer de sa mère.

LE Dr ALIBERT

Demandez au docteur Alibert ce qu'il pense de l'école de Salerne, et à Méhul de la musique de Philidor.

AINSI JE ME PROMETTAIS...

« Ainsi je me promettais la félicité et j'ai rencontré le désespoir, se disait-il. Ici la lâche trahison pour l'amitié, là-bas l'abandon pour l'amour. Ma seule tâche n'est plus que du sang à répandre! *Honorine, êtes-vous vengée?* »

FIN DU ROMAN

LA MORT DE FRAGOLETTA

— Misérable Français! dit son adversaire, qu'es-tu venu chercher dans ce pays où nul ne t'avait fait de mal? Sois puni de ton invasion impie et sacrilège. *Mais tu dois avoir commis encore quelque autre crime de dureté ou d'ingratitude pour justifier tant de malheur et tant de remords qui t'attendent.*

Le souvenir d'*Honorine* traversa la pensée de d'Hauteville comme un dard acéré.

— Doutes-tu du sort d'Eugénie? ajouta l'impitoyable jeune homme. Regarde cette lettre qui t'était adressée et que j'ai fait tomber dans mes mains.

D'Hauteville saisit la lettre et vit l'affreuse vérité, tracée de l'écriture sacrée de sa mère. La terre tourna autour de lui; un cri de bête féroce s'échappa de son sein; il s'élança sur l'épée, puis vers l'ennemi qui avait déjà levé la sienne; et sans s'apercevoir qu'on ne lui opposait qu'une molle et feinte résistance, il le renversa à ses pieds.

L'instinct de sa générosité naturelle l'arrêta encore dès qu'il vit son adversaire terrassé. Il tenait l'épée suspendue; il n'osait frapper...

— Eugénie... Eugénie! cria-t-il.

— Morte! répéta Adriani; et c'est moi qui l'ai tuée : qu'attends-tu?

D'Hauteville frappa deux fois avec une rage délirante,

brisa son épée rougie, la jeta dans la mer, et comme un homme ivre ou insensé, il s'élança dans la barque, où Proni fit force de rames.

Le déplorable vainqueur, que la voix de son Dieu eût à peine arraché de la stupeur où il tomba alors, n'entendit pas la victime prononcer d'une voix calme : — La mort est plus cruelle que je n'avais pensé... mais n'importe, fuis, mon cher d'Hauteville, je te bénis!

Il ne la vit pas essayer de se traîner sur le sable pour atteindre jusqu'à une roche inclinée d'où elle pouvait tomber dans la mer. Pendant que les mains faibles s'aidaient aux cailloux du rivage et que le sang teignait quelques fleurs, il ne la vit pas tenant constamment les yeux tournés vers l'horizon pour s'assurer que, bien qu'une des barques s'attachât à la poursuite de l'autre, la distance qui les séparait mettait déjà la première hors d'atteinte. Alors une convulsion courte et légère interrompit tous ses efforts; ses lèvres déjà violettes se contractèrent, et il n'entendit pas s'en échapper dans un soupir de joie et un sourire :

— Il est sauvé!

Le jour, qui avait si lentement grandi, brillait alors de toute la splendeur de ce climat favorisé. Il inondait de clartés la ville, avec ses dômes surmontés de croix d'or, son phare et la mouvante fumée de son Vésuve, ondoyant comme un panache blanc sur le front d'un spectre. Dans les champs, les fleurs s'ouvraient comme des yeux charmants après un court sommeil; et entre cette plage et la ville, l'espace était animé par ces grands oiseaux qui se jouent dans les franges de la vague en laissant dorer au soleil l'extrémité de leurs ailes étendues. Cette obscurité, ce silence, cette solitude d'un lieu funeste, étaient déjà remplacés par la lumière, le mouvement et le bruit, car déjà plusieurs personnes rassemblées s'interrogeaient, se répondaient au hasard; et vers dix heures du matin parut une confrérie de pénitents qui avait été avertie des suites du combat.

Elle vint processionnellement relever la victime. Adriani fut déposé dans un cloître voisin : c'était le cloître des Camaldules. Il se répandit qu'on le sauverait : le plus âgé des religieux, qui exerçait doctement la médecine et avait été le premier maître de Cérillo, fut invité à s'acquitter d'un pieux devoir. En entrant seul dans la cellule où le jeune blessé

reposait sans connaissance, il inclina deux fois sa tête blanchie en signe de confiance et d'espoir, et il se prépara à remplir sa tâche avec recueillement.

Mais quand il eut commencé d'écarter les vêtements qui couvraient la poitrine et les deux blessures encore sanglantes, il tressaillit. Il posa néanmoins à la hâte un premier appareil avant de s'éloigner, et il s'éloigna les yeux baissés, le front rouge et le maintien troublé.

Le secret de son trouble, la clef de la cellule où respirait encore, mais péniblement, la victime, le moine ne voulut jamais les confier qu'à son prieur; et le lendemain, au point du jour :

— Mes frères, dit le révérend prieur à deux laïques appelés pour ouvrir une tombe, il faut porter ce cadavre chez les sœurs de la Miséricorde.

§

Ainsi finit Philippe Adriani, le frère jumeau de Fragoletta, le séducteur d'Eugénie, la sœur de Marius. C'est ce que pensait d'Hauteville, mais en réalité, c'était... Fragoletta elle-même, dont Marius comme Eugénie étaient fous : le premier de Fragoletta sous des habits de femme, la seconde de Fragoletta sous des habits d'homme. La sœur de Marius avait donc été violentée par une femme, et c'est cette femme que Marius aimait tant qu'il avait tuée. S'il avait su! Et si Eugénie avait su!

Etrange roman que le roman de Latouche, pénible à lire, mais si coloré par endroits, si instructif, si profitable! Il faut le lire au moins trois fois pour se convaincre de sa beauté. C'est même mieux qu'un roman, tout en étant un roman, c'est un livre d'histoire, et il faut lire ce livre le crayon à la main et un cahier de notes à sa portée. Et que d'art dans *Fragoletta* (1)!

ALPH. PONROY

(1) En 1809 et 1810, Marceline Desbordes a écrit deux billets à son amant du moment, lequel est appelé par elle *Olivier*. On se demande si ce nom d'Olivier s'applique bien à Latouche? Pourquoi pas? Sous le nom

d'*Olivier Brusson*, l'auteur de Fragoletta a publié, en 1823, un roman où, comme dans tous ses romans, il est le héros principal. Et puis, Latouche étant marié, il était prudent de sa part de ne pas se laisser appeler Hyacinthe ou Henri, ou Auguste ou Joseph, ces deux derniers prénoms étant encore les siens.

D'autre part Marceline a dit encore, s'adressant à son amant :

« Tu sais que sans ton nom le mien ne peut s'écrire. » Et ceci peut parfaitement s'adresser encore à Latouche, car si Latouche se prénommait *Joseph*, Mlle Desbordes se prénommait de même, avec un e de plus : *Josèphe*. En effet, elle a reçu à son baptême ces trois prénoms : Marceline, Félicité, *Josèphe*, comme de Latouche a reçu les trois suivants : Hyacinthe, *Joseph*, Alexandre.

LA STÉRILISATION DES ANORMAUX

—

Le Grand Conseil du Canton de Vaud a adopté, le 3 septembre 1928, une loi prescrivant la stérilisation obligatoire de certaines catégories de personnes.

Cette disposition, qui est renfermée dans *l'article 28 bis nouveau* de la loi sur le « Régime des malades de l'Esprit », stipule que lorsqu'il est à prévoir qu'une personne atteinte de maladie mentale ou d'une infirmité mentale reconnue incurable ne peut avoir qu'une descendance tarée, cette personne peut être l'objet de mesures d'ordre médical pour empêcher la survenance d'enfants.

L'intervention médicale n'a lieu que sur l'autorisation du Conseil de Santé, et le Conseil de Santé lui-même ne donne cette autorisation qu'après enquête et sur préavis conforme du médecin désigné par lui.

§

L'idée de la stérilisation n'est pas nouvelle en Suisse. Comme nous le verrons plus loin, ce pays est un de ceux où, en fait, cette mesure se pratique depuis le plus longtemps.

Au Congrès international anti-alcoolique de Brême, en 1903, le médecin suisse E. Rudin demandait déjà la stérilisation des ivrognes incurables (1). L'opportunité de la stérilisation des malades de l'esprit a été discutée également en 1905 à Wil (Saint-Gall), lors de la 36e réu-

(1) *Der Alkohol im Lebensprozes der Rasse*, Rapport sur le 9e Congrès Antialcoolique international de Brême, 1903.

nion des médecins aliénistes suisses; la nécessité de la légalisation de cette pratique y a été reconnue (2).

En 1910, Forel défendait au Congrès néo-malthusien de La Haye le principe de la stérilisation des malades de l'esprit et des malades criminels, même contre leur volonté. Ses travaux *Die Sexuelle Frage* (3) et *Malthusianisnus oder Eugenik* (4) faisaient valoir les avantages du système. A la même époque, A. Good, dans le *Journal Suisse de Droit Pénal* (5), proposait que la question de la stérilisation des malades mentaux fût inscrite dans la loi pénale suisse.

Le même problème a été discuté à l'Association Juridique et Psychiatrique de Zurich, au commencement de 1910, à la suite d'une allocution du professeur Dr Bleuler. Aucune opposition n'a été faite. De son côté, le Dr Belser a développé vers le même moment le point de vue médical de la question dans son livre *Uber tubensterilisation* (6).

En 1911, ont paru les rapports remarquables du Dr Hans W. Maier, de l'Université de Zurich : *Die Nordamerikanischen Gesetze Gegen die Vererbung von Verbrechen und Geistesstörung und deren Anwendung*, et du Dr Emil Oberholzer, *Kastration und Sterilisation von Geiteskranken in der Schweiz*. Dans ce dernier rapport, l'auteur expose d'une façon détaillée les 19 cas de stérilisation et de castration qui, en 1910, avaient déjà été pratiqués en Suisse, à l'asile de Wil (Saint-Gall) et à celui de Burghölzli-Zurich.

Le Dr Hauswirth a également préconisé, en 1924, dans une conférence faite à Berne, la stérilisation des mères de famille ayant plus de 6 enfants et vivant dans la misère, dans l'intérêt de leur santé et pour mieux leur

(2) Rapport de la 36e réunion des médecins aliénistes suisses, 1905.
(3) Munich 1905.
(4) Munich 1911.
(5) 23e année, livre III, page 257.
(6) Zurich 1910.

permettre de se consacrer à leur famille. Le Dr Guggisberg, professeur d'obstétrique à l'Université de Berne, s'est aussi occupé de la question.

Signalons encore les travaux du Dr S. Franck et du Dr Schiller, ce dernier étant partisan de la castration des aliénés criminels.

Il est à remarquer qu'en Suisse, la castration est pratiquée presque autant que la stérilisation; on s'intéresse aussi bien à l'une qu'à l'autre de ces opérations (7).

Dans une communication faite à la Société Médicale de Genève, du 4 février 1925, le Dr F. Naville préconise la stérilisation et la castration et indique, d'une façon schématique, dans quelles circonstances celles-ci devraient être pratiquées (8).

La Société des Psychiatres Suisses, dans sa réunion du printemps 1925, avait mis à l'ordre du jour le problème de la stérilisation et de la castration des déficients mentaux.

Dans un rapport très documenté, présenté à l'Assemblée générale du Cartel Romand d'Hygiène Sociale et Morale, le 28 avril 1927, le Dr Muret, ancien professeur à la Faculté de médecine de Lausanne, signale dans quels cas la stérilisation semble indiquée : le premier groupe d'indications relève du point de vue médical; le second groupe, du point de vue eugénique; le troisième, du point de vue de l'hygiène sociale préventive; le quatrième, du point de vue social économique.

(7) La Suisse a même été plus loin, et elle est, avec les Etats-Unis, un des rares pays où la suppression pure et simple des indésirables a été proposée à un corps législatif. En 1923, en effet, le Dr Hauswirth, médecin de la ville de Berne, député du parti agraire, a développé devant le Grand Conseil de Berne une motion sur la révision de la législation en matière de médecine et d'hygiène. Il proposait entre autres solutions *la mise à mort des aliénés incurables et des idiots*. « Les animaux malades sont abattus, disait-il, tandis qu'on force des gens atteints de maladie incurable à la vie et à la souffrance. »

Le Dr Hauswirth a demandé que cette proposition fût sérieusement examinée (*La Liberté*, 13 septembre 1923).

(8) Voir *Revue Médicale de la Suisse Romande*, 25 août 1925.

Ajoutons enfin que, dans le canton de Saint-Gall, un projet de loi sur la stérilisation des aliénés a été déposé il y a quelques années, mais non voté (9).

§

La stérilisation et la castration sont pratiquées en Suisse depuis près de vingt ans. Ces opérations se sont d'abord faites au Burghölzli et à l'asile de Wil (Saint-Gall); plus tard, c'est surtout sous l'impulsion du professeur H. W. Maier, à l'asile cantonal et à la polyclinique psychiatrique de Zurich, que ces interventions sont devenues plus fréquentes. Dans divers autres établissements d'aliénés, et en particulier à Cery, on est également intervenu dans ce sens au cours de ces dernières années.

En 1925, le professeur H. W. Maier, dans son rapport à la Société Suisse de Psychiatrie, a parlé de 43 cas opérés provenant du Burhgölzli, de la Polyclinique de Psychiatrie de Zurich et de l'asile cantonal de Wil (Saint-Gall). Ces 43 cas concernaient 21 hommes et 22 femmes. 2 hommes avaient subi la stérilisation et 19 la castration; depuis l'opération, 15 d'entre eux ont pu vivre en liberté d'une manière permanente, ce qui n'était pas le cas auparavant et 17 n'ont plus eu affaire aux tribunaux. Parmi les femmes, 12 ont été stérilisées et 10 ont subi la castration. Dans le premier groupe, il faut noter 3 cas de femmes anormales, démentes ou imbéciles, ayant commis des infanticides dont on ne pouvait prévenir la répétition qu'en empêchant de nouvelles grossesses. D'autres ont été stérilisées, leur état psychique défectueux ne leur permettant pas d'élever des enfants. 5 d'entre elles peuvent vivre complètement hors de l'asile et 5 demeurer en liberté par intervalles. Quant aux femmes ayant subi la castration, il s'agissait de personnes aux instincts sexuels exagérés, combinés avec des tares intellectuelles ou morales plus ou moins

(9) Ch. Richet : *La Sélection humaine.*

prononcées, qui en faisaient les hôtes habituels des asiles d'aliénés ou des prisons. A la suite de l'intervention, 3 d'entre elles purent être libérées définitivement et 6 purent être laissées libres par intervalles.

D'autre part, le Dr Steck a signalé, dans la même réunion, des cas de stérilisation intervenus dans le Canton de Vaud, sur préavis de la direction de l'asile de Cery, à l'initiative soit de la maternité, soit du service sanitaire, soit de l'asile lui-même. Il s'agit de 27 cas, dont 2 castrations et 25 stérilisations (24 chez des femmes). Chez trois femmes bien portantes, la stérilisation a été pratiquée parce qu'elles avaient pour maris des psychopathes, ce qui a été considéré ensuite comme une erreur par le Prof. Mahaim. Tous les opérés, à l'exception d'une seule femme, ont pu demeurer en liberté hors de l'asile, à la suite de l'intervention. Les délinquantes n'ont plus récidivé. Les 2 hommes soumis à la castration et quelques-unes des jeunes filles faibles d'esprit qui ont été stérilisées ont été appelés à donner leur consentement en face du dilemme qui leur était posé entre l'opération et un internement prolongé à l'asile (10).

Le Prof. Naville, de Genève, signale de son côté dans une communication présentée à la Société Médicale de Genève, le 4 février 1925, les stérilisations qu'il a fait pratiquer.

Il est à remarquer que bien souvent, en Suisse, on stérilise des femmes mariées bien portantes dans le but de préserver la descendance, le mari étant aliéné, dégénéré ou alcoolique. Les professeurs Muret, Mahaim et Maier se sont toutefois élevés contre cette pratique.

Enfin, il faut noter l'usage existant dans certaines communes suisses de stériliser des personnes qui sont à la charge publique. Les communes adressent aux

(10) Extrait du rapport du professeur Muret à l'Assemblée générale du Cartel romand d'Hygiène sociale et morale, le 28 avril 1927.

médecins, aux psychiatres et aux asiles, des jeunes filles ayant eu un ou plusieurs enfants illégitimes, ou encore des femmes mariées qui ont de nombreux enfants assistés; on invoque que ces grossesses sont dues à un état mental nécessitant la stérilisation.

D'autres faits ont été signalés, en 1926, à l'Assemblée annuelle du Groupe romand des Institutions d'assistance et de prévoyance sociales. Il s'agit de certains cas dans lesquels des fonctionnaires de l'Assistance publique du Canton de Berne ont proposé avec insistance la stérilisation à des femmes bernoises; ces femmes bien portantes ne présentaient d'autres particularités que de recevoir des subsides de l'Assistance bernoise pour leurs enfants déjà trop nombreux. Tout cela s'est fait sans examen médical préalable. Le Prof. Muret note un cas de ce genre où la femme et son mari, âgés chacun de 24 ans, ayant deux enfants bien portants et un troisième en perspective, se sont refusés à donner leur consentement à l'opération proposée, malgré la pression énergique exercée sur eux. D'autres cas semblables ont été signalés; de telle sorte qu'on pourrait conclure qu'une ligne de conduite est systématiquement suivie.

§

La lutte menée en Suisse depuis de longues années vient enfin d'aboutir à un résultat d'autant plus significatif, qu'il a fallu pour l'obtenir triompher des traditions de tout un peuple. Pour la première fois en Europe, nous voyons un corps législatif sanctionner formellement la stérilisation humaine.

Parmi les motifs qui ont déterminé le législateur vaudois à intervenir, en septembre 1928, il faut citer en tout premier lieu la considération que la mesure nouvelle ne ferait que sanctionner un état de choses existant. On a mentionné aussi le fait que le nombre des dégénérés

devant être internés dans des asiles s'accroissait d'année en année; en les empêchant de se reproduire, on dégrèvera considérablement le budget de l'Etat. Enfin, on a estimé que l'internement prolongé dans un asile constituait la plupart du temps une atteinte à la liberté individuelle et un inconvénient plus grave qu'une intervention chirurgicale bénigne.

La loi nouvelle vise non seulement les personnes atteintes de maladie mentale, mais encore celles souffrant d'infirmité mentale : faiblesse d'esprit, idiotie morale (*moralidiotie* des Allemands, *moral-insanity* des Anglais). Il a été démontré, en effet, que l'infirmité mentale est le plus souvent héréditaire. De nombreux travaux scientifiques ont paru ces dernières années sur cette question. Notons, en passant, pour ce qui concerne la Suisse, ceux de Maier, de Franck, de Naville et de Muret.

La loi laisse au Conseil de Santé le soin d'apprécier l'infirmité mentale, non d'après des principes théoriques ou des idées préconçues, mais d'après les actes mêmes des personnes visées. L'examen des cas de ce genre comportera une étude des faits envisagés et une enquête auprès des représentants légaux, accompagnée d'une expertise médicale. C'est également le Conseil de Santé qui décidera de l'opportunité de la stérilisation et de la question de savoir si les personnes visées offrent des chances de procréer des enfants anormaux ou non.

Si la nouvelle disposition a été adoptée par le Grand Conseil à la presque unanimité des voix, il faut reconnaître toutefois que l'opinion générale en Suisse n'a pas ratifié cette façon de faire. Elle a vu dans cette mesure une forme nouvelle de l'étatisme, dont les personnes à la charge de l'assistance et les enfants des écoles publiques seront les premières victimes.

§

Comme on le sait, la stérilisation des anormaux est à l'étude dans un grand nombre de pays.

Les Etats-Unis ont édicté depuis longtemps des lois tendant à éviter la survenance d'enfants tarés. 23 Etats prévoient, dans un but eugénique, la stérilisation des anormaux et de certains criminels. Certaines dispositions prescrivent également la stérilisation à titre répressif.

Le Dr H. Laughlin, de l'Eugenics Record Office, s'est spécialisé dans l'étude de la question, et ses travaux sur la législation de la stérilisation eugénique aux Etats-Unis font autorité. Il voudrait voir stériliser toutes les *socially inadequate classes* et fait rentrer dans cette catégorie les faibles d'esprit, les aliénés, les criminels, les épileptiques, les ivrognes, les malades (tuberculeux, syphilitiques, lépreux, et autres malades atteints de maladies chroniques et infectieuses), les aveugles (y compris ceux possédant une vision défectueuse accentuée), les sourds (y compris ceux possédant une ouïe défectueuse accentuée), les mal formés (y compris les estropiés), les dépendants (y compris les orphelins, les sans-demeure, les vagabonds et les pauvres). Comme on le voit, les personnes qui, pour Laughlin, échapperont à la stérilisation constitueront plutôt la minorité.

Au Canada, la province d'Alberta a établi récemment des mesures légales concernant la même pratique.

En Suède, le Dr Alf. Petren a également déposé une proposition de loi demandant que soit envisagée la question de la stérilisation des déficients mentaux et des épileptiques. La proposition a été votée, et c'est l'Institut de Biologie raciale qui est chargé d'étudier la question. Un projet de loi a été introduit en 1924 au Parlement saxon. On s'est encore occupé officiellement du problème de la stérilisation en Finlande, en Grande-Bretagne, en Nouvelle-Zélande.

Dans la pratique, la stérilisation s'effectue de plus en plus pour des motifs eugéniques et médicaux, en Allemagne, au Danemark, aux Etats-Unis, en Norvège, en Grande-Bretagne. Dans ce dernier pays, le Dr Norman Haire, le médecin le plus autorisé dans ce domaine, préconise pareille intervention dans des cas de maladies héréditaires, notamment en matière de syphilis et de tuberculose, ou encore en présence de sujets dont la reproduction n'est pas désirable. Dans un rapport présenté au premier Congrès International d'Etudes Sexuelles, tenu à Berlin en 1926, il appréciait les diverses méthodes contraceptives, plus particulièrement la stérilisation, et attribuait le plus d'efficacité à cette dernière. Il envisageait ensuite la stérilisation par les rayons X, dont les effets ne sont pas encore très connus, ainsi que le procédé préconisé par le Dr Dickinson (11).

Enfin, la stérilisation a encore été examinée avec un soin tout particulier par le Premier Congrès Pan-Américain d'Eugénique et d'Homiculture de la Havane, en décembre 1927.

Elle se trouve intimement liée aux questions migratoires et démographiques, et la science de demain ne pourra plus l'ignorer. C'est sur le plan international que désormais se discuteront ces graves problèmes. Comme le prophétisait l'économiste J. M. Keynes, ils exerceront dans l'avenir une influence croissante en politique, et il n'est pas téméraire d'avancer que la paix du monde en dépendra.

MARIE-THÉRÈSE NISOT
Docteur en Droit.

(11) Dr Norman Haire. *The comparative value of current contraceptive methods, read at the first International Congress for sexual research*, Berlin, 1926.

CRISTALLINE BOISNOIR
OU LES DANGERS DU BAL LOULOU[1]

—

V

Les semaines, les mois fuient dans la mollesse dorée de la vie créole.

Cristalline s'imagine qu'elle devient tout à fait une Madame-France. Elle use beaucoup de poudre de riz, afin de pâlir son épiderme foncé. Elle lit des romans et s'essaie au beau langage. Pendant des après-midi entiers, elle demeure oisive sur sa berceuse, guettant le va-et-vient de la route : la marchande qui chemine, sa pacotille sur la tête, le garçon qui regagne la campagne en faisant sonner son bâton. Quand le garçon lui plaît, elle lui jette une fleur de foulard, coquette pour le simple plaisir de mirer sa jeunesse dans les yeux des passants. Au coucher du soleil, elle secoue sa torpeur, met sa gole empesée, ses bas de soie, ses escarpins vernis. C'est l'heure de son amant. Souvent Labaussaye et Barcasse accompagnent Plesguen. Alors, le bonheur de Cristalline est complet. Elle s'ébouriffe entre les trois hommes comme une perruche vaine.

Penchée sur l'étroite terrasse qui domine la ville, Cristalline a reconnu les silhouettes familières : Yves, sec et long dans son complet de toile blanche, Barcasse et Labaussaye, leur fusil en bandoulière. Ils sont allés chasser les ramiers par les bois. Ils rentrent altérés, le carnier vide. La mulâtresse minaude :

— Bonjour Missiés, mettez-vous.

Cela veut dire, tout simplement, asseyez-vous.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 734.

Elle exhibe son plateau, son napperon brodé — toutes es Martiniquaises possèdent ce luxe. — Elle offre une ci-ronnade, un verre de vin d'orange. Le décor de la hambre est amusant avec sa profusion de menus bibe-ots : paniers en fibres d'ananas ornés de baies de toutes es couleurs, images frangées de dentelle représentant un aint Antoine fade et rose, des bouquets, des mains enla-ées surmontées d'une devise :

Je brûle d'un feu qu'on ignore,
Et je n'ose en parler encore.

Labaussaye s'assied sur une ancienne caisse à savon. a lumière du photophore luit faiblement. Les *papillons-a-mort* tournoient avant de flamber leurs ailes de ve-ours. La grande nuit triste reste à la porte. L'intimité st toute franche, toute simple. Les jeunes gens font eaucoup de bruit pour se prouver entre eux qu'ils sont rès importants. Ils mettent leurs souvenirs en commun arce qu'ils ont besoin d'avouer : Moi aussi, j'ai un foyer, es parents qui m'attendent en causant sous la lampe, es habitudes embusquées dans une maison, quelque art, dans un coin de province, où rien ne change. Bar-asse évoque ses premières fredaines, les colères pater-elles l'attendrissent à mesure qu'elles s'effacent dans a brume des années perdues. Cristalline se mêle à la onversation. Tous les sujets qu'on effleure devant elle rovoquent ses réminiscences, des récits très compliqués u'elle embrouille à plaisir.

Mais, ce qui l'étonne par-dessus tout, c'est la sévérité es *békets* respectables envers les escapades sentimen-ales de leurs fils. Dans les îles d'Amérique, les mères ont plus raisonnables. Elles n'ignorent pas que jeunesse t *bois-chandelle* se consument jusqu'au bout... C'est en ajolant les fillettes dans les coins que l'on apprend son ôle de mari. Et, pour convaincre son auditoire, elle en-ame l'histoire très séculaire du *Chétif Serviteur Noir et*

du Riche Seigneur, en imitant la voix monotone des conteuses de contes.

— Il y avait comme ça un riche seigneur confit en dévotion, qui ressemblait à un *Mon Père Prêcheur.* Il n'avait jamais fréquenté les bals. Quand les serviteurs dansaient le caleinda, il gémissait : Ah! le vilain jeu. Il ne comprenait pas pourquoi les tites négresses criaient au *tambouyé* : « Plus vite, plus fort, Missié *tambouyé!* » Il parcourait ses domaines sans jamais prendre de loisirs. Avant de se laisser aller au sommeil, il comptait ses écus, et le cliquetis de l'or l'empêchait d'entendre son cœur.

Un matin, en longeant la rivière, le riche seigneur se pencha sur l'eau. Il vit son crâne nu comme un œuf, son menton bourru comme un fourré d'aloès. Il s'assit sur une souche morte en bougonnant : « Suis-je devenu un vieux corps? Ça mauvaise affaire! » Et il fut chagrin tout le jour.

A la nuit tombante, il contempla ses esclaves qui s'en revenaient des champs. Ils étaient las. La sueur de leur front tombait sur la terre. Ils déposèrent la bottelée d'herbages qu'ils devaient fournir pour l'entretien des bestiaux, puis le commandeur ôta son chapeau et commença la prière du soir :

Notre Père ka bailler son sang pour nous z'autres...

Les travailleurs laissèrent leur fatigue au pied de la Croix, avec le dernier *Ainsi soit-il,* et regagnèrent leurs paillotes. Le riche seigneur entendit les pauvres bougres rire à pleine gorge en mangeant leur calebasse de cassave. Les enfants se chamaillaient gentiment, les femmes chantaient. Le riche seigneur songea :

— J'ai fait construire une habitation digne d'un prince, mes greniers sont pleins de balles de coton, mes plantations de tabac-macouba s'étendent jusqu'à la mer. Que puis-je désirer encore pour être parfaitement heureux?

L'oiseau-froufrou, qui vole de branches en branches

sans jamais se poser, siffla à ses oreilles : « Un nid ! Un nid ! »

Le riche seigneur tressaillit. C'est vrai, il plantait, récoltait pour lui seul. Ses appartements étaient déserts, sa couche était vide. Il endossa son habit *basques carrées* (1) et s'en fut quérir une épouse dans un carrosse attelé de huit mulets d'Espagne. Il choisit une fille de quinze ans, lui donna des robes des Indes, des coffres en bois de santal, un négrillon-Congo pour gratter les chiques de ses talons, une *Mamzelle la Lecture* pour lui expliquer les Evangiles.

La fille de quinze ans gaspilla ses rubans, se baigna dans un bassin d'eau-patchouli, tourna en bourrique son négrillon-Congo et poussa des soupirs à virer les ailes d'un moulin. Son mari l'embrassait sur le front :

— Que vous faut-il encore, ma jolie, pour vous satisfaire?

Elle ne répondait pas. Elle regardait les tourterelles se béqueter dans une cage en pensant tout bas :

— Bestioles là chanceuses ! Li bien douces, bien tendres. Mari moin bien laid, bien rabougri. Pas ni pièce moyen d'imiter jamais un tourtereau !

Elle bâillait sur sa méridienne, tantôt écoutant la *Mamzelle la Lecture,* tantôt grignotant des *pisquettes* (2) à la *sauce-papa.* Le riche seigneur s'essayait à débiter des compliments :

— Ma chère, vous ressemblez à une belle ti dindonne. Vos seins deviennent pareils à deux gros *fruits défendus...*

— Oui, oui, mon ami, mais votre barbe me pique !

Le bonhomme voûtait son dos et la quittait en s'excusant :

— Adieu, ma mignonne ! Je vais voir si *l'acajou-Bois*

(1) Habit à la française.
(2) Minuscules poissons.

est bon pour couper. Je vais voir si mes faillis serviteurs ont épluché les gaulettes de petun.

Et, il s'exclamait à la ronde :

— Travaillez, damnés sauvages. Il me faut des écus pour élever la *rafale de yches* que je compte fabriquer à ma jeune épouse.

Ouais! Le pétun s'entassait dans les sacs, le bûcheron taillait *l'acajou-bois,* mais la *rafale de yches* ne s'abattait point dans la case. Le nez du seigneur s'allongeait. La fille de quinze ans promettait des pèlerinages. Les *Mon Père* suppliaient la Vierge dans les chapelles : « Notre-Dame Marie, envoyez promptement une rafale de chrétiens sous le toit du paroissien cossu qui nous bâtira un presbytère neuf par reconnaissance. » Hélas! la Sainte Vierge n'écoutait pas. Elle avait bien trop d'ouvrage à protéger les gueux des gendarmes *grosses-bottes.* Le riche seigneur manda le sorcier, qui sait la façon de faire pousser les yches en prescrivant les bouillons d'herbes. Le sorcier ne se montra pas plus malin que les *Mon Père.* Le riche seigneur perdit sa jactance. Il oublia de frapper les nègres paresseux avec Son *coco-macaque* (3). Il s'arrêta devant les nourrissons occupés à téter leurs mamans. Les écus coulaient de sa poche. Ses esclaves abandonnaient tout respect. Le doyen d'entre eux, un chétif noir qui se courbait vers la tombe, le tira par la manche et lui dit :

— Vous êtes nigaud la même lamantin, mon vénérable maître, si vous ne savez pas à votre âge la manière d'avoir des rejetons. Pas ni besoin bouillon d'herbes, pas ni besoin de litanies pour ça! Venez côté moin promener par les minuits. Et, il l'emmena baguenauder au clair de lune aux alentours du jardin. Toutes les bonnes odeurs de tubéreuses, que le soleil de midi dévore, renaissaient dans l'ombre. Les grenouilles d'arbres s'appelaient : Couc, couc, couc! Les mangoustes se poursui-

(3) Bâton en bois très dur.

vaient. Les buissons chuchotaient : doudou, doudou!

C'était Lubin Caron, l'aide jardinier, qui attendait Jeannetou la chambrière, sous les balisiers.

— Doudou! Doudou!...

C'était Ulysse Laverdure et sa cousine qui roucoulaient sous les pourpiers.

« Doudou! Doudou!... » Tout partout, sous les bosquets, les ti nègres et les tites négresses s'amusaient à Adam et Eve afin de retrouver le Paradis Terrestre.

Alors, le chétif serviteur reprit :

— Vous comprenez, à présent, mon maître, comment on gagne une *rafale de yches,* mais, mon cher seigneur, vous êtes trop racorni maintenant, il fallait apprendre plus tôt.

L'oiseau-froufrou, que tout ce ramage avait réveillé, s'élança de branches en branches en sifflotant : « Trop tard, trop tard! »

Barcasse applaudit; Yves attrape Cristalline par la taille; Labaussaye se lève.

— Bonsoir, les amoureux!

VI

Le jour filtre à travers les persiennes. Un coq chante *Matines* sur le mur. Des haillons de brouillard s'effilochent aux arbres.

Cristalline s'éveille, bâille, s'étire, soupire :

— Ouaï! Ouaï! Ouaï!...

Yves s'enfonce dans son oreiller. Il n'a pas envie de recommencer à vivre.

La doudou saute de son lit. Elle triomphe d'être au monde, de plonger son corps avide dans le bassin d'eau courante, d'avoir les lèvres chaudes et les bras frais. En gole débraillée, les cheveux noués en *petit laquiotte* sur les oreilles, Cristalline flâne par la chambre. Elle dresse sur une coupe les tranches de corossol qui stimulent l'ap-

pétit. Puis, elle prépare un *cocoyage*, en mélangeant avec l'indispensable *bâton-lélé* le lait transparent d'une noix de coco verte, un jaune d'œuf, de la muscade râpée et du sucre.

Le jeune homme ne se décide point à ouvrir les yeux. Ce n'est pas la peine, les semaines se ressemblent toutes. La température, perpétuellement sereine, dilue toute énergie. On demeure la tête creuse, anéanti au milieu de la nature effervescente. La joie tropicale se moque des saisons. L'hivernage laque d'émeraude le paysage. Les averses d'eau tiède grossissent les torrents, ravinent les chemins. La terre mouillée fume au soleil.

Yves a perdu son enthousiasme du début. Dans la torpeur du demi-sommeil, il évoque les sentes dépouillées où il marchait gaillardement. Ses membres brisés lui rendent plus amer le souvenir de sa jeunesse alerte, qu'attisait l'âpre hiver et les rudes gelées. Cristalline le taquine sur sa paresse. Son babillage puéril l'impatiente. Il la renvoie avec des mots méchants qui claquent comme des fouets. Elle courbe les épaules et se dérobe à la fontaine, jusqu'à l'instant où elle l'aperçoit descendre le morne à pas résignés. Les poings sur les hanches, la voisine s'écrie :

— Ah! Ah! pauv' diable là ka suer grosses gouttes sur son travail pour vêtir une fainéante sans pudeur. Misère de moin!...

Et, la bonne femme, la taille épaissie par une prochaine maternité, *fesse* les pieds à terre, en signe de réprobation.

Orgueilleuse, consciente de sa supériorité de doudou, Cristalline Boisnoir se rend au marché, faire quelques emplettes insignifiantes : un ti brin morue, les quatre z'épices, une chopine de farine manioc, un z'abricot-pays qu'elle campe en équilibre sur son chignon. Ce qu'il importe, c'est de gaspiller son temps sans compter, c'est d'être mêlée à cette kermesse de rires et de chamailleries

amicales, qui s'appelle le marché de Fort-de-France. Dès le pont Gueydon, on entend le caquet des marchandes. Elles ont quitté leurs villages dès la première lueur du *pipiri* (4), apportant dans leurs hottes des régimes de bananes-paradis, le fruit-à-pain de Robinson, des pommes-agouti, des pommes-roses, qui sont peut-être des bijoux de corail. Tous les produits de la terre promise dégringolent en tas des corbeilles. Accroupies sur leurs talons, les négresses glapissent aigrement :

— A deux sous, cinq sous, mamzelle, le coco d'eau! Qui veut calmer les humeurs de son ventre et gagner la peau lisse? A deux sous, trois sous le coco d'eau!

— A quatre sous ma *jojolle* les z'avocats, les sapotes, les cristophines !..

La gamme des verts, les ocres et les vermillons se confondent avec les madras bigarrés des campagnardes. Dans un coin, s'entassent les poissons fabuleux, rouges, jaunes-canari, bleus. Les lunes en argent palpitent, pêle-mêle avec les *barriques-à-vin* pansues et les balalous frétillants. Les tortues molocoyes s'enfoncent à l'abri de leur carapace; la volaille s'égosille.

Cristalline croque un chadèque confit enveloppé dans une feuille de cachibou. Elle suce un bout de canne-à-sucre et retrouve ses compagnes. On s'aborde :

— Bonjour ma mie, *comment ouyez* (5)?

Les bonnes des *békets-goyaves* et des *békets-pommes-de-terre* (6) dévoilent les secrets de leurs maîtres. La jeune fille apprend le nouveau scandale de la rue des Amours. Elle se laisse entraîner chez la tireuse de cartes, qui prédit l'avenir et vend des tisanes pour toutes sortes de maux. Elle s'en retourne, n'en pouvant plus, la cervelle bourrée de contes à dormir debout. Mais c'est tellement amusant que, pour retrouver cette atmosphère de plaisir, elle invite les commères à siroter l'ani-doux.

(4) L'aube.
(5) Comment allez-vous?
(6) Blancs nés dans le pays même. Blancs de passage.

Sa case est le rendez-vous des bavardes *dont la langue n'a pas de dimanche.*

Le soir, en rentrant, las d'avoir subi tout un après-midi les coups de téléphone et les discussions des clients, Yves dérange un cénacle de négresses. Deux marmots se battent sur son lit. La plume du traversin vole, personne ne s'émeut; on palabre. Hortensia, la parente pauvre de Cristalline, déguste un énorme plat de *toulourous* (7). Ses doigts sont barbouillés de graisse, le spectacle est affligeant. Plesguen se fâche. Il claque le derrière tout nu des négrillons, bouscule à la porte la parente pauvre :

— Allons, ouste, foutez-moi le camp!

Ses gestes sont péremptoires; sa fureur est juste. Les importunes s'enfuient. Elles s'égaillent par le morne comme une armée de poules gloussantes :

— Hélas! ma mère, *béket* là sauvage même chose neg' Congo.

— Li butor, li mal élevé, songe tout bas Cristalline honteuse.

La case est au pillage. Yves ne retrouve plus son pyjama. Sa maîtresse l'a prêté à sa cousine Hortensia afin qu'elle lave à la rivière l'habit de travail de son époux. Des relents de ripaille flottent dans la pièce. Les fourmis montent à l'assaut des verres poisseux. La jeune fille larmoie pour sauver la situation. Elle est nerveuse; elle a trop parlé. Elle se venge des reproches de son ami par une bouderie interminable. Quand elle cesse de bouder, elle ment. Elle ment parce qu'elle a dépensé trop d'argent en achetant des rubans à son amie d'enfance, *sa chè cocotte.* Elle ment pour cacher son désœuvrement, sa gourmandise de chatte, ses coquetteries de primitive grimée en civilisée. Ses excuses sont naïves. Cristalline a l'hypocrisie spontanée et candide. Pour se faire pardonner, elle se pelotonne aux pieds d'Yves. Ses beaux yeux prennent une expression d'humilité câline, son

(7) Crabes de terre.

buste souple s'abandonne dans une languissante attitude de captive amoureuse.

Il sourit et caresse distraitement l'épaule ronde.

— A quoi penses-tu, doudou?

— J'ai vu Athè, la cuisinière des gendarmes. Elle a pris un plein panier de prunes-moubin pour la confiture, et elle m'a dit en passant : « Vous ne savez pas la nouvelle? Eh bien! la Madame du capitaine porte un chapeau des catalogues de Paris, oui, mais elle a une paire de cornes par en-dessous. »

— Tais-toi, doudou!

— Tu es trop fantasque, mon chéri.

Le silence tombe entre eux. La mulâtresse se remémore toutes sortes de menues histoires frustes, comme la gargoulette ou le *bâton-lélé*. Yves écoute les rumeurs du crépuscule. Ce sont des rumeurs étrangères; c'est un soir qui a goût d'exil. Les vieilles palmes des lataniers se détachent pesamment. Un mouton bêle, égaré dans les futaies. Des appels d'enfants se prolongent et les traînantes syllabes créoles semblent au Breton aussi incompréhensibles que les cris d'hirondelles.

L'alizé mielleux, chargé d'orage, ne rafraîchit pas le jeune homme. Toute cette féerie somptueuse du couchant le fatigue, tous ces parfums épars l'écœurent. Ah! pouvoir se reposer, fût-ce un instant, dans la grisaille tranquille des automnes d'occident!

— Pourquoi partir?

Le voyage, l'aventure, qu'est-ce donc?

— Pas grand'chose. Une fille bistrée qu'on prend par hasard. Le jour qui sombre dans une cabane enfouie sous les arbres. On reste là, perdu dans la tristesse lointaine des échos inconnus. On a tout juste l'importance d'un éphémère qui se noie.

VII

— Eh bien! Plesguen, ça va?

— Ça ne va pas!

— La fièvre?

— Non, pis que cela, le cafard.

Barcasse propose un punch chez Lédiat. C'est son remède, à lui, lorsque le spleen risque une offensive.

La journée est finie. Magasins et bureaux ont fermé leurs portes. C'est l'heure fraîche sur la Savane. Les madames-France et les madames-créoles rivalisent d'élégance tapageuse. Les officiers tuent leur désœuvrement en rabâchant des histoires de quartier. Les midships louvoient en quête d'escales amoureuses. Sous les manguiers, des groupes de fonctionnaires échangent les potins scandaleux qu'ils ont cueillis par le monde et égratignent, pour se distraire, la réputation des passants.

— Je l'ai connu en Indo-Chine, il taquinait le bambou dans les fumeries de Cholon, et vivait dans un méchant *compartiment* à trois piastres avec une congaï.

— Ses années de Guyane l'ont enrichi.

— La fraude du balata rapporte beaucoup...

— Oui, c'est la femme du médecin-chef. Elle a débuté à Casablanca dans un café chantant.

— Mais non!

— Mais si! Et elle ne respecte rien, pas même une partie de cartes. L'autre soir, l'atout était pique, elle ne s'en souvenait pas. Je lui ait dit : Madame, je suis un homme sérieux, je ne parle pas au bridge... Moi, vous savez, j'ai besoin d'appliquer mon activité intellectuelle en dehors de l'administration...

Réfugiés dans l'ombre verte, Barcasse désigne les promeneurs à son compagnon :

— Ces mulâtresses vêtues de jaune sont les filles de César Almenzor, l'avocat. Leur épiderme foncé a fait surnommer les deux sœurs les Sapotilles. Elles attendent

le mari charitable qui les conduira à Paris, et les délivrera de leurs oncles des grands mornes, de vieux nègres solennellement guenilleux.

— Cette blonde, trop grasse, coiffée d'une capeline ingénue, a le flirt utilitaire. Ses partenaires n'ont jamais moins de quatre galons.

Yves est taciturne. Son cafard le grignote jusqu'aux moelles. Il voudrait posséder la bonne humeur du marin, qui disperse son destin de bâbord à tribord et ne connaît point l'inquiétude de la continuité.

Le jeune homme s'est mis au travail avec une obstination morne. Sa rustique doudou ne lui suffit plus. Il aimerait sortir, causer, mais les civilisés moyens qu'il fréquente sont d'une désespérante monotonie. Les promenades sont toujours les mêmes. Il a l'impression d'être jeté en quarantaine au milieu de l'océan. Les montagnes barrent l'horizon, le flot ceinture le rivage. On est en prison sous un ciel de braise.

Là-bas, dans la direction du Fort Saint-Louis, monte le signal du paquebot de France. La sirène déchire la quiétude de l'heure. Des négrillons s'élancent, en nuée d'insectes grêles, dans la direction de la Compagnie Transatlantique. Les coloniaux tressaillent d'aise.

— Voici les lettres !

Les madames-créoles se hâtent sur leurs hauts talons, Elles ont toujours à bord une petite cousine qui revient du couvent. La Savane se vide. La statue de Joséphine de La Pagerie demeure à l'abandon entre sa garde d'honneur de palmiers ; la porteuse de gâteaux achève les macarons dont personne ne voudra.

Yves et Barcasse ont suivi la foule.

Le navire est à quai, encore haletant d'avoir parcouru les belles routes marines où danse le soleil et tremble la risée.

Un tambourin scande la besogne des charbonnières, occupées à charger un cargo en partance. Tout est noir

et blanc : noir de charbon et d'épidermes, blanc d'uniformes, de mousselines, de fumées. Les passagers s'entassent à la coupée, pressés de toucher au port, tandis que les autre, colons et Martiniquais, les envient secrètement d'être encore des voyageurs sans logis, sans habitudes, riches de leur prestige d'inconnus.

Yves se glisse sur le deck. Pour le Breton, le paquebot est encore un peu du pays qui passe. A ses yeux, ce palace flottant symbolise l'Europe : une Europe de luxe, en marge des réalités, où des humains réunis par hasard se leurrent d'un échange fantaisiste d'ambitions et d'amours, sans avoir le temps de se nuire sérieusement.

Yves resterait volontiers enfoncé dans un fauteuil, au fumoir des premières, à feuilleter des magazines en contemplant le mouvement du bord, mais Barcasse l'emmène au carré. On y est entre soi, sans contrainte, sans rastas.

Le ventilateur simule un peu de brise. Sur les boiseries, luisantes de ripolin, une petite femme de la *Vie Parisienne* retire lestement sa chemise. Les officiers commentent la chronique maritime. On se plaint du *Grand-Mât* (8). C'est l'usage. On vitupère contre le maître d'hôtel et le chef-mécanicien, c'est aussi l'usage. Puis, quand on a bien ressassé tous les déboires de cette maudite navigation, on s'emballe en décrivant une manœuvre du dit *Grand Mât*, une nuit qu'il ventait *la peau du diable*, en rade de Saint-Nazaire.

Fuyant son royaume de paperasses, le commissaire surgit, escorté des deux mulâtresses qui flânaient sur la Savane. Les Almenzor, Mayotte et Sylvie, sont en coquetterie avec les lieutenants. Elles ne manquent pas de les inviter à leurs sauteries lorsqu'ils débarquent à Fort-de-France.

Yves lorgne les jolies perruches.

Ce doit être amusant, songe-t-il, ce salon des Sapotilles

(8) Sobriquet que l'on donne au commandant à bord des navires.

où l'on rencontre la société de couleur, la seule qui ouvre ses portes aux étrangers sans s'inquiéter de leur généalogie.

Et, désireux de se faire accueillir, il risque quelques compliments. Les visiteuses s'apprivoisent aussitôt. Elles ont besoin d'admirateurs pour marivauder dans les coins.

Lorsque les jeunes filles sont lasses de sucer leur citronnade au bout d'une paille, elles entraînent Yves et ses amis à leur suite, cependant que l'officier de quart, énervé de renifler les odeurs de terre par tous les sabords, chasse rageusement les chats égarés dans les coursives.



En ville, Maître César Almenzor reçoit le tout Fort-de-France, bois d'ébène et café au lait.

Yves s'assied sur une chaise, sournoisement rongée par les termites. Les messieurs plastronnent, fiers de leurs cravates. Ils sont tous très éminents, très satisfaits. Leurs procès sont des causes célèbres, leur politique locale, une politique mondiale. Les femmes sont empâtées à trente ans, accablées de volants, de rubans, de froufrous.

Mayotte, la cadette des Almenzor, attaque son répertoire. Sa voix dominerait une tornade Ses œillades de divette espagnole et sa bouche au minium contrastent avec ses romances de pensionnat romantique. Les meubles, vétustes, vont s'effondrer sous le torrent des vocalises. Les dames, tout à fait affaissées, défaillent d'émoi et de sucreries. Une servante, en gole effrangée, offre les rafraîchissements, un pénible mélange de bière et de grenadine. Les *tablettes-cocos*, que Loulou Maringouin, le coiffeur, fabrique dans son arrière-boutique, circulent sur des assiettes plates. Yves admire l'argenterie, sans se douter qu'on l'a empruntée, selon la coutume, à des voisins complaisants.

Après le concert, les spectatrices, secouant leur indolence, bondissent, emportées par le rythme endiablé des

tangos. Les vieillards, gagnés par la cadence, marquent la mesure en frappant du talon. Yves les observe, gouailleur. Il note les cheveux en astrakan du maître de maison, son front en pain-de-sucre, sa mâchoire de requin, pavée d'or.

Sylvie Almenzor menace le jeune homme du doigt.

— Vous ne dansez pas !

Il enlace sans répondre le buste tendu, préoccupé d'évoluer sans maladresse à travers les couples.

Sylvie s'avoue très vite fatiguée. Elle se laisse tomber sur un divan dans une pièce vaguement grimée en fumoir.

La métisse ressemble à Cristalline. Elle a son charme à la fois languide et provocant, sa voix rauque, son enfantine manière d'escamoter les syllabes rudes. Elle doit avoir la même âme de mièvrerie et d'ardeur. Seulement, elle la dissimule, cette âme primitive, elle la voile sous une pédanterie de fortune. Sylvie pose des questions d'album.

— Aimez-vous la musique?

— Que lisez-vous?

Elle disserte de ses préférences sans attendre la réponse, pressée de montrer qu'entre elle et une Parisienne, il n'y a pas de différence. Pour l'affirmer, elle affecte soudain une vive liberté de langage, sans trop comprendre le sens des mots qu'elle emploie.

Yves se rembrunit.

Décidément, cette Mademoiselle Sapotille est très mal élevée.

Mademoiselle Sapotille déploie ses grâces, étendue sur un coussin. Son bras nu frôle la nuque de son cavalier; sa hardiesse est apprise, ses rires sonnent le fêlé. Sa fausse insouciance dresse une barrière subite entre elle et ce garçon qui ne se décide pas.

Malgré lui, il compare ce tourbillon de paillettes et d'écharpes à quelque divertissement forain, chatoyant

aux lumières et pauvre au soleil. Et puis, cette Sapote lui rappelle par trop Cristalline.

A bout d'arguments, Sylvie se tait. Voilà des soirs et des soirs qu'elle minaude ainsi pour conquérir un époux. Son sourire de commande s'efface. Le fard ne cache plus les plis déçus de son visage...

Dans quelques heures, ce minois poudré épiera ses rides au miroir. Seule, au milieu des brimborions délabrés de sa chambre, Sylvie évoquera ses déceptions sentimentales : le dédain des créoles blanches, ses anciennes compagnes de pension, les billets-doux de leurs frères, transmis par les domestiques complaisantes. Les billets-doux mentaient. Leurs auteurs sont mariés. Ils évitent de la saluer. C'est à peine, maintenant, si Nini Romlus, la tireuse de cartes, ose lui prédire :

— As de trèfle et atout cœur, et encore papa-roi de cœur, c'est un seigneur aux yeux-clairs ka bailler z'honneurs et z'écus pour goûter ti brin à la pomme défendue...

A quelque partie de rivière, ou bien à la brume dans un cabriolet, Sylvie a laissé des audacieux se pencher sur les pommes d'or de son corsage. Mais z'honneurs et z'écus ne sont point venus. Elle a pleuré sous sa moustiquaire, avide de baisers, de perles, d'autos.

La jeune fille, amèrement, pense qu'il lui faudra subir les éternelles remontrances de son père. Quand les invités seront partis, en croquant les dernières miettes de gâteaux, l'avocat gémira longuement. La bouche pleine, il engagera sa famille à se nourrir de fruit-à-pain jusqu'à la fin du mois pour rattraper les dépenses superflues.

Sylvie, découragée de jouer son rôle, passe d'une extrême familiarité à une hauteur de cabotine vexée. Elle s'en va, sans un mot d'excuse, remplacer sa sœur au piano.

Yves s'évade sur le balcon. César Almenzor l'a devancé. Il fume un fastueux cigare en compagnie du premier

adjoint. Les notables échangent des considérations électorales.

— Mon cher et excellent adjoint, assure le maître de maison, ce qui nous manque, à nous autres, latins, c'est l'organisation scientifique, je dirai même aseptique des peuples du Nord. Oui, mon bon, dans une cité de l'importance de la nôtre, nous en sommes réduits à supporter les *canaris-mauvais-bouillon* que les négresses (9) vont rincer sous le Fort Saint-Louis. C'est fâcheux, indubitablement fâcheux.

— C'est nécessaire, indubitablement nécessaire, voici pourquoi...

Une pose. M. l'adjoint glisse les pouces dans les poches de son gilet.

— Comment, mon cher, vous, le cerveau le plus éminent de notre barreau, vous négligez d'envisager les deux faces de ce problème, un problème insoluble, croyez-moi...

Seconde pose. M. l'adjoint reprend plus bas :

— Sacrebleu ! mon ami, que faites-vous de notre programme? En supprimant le métier des *videuses-canaris*, vous ruinez un de nos petits métiers locaux les plus florissants. Le progrès ne doit pas devenir une jouissance d'aristocrates, et vos aspirations les plus légitimes contrarient, en cette occurrence, le radicalisme de nos principes.

Un silence. Les cigares sont éteints.

Au salon, adossée à une console, une adolescente cacao déclame :

O souveni d'azu, le papillon est mô.

Courbé sur la ville, Yves Plesguen murmure :

— Est-ce pour jouer les Clitandre dans cette baroque parodie politico-mondaine et pour coucher avec une lavandière que je suis venu jusqu'ici?

(9) Négresses dont les fonctions suppléent au tout-à-l'égoût.

VIII

Les arbres du jardin se rejoignent en masses confuses. Sur le chemin, écrasé sous les branches, une silhouette s'obstine à garder sa pose immobile. Elle se dresse comme une longue quenouille blanche dans la marée montante des ténèbres. C'est Cristalline Boisnoir qui guette son amant.

Elle ne s'aperçoit pas de la pénombre épaisse. Elle ne frissonne pas aux vapeurs de la tombée du jour; elle attend.

Yves la délaisse de plus en plus. Il a repris pension à l'hôtel Lédiat; Cristalline sait bien que son bonheur s'effrite.

— Sans doute, soupire-t-elle, s'est-il laissé enjôler par les Almenzor ou leurs amies. Ce sont des quarteronnes astucieuses... Une fille en madras ne lutte point contre les mamzelles en robe de bal.

Déjà, les lucioles font des étincelles dans l'ombre. C'est fini, il ne viendra pas.

Mais, elle ne peut se décider à regagner sa chambre. Elle se dit :

— Je partirai quand la Croix-du-Sud sera levée.

La Croix-du-Sud écarte les nuées pour éclairer les pirogues attardées; la mulâtresse s'entête toujours sur le revers du talus.

— Les *cabris-bois* (10) n'ont pas encore commencé leur concert... Ce pas qui résonne, là-bas, c'est peut-être celui d'Yves en train de gravir le morne-à-goyaves?

Les *cabris-bois* accordent leur petit banjo; une grosse lune jaune, semblable à un gigantesque pamplemousse se balance au ras des collines et le bruit des pas se perd dans la nuit.

— Rentre chez toi, doudou, ton galant t'a oubliée!

Cristalline s'en retourne, la tête basse. Au logis, les

(10) Grillons géants des Antilles.

lys-poincillade entr'ouvrent vainement leurs cassolettes. Elle lance le bouquet de bienvenue au dehors et s'afflige, jetée sur le sol comme une loque inutile.

Les heures s'écoulent lentement. Toutes sortes d'angoisses perdues chargent l'obscurité d'un vague désespoir.

Au matin, la jeune fille reprend courage. Non, non, ce n'est pas possible, Yves ne l'a pas abandonnée; son caprice passera. Elle comprend qu'elle doit lutter pour reconquérir son bien-aimé. Il est temps d'aller trouver le Père Quimbois. C'est un bonhomme qui vend des remèdes et des maléfices. Il enseigne quelles herbes il faut brûler dans les *couys* (11) pour attendrir les garçons. Cristalline offrira au sorcier une *gourde* (12) de cinq francs pour qu'il lui fasse le *grand jeu*. On glisse dans une bouteille un *z'anoli-marré* (13) le cœur transpercé d'une flèche. On cache le précieux fétiche sous l'oreiller du coupable et l'on se signe trois fois à l'envers. C'est infaillible, l'infidèle est pour toujours rivé à sa chaîne.

Cette perspective la console un peu. Il y a bien des façons de conserver l'amitié d'un homme. La plus efficace, évidemment, c'est encore qu'il vous fasse un *yche* pâle, à son image, impossible à renier.

Rassérénée, ayant médité son plan de défense, Cristalline s'habille avec soin. Elle revêt sa *douillette* (14) la plus élégante, celle qui a des bouquets lilas et des vols de *perriques* vertes. Elle se coiffe en madras calendé et descend vers la ville. Yves doit être en train d'écrire, courbé sur ses livres. Elle l'attendra près de la porte. Lorsqu'il sortira, il faudra bien qu'il lui parle et lui demande pardon.

Ah! petite fille, ne sais-tu pas qu'il y a des baisers

(11) Calebasse.
(12) Vieille monnaie des Antilles.
(13) Lézard attaché.
(14) Grande robe à traîne.

de charité? On en donne un, puis deux, puis trois et l'on s'en va.

Un *béket*, vois-tu, c'est un drôle de corps auquel l'enchantement tropical joue des tours pendables. Il arrive d'un pays trop sage. Tout y est cultivé, émondé, peut-être un peu ratatiné. Le contraste est trop fort. Le civilisé secoue brusquement les préjugés de sa race. Il s'ébroue comme une bête domestique échappée dans un bois. Ce n'est pas toi qu'il aime, ma mie, c'est ton île et toutes ses légendes. Quand il s'aperçoit de la médiocrité de ton jeu, il devient injuste et âpre, et retrouve, subitement, son âme européenne qu'il avait cachée au fond de sa cantine.

La doudou s'installe en faction devant le bureau de Pierre Desmasière. Elle contemple le profil de son amant à travers une vitre et se révolte obscurément :

— Tu es là, je ne veux pas te perdre! J'ai lissé tes cheveux entre mes doigts. Tu as dormi sur ma poitrine, aussi faible, aussi désarmé qu'un enfant. Est-ce que ta chair n'a pas de mémoire?

La sonnerie du téléphone retentit. Yves se précipite à l'appareil. Sa voix sonore, qui mâche rudement les mots, parvient atténuée aux oreilles de la mulâtresse.

— Allô! Allô! Trois cents fûts de grappe-blanche! Ils sont embarqués d'hier sur la *Madelon*. Allô! ne coupez pas!...

Elle hausse les épaules. Tout cela auprès de sa tendresse!

Une auto stoppe au bord du trottoir. Georges Pressac, l'armateur de la Compagnie des Transports de la Barbade, saute de sa puissante torpédo. Il entre en trombe, pérore, la cigarette aux lèvres, à la fois grand seigneur et familier.

Cristalline le reconnaît. Elle a lavé son linge quand il était un pauvre hère, qui payait assez mal et portait des costumes élimés. Sa façon de foncer droit sur les

affaires l'a fait surnommer le Beau Flibustier. Lorsqu'il aura ruiné la société dont il est l'agent, il rachètera les bateaux à bon compte. Tout le monde le sait, mais cela n'empêche pas l'intègre Desmasières de lui tendre largement la main. Une rancune monte au cœur de la lavandière.

— Tous ces *fatras-blancs* plaisantent et cajolent les filles de couleur. Vienne la fortune, ils chassent sans pitié leurs servantes des mauvais jours.

Découragée, Cristalline se détourne. Autour d'elle, c'est le décor animé du Bord-de-Mer. Les noirs, le torse nu, véhiculent des ballots de sucre. Des gamins guenilleux errent dans les entrepôts, en quête d'une boîte de conserve à chaparder. Un gabelou surveille paresseusement une goélette qu'on décharge. Des odeurs de goudron se mêlent à l'arome du cacao qui sèche sur des bouts de voile. Etourdie de tapage et de clarté, la doudou ne voit pas les débardeurs qui la dévisagent hardiment. Que veut cette créature empanachée dans ce quartier de négoce et d'empoigne?

Les jambes molles, elle s'accroupit sur le seuil, patiente et lasse.

Lorsque Georges Pressac la bouscule en sortant, Yves l'attrape par le bras.

— Que fais-tu là?

L'auto démarre. Le chauffeur s'esclaffe. Georges Pressac salue ironiquement de la main.

Eperdue, sans pensée, elle répète :

— *Moin ka vini, moin ka vini...*

Dans son trouble, elle ne se rappelle plus pourquoi elle est venue.

Yves la repousse brutalement.

— Va-t'en, mais va-t'en donc!

Plus bas, il ajoute :

— Je monterai, ce soir, là-haut.

La porte claque, elle s'éloigne. Un matelot la frôle en ricanant.

Le jeune homme continue sa besogne en étouffant sa colère, craignant quelque réflexion de Pierre Desmasières. Mais celui-ci ne s'est pas rendu compte de la scène. Une lettre absorbe toute son attention. Il la relit, perplexe, et dit soudain :

— Demain, si vous êtes libre, Plesguen, je vous enlève passer les fêtes du carnaval chez moi. J'ai à vous parler.

Il continue à dépouiller son courrier sans vouloir fournir d'indications précises, et sans même prêter l'oreille aux remerciements surpris de son employé.

Yves se perd en conjectures. Il sait seulement qu'une voiture l'attendra de bon matin sur la Savane. Le créole doit avoir une communication bien importante à lui faire pour l'introduire ainsi dans son intimité, lui chétif *fatras-blanc*.

★

Parce qu'elle a l'espoir tenace, la doudou se leurre tout le reste du jour en répétant la dernière phrase d'Yves : « Je monterai ce soir là-haut. » Elle court chez le Père Quimbois acheter une amulette *z'amour-marré* et des plantes aromatiques. Puis, elle use son souci en tournant par la case.

La voisine, aux aguets, a deviné son tourment. Elle s'est bien aperçue que les rires et les bavardages ne s'envolaient plus par la fenêtre. La vertueuse matrone fredonne, pour narguer la belle, en dorlotant son nourrisson :

> Béket ingrat ka dit cô ça,
> Moin bien mêlé (15) dans ajoupa,
> Pas ni z'oiseaux pas ni z'amou,
> Ché doudou ka tétés debout,
> Doudou bien grasse ou vini là,
> Réjouir cœu moin dans ajoupa,
> Ah! aïe, aïe... Ah! aïe, aïe.

(15) Embarrassé.

Cristalline ne voudrait pas entendre la fin de la chanson. Mais, la voix impitoyable reprend :

Békét ingrat, béket hautain,
L'a jetée au bord du chemin,
La même un pauv' mangot sauvage.
Pas ni z'abri quand vient z'orage,
Pou la fi ka gagner chagrin,
Dans ajoupa béket hautain,
Ah! aïe, aïe... Ah! aïe, aïe...

Le marmot s'est apaisé, bercé par la rengaine. Cristalline ne perçoit plus qu'une plainte mélancolique et basse : « Ah! aïe, aïe... » Et cela se prolonge et gonfle sa gorge de soupirs. Elle se blottit dans sa peine, tressaillant au moindre bruit.

Lorsque tout repose, le *béket* frappe à la porte. Il sent le tabac et les liqueurs. Il est gai et ne paraît pas se souvenir de son courroux du matin. Une sorte d'allégresse contenue le rend très indulgent. Il bouleverse les tiroirs à la recherche de menus objets de toilette. Elle, docile, s'empresse, cependant qu'il lui promet un nouveau foulard de satin. Cristalline hoche la tête sans oser formuler ses craintes. Yves prend déjà l'assurance d'un *moune-gras*, qu'est-ce qu'il y a donc?

Devant le mutisme de sa maîtresse, la joie du Breton se calme. Le lit, qui bâille, l'attire. Il se couche, lourd de sommeil. Alors, la mulâtresse prépare l'offensive du sorcier. Elle accommode dans les *couys* des tiges et des écorces. Elle recouvre les philtres de tisons, de cendre tiède et allume deux bougies dans les *verrines* qui encadrent la statue de la Vierge, afin de chasser les *zombis*. Puis elle se glisse entre les draps.

Les fumées envahissent la chambre. Elles montent en spirales bleues, mystérieux encens, qui exhale un si tendre vertige que les désirs, assoupis dans l'ombre, s'éveillent.

Les fumées qui dansent sont des fées. —

Yves sourit, les yeux clos. Il a retrouvé ses rêves d'a-

dolescent. Il est capitaine d'une frégate de course; il a coulé par le fond deux brigantins espagnols. Toutes les femmes sont folles de lui, et il emporte la plus jolie au rythme d'un palanquin.

Le jeune homme presse doucement sa précieuse conquête.

Cristalline se pâme et songe :

— Jamais il ne m'a tant aimée.

Les braises s'éteignent; la cendre étouffe les parfums; les bras enlacés se dénouent.

Les fumées sont mortes.

IX

Yves ferme la porte. Cristalline dort encore. Dehors, l'aube déroule ses blancheurs de lait. Le vent a une pureté d'eau. Le jeune homme aspire à larges lampées ce souffle vierge, qui n'a effleuré que les sommets ouatés de nuages et la mer. Il s'attarde par les sentiers comme si la candide jeunesse de la terre pouvait alléger sa voluptueuse fatigue.

Lorsqu'il arrive sur la Savane, il trouve le cabriolet prêt à partir. Un bon visage émerge d'une kyrielle de cabas. L'aïeule de la famille Desmasières se rend pour quelques jours en *changement* d'air, à l'habitation de son fils. C'est une *Madame les z'autres fois,* c'est-à-dire une madame très vieille, une madame d'autrefois. Ses petits-enfants l'appellent Man-Dou, un surnom tout à fait logique dans ce pays où tout est doux. La jeunesse de Man-Dou est enterrée depuis longtemps. Elle repose au fond des coffrets avec des boucles de cheveux et des lettres de ses parents défunts. Mais son cœur n'a pas de rides. Il est resté naïf et un peu démodé. C'est un cœur en crinoline, qui a vibré en écoutant les romances de sentiment.

— Que diriez-vous, grand'maman, les *z'autres fois,* si

cet étranger au maintien modeste vous avouait tout de go :

— Je me suis réveillé sur l'oreiller d'une lavandière. Je suis las d'elle et de moi, et je vous envie, Man-Dou, d'avoir doublé tous les mauvais carrefours.

La madame *les z'autres-fois* ne s'indignerait pas trop. Elle sait que son pays jette du poivre dans le sang des jeunes gens. C'est pourquoi les bonnes femmes négresses chevrotent dans leur patois :

> L'amou, c'est z'affaires à Satan
> ka tout brûlé pareil volcan,
> Béket et pis pêcheu couquias,
> Pauv' bougresse et pis esquouias (16).

Est-ce bien l'amour?

Deux heures de cahots sur les routes qui frôlent les abîmes, deux heures de causette sous les fougères arborescentes et Man-Dou, conquise, confie à son fils en descendant du cabriolet :

— Ce petit blanc est un charmant garçon.

Yves s'épanouit, délivré de l'ambiance trouble qui l'enfonçait dans un fatalisme amer.

Pendant le déjeuner, il se tait, contemple et écoute. La salle est vaste, sans luxe. La table pourrait contenir une trentaine de couverts pour les repas de *bouquets-de-fête* où l'on chante au dessert les couplets de circonstance. Deux servantes assurent le service. L'une très leste, à peine adolescente, l'autre épaisse, tassée par l'âge. Zénaïde, la *da* (17) porte un costume que l'on ne voit plus guère, le même qu'arboraient autrefois les esclaves favorites et les affranchies. Sa longue *jupe-à-bambous* grimpe jusque sous les seins. Un collier de grains d'or brille sur sa chemisette de mousseline. Des *z'épingles-tremblantes* retiennent les plis de son *mouchoir-en-l'air* et les *z'anneaux chenille* encadrent sa figure toute en

(16) Gentilhomme.
(17) Nourrice.

bosses, pareille à une *noix-coco-macaque* bien luisante. Souvent, un convive lui chuchote un mot à mi-voix. Elle s'épanouit. Dans son empressement, on devine la fidèle cajolerie d'une nourrice qui ne se décide pas à voir grandir ceux qu'elle a bercés. Les plats s'ajoutent aux plats : *acras de titiris* (18), salades de palmistes, daubes onctueuses marinées dans les aromates et le piment-fleur. Les *figues-makouenga* et les mangues-divines débordent des corbeilles.

Yves se prend à envier une telle abondance, richesse éternelle que le sol fertile prodigue sans compter. Le jeune homme, qu'un farouche besoin d'indépendance a poussé à s'expatrier, éprouve un secret bien-être à se retrouver soudain en France, dans une France attardée qui demeure courtoise et contente.

Les créoles savent aimer la vie. Ils en dégustent les moindres parcelles. Mais, pour travestir les plus simples événements en plaisirs sans cesse renouvelés, il faut avoir pratiqué leur existence patriarcale. Ils ne sont point blasés. Leur âme, qui baigne dans l'éclatante lumière, reste ensoleillée.

Les Desmasières évoquent les anciennes lignées provinciales, solides et saines. Le père a gardé le menton volontaire de son ancêtre, un cadet de Vendée, qui s'en vint cultiver l'indigo sous le règne de Louis le Bien-Aimé. Le climat des tropiques et les alliances ont lentement transformé la race originelle. Le teint clair est devenu mat, l'accent rocailleux s'est adouci, la charpente massive s'est affinée. Les trois filles du maître de maison incarnent le type de beauté créole, tout de charme tendre et d'attitudes harmonieuses. Mme Desmasières devait avoir, à vingt ans, cette chair de nacre et ces formes parfaites. Son éclat s'est fané très tôt; les nombreuses maternités ont laissé sur ses traits une expression de passivité heureuse. Tout petits, ses fils ont dû courir les

(18) Briguets de minuscules poissons.

bois avec les négrillons. On les devine rompus aux sports, fiers de leur force. Une joie franche explose sans motifs apparents, parce que la canne pousse dru et que les armoires sont pleines. Yves ne veut plus penser à rien. Tout lui semble net, facile. Cependant, cette félicité qui l'entoure n'est point venue par miracle, et les choses lui révèlent, à leur façon, les étapes successives de la famille.

L'habitation n'a pas toujours été cette spacieuse demeure. Primitivement, elle ne comprenait qu'un étage. Elle s'est améliorée à chaque génération. L'une suréleva le bâtiment principal, la seconde ajouta une salle, la troisième un pignon. La chambre à bain s'est transformée en piscine d'eau courante, une haie de lauriers-roses dissimule le verger. Au salon, les meubles en fine vannerie, tressés à la manière caraïbe, parlent encore des mauvais jours. Pendant la Révolution, les cultures furent détruites. Les noirs précipitèrent les meubles au feu en dansant autour une bamboula frénétique. L'ouragan passa. On remplaça les brocards par les indiennes, le bois précieux par les roseaux, et les lianes refleurirent autour de la varangue.

Lorsque la chaleur s'apaise, Pierre Desmasières emmène son hôte causer sous la charmille. Ils sont seuls. Accoudé au guéridon aux rafraîchissements, qu'un menuisier de village tailla dans une pièce de ouacapou, le créole dévoile ses projets, par bouffées, en fumant son cigare.

Le directeur de sa succursale de Trinidad est gravement malade. Yves devra partir le remplacer. Il a quarante-huit heures pour boucler ses malles et retenir sa place pour le prochain courrier.

Le jeune homme n'est pas surpris. Depuis hier, il attendait sa chance. Il discute, cite des chiffres, des noms, très calme, soudain pleinement rassuré sur lui-même.

La route est déblayée. Semblable à la plupart des Bretons, Yves suit obstinément son chemin, butant sur

l'obstacle sans le contourner. Maintenant, il n'a plus de raison pour s'arrêter. Il ira tout droit. Il avait besoin d'une volonté extérieure pour le débarrasser de cette femme-liane qui l'étouffait en l'enlaçant... Il l'aurait quittée, puis reprise Il se serait enlisé comme Labaussaye et pas mal de copains.

Et, sourdement, Yves pense à Cristalline.

— Chère doudou, qui devenait une habitude pesante!

Il revoit la case, le lit à colonnes, la nuque ferme et dorée de sa maîtresse. La chair étreinte d'un obscur regret, il s'apitoie sur le chagrin de la Martiniquaise, sur ses flambées de colère et sur ses sourires trempés de sanglots. Une émotion à fleur de peau le saisit, juste assez pour qu'il ne rougisse point de son ingratitude.

Pierre Desmasières, soupçonnant le tumulte de sentiments qui agite soudain son employé, l'entraîne à travers les allées. Le décor du jardin les prend et les rapproche. Tous deux rejoignent sur la terrasse Man-Dou, à demi somnolente au creux d'une berceuse. Une paix exquise tombe des branches. Le ramage des oiseaux bourdonneurs se confond avec le bruit mouillé des filaos. A perte de vue, la campagne étend son désert d'émeraude. Le Morne-à-Cabris dessine, à gauche, sa croupe ronde. Les champs de canne ondulent. Plus loin, la broussaille sauvage forme un immense tapis aux tons dégradés. Les montagnes limitent l'espace et enchaînent l'esprit.

Pierre Desmasières désigne les hameaux enfoncés dans les futaies. Ainsi dressé, dans le soir, il a l'air de quelque féodal débonnaire dont les souvenirs se mêlent aux contours du paysage. Il s'est fiancé sous ce boqueteau de combarils. Ses fils ont joué sous cette *case-à-vent* (19), où, à quinze ans, il guettait les ramiers. Cette vallée fut défrichée par son arrière-grand-père. Le petun s'est transformé en tabac-du-diable, les pommiers-Cythère sont dégénérés, mais, dans le bassin, creusé par les es-

(19) Case construite dans les champs pour s'abriter en cas de cyclone.

claves, le pâtre mène encore son troupeau s'abreuver. Yves songe :

— La Martinique est bien belle à travers le bonheur des autres...

Brusquement expansif, il se tourne vers Man-Dou, qui l'encourage, et murmure, presque malgré lui :

— Vous m'avez sauvé!

Et, d'un coup, il jette par-dessus bord, comme un mauvais lest, les confidences qui l'oppressent.

Il dit son ennui de pauvre diable, qui trompe sa lassitude au fond des cocktails, en compagnie de fonctionnaires aigris par leurs chétifs appointements. Pourtant, il s'était embarqué plein de bonne volonté, désireux de ne pas piétiner sur place dans un vieux patelin encombré. Il s'est heurté, au delà des océans, aux mêmes hypocrisies, aux mêmes insanités politiques, aux mêmes luttes de castes, avivées encore par des rivalités stupides d'épiderme. Alors, il a usé son attente avec une fille de la rue des Amours.

— Ces jeunes Européens, tous pareils, reprend Desmasières. Ils s'en vont sans savoir, le crâne bourré de romans fantaisistes. Les coloniaux, de passage dans la Métropole, évitent de les renseigner. Ils mettent leur vanité à dissimuler leurs difficultés du début. S'ils ne réussissent pas, ils en accusent leur bilieuse hématurique ou le paludisme. Pourquoi, au lieu de farder la vérité, n'avouent-ils pas : Eh bien! oui, expatriez-vous, si vous avez le courage d'être patients. La grande misère du Français moderne, c'est sa hâte jouisseuse. A peine a-t-il semé, récolté, qu'il disperse ses biens et rentre à Paris. C'est un colon provisoire. Il n'a pas le temps de comprendre la terre. Il cultive, arrache et s'en va, après avoir infligé des bâtards aux négresses et donné aux indigènes des rudiments incohérents de civilisation, qui déroutent sa logique d'enfant. Les noirs ont besoin d'une amitié autoritaire, vous les grisez de vagues utopies qui

les enfoncent dans une médiocrité nouvelle. Il faut, pour coloniser utilement, abandonner l'individualisme forcené, de plus en plus en faveur dans nos classes dirigeantes. Un but uniquement utilitariste est toujours de pauvre envergure. Les véritables créateurs sont des idéalistes volontaires. Ils ont une foi... Et puis, un colonial devrait se marier avant de monter sur le bateau. Il n'aurait pas la même impression de dépaysement auprès d'une femme, qui impose ses coutumes natales, avec la puérile ténacité de son sexe, sous n'importe quelle latitude. Les enfants achèveraient ensuite de l'enraciner sur le sol nouveau.

Jadis, nous avons planté notre patrimoine exotique pour nos fils. La tradition est bonne; les Anglais ne l'ont pas perdue. A Trinidad, où vous allez vous établir, Plesguen, vous admirerez la force d'un peuple qui sait s'accrocher au terrain conquis. Mais les Anglaises n'ont pas peur de partir. Elles emportent leur patrie avec elles partout où elles peuvent fonder leur home... Quand les bourgeois de France ne s'efforceront plus d'inculquer aux héritières qu'ils dotent la crainte de l'inconnu et l'horreur du risque, nous aurons fait un pas en avant.

Yves médite sans répondre.

Un *ka* (20) monotone rappelle les travailleurs égaillés dans les champs. Ils s'en reviennent par groupes sous le ciel rouge. Un attelage de bœufs les suit pesamment. Hommes et bêtes se rapprochent avec la même flâneuse lenteur. Il n'y a qu'eux de vivants sous l'horizon. Parvenu au bord de la terrasse, le commandeur soulève son chapeau *bacoué*.

— Bonsoir, notre maître.

— Bonsoir, mon fi.

Un par un, les faucheurs de canne découvrent leur chevelure laineuse. Des coutelas pendent à leur côté.

(20) Tambour.

De grands sourires blancs éclairent leurs faces rudement équarries. Man-Dou, penchée, agite ses mains :

— Bon appétit, mes amis.

Au seuil des paillotes, la soupe *pois-z'yeux-noirs* fume dans les marmites.

THÉRÈSE HERPIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Fontainas : *Mes souvenirs du Symbolisme*, Nouvelle Revue critique. — Charles Maurras : *Les Princes des Nuées*, Jules Taillandier. — Fagus : *Lettres à Paul Léautaud*, La Connaissance. — Léon Riotor : *L'Hôtel de Ville*, Hachette. — Hector Talvart : *La Fiche bibliographique française*, Jean Foucher à La Rochelle. — *Anthologie des Prosateurs nés entre 1870 et 1880*, Les Marges. — *Nouveaux conteurs nés entre 1894 et 1901*, Les Marges. — Charles-Louis Philippe : *Lettres à sa mère*, Gallimard.

Stendhal aimait fort les Mémoires. Les *Méditations*, les *Orientales* et *Atala* l'ennuyaient également, mais il ne se lassait pas des livres où des hommes qui ont ouvert les yeux sur la comédie d'ici-bas fixent leurs souvenirs. Tout comme Stendhal, j'aime de tels livres. Il est bien rare qu'un homme, en se tournant vers son passé, ne cueille en son esprit les images de quelques originaux, plus étranges que les personnages mêmes des romans. Les hommes réels ne sont pas astreints à la vraisemblance. Ils peuvent à plaisir laisser le génie de l'Absurde se complaire en eux. De véridiques Mémoires nous rappellent de quelle fantaisie est tissée la réalité. Mais ces livres où les écrivains se proposent simplement d'appeler des images de leur vie réelle n'expriment-ils pas assez souvent leur plus intime et plus fraîche poésie? Faire surgir en soi son passé, c'est imaginer et c'est rêver beaucoup plus qu'on ne le croit ; c'est chercher son image idéale dans les événements qu'on a vécus et c'est réveiller au plus profond de soi, nostalgiques et mélancoliques, tous ces désirs qui furent ailés et qui cependant « n'ont pas fui ».

Aujourd'hui M. André Fontainas (**Mes souvenirs du Symbolisme**) fait revivre sous nos yeux la période symboliste, séparée de nous par l'écroulement du monde, toute proche cependant, car sous des formes nouvelles l'influence des Baudelaire et des Rimbaud est plus vivace que jamais.

Il faut croire qu'il est des dates privilégiées dans l'histoire

des Lettres. S'être éveillé à la vie artistique vers 1885 dut être une grande faveur, puisque tous ceux qui connurent pareil destin ont gardé une ardeur que nulle déconvenue ne saurait flétrir.

Le ton de M. André Fontainas est le même que celui de Th. Gautier évoquant avec un frémissement sacré la griserie des jeunes romantiques enrôlés sous la bannière d'Hernani. « Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs : on était fou de lyrisme et d'art », nous dit Gautier.

Voyez à son tour M. Fontainas parler de l'enthousiasme de ceux de 1885.

Ah ! cette période est demeurée à jamais divine aux yeux de ceux qui, d'entre les jeunes gens de ce temps-là, ont survécu. Ce fut une ère de faste incomparable.

Oui, 1830 et 1885 sont deux grandes dates d'enthousiasme et jamais, pour parler comme Gautier, « la sublime folie de l'art » ne s'empara si impérieusement des jeunes esprits.

Heureux les jeunes romantiques de 1830 et heureux les jeunes symbolistes de 1885, qui purent laisser s'épanouir en eux toutes les ferveurs et nouèrent tout à loisir de leurs mains ingénues et savantes d'étranges fleurs de rêve, longtemps cultivées aux serres de l'âme !

Je songe à une autre génération, qui, happée à vingt ans par la plus cruelle étreinte du réel, reçut une inexorable révélation de l'homme et de la vie. Prise ensuite dans le chaos d'après-guerre, elle se sentit enveloppée d'un vertige d'absurdité et se vit livrée tout ensemble à l'appel de toutes les négations et à une sorte de frénésie glacée d'exister.

Dussent périr toutes les œuvres symbolistes, on est certain, après avoir lu les souvenirs de M. Fontainas, que le symbolisme laissera un impérissable exemple. Nul ne saurait contester à ceux de 1885 leur magnifique désintéressement. D'une manière plus ou moins obscure, les symbolistes sentirent qu'aux temps où nous vivons, le rôle essentiel du Poète est d'être parfaitement détaché en esprit de tout ce que cherchent âprement les autres hommes. Tous comprirent que le lot du poète est cette part éternelle de l'activité humaine qui est au-dessus de ce qu'expriment les mots « moral » et « social », ou même égoïsme et altruisme ; activité qui, en un sens, est luxe pur et ce-

pendant précieuse entre toutes, car son anéantissement serait la pire des catastrophes. Des mots comme contemplation, extase, rêve, adoration, laissent entrevoir ce que je veux dire. « C'est une gloire de rêver », a dit Baudelaire qui connaissait le sens des mots. J'insiste un peu sur ce point pour dire que je suis d'accord avec M. André Fontainas lorsqu'il se révolte contre ceux qui jugent stérile l'effort symboliste, parce que les poètes d'alors tournèrent l'épaule à la vie. Comme s'il était possible d'être jamais en dehors de la vie ! Au vrai, l'effort pour se détourner de la vie représente l'effort vers des styles de vie plus rares et plus subtils. L'effort pour se détourner de la vie se solde par la création de nouveaux types de vie, c'est-à-dire par un enrichissement de la vie. Qui enrichissait la vie, du bourgeois romain qui s'enlisait dans son fade bien-être, ou de l'âpre ascète qui allait chercher l'extase dans le désert ? C'est bel et bien celui qui se détournait de la vie et la reniait qui lui donnait une neuve saveur. Mais aujourd'hui, la philosophie de l'homme de la rue s'est imposée à tous les esprits et l'insignifiant gigolo qui vient de rouler à 100 à l'heure est tout porté à croire que Spinoza et Thérèse d'Avila sont auprès de lui des gens qui n'ont point vécu.

Tout en rapportant ses souvenirs, M. André Fontainas essaie d'indiquer les grands caractères du symbolisme. Tâche dont il sent lui-même la difficulté et l'arbitraire ! De multiples courants se croisent dans une époque, créant par leur fusion une sorte d'atmosphère que l'on sent intuitivement plutôt qu'on ne la définit exactement. M. Fontainas montre bien qu'avant tout, le symbolisme fut un certain tour de sensibilité. Pour être symboliste en 1885, il fallait d'abord sentir en soi l'impossibilité de se placer dans l'attitude d'un disciple de Zola ou dans celle d'un continuateur du Parnasse, et également l'impossibilité de revenir au lyrisme oratoire de Hugo et à l'étalage des passions à la Musset ! M. Fontainas a tout à fait raison de montrer que les symbolistes ne songeaient pas du tout à se constituer en école. Une des tendances les plus impérieuses du symbolisme, c'était bien que chacun devait jouer l'aventure artistique à titre personnel, inventant à son gré ses modes d'expression, se frayant ses propres routes à ses risques et périls. La ressemblance entre les divers symbolistes provient d'une communauté

d'admiration pour certains maîtres et d'une communauté de répugnances. M. Fontainas, pour son propre compte, donne du symbolisme la plus large définition qui puisse être, si large que symbolisme devient l'équivalent de lyrisme et d'élévation de l'âme. « Le symbolisme, nous dit-il, se confond avec l'universel Amour ». Avec une telle définition, le symbolisme est assuré de ne pas périr, mais il devient un peu malaisé de lui donner une originalité et ses caractères qui le distinguent.

Mais que d'anecdotes curieuses et captivantes ! Que de portraits séduisants ! On verra s'évoquer dans le livre de M. Fontainas la tumultueuse agitation des petites revues symbolistes et décadentes ; on prendra une vue nette de l'ouvrage où Charles Morice définissait les nouvelles tendances. Des pages d'un vif relief nous campent Barbey d'Aurevilly, le magnifique Connétable des Lettres, et Villiers de l'Isle-Adam, prestigieux et miséreux. (Il faudrait cependant regarder d'un peu près les extraordinaires titres de noblesse que s'arrogeait Villiers.) Parmi les poètes symbolistes, M. Fontainas essaie de mettre en toute particulière valeur M. Henri de Régnier, qui lui semble ne pas jouir de toute la gloire qui lui reviendrait légitimement. Sur Verlaine, des lignes pénétrantes : « qui a pensé qu'il fût humble s'est trompé ». Voici Debussy se livrant à une critique aiguë de l'art wagnérien et de sa prétention à la synthèse des arts. Voici Rodin reprenant M. Fontainas pour s'être écrié : « Quel vilain temps », la Nature pour Rodin étant toujours belle... Voici Henri Poincaré avouant son amour pour Mallarmé, « qui a ajouté quelques certitudes à ses notions sur le rythme qui est en tout et partout ».

Sans doute, on pourrait discuter longuement avec M. Fontainas sur les caractères du Symbolisme, sur la qualité des diverses influences qui l'engendrèrent, sur la part exacte des différents acteurs qui assurèrent la victoire du mouvement : l'histoire du symbolisme est en train de se faire, tout cela arrivera à se mettre en place et la contribution de M. Fontainas à cette histoire sera considérée comme fort intéressante.

J'ai sous la main le magistral livre de M. Charles Maurras : « **Les Princes des Nuées** », et je me sens intimidé à la pensée d'en parler en quelques lignes. Pour dominer l'ample et puissante personnalité de M. Maurras, il me faudrait prendre du recul et aller chercher loin quelques-uns de mes points de repère.

Le travail serait d'autant plus délicat que, pour aborder M. Charles Maurras, il me faudrait d'abord détruire cette image assez simple que s'est forgée de lui un public qui juge vite et ne voit que le rude et obstiné lutteur. M. Maurras est classique au même titre qu'un Racine et un Gœthe portent en eux le classicisme comme leur destin. Car il y a un classicisme superficiel qui est l'adhésion plus ou moins arbitraire d'un esprit aux idées dites classiques, et il en est un autre qui est lié à l'apparition dans le monde de certains types humains pour qui le classicisme est une nécessité interne. J'aimerais esquisser sous le masque de M. Maurras les grands traits de l'homme classique. Je verrais d'abord une étonnante diversité de dons, ce qui fait que de tels esprits sont sollicités par de multiples pentes. Je verrais ensuite l'effort pour n'être pas victime de cette diversité, l'effort pour n'en rien perdre et l'effort pour la dominer. De cela naissent souplesse et pouvoir d'utiliser au gré du vouloir tel don ou tel autre. Le classicisme maurrassien est la loi dont a besoin, pour être heureuse et pour arriver à son total épanouissement, une nature diverse et riche qui veut tirer le parti le plus grand de sa diversité et de sa richesse.

La Préface des *Princes des Nuées* me semble un des chefs-d'œuvre tout particulièrement significatifs de M. Maurras. Il s'y peint avec une souveraine aisance dans la magie de sa diversité, discrètement et fermement tenue en main par une souple volonté.

Rarement M. Maurras nous a donné une prose aussi achevée, à la fois plastique et dansante, preste et ferme, ailée et équilibrée, alerte et disciplinée, allègrement chargée de jeunes senteurs et légèrement palpitante de secrets frémissements. Elle se joue tantôt sur les cimes, tantôt parmi les images familières et vulgaires, unissant la dialectique à la poésie et la poésie au divin sourire de l'intelligence. Il est d'ailleurs curieux de voir apparaître des éléments métriques dans cette prose qui donne tout particulièrement l'impression de cette liberté qui naît d'une discipline parfaitement infusée dans tout l'être. Voyez ces deux octosyllabes si magnifiquement couronnés par un miraculeux alexandrin en forme de trimètre :

Point de stupeur, point de folie,

ni torpeur, ni extravagance,
un pas rapide et cadencé sur un sol ferme.

Je suis étonné de voir ce qu'il y a aux profondeurs de M. Maurras d'allégresse, de gaîté, d'ironie enjouée et somme toute d'optimisme. Oui, M. Maurras, qu'on adopte ou qu'on rejette ses doctrines, m'apparaît comme un combattant au cœur joyeux. Il sait que cette terre n'est qu'un minuscule canton de l'Univers infini, une goutte de boue perdue dans l'immensité, mais il ne s'en désole pas. Ayant vu la condition exacte de l'homme, il la prend telle qu'elle est. Ayant accepté une fois pour toutes l'ordre du monde, les lois de l'Univers et de la vie, il s'aperçoit que le terrestre séjour ne manque ni de beauté, ni de variété. Des hommes qui, selon l'expression de Dante, n'auraient pas perdu le bien de l'Intelligence feraient aisément de leur vie un pèlerinage de bonheur. La page 11 de la Préface est un hymne lyrique à la Terre, d'une mâle et insinuante beauté. Cela nous change des vagissements indécis de la sempiternelle Inquiétude. Pour M. Maurras, les malheurs présents des hommes naissent de leurs erreurs intellectuelles. Apprendre aux hommes à bien penser, à rejeter ces Nuées qui ont enfanté « les trois quarts des guerres depuis 1789 », c'est les délivrer et les rendre à cette vie heureuse qui naît de la justesse de l'esprit.

Le titre du livre est plaisamment emprunté à Baudelaire. Il évoque également la célèbre pièce où Aristophane s'attaque aux sophistes. Mais plus encore qu'aux *Nuées*, n'est-on point porté à songer à une autre pièce d'Aristophane, *Les Chevaliers*, où l'audacieux rieur d'Athènes dessine de grotesques portraits du démagogue Cléon et de son adversaire le charcutier, luttant à qui mieux mieux en fait de promesses extravagantes aux citoyens d'Athènes ? Encore une fois je ne songe point ici à examiner les idées de M. Maurras, ni à me demander si j'approuve ou si je blâme ses attaques contre les individus qu'il nous jette en pâture. Mais je constate que si j'efface les noms individuels, je possède une galerie de portraits satiriques que je suis heureux de placer dans ma bibliothèque à côté des *caractères* de La Bruyère. Sur le problème essentiel posé par M. Maurras, à savoir le rapport des « Nuées » et du réel, je me sentirais bien quelques velléités d'argumentation. Mais je serais obligé d'introduire mon lecteur dans un dédale de perplexités. A quoi bon ? Pour tous les pro-

blèmes de l'action, ne pas trop raffiner est peut-être sagesse.

Savez-vous que nous possédons en notre époque de vitesse, d'affaires et d'absence de loisir un épistolier savoureux ? Cet épistolier n'est autre que le poète Fagus. M. Paul Léautaud, ami de Fagus, a eu la bonne idée de réunir en volume les lettres que Fagus lui écrivit et nous lui en sommes tout à fait reconnaissants. La préface de M. Léautaud est vraiment un morceau exquis. Il nous fait de Fagus un portrait spirituel et ému qui nous donne pour lui vive sympathie. De Fagus, il aime la franchise, la simplicité, le désintéressement et le parfum d'originalité propre à l'homme qui vit à l'écart, uniquement occupé de se plaire à lui-même et de suivre sa fantaisie. Et comme elle paraît piquante, l'amitié de ces deux hommes dont l'un est croyant, royaliste et patriote, et l'autre mécréant et sans nul respect pour l'institution politique et sociale. On prend plaisir à se les imaginer à la fois inséparables et en perpétuel désaccord, mais liés l'un à l'autre par leur gaîté, leur besoin de rire de tout et d'abord d'eux-mêmes.

Quelle verve dans ces lettres de Fagus ! Quelle gaîté de bon aloi ! Quel mélange de sérieux et de gouaillerie ! Quelle belle langue, pleine de verdeur et d'esprit ! Et ce piquant qui naît de ce que Fagus sent son intelligence en désaccord sur toutes questions avec celle de Léautaud, alors que les tempéraments profonds se sentent secrètement accordés. Il y a plaisir à lire ces lettres où apparaissent tous les mouvements d'humeur d'un esprit vif, alerte, primesautier, à la fois naïf et raffiné et qui nous permet de penser qu'il est encore en France du naturel et de l'esprit.

Maints ouvrages se pressent sous ma main. Vous passerez un instant fort agréable à lire **l'Hôtel de Ville** de M. Léon Riotor. Petit livre fort alerte, très vivant et heureusement visité par l'humour. Et quand, sous la direction aimable de M. Léon Riotor, vous aurez pénétré dans les arcanes du bâtiment où officient nos édiles, vous mettrez ce livre dans le rayon même où figure le Père Ubu.

Il convient de louer M. Hector Talvart pour tout le soin érudit qu'il apporte à éditer **la Fiche bibliographique française**. J'ai en mains les fiches cartonnées consacrées à Marcel Proust, Paul Valéry, Victor Hugo, Erckmann-Chatrian, Georges Duhamel, et ce sont d'excellents instruments de travail.

Les *Marges* qui, par les bons soins de MM. Henry Charpentier, Louis Mandin et Guy Lavaud, nous avaient donné une *Anthologie de la Poésie d'aujourd'hui*, nous apportent deux nouveaux recueils, intitulés **Douze prosateurs nés entre 1870 et 1880** et **Nouveaux Conteurs nés entre 1894 et 1901** qui doivent figurer dans la bibliothèque de tous les lettrés. Et puis ils verront avec quelle crânerie M. Denis Saurat, dont j'ai déjà signalé le talent, examine Alain, M. Thibaudet et M. Mauriac. Je signale enfin avec une insistance toute particulière **les Lettres à sa mère** de Charles-Louis Philippe. C'est naïf et émouvant au possible. Et comme on a le cœur serré en lisant ces confidences d'une vie étroitement contrainte par les exigences matérielles ! Il faut voir Charles-Louis Philippe décompter ses maigres dépenses, tout heureux de pouvoir s'offrir des repas à 24 sous et une lampe à pétrole de 21 sous !

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Henri Dalby : *Pleine Terre*, « à la Jeune Parque ». — René Kerdyk : *Sentiments*, « Librairie de France ». — Henri de Lescoët : *Ciels peints*, « l'Ermitage ». — Léon Riotor : Spicilège (1878-1928), Figuière. — Edouard Silva : *Les Voluptés*, Figuière. — Gaston Couté : *La chanson d'un gas qu'a mal tourné*, Eugène Rey. — Joachim Gasquet : *Des chants, de l'amour et des hymnes*, Flammarion.

Le premier recueil de poèmes que M. Henri Dalby a publié, voici environ six ans, *Poèmes de la Vie Morne*, avait arrêté mon attention par la franchise du ton et la simple évocation de pensées et de paysages au moyen d'images toutes naturelles et hardiment juxtaposées. Les qualités de son recueil nouveau, **Pleine Terre**, sont d'un ordre analogue. Cependant dans son plan d'ensemble, la portée du volume me paraît moins nettement définie. Aux premiers poèmes il semble que se développe un hymne à la beauté et aux puissances secrètes de la terre, les paysages se multiplient ; c'est le voyage, c'est la promenade aux champs, au bois, au bord de la mer, dans la ville également, et, par analogie, souvent des paysages intérieurs, des souvenirs, des ambitions lassées, l'attrait de la gloire, l'approche fatale de la mort. Le poète médite, chaque fois, au cœur de son sujet, accueille les suggestions de la lumière, du vent ou de sa tristesse intime. Il n'est point amer, il ne se désole ni ne regrette ; il constate la brièveté des joies ter-

restres, sans songer, croirait-on, à s'en étourdir. De poème en poème, on éprouve la sensation d'être averti que tout finit et que tout déçoit. M. Dalby manque de sérénité ou de confiance dans le sentiment de continuité de la race se transmettant l'existence de génération en génération, et plus encore dans la décisive effusion des paroles et du chant dont les poètes accroissent le trésor lumineux des grandeurs humaines.

La plupart des poèmes, pris isolément, menés au gré d'une pensée réfléchie et sévère, sonnent d'un son grave et discret, avec leurs vers mesurés, serrés, précis, dépourvus de rime et dédaigneux d'envolée. Mais le rythme et la couleur n'en sont guère renouvelés ; il en résulte une impression regrettable de monotonie. Le talent de M. Henri Dalby est hors de cause, on n'en saurait douter ; il lui manque une souplesse et quelque éclat, la clarté et l'ombre y sont trop uniformément répandues sur toutes les surfaces sans exception.

Le ton désinvolte dans lequel souvent M. René Kerdyk enveloppe sa sentimentalité et sa mélancolie lui est suffisamment personnel pour doter ses poèmes d'un mérite particulier. Les plus beaux poèmes de son recueil nouveau, **Sentiments**, confirment cette impression lorsqu'ils sont bien venus, c'est-à-dire chaque fois que le poète a eu la patience de les mener, discrets et secrètement émus, jusqu'au bout, sans tout à coup s'aviser, en homme de théâtre et de journalisme ironique, qu'il importe de n'être pas dupe. Dupe de quoi ? Sans doute, de ce qui le domine et l'imbibe, de ce qu'il chante, cependant, de son propre aveu (à moins qu'il n'ait voulu que le titre même de son livre fût une ironie ?) : ses sentiments, les grands sentiments, vieux, éternels, bafoués, à quoi nul n'échappe tout entier, l'amour, l'amitié peut-être, l'affection de ses proches d'esprit ou de cœur, la passion du beau. Il faut lire la courte suite intitulée *Maison de Santé*, et plusieurs des morceaux sur lesquels le recueil se termine, pour goûter ces discrètes effusions de tendresse et ces appels d'âme sincère qui s'abandonne à ce qu'elle éprouve de profond, de douloureux ou, tout au moins, de grave même dans l'espoir, même dans la joie. Certains paysages aussi sont ravissants : notations vives, fraîches, souvent chantantes et rappelant par la spontanéité de certains détails tels dessins ou peintures de Raoul Dufy. Pourquoi faut-il par moments qu'un croquis alerte et juste soit

faussé par une saillie, spirituelle ou non, qui en ternit soudain la pureté ?

Ciels Peints, « poèmes précédés de stances inédites de Fernand Mazade », stances vives et charmantes, et les poèmes de M. Henri de Lescoët, jeunes, frais, clairs, mouvants, d'où la personnalité de l'auteur ne se dégage pas encore tout entière. Il guette, semble-t-il, surveille, étudie ce qui autour de lui se porte le mieux, il craint de n'atteindre pas aux suprêmes élégances qu'il envie à des amis, à des aînés. Il y a, cependant, dans la manière alerte de M. de Lescoët, dans son ton printanier et enjoué quelque chose qui vibre partout où il ne se laisse pas déchoir par un penchant au plus facile dont il faut qu'il se gare. Au fond, j'aimais mieux son premier recueil, *Tes yeux ont la clarté*... : on y trouvait peut-être plus de gaucherie, mais, à mon gré, une spontanéité plus ingénue.

Cinquante années de production poétique, M. Léon Riotor a raison d'en être fier, et c'est à bon droit qu'il en extrait de quoi former, bien modestement d'ailleurs, le plus intéressant **Spicilège**. Sur bien des points de théorie esthétique, sur l'essence même de ce qu'est ou doit être la poésie française, nous ne serions, je crois, pas complètement d'accord. Si je n'accepte pas le point de vue où il se situe, je me flatte de le comprendre, et, en tous cas, même si je ne l'apprécie pas à sa valeur, je le respecte et je l'admets En somme, M. Riotor croit que la pensée est souvent l'expression, sinon populaire, mais de ce qu'on a si bizarrement appelé depuis quelques années « le Français moyen », est à la source, et même est la féconde ressource du poème. Cette manière de voir n'est peut-être pas très éloignée de celle de Victor Hugo ; seulement les ailes de Victor Hugo l'emportaient en plein azur et il hantait, qu'il le voulût ou non, des altitudes où il est difficile à qui que ce soit de le rejoindre. Certes, M. Riotor n'affiche pas une prétention aussi démesurée. Il est direct, il est sagace, et ne songe pas à se donner pour autre qu'il n'est. C'est là un mérite discret non moins que rare, et dont il est permis de se faire honneur. M. Riotor songe à l'école, aux petits, aux souffrants, aux destinées du pays, il n'est pas détaché des soucis de la vie sociale, immédiate et de chaque jour, mais, toutes ces observations présentées, je ne fais aucune difficulté de lui reconnaître, dans la sphère qu'il s'est choisie, un talent sincère, pur et parfois

émouvant. Les poèmes inspirés par la guerre, où M. Riotor s'est montré si vaillant, héroïque, ont une ampleur de sentiment très particulière et un mouvement rare d'énergie, mêlée à beaucoup de tendresse.

Dans mon exemplaire du recueil **les Voluptés**, publié par M. Eugène Figuière, je trouve la carte personnelle de l'auteur : *Edouard Sylva, administrateur du Casino de Deauville.* La présence intempestive de cette carte ne me rendra pas injuste : M. Edouard Silva ne manque pas d'une certaine verve poétique ; sa mélancolie est sensible, et, tout en se satisfaisant volontiers de formules faciles ou de redites, par instants son éloquence monte au pathétique et sa souffrance est sincère.

La Chanson d'un Gas qu'a mal tourné est précédée de quelques pages introductives par M. Henri Bachelin. L'auteur, nous apprend-il, Gaston Couté, beauceron, est mort âgé de trente ans, en 1911. C'est la première fois que sont réunis en volume ses poèmes et ses chansons de patoisant. M. Bachelin salue en lui un poète véritablement rural, parce que, dit-il, vivant lui-même les mœurs rurales, il n'a pas même songé à les décrire, il les chante ; « il n'a pas à construire le milieu, il le suggère ». Ce genre de poésie populaire où l'auteur renonce au parler correct pour imiter les intonations désuètes ou fautives des rustiques serait fort bon, si le poète écrivait ainsi spontanément, mais je ne puis m'empêcher d'y sentir de l'affectation, une recherche factice de langage peu sincère, mais propre à détourner l'attention de ce qu'il charrie en son cours de sentiment médiocre et de lourdeur dans l'expression. D'ailleurs, M. Bachelin lui-même en fait la remarque, souvent ces vers sont disparates ; dans celui-ci, qu'il cite pour le principe : « *Soyez ben méprisab's pour que l'on vous adore*....., le second hémistiche, dit-il, tout en français, jure avec le premier ». Que Balzac ait fait pis n'importe pas. Il suffit à prouver combien le parti pris de patoiser demeure un artifice, une convention insoutenable à la longue. Par endroits, l'inspiration est fraîche et plus heureuse.

Précédés de l'émouvant et très juste discours que prononça à l'inauguration du monument Gasquet M. Louis Bertrand, et d'une excellente étude biographique par Mme Marie Gasquet, voici **Des chants, de l'amour et des hymnes**, choisis judicieusement dans les recueils du poète défunt. Cette antho-

logie confirme bien ce que l'on sait de lui, cette générosité enthousiaste du cœur, cette ferveur fiévreuse en présence du beau et dans la joie de l'amour, cette conviction chaleureuse, communicative, à quoi nul n'aurait pu résister, le voulût-il, mais pourquoi l'eût-on voulu ? Approcher de Gasquet était s'illuminer, son aspect, sa présence ouvraient des sites de lumière. Son œuvre est une flamme, parfois les vents qui passent la tourmentent ou en fléchissent l'essor ; n'importe, elle est pure et fond peu à peu dans l'inaltérable azur où elle tend. Le choix présent constitue une belle introduction à la série si attendue des œuvres posthumes dont Mme Gasquet avec l'aide de M. Edmond Jaloux nous fait espérer la publication prochaine.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Martin Maurice : *Amour, terre inconnue*, Librairie Gallimard. — Henri Duclos : *L'abbesse*, Bernard Grasset. — Maurice Beaubourg : *Rousquiqui, Catherine de Médicis*, André Delpeuch. — Louis-Frédéric Rouquette : *La bête bleue*, J. Ferenczi et fils. — Henri Bachelin : *L'été de la Saint-Martin*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Charles Géniaux : *Les ravageurs de beauté*, E. Flammarion. — Paul Haurigot : *Court-circuit*, Emile-Paul. — A. Dubois La Chartre : *La jeune grecque*, Bernard Grasset. — Paul-Emile Cadilhac : *Les flambeaux éteints*, J. Ferenczi et fils. — Mémento.

Le roman de M. Martin Maurice, **Amour, terre inconnue**, a été accueilli avec la plus grande faveur par la critique. M. Paul Souday lui-même, se départant de son habituelle rigueur, au lieu de lui administrer une volée de bois vert, a brandi en son honneur, avec toute la grâce dont il est capable, un faisceau d'éloges ; et je reconnais bien volontiers que c'est un ouvrage très distingué. Le sujet choisi par M. Martin Maurice était scabreux, et il l'a traité avec beaucoup de tact. Il suffit de comparer *Amour, terre inconnue*, au roman de Michel Corday, *Les Révélées*, qui se proposait, lui aussi, de mettre en lumière l'importance de la volupté dans les rapports conjugaux, pour se rendre compte de la supériorité de M. Martin Maurice. Mais cela dit, et hommage rendu à la qualité rare du style de M. Martin Maurice, à la finesse de son esprit, j'avoue ne pas partager l'enthousiasme que son ouvrage a suscité. Cet ouvrage tient plus, il est vrai, de l'essai que du roman, à moins que la thèse ne s'y décèle. Les parties en sont balancées avec science comme pour

une démonstration, et le livre fermé on est plus séduit qu'ému, plus intellectuellement satisfait que sentimentalement entraîné et convaincu. Michel est un homme sain, mais maladroit, qui ne sait pas donner du plaisir à sa femme, Andrée. Andrée le trompe, en dépit de son honnêteté (comme l'eau va à la rivière) avec un certain Roland qui a recueilli toutes les confidences de Vénus, et l'adultère lui révèle qu'elle a des sens. Ayant rompu avec son amant — il est vrai trop exigeant, malgré sa légèreté — elle revient à son mari pour lui apprendre ce qu'il ignorait, et Michel, instruit, tient désormais avec avantage le rôle de Roland... Opération à trois temps, comme on voit, fort harmonieusement réglée, classique en outre, puisqu'elle reproduit celle même des amants de Longus, à cette différence près que ce n'est pas l'homme, mais la femme, ici, qui expérimente. Aussi bien, M. Martin Maurice a-t-il l'air de jouer avec son sujet au lieu de le prendre au sérieux. Comme il est lucide, et comme il est adroit ! Mais ne manie-t-il pas plutôt des automates qu'il ne nous montre et n'étudie des êtres humains ? Il est difficile, en tout cas, à un romancier d'entrer plus profondément qu'il ne fait dans l'intimité de ses personnages sans les rendre familiers aux lecteurs. Nous avons beau savoir, par exemple, qu'avant la faute qui l'illumine, Andrée *attend* que son mari la possède pour décider d'un achat ou arrêter le menu d'un déjeuner (et ce trait n'est-il pas un peu bien forcé et caricatural ?) ; nous connaissons mal cette femme ou ne connaissons d'elle que ce qu'elle peut avoir de commun avec des milliers et des milliers de créatures de son sexe ; et son alcôve a moins de secrets pour nous que son âme... Elle n'est pas caractérisée, non plus que Michel ou elle ne l'est que physiologiquement. Il y a, cependant, de l'observation, et de la meilleure, dans le livre de M. Martin Maurice. Mais on la dirait en marge d'Andrée, de Michel et même de Roland. C'est de l'observation de laboratoire, si l'on veut. Nous avons le résidu de l'opération chimique, mais nous ne voyons pas ce qui bouillonne dans l'alambic. Détail significatif, au surplus : on ne totaliserait pas douze pages de dialogue dans le livre de M. Martin Maurice, et encore les phrases prononcées par Michel, Andrée ou Roland se bornent-elles à l'expression des choses de l'ordre le plus courant :

— Que comptes-tu faire cet été ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ? ... etc...

— Quoi, t-il en la serrant contre lui, jamais rien ?

— Rien de rien.

C'est peu. Et si je suis de l'avis de Flaubert qui ne voulait pas que l'on fît tout dire aux personnages d'un roman, une telle discrétion ne laisse pas de me paraître, par son excès, confiner à la sécheresse. Le livre de M. Martin Maurice, que vous lirez car il en vaut la peine, m'a donné envie de reprendre, pour m'y égarer, des œuvres plus confuses ou moins bien tirées au cordeau ; moins ponctuées de points de repère, je veux dire piquées d'étiquettes ainsi que des allées d'exposition d'horticulture.... Je songe à *L'Epithalame* de M. Jacques Chardonne, en particulier, qui donne beaucoup plus pleinement l'impression de la vie conjugale que ce récit où il semble que les époux ne vivent que pour faire l'amour.

C'est un fort beau sujet que M. Henri Duclos a traité dans **L'Abbesse**, puisque ce sujet n'est rien de moins que la lutte, dans une femme, entre la tentation de la grâce et celle de l'amour. Thérèse, en effet, malheureuse en ménage, a vu son fils mourir en saint dans l'ancienne abbaye désaffectée de Founcalde dont elle est propriétaire ; mais, hantée par le rêve de rendre à cette abbaye son ancienne physionomie, elle périt dans un accident, au carrefour de la double destinée mystique et profane qui n'a cessé de rester ouverte devant elle... M. Duclos aurait pu écrire un livre admirable, mais il y a échoué, faute, me semble-t-il, de l'avoir assez porté en lui, et mûri. Il n'a pas suffisamment approfondi le problème qu'il abordait, et son récit est un peu évasif et languissant, qui exigeait un traitement plus dramatique. Telle qu'elle, *L'abbesse* intéresse encore, sans doute, et confirme les sérieuses qualités de son auteur.

M. Maurice Beaubourg, l'auteur de *La saison au Bois de Boulogne*, aime les promenades, les jardins et les squares, et c'est dans ces paradis populaires qu'il place le plus souvent l'action de ses livres. Telle est, cette fois encore, avec **Rousquiqui, Catherine de Médicis**, le décor qu'il a choisi ; et je veux voir dans ce choix même une indication, celle de confondre, en une idéale unité, les aspirations des représentants des classes les plus opposées de la vie parisienne. M. Beaubourg s'amuse, en virtuose, à raffiner jusqu'à la préciosité sur l'argot, et à faire, de « la langue verte », *dans la verdure*, le truche-

ment d'âmes enivrées de jeunesse et d'amour. Sa fantaisie lyrique est très amusante, très spirituelle... et un peu folle, comme il convient.

Aux admirateurs du regretté Louis-Frédéric Rouquette, l'auteur du *grand silence blanc*, je signale la publication de pages inédites de cet écrivain, préfacées par M. Claude Farrère : **La bête bleue**, suivie de **La grand'route du pôle**. *La bête bleue* compose une sorte d'hymne en l'honneur de la mer, et de la mer Méditerranée, en particulier, et *La grand'route du pôle* est le début d'un roman épique. Il y a de belles choses dans les espèces de strophes et d'impressions ou de pensées de *La bête bleue*, et *La grand'route du pôle* promettait d'être « une geste » fort émouvante.

Le héros de **L'Eté de la Saint Martin**, le nouveau roman de M. Henri Bachelin, n'est guère longtemps dupe de sa suprême illusion amoureuse, et il ne s'attriste pas beaucoup, non plus, sur la brièveté de celle-ci. L'ironiste fait du tort, chez lui, au sentimental ou s'applique à l'enterrer sous les fleurs d'un scepticisme disert, mais discret. Du roman de M. Bachelin, j'ai goûté surtout, du reste, la philosophie désabusée ou plus simplement le bon sens indulgent enveloppé d'humour. *L'Eté de la Saint-Martin* me semble un de ces livres qu'on écrit plus pour soi que pour les lecteurs. Ceux-ci seront peut-être déçus, en effet, que M. Bachelin n'ait pas assez tenu compte de leurs préférences.

Le nom d'Isidore Lechat ne figurerait-il pas dans le « prière d'insérer » du roman de M. Charles Géniaux, **Les ravageurs de beauté**, que le héros de ce roman, Bernard Marcillac, n'en éveillerait pas moins le souvenir du personnage de la pièce d'Octave Mirbeau. Comme Lechat le féroce, Marcillac l'impitoyable est, d'ailleurs, puni dans sa postérité, puisque son fils renonce à ce monde où il ambitionnait de le voir régner par les affaires, et entre dans un cloître. Mais on s'intéresse à la vivante peinture que M. Géniaux a brossée du spéculateur nouveau style qui dépose d'odieuses stations balnéaires à casinos et à palaces au bas de nos plus beaux rivages (ici, la côte d'Azur). Une des plus heureuses réussites de l'auteur de *L'Homme de peine*.

Le petit roman de M. Paul Haurigot, **Court Circuit**, est

un livre aimable, sans doute libertin, mais nullement obscène, et qui ne méritait pas l'interdit dont la censure belge l'a frappé. Mais on sait que cette censure irresponsable frappe à tort et à travers... J'ai suivi avec plaisir le comédien, en tournée dans l'Afrique du Nord, de M. Haurigot, et qui a l'air de se poursuivre ou de poursuivre l'image de la femme qu'il aurait pu être, à travers un double amour. Il y a là des notations fines, de l'humour et du sentiment, de la jeunesse.

On peut découvrir des analogies entre le cas de **La jeune grecque** de M. Dubois La Chartre et celui de l'Yvette de la célèbre nouvelle de Guy de Maupassant. Mais peut-être Hélène qui sent tout lui manquer d'un coup, et au moment de s'ouvrir à l'amour prend l'amour en horreur ou du moins la passion et son farouche égoïsme, est-elle plus romantique (je ne dis pas romanesque) qu'Yvette ?.. Aussi bien, l'auteur, qui conte avec agrément dans une langue saine, ne laisse-t-il pas de faire parfois songer à Stendhal. On voit qu'il a un assez bon parrainage.

L'histoire d'un jeune médecin, englué, à la manière du breton de Jean Richepin, et du provençal d'Alphonse Daudet dans une passion mauvaise, tel est le roman de M. Paul-Emile Cadilhac, **Les flambeaux éteints**. Roman juvénile, sans doute (bien des détails inutiles l'encombrent), mais qui révèle chez son auteur de la conviction et des qualités de conteur et de psychologue. Hélas ! pourquoi M. Cadilhac s'acharne-t-il à dénigrer M. Paul Claudel ? Ne ferait-il pas de différence entre ce grand poète et les farceurs ou les médiocres contre lesquels il s'élève avec une belle flamme ? Un tel aveuglement ne témoignerait guère en faveur de son esprit critique.

Mémento. — J'ai naguère prédit, ici même, à Mlle Dominique Dunois une bonne carrière d'écrivain romanesque, quoique elle ait accusé la critique d'indifférence à son égard. Mais ce n'est pas son meilleur livre qui lui a valu le « Prix Vie Heureuse ». Loin de là ! *Georgette Garou* (Calmann-Lévy) est, en effet, un récit plus naturaliste que réaliste, sans originalité de style ni de pensée, et qui a le grand défaut d'accuser une contradiction profonde dans le caractère de son personnage principal. Georgette Garou, qui nous semble une gaillarde égoïste, éprise de son mari et fort attachée à son bien dans la première partie du roman de Mlle Dunois, nous est donnée pour une manière d'héroïne dans la seconde — et qui se serait fait faire un enfant, non pour sauver son héritage, mais dans un généreux esprit de sacrifice...

De bonnes descriptions de la Touraine ne suffisent pas à racheter les fautes du roman de Mlle Dunois, qui a une revanche à prendre.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Une soirée au Moulin Rouge. — *Doublé* ; 3 actes de M. Jacques Sindral. — *Je t'attendais* ; 3 actes de M. Jacques Natanson au théâtre Michel, au Gymnase. — *Wisky* ; 4 actes de M. Edmond Guiraud, d'après le roman de M. Léon Hennique. — *Amours* ; 3 actes de Paul Nivoix, à l'Odéon.

J'ai passé, il y a quelques semaines, une soirée au Moulin Rouge. J'en ai reçu la plus désolante impression. Un goût inane et impérieux avait présidé à la décoration, à la mise en scène, à la confection des costumes ridicules et pompeux des femmes, et aux textes. Exhibition, vingt fois reproduite dans la soirée, de ces innombrables malheureuses créatures nues, ou quasi nues, avec toutes au visage l'expression insensible et stupide de la brebis, c'est bien le spectacle le plus étranger, le plus écœurant pour un Parisien. Cet amas de filles, ces bataillons de peaux, ça ne dégage même pas la plus médiocre étincelle. On considère cet étalage, inondé de couleurs et de feux électriques, avec lassitude, et regret du temps passé là. Et pourtant, chacune des unités féminines de cet éventaire a certainement dans le privé sa manière d'être particulière, sa grâce peut-être, un intérêt quelconque enfin.

Sur ce fond saumâtre, impuissant à plaire, vulgaire, l'étoile du lieu s'ébroue. C'est Mistinguett, une demoiselle célèbre, qui se démène et se surmène plus qu'il n'est permis à une créature du Bon Dieu. Bien que Mlle Mistinguett, si par exemple elle eût mené sa carrière parmi la troupe du Théâtre-Français, aurait dû depuis longtemps changer d'emploi, et, dans la succession de ses rôles, laisser ceux qui comportent la folie pour ceux de la résignation, elle ne veut pas démordre de représenter la jeunesse, et au surplus la plus manifestement acoquinée. Les textes et les jeux sont à sa pointure. Tres alerte encore, malgré qu'elle ait passé la soixantaine, elle distribue allègrement ses gaillardises. Beaucoup des traits spirituels qu'elle semble préférer se rapportent au train de derrière, à la proposition et au gigotement des membres correspondants qu'elle a encore très agiles, et de forme convenable à l'optique spéciale de la rampe. Elle tire de là ses plus gros effets. Elle pratique un peu uniformément et exclusivement sur scène les mimiques sans équivoque de la séduc-

tion la moins raffinée : appels de la tête, clignements de l'œil, accompagnant un retroussement complet de la jupe qui se voudrait suggestif. A de telles invitations sans ambage, ses partenaires et ses danseurs répondent naturellement par des attitudes simiesques et concupiscentes, tour à tour « gigolos » ou séniles. C'est là que réside le principal de la soirée. Le reste est simplement tintamarre et oiseuse succession de scènes et de gens. Tout cela est bien triste, en vérité, à quoi assiste, béate, une assemblée cosmopolite et ruminante.

§

Quand M. Henry Bernstein figure quelque part, il n'admet pas de passer en second, ou même simplement que quiconque paraisse à son côté. Il y a quelques mois, un éditeur eut l'idée de mettre sur pied une publication composée de quelques essais critiques écrits par les amis d'André Gide et sur cet écrivain. Au cours de la mise au point, M. Bernstein, ayant appris le projet, fit savoir qu'il participerait volontiers à cet hommage collectif, mais que, n'étant pas assuré que l'ordre alphabétique adopté pour la présentation des noms des auteurs lui serait complètement favorable, il demandait privilège pour sa personne et que son nom paraisse le premier, le classement alphabétique ne devant commencer qu'après lui. Et il est à noter que la plupart des auteurs qui avaient consenti à donner leur concours sont des écrivains estimés et à la suite desquels M. Bernstein eût pu déjà se tenir favorisé d'être admis. Mais il ne peut s'empêcher de jouer des coudes, et même dans la posture du quêteur. Voilà de ces façons les plus significatives et qui s'accordent bien avec la valeur négative, le renom détestable du plus célèbre ponte du mélo mondain.

Ce n'est pas un tel homme, on le pense bien, qui, propriétaire, directeur, auteur, du théâtre du Gymnase, irait donner sur son plateau une pièce d'un autre producteur qui aurait quelque chance de ne pas servir tout bonnement de repoussoir au bénéfice des siennes. Ainsi la représentation de **Doublé**, de M. Sindral, est-elle aussi un coup double pour M. Bernstein qui, en outre, cela va de soi, ne prête pas son théâtre à un riche amateur comme M. Sindral (M. Alfred Fabre-Luce) pour ses beaux yeux.

M. Sindral jouit de tous les avantages que peut procurer, à un jeune homme qui désire se lancer, une formation conforme aux

mœurs du monde élégant et aisé. On l'a fait instruire comme il faut et il possède, en manière de couronnement à de bonnes études, les diplômes convenables. On dit qu'il a aussi du savoir-faire. Je suppose qu'il doit être vêtu avec chic, savoir joindre les talons et baiser délicatement les bouts des doigts des dames avec toutes les formes en usage dans la bonne compagnie. Il a choisi d'écrire. Tant mieux si le succès lui vient. Il en est tant d'autres de sa qualité qui le décrochent journellement et avec nos applaudissements. Car comment admettrions-nous aujourd'hui qu'un méchant auteur restât sans clientèle et sans notoriété ?

M. Sindral s'est fait remarquer par quelques productions sur la politique qui, paraît-il, ne manquent pas d'une certaine valeur dans le genre. C'est un de ces jeunes hommes d'aujourd'hui qui peuvent réussir dans n'importe quelles branches successives. Un esprit comme celui de M. Sindral est tout plein de calculs enveloppés et polis, plus propres à la comédie, au trafic mondain qu'à aucune création. J'ai bien peur que *Doublé* ne nous ait montré sa courte veine d'auteur dramatique, et que cette mesure ne soit définitive. Il n'est pas mauvais que de telles réussites à l'envers soient les fruits des facilités de la fortune. Déjà nous avions (entre autres) un type du genre en la personne de M. André Pascal (M. Henri de Rothschild), Crésus de l'âge mûr ; nous voici nantis d'un jeune héritier parti à la conquête de la gloire avec les moyens qu'employait déjà Jupiter envers Danaé. N'importe, d'ailleurs, soyons modérés dans nos avis sur ce galant homme qui n'a en somme à se reprocher qu'une trop grande présomption sur le sujet de ses qualités, qui sont bonnement celles — d'ailleurs parfois éminentes — de tout homme d'affaire ayant fait ses classes, bien instruit et bien éduqué. S'il ne voit pas ses limites, c'est manque de la sensibilité particulière aux esprits vraiment originaux qui seuls comptent dans le domaine de l'art. Il est rare d'ailleurs que ce don soit déposé par le destin dans un berceau doré. Il naît plutôt et se développe parmi de précoces expériences qui font souffrir les jeunes gens et les jeunes hommes, mais qui, au fond, les enrichissent et les trempent. Les démontages chiffrés, les applications méthodiques dans l'usage de la psychologie, les combinaisons systématiques, arides, tout cela ne remplace jamais les traits authentiques déchargés du cœur par une sensibilité éprouvée.

Il existerait maintenant, paraît-il, des esprits soi-disant « très intelligents » qui pénétreraient si bien les expressions sentimentales et leurs mobiles qu'ils en pourraient représenter à sec le truchement ; ce serait là le comble de l'art. Un seul écueil à une proposition si réjouissante, c'est que, en fait, on ne voit guère, en somme de ces belles assurances, que des essais qui sentent plus le travail de surenchère que le talent original. La matière, et les moyens et les idées, arrivent tout droit de certains célèbres essais sur l'amour, et en particulier de Stendhal. Ces adaptations laborieuses en des scènes quelconques et en des dialogues qui suent la persévérance systématique et l'effort mécanique ne donnent aucun plaisir ni au sentiment ni au goût esthétique. A ces produits pourtant d'une certaine intelligence pratique, l'intelligence elle-même ne trouve pas son agrément. Exercices pleins de bonne volonté et du désir de plaire et qui échouent, voilà ce que sont les tentatives de ce genre.

Un effort à sec dégage toujours quelque chose de péniblement déplaisant lorsqu'il va à contrefaire les tendres mouvements. Une intelligence vive, au contraire, est, de sa nature, spontanément avertie de ses pouvoirs, de ses limites. Elle a des pudeurs à paraître, des réserves, justement parce qu'une intelligence vive ne serait jamais telle si elle n'était soutenue par certains dons spontanés du cœur.

Il y a quelques années, au plein moment où une bruyante jeunesse pressée de paraître, de se faire remarquer n'importe comment et sans la prudence d'attendre une meilleure formation, battait à plein son ralliement d'assaut sous la pancarte de la brutalité et du cynisme, quelqu'un fit les remarques reprises au paragraphe qui précède. Elles étaient si sensées qu'elles ne manquèrent pas d'être, sinon de quelque influence sur les réflexions et les tâtonnements des jeunes gens, au moins, et nonobstant leur ressort bonnement classique, une manifestation d'avant-garde. M. Cocteau ne tarda pas à la reprendre avec tous les éclats d'une innovation. Il faut que M. Sindral ait été bien distrait pour ne pas avoir su aujourd'hui combien, avec sa pièce froide et présomptueuse, la position qu'il a adoptée est passée de plusieurs années dans le rococo des accessoires. Ce jeune mondain, avec cette pièce, a fait rire même les « jeunes » ni plus ni moins de sa force, mais qui se trouvent au moins mieux avertis de la mode

actuelle du train spirituel de leur troupe à la conquête du succès.

M. Natanson a su, lui, sauter d'un cynisme de parti pris puisé chez Stendhal, et qu'il pratiquait il y a quelque temps, dans une attitude romantique attendrie. Son **Je t'attendais** en possède, et déjà dans le titre, le sentiment, l'ironie. On a dit d'une façon un peu sommaire que c'était justement la grande inquiétude de l'époque actuelle. Je ne vois pas en quoi cet aspect serait plus spécialement d'aujourd'hui que d'hier, que de toujours. C'est l'essence même du caractère, du goût français. A l'enseigne de Villon :

> Je ris en pleur,

à celle de Charles d'Orléans :

> Mais ma bouche fait semblant qu'elle rie
> Quand maintes fois je sens mon cueur plourer.

et à telles autres encore, l'écho de ce beau tourment passe dans tous les moments du pays. Ce sont les tempéraments particuliers des chanteurs originaux qui le confortent, l'enrichissent et le revivifient.

La pièce de M. Natanson a essayé seulement un petit épisode inconsistant. La même heure qui le voit paraître le voit s'évaporer. C'est mon obédience ici d'indiquer, à leurs passages rapides, ces fugitives fumées :

Deux couples se rencontrent. Chacun d'eux comprend des amants disparates par l'âge, dans l'un le monsieur est âgé et la femme jeunette ; dans l'autre, c'est la dame qui a, de quelques années, précédé la naissance de son galant. Il n'est guère difficile de prévoir que les deux jouvenceaux deviendront des amants. C'est toute la pièce, qui meurt parmi les ratiocinages quelque peu cyniques et philosophiques des deux délaissés. Comme action, c'est donc un chassé-croisé tout bêta. Il reste, comme fond substantiel, le spectacle des deux jeunes amants et leurs dialogues. Ils passent par l'amour tendre et vont assez vite jusqu'à la défaite de l'amour. Cela se laisse entendre et voir. Les répliques sont bonnes, mais sur des idées point nouvelles.

D'ailleurs, l'amour qui s'essaie à vivre, qui y réussit ou qui échoue, c'est à peu près exclusivement le pivot où tourne la masse principale des pièces contemporaines. Les circonstances, les anecdotes varient avec plus ou moins de complication, de science

du théâtre et d'esprit chez les auteurs, et c'est tout. Au théâtre Antoine, c'est le **Wisky**, l'ivrognerie qui vient à la traverse : une jeune femme serait épousée si elle n'avait pas cette regrettable et inguérissable dégradation.

Au théâtre de l'Odéon, dans **Amour**, c'est la belle-mère qui vient troubler l'amour. La belle-mère, ce type infortuné qui a déjà tant et toujours essuyé de sarcasmes. Aujourd'hui, cela semble généralement assez apaisé (1), mais nous avons connu un temps où les belles-mères devaient subir, particulièrement dans la chanson, d'interminables, d'inextinguibles facéties. On ne se cachait pas dans le peuple parisien pour acclamer les couplets sur ce chapitre les plus incendiaires.

Enfin c'est ce personnage assez désuet que l'auteur a réveillé à l'Odéon (cet autre dormeur) : une belle-mère aime tellement son fils qu'avec fourberie, et pour le détacher de sa femme dont elle est jalouse, elle insinue faussement que sa bru aurait un amant. Rupture.

Puis, finalement, raccommodement des époux et consentement de la belle-mère à son propre départ. Thème ridicule, tant c'est fatigué, usé. Mais il y a une nouveauté. Nouveauté à la mode : la belle-mère aime son fils d'une certaine manière assez équivoque, freudienne. Faut-il que le théâtre soit égaré pour que Mme Suzanne Després soit employée à jouer cela.

M. Gémier ne pouvait-il trouver quelque drame de qualité, que cette admirable femme aurait pu animer de sa belle flamme ? Elle n'aurait pas perdu son temps, ni nous le nôtre.

ANDRÉ ROUVEYRE.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Maurice Baumont : *La grosse Industrie allemande et le Charbon*, G. Doin. — Le même : *La grosse Industrie allemande et le Lignite*, G. Doin.

Dans un gros livre, bourré de chiffres, M. Maurice Baumont étudie les relations entre **La grosse Industrie allemande et le Charbon**. « Les dimensions de ce magistral monument, écrit dans la préface M. Gruner, vice-président du Comité des Houillères, risquent d'effrayer le lecteur, mais celui-ci, s'il n'a

(1) Déjà vers 1912 on fredonnait :

Ma belle-mère est épatante,
Elle est douce, elle est charmante...

pas le loisir de lire toutes les pages, aura tout au moins la satisfaction de trouver à sa disposition une mine inépuisable de documents sûrs, méthodiquement classés. »

L'Allemagne, écrit M. Baumont, est un état « économique beaucoup plus que « politique » (??)... Depuis le milieu du XIXe siècle, son économie générale se définit surtout par l'analyse du sous-sol; le charbon en forme le facteur primordial... La puissance de l'Allemagne s'est édifiée sur le charbon, sa richesse obscure et essentielle, inutile et dédaignée pendant des siècles avant de devenir son orgueil et sa fortune.

Mais de cette richesse, la Prusse possède presque tout : sur une production totale de 190.109.000 tonnes de houille pour tout l'Empire en 1913, la Prusse en fournissait 179.861.000 (soit 95 o/o), la Saxe 5.527.000, l'Alsace-Lorraine 3.796.000 la Bavière 811.000, les autres Etats 196.000. Les cessions imposées par le traité de Versailles ont encore élevé le pourcentage prussien dans la houille extraite en Allemagne : il est maintenant de 96 o/o.

L'exploitation houillère ne s'était développée que tardivement en Prusse. En 1843, elle n'était encore que de 3 millions de tonnes, tandis que l'Angleterre était arrivée à 10 dès 1800. C'est de 1853 à 1857 surtout qu'elle s'est développée ; elle était déjà de 9.473.000 tonnes en 1857 ; elle atteignit 12 millions en 1860 (l'Angleterre en produisait alors 81, la Belgique 9 et la France 8), 26 en 1870, 47 en 1880, 109 en 1900, d'une valeur de 966.065.000 marks ; en 1913, la valeur avait monté avec la production et atteignait 2.292.000.000 marks ; de 1902 à 1913, la production houillère de l'Allemagne avait augmenté de 76 o/o, celle de l'Angleterre de 24 o/o seulement. Et les perspectives de développement étaient en 1913 plus favorables en Allemagne que partout ailleurs ; on estimait alors les réserves européennes de charbon à 784 milliards de tonnes et que l'Allemagne en possédait 424, la Grande-Bretagne 189, la France 16, la Belgique 11 Le traité de Versailles a apporté à ce classement des modifications importantes : l'Allemagne a perdu 800 millions de tonnes en Alsace-Lorraine (soit 0,2 o/o) et 146 milliards de tonnes en Haute-Silésie (soit 35,6 o/o : de plus, les 15 milliards (soit 3,83 o/o) de la Sarre ont été mis temporairement à la disposition de la France. Par suite, on n'estime plus les réserves actuelles de l'Allemagne qu'à 247,5 milliards de tonnes (69 actuelles et certaines, 90 pro-

bables, 88 possibles). D'autre part, la Pologne, avec 170 milliards de tonnes, a pris la 3e place, après l'Angleterre.

L'extraction allemande, qui avait atteint 170 millions de tonnes en 1918, tomba à 108 en 1919 ; en 1920, elle se releva à 131, à 136 en 1921 ; en 1922, elle s'abaissa de nouveau à 130 (perte de la Silésie polonaise). L'occupation de la Ruhr fit tomber ce chiffre à 62 en 1923 ; mais il remonta à 119 en 1924 et à 133 en 1925, soit 8 millions de tonnes (ou 6 o/o) de moins que les chiffres comparables de 1913.

« La production de coke mesure l'activité sidérurgique d'un Etat. » La richesse de l'Allemagne en charbons à coke a permis de constituer une métallurgie puissante dès le milieu du XIXe siècle. A partir des années 80, la récupération et l'emploi des sous-produits de la houille ont alimenté de nombreuses industries qui comptent parmi les principales sources de la fortune de l'Allemagne ;

celle-ci s'est rendu compte de l'hérésie économique qui fait brûler le charbon à l'état cru et laisse se perdre les dérivés qu'on en pourrait obtenir... En 1913, la récupération des sous-produits était pratiquée pour presque toute son industrie du coke... au contraire de ce qui se passait en Angleterre... La plupart des mines allemandes adhèrent à des sociétés coopératives de distillation et de vente qui, après avoir acheté leur production, obtiennent par distillation tous les produits marchands (brai, huiles, naphtaline, anthracène...) et partagent les bénéfices au prorata des participations.

En 1913, les sous-produits des cokeries représentaient 27 millions de marks pour les goudrons, 32 pour les benzols, 116 pour l'ammoniaque, 4 pour le gaz d'éclairage. Les chiffres de 1925 étaient inférieurs à ceux de 1913 pour le sulfate d'ammoniaque et les goudrons, mais les dépassaient de 41 o/o pour le benzol et de 216 o/o pour le gaz d'éclairage.

M. Baumont conclut :

Depuis 1923, l'industrie houillère traverse une crise de débouchés... Tandis que la capacité d'extraction s'accroissait, la capacité d'absorption des charbons diminuait... L'emploi rationnel des combustibles a appris à en économiser plus de 10 à 15 o/o. En même temps a grandi l'usage des produits qu'on peut substituer à la houille : lignite, force hydraulique avec les centrales et les tractions électriques, pétrole, mazout. . Le charbon reste assurément à la base de toute la production, mais il en faut moins que jadis... Néanmoins, en Allemagne plus

peut-être qu'en Angleterre, sa suprématie demeure solidement établie. Le rôle essentiel des sous-produits dans l'industrie chimique et le caractère complexe des industries allemandes... autorisent des vues plus optimistes ; la législation minière est plus avancée ; les associations patronales et commerciales sont beaucoup plus développées.

L'emploi des succédanés a amené le « drame de la houille ». En Allemagne, le principal d'entre eux est le lignite ; en 1923, la part de celle-ci était de 118 millions de tonnes sur une production mondiale de 152 (la nôtre n'était que de 854.000), M. Baumont a consacré un second volume à **La grosse Industrie allemande et le Lignite**.

En 1913, l'Allemagne produisait déjà 87 millions de tonnes de lignite. Pendant et après la guerre, la crainte de manquer de houille fit progresser l'exploitation du lignite, qui se fait en carrières à ciel ouvert où quelques semaines suffisent pour entraîner un ouvrier, tandis qu'un an au moins d'apprentissage est nécessaire dans les mines. Malheureusement le pouvoir calorifique du lignite n'est guère qu'un tiers de celui de la houille ; de plus, le lignite contient 50 o/o d'eau, a peu de cohésion, risque de se transformer en poussière avec le temps, se délite à la pluie, gèle l'hiver, prend feu spontanément l'été. On y remédia partiellement dès la fin du 18e siècle par la fabrication de comprimés qui contenaient encore 25 o/o d'eau, puis après 1858 par celle de briquettes qui peuvent être transportées au loin, leur puissance étant de 4.500 à 5.700 calories (au lieu de 2.300 pour le lignite). En 1924, 72 o/o du lignite extrait était transformé en briquettes dont la production s'élevait à 29 millions de tonnes en 1924 (34 en 1925). De plus, « l'exploitation chimique du lignite a donné (et surtout donnera) des résultats importants ».. Elle produit du goudron (74.304 tonnes en 1925), de la cire, des huiles de graissage (5.978 tonnes de sous-produits en 1925) ; ses résidus donnent du grude, coke d'une forte puissance calorifique (6.000 calories) (404.697 tonnes en 1925).

Mais ces résultats de la distillation du lignite sont peu de chose à côté de ceux que fait entrevoir depuis 1926 son hydrogénation. Le puissant consortium de l'industrie chimique, la Farben Interessengemeinschaft A. G., que préside le pr. Duisberg, s'est assuré la propriété des procédés du célèbre chimiste de Heidelberg, Friedrich Bergius, destinés à transformer complètement en liquides et en gaz, à la seule exception des cendres, les combustibles minéraux solides, en in-

corporant l'hydrogène à la houille sous de hautes pressions et en présence de corps très divers... Le consortium a décidé la construction à Merseburg d'établissements qui doivent tirer des lignites une production annuelle de 120.000 tonnes de pétrole.

M. Baumont, dans ses deux volumes, a su manier avec aise son énorme documentation ; nulle part l'intérêt de son exposition ne s'affaiblit.

ÉMILE LALOY.

GÉOGRAPHIE

E. de Martonne et L. Aufrère : *L'extension des régions privées d'écoulement vers l'Océan*, 1 vol. in-8° avec une carte au 1/50.000.000 (Union géographique internationale, publication n° 6), 1928. — M. A. Hérubel : *L'évolution de la pêche, étude d'économie maritime*, 1 vol. in-8°. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1928. — Mémento.

La distribution des eaux à la surface du globe et le façonnement des terrains par le ruissellement forment un des objets essentiels de la géographie physique. La répartition et les modes de travail de l'espèce humaine en dépendent aussi pour une large part. J.-H. Rosny dit que l'homme, né avec l'eau, périra avec elle. L'homme n'est sûrement pas né avec l'eau, elle existait avant lui. Mais, non moins sûrement, si les eaux de précipitation et de ruissellement disparaissaient ou se raréfiaient par trop, l'homme ne tarderait pas à périr. En entr'ouvrant le voile des destinées de l'eau et des grands cycles qu'elle parcourt sur notre globe, l'homme entr'ouvre le voile de sa propre destinée ; c'est la géographie qui paraît désignée pour lui montrer qu'il n'est pas éternel, et que sa royauté de la planète est éphémère.

Dans les pays où nous vivons, nous sommes habitués à considérer que la goutte d'eau tourne dans un cycle fermé de l'atmosphère aux rivières, à l'Océan et à l'atmosphère. Nous sommes au milieu d'une hydrographie régulière et évoluée, où l'aisance et la continuité des mouvements et des liaisons nous feraient croire aisément à la stabilité, ou tout au moins à un équilibre d'une si longue durée qu'il confinerait à l'éternel. Mais cela n'existe que sur une partie du globe, et précisément sur la partie où vivent les hommes de notre civilisation. Il s'en faut qu'il en soit de même partout. Sur de vastes régions, les eaux de surface ne parviennent pas à la mer ; elles s'évaporent ou se perdent dans les bassins intérieurs ou parmi des dépôts perméables. Sur d'autres régions,

d'une aridité complète — les vrais déserts, — il n'y a pas d'eaux de surface du tout, l'atmosphère n'en restitue pas une goutte à la surface de la terre. C'est le premier mérite du savant mémoire de E. de Martonne et de L. Aufrère, **l'Extension des régions privées d'écoulement vers l'Océan**, de nous montrer précisément cette extension, bien plus grande qu'on ne pense d'ordinaire. Sur une étendue qui dépasse le *quart* des terres émergées (42 millions de kilomètres carrés), pas un ruisseau ne va à l'Océan ; et sur ces 42 millions, il y en a 28 (près du *cinquième* de la surface émergée du globe) où le sol est entièrement sec et où il n'y a aucun écoulement superficiel des eaux, même périodique. Les auteurs appellent *endoréisme* l'écoulement vers les bassins intérieurs, *aréisme* l'absence totale de ruissellement de surface. J'admets le premier terme ; mais le besoin du second ne se faisait pas sentir. L'aréisme, c'est le désert, le désert étant partout caractérisé essentiellement par l'absence d'eaux de surface.

La proportion variable des régions endoréiques et des déserts, malgré les accidents et les différences locales qui proviennent autant de caractères climatiques secondaires que de la variété des sols et de la topographie, s'ordonne nettement en fonction des zones terrestres, car les déserts et l'endoréisme dominent dans les régions de pression élevée et de forte chaleur de la zone tropicale et dans une partie de la zone équatoriale, tandis que vers les pôles, c'est l'hydrographie régulière qui domine et qui finit par régner seule, puisque la limite polaire de l'endoréisme et des déserts se trouve, dans les deux hémisphères, vers le 55e de latitude. Pour préciser autant que possible les caractères de l'endoréisme et des déserts, E. de Martonne utilise une fonction combinée de la température et des précipitations, qui sont les deux principaux facteurs du ruissellement intérieur ou du non-ruissellement ; il appelle cette fonction *l'indice d'aridité*. Traduit en symboles, cet indice présente l'avantage de donner des expressions chiffrées comparables pour les différentes régions terrestres dont les eaux ne dépendent pas du cycle atmosphère-océan, au moins en apparence, et pour les régions qui n'ont pas d'eaux du tout. Mais les chiffres de l'indice d'aridité présentent l'inconvénient de tous ces chiffres : ils emprisonnent en quelques catégories des phénomènes infiniment nuancés dont le propre est d'être singuliers et

d'échapper à toute catégorie. Lorsque les accidents topographiques et les caractères climatiques locaux s'en mêlent, une région endoréique est aussi individuelle que possible, et les déserts eux-mêmes, malgré la simplification physique qui les définit, ne se ressemblent guère les uns les autres.

Le travail de E. de Martonne et de L. Aufrère est le premier qui, à ma connaissance, fasse ressortir aussi nettement l'existence et l'importance de *déserts côtiers* dans la région équatoriale, c'est-à-dire dans une partie du globe où, pour une double raison, on ne s'attendrait guère à rencontrer des formes désertiques du paysage. Les plus caractérisés se trouvent sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud et de l'Afrique. Leur existence est en rapport, non seulement avec une orographie qui forme écran pour les courants humides, comme il arrive dans les Andes, mais avec les courants marins froids qui paraissent supprimer les précipitations dans les zones côtières. Lorsque ces courants subissent une déviation, les pluies reparaissent : on l'a vu en 1925 sur les côtes du Pérou, où le courant froid de Humboldt disparut pendant quelques mois et où tombèrent des pluies violentes, tout à fait insolites sous ce climat.

La plus grande partie des pays qui sont aujourd'hui des déserts absolus ont connu à des époques récentes, c'est-à-dire lors de la phase humide qui accompagna les deux glaciations du Quaternaire, des phénomènes *d'endoréisme* très marqués, avec systèmes fluviaux et longues rivières se perdant dans des lacs intérieurs comme le Tchad actuel, ou finissant au milieu de deltas d'accumulation. Rivières, lacs et deltas fossiles sont nombreux ; souvent leurs formes sont si fraîches qu'on les croirait taris d'hier. Le désert a donc gagné du terrain ; il en a gagné beaucoup ; d'autre part, le travail de quelques rivières à partir du niveau de base de l'Océan leur a permis d'annexer d'anciens domaines *endoréiques* ; *l'endoréisme* a donc perdu du terrain des deux côtés. Ces constatations laissent penser, en somme, que la masse totale des eaux, entraînée dans le cycle du ruissellement, a réellement diminué ; en d'autres termes, la surface émergée du globe tend à l'asséchement. Quant à la grande masse des eaux de la planète, c'est-à-dire à l'Océan, a-t-elle diminué au cours des derniers âges géologiques ? Mystère encore inviolé. Aucun des faits observés par les géologues, aucune de leurs inductions

ne permettent jusqu'ici de se prononcer dans un sens ou dans l'autre.

Quoi qu'il en soit, les déserts ont occupé, depuis le Quaternaire, une surface de plus en plus grande. Le type le plus parfait de ces déserts, et aussi le plus étendu de tous, c'est le Sahara. E. de Martonne teinte en rouge les déserts de sa carte. Rien de plus saisissant que la formidable tache rouge saharienne ; auprès d'elle, les autres déserts paraissent bien peu de chose. Le Sahara est bien le *cœur mort* de la planète. Et c'est de ce cœur mort que certains qui ne sont pas avertis, et d'autres qui le sont trop, voudraient faire le centre vivant de la France africaine. Il n'y a pas d'entreprise plus dangereuse et plus vaine.

§

J'ai déjà signalé ici même les intéressants travaux d'économie maritime de M. A. Hérubel. En voici un d'une portée bien plus grande que les précédents, **L'Evolution de la pêche**. C'est une synthèse, très précise et très condensée, où la géographie, l'économie, l'histoire et même l'archéologie apportent chacune sa contribution. Cette synthèse s'inspire donc des méthodes de la géographie dans ce qu'elles ont de plus hardi et relativement de plus neuf, en soudant ensemble les plans de l'espace et du temps, ou, pour dire comme l'auteur que semblent hanter certaines pensées relativistes, en considérant « l'espace-temps », au point de vue de la pêche. C'est que cette industrie de la pêche, si active et si vivante sur certains points, est demeurée, sur d'autres, immuable dans ses procédés et dans sa technique, ce qui s'explique avant tout par la simplicité du but poursuivi, et aussi, parfois, par l'indigence des moyens matériels à portée. Les indigènes des îles Salomon et de la Nouvelle-Bretagne pêchent aujourd'hui à peu près comme on pêchait du temps du Néolithique, avec des hameçons de pierre taillée, des lignes de fibres grossières et des pirogues « monoxyles », faites d'un tronc d'arbre creusé. Les outils de la pêche à pied, sur nos grèves, sont demeurés les mêmes à travers l'histoire. La pêche hauturière elle-même et la pêche lointaine, dans les temps modernes, ont évolué très lentement dans leur technique maritime et dans leurs procédés de capture, jusqu'au jour où le chalutier à vapeur a transformé radicalement cette industrie sur les plus actives zones de pêche

de la planète, telles que la mer du Nord et Terre-Neuve : transformation toute récente, puisque l'emploi du chalut à panneaux (*ottertrawl*) ne remonte pas plus haut que 1895. C'est le chalutier à vapeur qui a fait ces « ports de pêche nouveaux », les ports industriels, encore aujourd'hui peu nombreux, Grimsby, Geestemünde, Boulogne, Ijmuiden, Nordenham, Cuxhaven, Lorient, dont quelques-uns créés de toutes pièces.

La pêche maritime ne prend réellement de l'importance que lorsqu'elle capture le « poisson-marchandise », c'est-à dire lorsque ses produits, frais, fumés ou conservés, sont expédiés en détail ou en masse vers l'intérieur des continents. La pêche est donc liée aux voies commerciales et subordonnée à celles-ci. Cela s'est produit de tout temps, et d'une manière encore plus marquée aujourd'hui, où l'actif travail des pêcheries de la mer du Nord, par exemple, serait impossible sans les glacières et sans les trains de marée.

La vaste érudition de M. Hérubel a tout de même laissé dans l'ombre quelques points aujourd'hui fort importants, comme la chasse et la pêche des cétacés et des phoques dans les mers équatoriales et australes, et les pêches d'Extrême Orient et du Pacifique Nord. M. Hérubel s'est cantonné dans les eaux de l'Atlantique et de la Méditerranée. Ce sont, évidemment, les mers qui nous intéressent le plus et où abondent les renseignements depuis de très anciens âges. Ces renseignements se pressent sous la plume de l'auteur ; un peu trop, car la présentation des faits est condensée d'une manière excessive ; il n'y a pas l'aération, ni la perspective qui conviendraient pour dégager les faits essentiels ; des remarques ingénieuses et neuves, telles que celle-ci : « L'ingéniosité des pêcheurs est indépendante du degré de civilisation », ne sont pas montées en épingle comme elles devraient l'être. Il n'en est pas moins vrai que le travail de M. Hérubel est une mine de renseignements précieux et souvent rares : impossible de les trouver réunis ailleurs.

Mémento. — H. Bourde de la Rogerie, *Les fondations de villes et de bourgs en Bretagne du XIe au XIIIe siècle* (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1928 n° 2) : beau travail de géographie historique, que consulteront avec fruit tous ceux que préoccupe l'origine, si souvent obscure, de nos villes et de nos paroisses rurales. — Albert Charton, *La géographie et l'éducation nationale* (*Bulletin de l'enseignement public au Maroc*, 1927) : montre en très

bons termes les services que doit rendre la géographie à la formation de l'esprit, soit au point de vue de l'éveil scientifique, soit au point de vue de la valeur pratique d'une discipline qui est la meilleure introduction à l'étude de l'économie générale. — Max Sorre, *L'organisme humain et le milieu géographique, introduction à l'étude de leurs rapports* (*Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, nº 2, 1928) : travail qui montre bien l'indétermination de la notion de climat, les difficultés du problème, et les services que peut rendre l'étude des maladies tropicales, sujet où l'auteur possède une information très étendue.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Albert Nachbaur et Wang Ngen Jung : *Les Images populaires chinoises*, Peking, 16 Kan Yu Hutung (1. rue de la Pluie Bienfaisante) ; in-folio cart. soie de Chine orange ; tirage à 200 exemplaires. — Auguste Martin, Duchartre et Garsonnin : *L'Imagerie Orléanaise*, Paris, Duchartre et Van Buggenhout, 4º, ill.

Ce qui distingue le magnifique ouvrage de MM. Nachbaur et Jung des autres livres sur l'imagerie populaire, c'est que les documents ne sont pas donnés en reproduction, mais en originaux ; plusieurs d'entre ces images étaient trop grandes pour l'album, qui pourtant a une taille imposante (à peu près 54 cent. sur 40) ; il a fallu couper les bords et coller le centre seul dans des cadres dorés. On se fait ainsi une idée directe de **l'imagerie chinoise**, qui par bien des côtés diffère de la nôtre. D'abord la complication des détails et les perspectives plaquées auxquelles nous ont habitués les broderies ; les images populaires sont très loin de la sobriété des peintures chinoises. Puis, le fait qu'elles ne sont pas un simple amusement pour enfants, mais ont un sens religieux ou, si l'on préfère, magique ; car les personnages représentés appartiennent à cette complexe mythologie populaire dont le P. Doré a déjà étudié maintes formes. Les premières séries, qui représentent des génies des portes, sont en fait des images de préservation, essentiellement comparables à nos images de saints les plus anciennes et aussi aux saintes Agathes et saints Rochs que nos paysans du Jura et des Alpes collaient sur leurs portes. On trouvera dans cet album plusieurs variétés de gardiens des portes, ainsi que des bandeaux à caractères noirs sur fond rouge (un rouge splendide) qui se collent sur les montants et linteaux des portes d'entrée de la maison et des diverses

chambres et qui sont renouvelés chaque année. La diversité des *men-chen*, ou gardiens de portes, leur origine, leur sens symbolique, les raisons d'être des détails et des couleurs sont expliqués par les auteurs avec citation des textes originaux et commentaires savants.

Il en est de même des séries suivantes, qui représentent Tsao-Wang le dieu du foyer (l'un des plus populaires de la Chine), des divinités syncrétisées (très belle série de bois tirés en noir sur papier bistre et extraordinaire série de médaillons sur papier jaune vif), divers Koua-Tsien (images protectrices peintes et découpées, collées sur des sortes de drapeaux en papier rouge découpé rappelant nos canivets), des images porte-bonheur ; et bien d'autres encore.

MM. Nachbaur et Wang Ngen Jung ont eu la bonne idée de donner aussi quelques images faites plus ou moins à l'imitation des images japonaises, elles-mêmes imitées de nos images d'Epinal. La Scène Agricole classique est devenue vraiment bête ; j'ai par chance la même scène sur papier de riz datant d'une cinquantaine d'années, peinte à la main ; en la comparant, on se prend à regretter l'occidentalisation de la Chine, du moins à ce point de vue. Modernisée aussi l'image des Moissons ; mais de type ancien sont les quatre étranges images représentant des scènes dramatiques du théâtre chinois classique, utilisées pour décorer les intérieurs pendant les fêtes du nouvel an. Plus étonnantes sont les images sur papier jaune représentant les Cinq Tonnerres, et d'autres qui toutes se collent sur les parois ou les portes en qualité de charmes magiques. Enfin une extraordinaire image sur papier rouge, de très grande dimension, est employée pour les sacrifices à la Lune pendant les fêtes de la mi-automne : la partie supérieure montre le Dieu de la Richesse, celle du milieu le Dieu de la Guerre, celle du bas le Lapin qui est dans la lune et qui pile la drogue d'Immortalité.

« Puissiez-vous jouir d'un bonheur aussi étendu que l'Océan Oriental et d'une longévité aussi haute que les montagnes du Sud. » Ce remerciement, copié dans leur livre, peut se renvoyer à MM. Nachbaur et Wang Ngen Jung pour la peine qu'ils ont prise de nous révéler par un choix aussi réussi, et de nous faire comprendre par des commentaires aussi clairs et aussi sobres, le symbolisme et l'art vraiment populaires de l'imagerie chinoise.

§

Dans leur grand traité sur *l'Imagerie populaire française*, MM. Duchartre et Saulnier n'avaient pu consacrer qu'un chapitre préliminaire à l'étude des images fabriquées à Orléans. Le sujet a été repris en détail par M. Auguste Martin, dont le livre sur l'**Imagerie Orléanaise** est un vrai chef-d'œuvre d'érudition et de présentation : les reproductions en couleurs sont absolument exactes ; il y en a six ; celle des Gardes du Corps, en bistre clair et bleu clair, est délicieuse. De plus, 429 reproductions en noir donnent une idée des divers styles ; car il y en a au moins autant que de dessinateurs et graveurs. L'allure est certes populaire, dans toutes ces images, par un mouvement particulier, un rythme et une disposition des sujets traités ; mais la comparaison permet de voir que chaque artiste a donné une note spéciale qui modifie l'impression générale.

Sur ces artistes, on est renseigné par une notice spéciale due au Dr Maurice Garsonnin, qui a fait revivre la dynastie des Leblond, imagiers à Orléans dès le milieu du dix-septième siècle ; celle des Perdoux ; celle des Letourmy ; la famille Boulard et d'autres ; il n'est plus permis, maintenant qu'on a un catalogue complet de leurs œuvres, d'ignorer ces noms dans une histoire de l'art français, car cette production, par ses origines, son but et son public, tient directement du territoire. Après comparaison (en reprenant la belle monographie de Perroud), je préfère l'imagerie d'Orléans à celle d'Epinal ; je la trouve plus ferme, plus franche et surtout, comment dire cela ? plus architecturale. Peut-être l'influence de la ville même, des châteaux ? Ou une tendance locale ? Cette mise en place mouvementée ne se voit pas non plus sur les images de Bretagne, par exemple, ni sur celles d'Epinal où elle est raide, artificielle un peu.

Le volume donne un catalogue descriptif complet de tout ce qu'on a pu trouver, non seulement au musée d'Orléans, mais aussi dans des collections privées comme celle, la plus riche en France, je crois, de M. Widhopff ; d'autres collectionneurs ont aussi ouvert leur trésor à M. Martin ; bref, rien n'a été épargné pour faire de l'ouvrage un livre définitif. M. Duchartre l'inaugure par une discussion sur l'âge, en général, des images populaires et complète, renforce même par endroits, son argumentation précédente. A noter cette observation importante : les miniaturistes

choisissaient leurs couleurs d'une manière aussi réaliste que possible ; au lieu que les imagiers de se préoccupent pas de la réalité, ceci dès même les débuts ; ils plaquent leurs couleurs selon que « la tache fait bien », par teintes plates ; ce caractère différencie nettement les deux arts. En somme, les premières images gravées sur bois, peintes, mobiles, apparaissent entre 1410 et 1430. Excellente, l'idée de reproduire une *Annonciation* du début du quinzième siècle, conservée à Bruxelles, qui montre que dès cette époque (et sans doute antérieurement aussi) on fixait de ces images au-dessus de la cheminée, dans un but évidemment prophylactique, comme on fait encore de nos jours. On en fixait aussi dans les coffres, surtout ceux de voyage ; j'ai des boîtes et plumiers savoyards, sculptés au couteau, avec initiales et dates (milieu du dix-neuvième siècle), au fond desquels il y a une image pieuse collée, elle aussi dans un but de préservation (pour éviter à l'enfant tout accident, etc.)

Je suis en tout cas d'accord avec M. Duchartre pour classer cet art imagier dans les arts « populaires », ceux-là même qui viennent de recevoir la consécration officielle au Congrès de Prague, organisé par la Société des Nations.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : un poème de M. Robert Honnert. — *Le Manuscrit autographe* : un poème de M. André Mora. — *Les Cahiers du Sud* : hommage à Marseille ; M. Pierre Audibert, détenu, en prévention d'escroquerie, collaborateur anonyme malgré lui ; M. Louis Brauquier chante son port natal. — *Sagesse* : un poème de M. Francis André. — Mémento.

Un poète s'exerçant à la « poésie pure » ne saurait, — puisque, par définition, ses vers ne doivent émettre aucune idée précise — commettre l'erreur vénielle que nous relevons dans ce distique :

> Les barques des pêcheurs déjà sortent du port ;
> La marée en montant se joint à leurs efforts.

En effet, la marée montante n'a jamais facilité la sortie des barques. M. Robert Honnert corrigera sans peine ce lapsus excusable. Alors, on admirera sans réserve les poèmes où il chante une détresse d'amant sous ce titre : « Seul ». Ils ont été publiés par **La Revue hebdomadaire** (22 décembre). On les ap-

parentera facilement à du Desbordes-Valmore. L'amour trahi n'a qu'une voix pour se plaindre. L'oreille un peu délicate, on découvre ce qu'il y a de très précisément neuf dans le lyrisme de M. Robert Honnert : un dessin ferme qui fixe l'image ; une concision basée sur la connaissance de la langue ; une sincérité qui recrée la douleur... Il suffit d'admirer une pièce telle que la suivante :

Je songe que j'avais montré peu d'exigence
Lorsque j'avais vingt ans,
Et malgré mes efforts, même cette humble chance
N'a pas duré longtemps.

Plus que la gloire alors et plus que la fortune
Je ne voulais vraiment,
Auprès de toi perdu dans les ombres communes,
Que vivre ton amant.

Je méprisais alors tous les bruits de la terre
Que je cherche aujourd'hui,
Et n'imaginais pas qu'en un art volontaire
On pût chercher l'oubli.

Mais une tête brune entre mes mains posée
Était tout mon bonheur ;
Ses yeux avaient alors un éclat de rosée,
Je sentais sa chaleur.

J'écoutais longuement sur ses lèvres mouvantes
Comme un lointain appel
Et la paix succédait aux soudaines tourmentes
Qui brûlaient notre ciel.

Et la sombre couleur des paupières baissées
Me troublait sourdement,
Et pâle tu rêvais, contre mes reins glissée
Sans faire un mouvement ;

Parfois une lueur entre tes cils parue
Me venait caresser :
Parfois un léger bruit s'élevait de la rue
Pour aussitôt cesser ;

Et nous sentions sur nous la fatale envolée
D'on ne sait quoi de grand,

Et nos formes d'un jour s'abattaient emmêlées
Ainsi que deux torrents.

Les amis trop zélés de M. Paul Valéry n'empêchent, si lourdauds sont-ils, son aérienne poésie d'être de la poésie authentique, même lorsque la signification en est immédiatement accessible. Si c'est impureté que d'exprimer des sentiments humains, félicitons M. Robert Honnert de si bien traduire une affliction d'homme, dans un poème de tous les temps. Les cimes, le cristal, l'ineffable, que voilà de faciles sujets à accommoder en vers, auprès de la blessure d'un pauvre cœur déchiré ! Les modes passent. L'éternel drame du couple défait inspire quatre ou cinq fois par siècle un poème de valeur intrinsèque et qui n'a pas moins de prix, pour prêter sa voix à des malheureux perdus dans la foule et les consoler un peu.

§

Le n° 18 (novembre-décembre) du **Manuscrit autographe** est des mieux réussis. Il contient une lettre de Balzac et des poèmes inédits de J.-M. de Heredia, avec des variantes, colligés par Pierre Louys et reproduits dans la belle écriture du poète d'*Aphrodite*, et un septain de dessins originaux, de toute beauté, du peintre André Derain.

Une *Passion* de M. Armand Godoy remplit de beaux vers environ 70 pages. L'idée est bien belle, qui inspire à l'auteur un Jésus muet à toutes les supplications, après sa mort, jusqu'à celle d'

Un petit enfant
Jésus, petit Jésus, je tombe de sommeil !
Puis-je dormir, sûr de te voir à mon réveil ?
Vas-tu ressusciter demain ? Est-ce bien vrai ?

Alors, Jésus répond :

Oui, oui, tu peux dormir. Je ressusciterai.

M. André Mora dédie à M. Jean Royère un poème au sens altier et d'une plastique admirable :

Au commencement était le Verbe

. . . .

Je m'assieds aux gradins du temple, Euterpe chante,
Un essor de ramiers s'élève de l'étang,

Tu les poursuis de cris, ô Nymphe triomphante,
Et divulgues un nom aux cuivres haletants.

Ton Nom, fleur de pensée ou sanglot de lumière,
Rubis des yeux meurtris par l'éclat des flambeaux
Qu'allume Bételgeuse ou la belle courrière
Phœbé, vers qui grandit l'hosanna des tombeaux.

O musique des mots, prestige d'un autre âge,
Lyrisme des vaisseaux que le Verbe héla
Sur les miracles d'eaux, de formes et d'images,
Ah ! recompose-nous le chant qui consola
L'Androgyne, en la nuit de soupirs et d'écumes,
Dont la voix d'opéra domine vos clameurs
O plages d'ici-bas où l'Amant se consume
Dans l'attente du Styx accablé de rameurs !

§

Le numéro de décembre des **Cahiers du Sud** célèbre Marseille. C'est un précieux recueil de poèmes, d'articles, d'essais, inspirés par la ville au port illustre à ses enfants et à ses admirateurs.

La « Rue Cannebière » y est célébrée par M. Pierre Audibert dont la signature transparaît, malgré un pâté de caviar. Cette exécution manque un peu d'élégance. Elle est prématurée, puisque la justice n'a pas tranché le cas de M. Pierre Audibert. Enfin,

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Lorsque M. Pierre Audibert a envoyé à la revue son souvenir de la Cannebière — qu'il appelle le « confessionnal des subtilités méditerranéennes » — il dirigeait *la Gazette du Franc*. Il n'est qu'un inculpé en prison préventive. Depuis son arrestation, il est probable qu'il n'a commis aucune faute nouvelle contre l'honnêteté. La rigueur de ses ex-amis marseillais serait elle aussi manifeste, si le scandale n'avait éclaté? Il est assez piquant, toutefois, de lire, sous la plume du collaborateur de Mme Marie Hanau :

La marée des banques, avec leurs façades de prisons pour gens du monde...

Et c'est encore M. Pierre Audibert qui affirme :

... S'il faut trois Grecs pour rouler un Arménien, il faut trois Arméniens pour rouler un Marseillais.

Il ajoute :

La Cannebière est un guêpier.

Que n'y demeura-t-il toujours, le malheureux homme !

De Sydney, à la date de juin 1927, M. Louis Brauquier, capitaine au long cours et poète de la mer, des marins, des barques et des cargos, poète inspiré, maître des mots expressifs, des couleurs et du rythme, — poète à l'accent neuf et puissant — chante en ces beaux vers mâles son port natal :

C'est toi qui m'as préparé
A la tendresse des mondes,
C'est toi qui m'as rudoyé
Sur les quais et dans tes bars.

C'est toi qui m'as délivré
La règle du jeu des hommes,
C'est toi qui m'as laissé voir
Comment on parle à chacun.

Regarde, j'ai chassé le résidu des classes ;
Tout ce que j'ai appris est encor dans tes rues.
Ecoute maintenant les mots bruts que suscite
Le goût de l'air du soir que j'ai gardé de toi.

Je sais bien, ma voix se perd
Dans le fracas de tes môles
Où les treuils lâchés remontent
Des milliers de mâts de charge ;

Je sais, tu n'entendras pas
Ma voix mêlée aux sirènes,
Aux chutes à fond de cale,
Parmi tant de bruits de fer ;

Mais je veux qu'un chant obstiné,
Plus sourd encore et plus tenace,
Perce, à la longue, ton oreille ;
Comme domine le tumulte
Un cri d'enfant sur le pavé.

§

Sagesse (numéro d'automne) contient un très bon article de M. A. Rolland de Renéville sur « Arthur Rimbaud et l'Amour », une « Anthologie de la poésie italienne contemporaine » et une brassée de poèmes où il y a du meilleur et de l'extravagant. Nous avons remarqué surtout cette pièce, de

I. Francis André, qui a de la verdeur. S'il n'a pas lu Emile Verhaeren, il ressemble pourtant à ce maître. Toutefois, ce poète apporte une note robuste et saine, dans le bizarre concert actuel ; et il convient de l'en louer très haut :

J'avais vendu ma vache et j'étais plein de joie
Et de tristesse à cause de l'or et du vide
Qui étaient dans ma vie en cette après-midi
Où je m'en revenais du grand marché d'Automne.

... Et s'est trouvé sur mon chemin
Un cabaret qui se tendait comme des mains
Au devant de mon ombre en marche sur la terre...
Et j'ai suivi mon ombre et je suis entré là,
Avec ma soif d'un an, avec mon or puissant ;
Et ma soif et mon or ont eu des compagnons,
J'ai trouvé là trois bons bougres de compagnons.
Un bûcheron, un terrassier, un vagabond.
Et jusqu'au soir nous avons bu la goutte ensemble.

Nous avons bu la goutte, la bonne goutte rude
Qui balaye comme un flot le temps lourd hors du cœur.
Nous avons bu la goutte ensemble
Parce que nous avions le même corps noueux,
Et la même pauvre âme écrasée
Et le besoin, chacun, de dire notre histoire.

Mes compagnons ont disparu dans la nuit noire,
Et je m'en vais avec ma tête saoule
Parmi les champs, parmi les monts, parmi le monde.

Hélas, je vais ainsi depuis longtemps, longtemps...
Oui, je sens que voici des mille et des mille ans
Que je trébuche, que je tâtonne dans les ténèbres...

Ecoutez, ce sont des voix de petits enfants
Qui ont faim, qui ont froid, qui souffrent sur la terre,
Qui n'ont plus de père ni de mère...

. . . .

Ohé ! vous qui buvez quelque part dans le monde,
Dans les tavernes, dans les chaumières,
Ohé ! mes compagnons sans nombre,

Venez ! je me sens plein de folie et d'amour.
Venez ! je vois là-bas, là-bas d'où vient le jour,

Je vois monter vers nous, là-bas, du fond des choses,
Un verre pour la soif de tous, un verre immense.

Venez ! Nous briserons nos sales petits verres
Et nous boirons ensemble dans ce grand verre
Plein de goutte claire et de lumière
Qui vient de se poser sur la table du monde.

Mémento. — *Mediterranea* (Noël) : Numéro consacré à la gravure sur bois. Parmi les œuvres assemblées là par M. Germain Delatousche, à signaler en particulier une « Baignade » vigoureuse de M. Clément Serveau et, de M. Pierre Noury, un « Laboureur », vraiment épique. — Une étude savante de M. Georges Avril : « la gravure sur bois », ouvre ce bel album.

Le Censeur (25 décembre) : « Pour comprendre ce qui se passe au Mexique », par M. Gilberto Valenzuela.

Le Divan (décembre) : M. René Fernandat : « Logique de Stendhal ». — En supplément : « le Journal de Francis Jammes ».

Æsculape (décembre) : « Coup d'œil sur les effigies du squelette », par M. le Dr H. Meige. — Suite de « l'Epilepsie de Louis XIII », par M. le Dr Trenel. — « Les dieux de l'Asie », par le Dr Couchoud.

Revue de Paris (1er janvier) : De Joseph Conrad : « Un sourire de la Fortune ». — « La renaissance nègre aux Etats-Unis », par M. F. L. Schœll.

Revue mondiale (15 décembre) : « Rang de Prince », par M. Georges Normandy. — « Lettre aux citoyens-mécaniques », par M. Maxime Gorki.

La nouvelle revue critique (janvier) : M. A. Cœuroy : « Gérard de Nerval et la musique ». — « Silhouettes d'avocats », par M. Hamburger. — « L'œuvre de Marcel Pagnol », par M. Louis Le Sidaner.

Revue de France (janvier) : début d' « Arnal », le nouveau roman de M. Marcel Prévost. — « Portrait d'Inconnue », sonnet de M. Henri de Régnier.

Commerce (automne) : « Une nonnain », par M. Valéry Larbaud. — « La chimère », un bien curieux dialogue de l'écrivain allemand Rudolf Kassner.

Revue de l'Amérique latine (1er janvier) : Général A. Pelecier : « Le pétrole dans l'Amérique latine ».

Revue hebdomadaire (29 décembre) : « Contes et poèmes », de Jean de la Ville de Mirmont.

Revue des Deux Mondes (1er janvier) : « L'abdication du tzar », récit de M. le général Goury Danilow, qui en fut témoin. — « L'étrange petit garçon », par Mme Gérard d'Houville. — « Marseille, port d'Europe », par M. Lucien Romier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jean Giraudoux : « Siegfried » et l'Allemagne (*L'Europe Nouvelle*, 12 janvier). — Le Procès Sainte-Beuve-Adèle Hugo. Un faux témoin (*Nouvelles littéraires*, 12 janvier). — L'anarchie de la littérature contemporaine (*Action Française*, 17 janvier).

Le *Siegfried* de M. Giraudoux a mis d'emblée son auteur au premier rang des auteurs dramatiques de ce temps, mais de plus il est apparu à beaucoup comme une révélation de l'âme allemande moderne. **L'Europe Nouvelle** a eu l'excellente idée d'interroger à ce sujet un Allemand, fort au courant des lettres françaises, M. Frédéric Sieburg, correspondant à Paris de la *Frankfurter Zeitung*, qui, sous le titre: *Jean Giraudoux, « Siegfried » et l'Allemagne*, vient de publier un très remarquable article.

Le public, se demande M.Sieburg, voit-il dans Siegfried une fiction ou une réalité ? Prend-il cette pièce pour une pure création de l'esprit, ou bien la considère-t-il comme une peinture exacte, capable de lui apporter quelque lumière sur un monde qui lui est étranger ? Cette question ne cesse de me préoccuper, et je me demande si beaucoup d'admirateurs de Giraudoux se la sont clairement posée : tout me fait craindre qu'ils n'y cherchent avant tout une leçon sur l'Allemagne : leçon d'autant plus dangereuse que l'auteur est plus grand.

Aux yeux d'un Allemand, l'importance de *Siegfried* vient de ce que cette pièce représente un effort comme il n'en a peut-être jamais été tenté en France pour la compréhension de l'âme allemande. Dans cette œuvre, Giraudoux se trouve en proie à un dilemme étrange: il s'efforce de sentir en Européen sans pouvoir renoncer pour cela à sentir en Français.

Comme on va le voir, tout en remuant de profonds problèmes, M. Frédéric Sieburg sait manier l'ironie avec une réelle finesse.

On n'accusera pas M. Giraudoux de ne pas nous proposer suffisamment de problèmes et on ne reprochera pas à ces problèmes de manquer de subtilité. S'il y a un Siegfried allemand et un Siegfried français, il y a aussi un Siegfried héros de roman et un Siegfried personnage de théâtre. Ceux-ci ne coïncident guère. Pourquoi Siegfried, héros de roman, ne saurait-il irriter le moins du monde la susceptibilité d'un Allemand, alors que la pièce, elle, est si irritante ? C'est que le roman ne nous oblige pas à une confrontation perpétuelle avec la réalité, nous écoutons Giraudoux nous parler de Munich comme Voltaire, jadis, parlait de Babylone. Mais le théâtre, pour vivre, doit arriver à créer, par

l'intrigue, par les personnages, par les habits, les décors, une ambiance, je ne dis pas exacte, mais au moins *possible*.

Le roman à la main, je puis me plonger dans des rêveries, car je ne chercherai jamais à savoir quelle était la forme du crâne de Candide. Mais placé en face de la scène, je ne puis m'empêcher de me rappeler la réalité à tout instant. Je vois mes compatriotes en chair et en os s'agiter sur les planches, mon imagination est captive dans la cage de mon expérience et, comme un homme privé de mon imagination est un être intolérant, je proteste.

Siegfried n'est pas un Allemand, il est tout au plus l'incarnation de l'image qu'un Français intelligent et sensible peut se faire de l'Allemagne.

Je sais bien que Giraudoux dira qu'il lui est assez indifférent de donner à quelqu'un une connaissance plus ou moins exacte de tel ou tel pays, qu'il n'est professeur ni de géographie ni d'histoire. Mais n'y a-t-il pas là un grave malentendu ? Le public ne considère-t-il pas sa pièce comme un véritable reportage poétique sur l'Allemagne ? Chose plus grave encore il s'agit, en l'occurrence, d'un public dit éclairé, c'est-à-dire assez exigeant pour ne pas se contenter de faciles caricatures, et qui est tout aussi convaincu que l'auteur de n'avoir point de préjugés, mais des idées. Or, je suis convaincu, au contraire, que *Siegfried* tout entier est construit sur des préjugés, des préjugés si cultivés qu'ils finissent évidemment par passer pour des idées.

Après avoir donné des exemples de ce qu'il appelle les préjugés dé Jean Giraudoux, M. Sieburg ajoute :

On voit à quelles proportions les préjugés de Giraudoux sur l'Allemagne peuvent atteindre. Mais l'esprit intègre qu'est Giraudoux se rendra bien compte que le succès sans exemple de sa pièce est dû à ce qu'il ne combat point, mais ne fait qu'affermir les préjugés du public. *Car, quel est le secret de la plupart des succès? La preuve donnée au public qu'il a raison.*

Je prie que l'on admire la formule lapidaire que j'ai fait imprimer en italiques, elle me semble d'une parfaite justesse et d'une grande profondeur. M. Frédéric Sieburg conclut son article sur une note de scepticisme mélancolique :

Toutes les vérités énoncées sur des nations étrangères ne serventelles à rien d'autre qu'à la création de préjugés ? Quoi qu'il en soit, le talent de Giraudoux est assez grand pour en éterniser quelques-uns.

§

J'ai relaté dans une précédente chronique le débat qui s'est à nouveau institué, à propos de la récente *Vie de Victor Hugo* de M. Raymond Escholier, aux fins de savoir si Adèle Hugo a réellement trompé son mari avec Sainte-Beuve, et si la faute a été véritablement consommée.

Non, disait M. Escholier, noircissant à plaisir Sainte-Beuve.

Oui, répliquait M. Léon Daudet, apportant, à l'appui de pénétrantes considérations psychologiques, certains souvenirs personnels qu'il avait recueillis de la bouche d'un témoin, affirmant avoir entendu Victor Hugo proclamer son malheur avec une franchise qui ne peut laisser place à aucun doute.

Non, rétorque à nouveau M. Raymond Escholier dans un article des **Nouvelles Littéraires**, votre témoin est un faux témoin, vous vous méprenez complètement sur Hugo et vous n'entendez rien à la psychologie de Sainte-Beuve. Et M. Raymond Escholier de présenter un nouveau portrait du critique des *Lundis*, assez différent et beaucoup moins poussé au noir qu'il n'était primitivement dans son livre.

Qu'on en juge. Voici l'essentiel de l'intéressant article de M. Raymond Escholier :

De cette existence (de Hugo) quoi qu'il prétende — et tous les biographes de Victor Hugo seront de mon avis — Léon Daudet connaît bien peu de chose. Ses sources sont suspectes, pour ne pas dire plus. On ne fera croire à aucun familier de la pensée et de la vie de Hugo que celui-ci ait jamais pu dire à des convives : « Monsieur, apprenez que tous les grands hommes sans exception ont été cocus. Bonaparte l'a été ». Ce propos absurde (quand on songe au jeune Hugo ruminant des idées de suicide, simplement « parce qu'il avait acquis la certitude qu'il était possible que ce qui avait tout son amour cessât de l'aimer... » !), Léon Daudet s'est bien gardé de nous apprendre, dans *les Pèlerins d'Emmaüs*, qui le lui avait rapporté. Il a été par bonheur moins discret dans une chronique qu'il a bien voulu consacrer à *la Vie glorieuse de Victor Hugo*, et c'est ainsi qu'on sut le nom de son informateur : Edouard Lockroy.

Edouard Lockroy. Le type du faux témoin par excellence. C'est ce fâcheux personnage, ce politicien fielleux, envieux, haineux, qui a farci d'anecdotes scandaleuses, forgées de toutes pièces, la jeune imagination complaisante de Léon Daudet. Mais j'aurais mauvaise grâce à ne pas

céder la parole à Daudet lui-même. Vous jugerez ensuite de la créance qu'on peut accorder à un tel témoin.

« J'ai beaucoup fréquenté Lockroy, avant de soupçonner le monstre bizarre, dissimulé derrière son esprit très réel de Parigot et sa feinte bonhomie. Il s'était pris d'amitié pour le tout jeune homme candide et laborieux que j'étais et il me faisait des confidences amères sur Hugo et son entourage. Il détestait cordialement l'illustre vieillard, qui le lui rendait bien. Il s'arrangeait pour descendre aux repas avec une heure de retard, surtout quand il y avait des invités, tourner en dérision Mme Drouet et sevrer le plus possible Victor Hugo de ses petit-enfants. En 1895, j'écrivis à Hauteville-House, en deux mois, — j'avais vingt-huit ans — mon roman l'*Astre noir*, consacré à un personnage fictif, qui tient de Gœthe et de Victor Hugo. Lockroy lut mon œuvre en manuscrit, pâlit et me dit : « Tu as flatté Victor Hugo... »

Ainsi donc, voilà le témoin de Léon Daudet. Quelle légèreté, pour ne pas dire plus ! C'est ce *témoin* qui nous apporte la preuve flagrante de la faute d'Adèle Hugo. Qui n'admet pas cette déposition fraude avec l'histoire. N'y a-t-il pas encore certaine photographie *truquée et volée*, et puis surtout Sainte-Beuve ?

Eh bien ! c'est là ce qui est grave. Léon Daudet ignore tout du drame qui, entre 1830 et 1832, mit aux prises Victor Hugo, Adèle et Sainte-Beuve, il en ignore tout... *parce qu'il ignore Sainte-Beuve.* C'est lui, Daudet, qui a fait de Sainte-Beuve un traître de mélodrame, alors que la vérité est autrement complexe. « Personne ne lit plus ni *Joseph Delorme*, ni *Volupté* », écrit Léon Daudet. C'est bien regrettable. Sur Adèle et sur Sainte-Beuve, celui-ci en savait tout de même plus long qu'Edouard Lockroy et Léon Daudet ; et il nous a tout révélé — non pas dans le *Livre d'Amour*, recueil de souvenirs collectifs, imprimés pour Mme d'Arbouville, mais dans *Volupté.*

Je l'avoue ; m'en fixant à certains des témoignages qu'invoque Léon Daudet, j'ai cru longtemps — jusqu'à ces derniers mois — à la faute *totale* d'Adèle Hugo. Je dois à une longue conversation avec mon maître et ami Paul Bourget, psychologue autrement pénétrant que Léon Daudet et quelques autres, d'avoir entrevu la vérité et compris qu'elle n'était pas si simple : « Lisez *Volupté*, me dit Bourget, lisez-le vraiment ». J'ai lu *Volupté*, et la lumière s'est faite. L'auteur de *Volupté*, le voilà, le bon témoin.

A l'âge du cynisme, trente ans après son amour pour Adèle, Sainte-Beuve, dans une lettre à Hortense Allart de Méritens, alléguera, pour se poser en roué, que son mysticisme ne fut qu'un masque, qu'une de ces troubles métamorphoses qui permettent aux dieux d'approcher les filles des hommes :

« J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est

évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout... »

Ne croyez pas ce vieillard, que tourmente l'antique *Libido*. Quoi que prétende Léon Daudet qui dresse de lui un portrait vraiment trop sommaire, en 1832 Joseph Delorme est sincère. Il aime, pour la première et dernière fois, de toutes les forces de son âme. Il aime et va confier du roman de sa jeunesse, à *Volupté*, son grand secret. Depuis longtemps déjà, deux êtres se partagent sa chair et son cœur. Tout comme Mme de Couaën pour Amaury, Adèle, si douce, si bonne, si paisible de sens, lui a inspiré un sentiment passionné, mais d'une extrême pureté; les désirs qui le tourmentent, Mme Victor Hugo les ignore. Elle ne connaît en lui que l'ami de son âme, que l'amant mystique à qui parler de sa mère disparue, de son foyer menacé, de ses déceptions, de ses craintes, de ses jalousies... Car bientôt... Lui, pour demeurer digne d'un sentiment si pur, a moins de mal que vous ne pensez. Il a fait, nous confie-t-il, deux parts de sa vie. Son plaisir, ce n'est pas d'elle qu'il l'attend. La grande crise de 1830 lui a appris à user, dans les plus basses voluptés, les ardeurs charnelles qui le tourmentent. D'avoir sacrifié à la Vénus des carrefours, voilà qui le rend plus apte à vénérer sa Madone.

Il est de ces hommes, plus nombreux qu'on ne le pense, qui rougiraient d'apporter à la bien-aimée l'hommage d'une triviale volupté. Dès lors, Mme Victor Hugo ne voit plus en Sainte-Beuve que l'ami le plus passionné, mais le plus réservé, en butte à une injuste proscription. Pourquoi (c'est là qu'est sa faute) ne pas accorder à cet amant platonique des rencontres dans les églises, des promenades au cimetière, des visites aux pauvres gens ? Pourquoi ?... Ah !... si elle avait pu savoir d'où venait Sainte-Beuve, d'où venait Amaury, quand ils tombaient tous deux en prière dans l'ombre paisible du même sanctuaire ? Bientôt, il est vrai, elle devait connaître cette subtile confession d'une âme, savourant avec orgueil la secrète perversité de son dédoublement :

« A partir de ce jour funeste, et une fois l'impur ruisseau franchi, un élément formidable fut introduit dans mon être ; ma jeunesse, longtemps contenue, déborda : mes sens déchaînés se prodiguèrent. *Ma vie double s'organisa désormais* : d'une part, une vie inférieure, submergée, engloutie ; de l'autre, une vie plus active de tête et de cœur... »

Quelle monstrueuse complexité, mais aussi quelle sincérité dans cette eau-forte où la lumière est pétrie d'ombre !

« Ce cœur donc, qui avait palpité si rudement dans le mal, ce cœur humain contradictoire et changeant dont il faut dire, comme le poète a dit de la poitrine du Centaure, *que les deux natures y sont conjointes*, ce déplorable cœur secouait la honte en un instant ; il retour-

nait son rôle et alternait tout d'un coup de la convulsion grossière à l'inspiration platonique... »

Le voilà, le bon témoin, autrement plus attachant, autrement persuasif que le faux témoin qui empoisonna aussi bien que la vieillesse de Victor Hugo la jeunesse de Léon Daudet. Croyez-moi, Daudet, croyez-en tout au moins Paul Bourget, si malaisée qu'en soit la lecture, *Volupté* vaut mieux encore que les ragots d'Edouard Lockroy, même magnifiés par votre plume. Rendez justice à Mme Victor Hugo... et à Sainte-Beuve, comme vous rendez enfin justice à Victor Hugo. Ne dites plus : Personne ne lit plus ni *Joseph Delorme*, ni *Volupté* ». Lisez *Volupté*... Vous lui devrez peut-être une de vos plus belles pages.

Attendons maintenant la nouvelle réplique de M. Léon Daudet.

§

Sous le titre *l'Anarchie de la littérature contemporaine*, **l'Action Française** publie dans sa page littéraire un important article de M. René de Planhol.

Le manque de place nous contraint à n'en donner que des extraits et nous prive du plaisir que nous aurions à les commenter :

Depuis quelques saisons, les mémoires littéraires se multiplient, qui nous évoquent les années 1890. Après M. Camille Mauclair, M. Adolphe Retté, M. Ernest Raynaud et plusieurs autres, voici que, presque ensemble, Mme Rachilde, M. Gustave Kahn, exégète du vers libre, M. André Fontainas, nous livrent leurs témoignages. Si divers que soient ces écrivains, leurs souvenirs se concentrent autour d'une idée, celle du symbolisme en qui s'exprimèrent la vie mentale et d'inspiration poétique du siècle finissant.

. . . .

Je me demande sous quel signe historiens et chroniqueurs de la littérature pourront jamais rassembler notre désordre intellectuel d'après-guerre : je n'en discerne pas d'autre que l'incohérence et l'anarchie.

On n'aperçoit en effet de nos jours aucune intention qui prévale, aucun courant qui domine. Dans tous les genres se manifestent les esthétiques et les desseins les plus contraires. En même temps que le passé ressuscite, que des écoles depuis longtemps défuntes se raniment, que tous les âges se réveillent et se mêlent dans le nôtre, toutes sortes d'élucubrations se targuent d'une originalité neuve et prétendent refléter la sensibilité moderne, les aspirations de l'avenir.

. . . .

On objectera peut-être la formation de plusieurs groupes, et surtout de l'un d'eux dont l'importance et l'influence n'ont cessé de s'accroître depuis la guerre, celui de la *Nouvelle Revue française*. Mais précisément la *Nouvelle Revue Française* n'a rien d'une école ; faute de doctrine et de cohésion, elle n'est qu'un lieu de rencontre pour les intelligences les plus opposées Et en elle, c'est encore l'anarchie qui apparaît et sous l'anarchie, l'anarchisme.

Je laisse évidemment de côté son caractère d'entreprise commerciale. A mesure que sa prospérité s'affirmait, elle a développé ses publications en s'agrégeant des auteurs qui, au fond, lui demeuraient étrangers. A ce titre d'affaire d'édition, elle ne relève aucunement de la critique intellectuelle. Toutefois, il y bien en elle depuis ses origines, et toujours vivace, un esprit propre à la maison, mais qui, loin d'engendrer une conviction, une foi, un élan, ne tend qu'à nier, à détruire et à dissoudre.

Comment s'en étonner alors que la *Nouvelle Revue française* a pour inspirateur et pour maître, encore qu'il s'en défende parfois, M. André Gide ? Malgré qu'il en ait, ce bel écrivain est né sous le signe du trouble et de l'inquiétude. Et, après s'être défait de toutes les idées et tous les rêves qui l'avaient sollicité tour à tour, il n'a trouvé, semble-t-il, un triste contentement que dans son dérisoire apostolat du corydonisme. Ce n'est pas sans un étrange paradoxe qu'un artiste si insaisissable et décevant assume, fût-ce en dépit de lui-même, un rôle d'animateur et de chef. Quelle impulsion peut-il donner à d'autres, celui qui ne sait ce qu'il veut et où il va ?

Et, pour accentuer encore le paradoxe, voici que M. Albert Thibaudet tient, à la *Nouvelle Revue française*, auprès de M. André Gide, la fonction de critique et de docteur. Cela est assez plaisant. La tâche de théoriciens et de régents à la fois, que remplirent en leur temps un Ronsard, un Malherbe, un Boileau, un Voltaire, un Hugo, un Mallarmé, postule un tempérament et des aptitudes dont M. Thibaudet se montre à merveille dépourvu. Ce qui l'occupe et l'amuse, ce n'est point d'exercer un ascendant sur les lettres contemporaines, c'est d'assister à leur spectacle, de jongler — plutôt maladroitement — avec les idées, les comparaisons et les métaphores, de subtiliser et ratiociner jusqu'à ce que le sujet de ses réflexions soit devenu si mince qu'il s'évanouisse.

. . . .

Le résultat, c'est que la *Nouvelle Revue française* ne se décore d'un simulacre d'unité que parce qu'elle rejette et proscrit. Tout en affichant l'ambition d'un nouveau classicisme, elle n'aspire qu'à la révolte, arbitraire et maigre, contre toute règle et tout précepte.

. . . .

Tous ces caractères, pour avérés qu'ils soient, ne sont que des carac-

tères négatifs. Ils ne composent point une physionomie, une âme. Ils n'ont pas la vertu de réunir et de rassembler. De Claudel à André Gide, de Valéry à Léon-Paul Fargue, de Thibaudet à Montherlant, d'Alain à Jean Cocteau, il n'est point de solidarité vraie. Ces poètes, ces romanciers, ces philosophes ne participent pas à un même mouvement littéraire, mais tout au plus à une espèce de syndicat.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Louis Valtat : galerie Dru. — Exposition Charles Sayers : G. Bernheim jeune. — Exposition Raoul Carré : G. Barreiro. — Exposition Claire Valière : G. Bernheim jeune. — Exposition André Mare : galerie Druet. — Exposition Foujita, G. Bernheim jeune. — Exposition Henri Rigaud : G. Georges Petit. — Exposition Max Jacob : G. Briant. — 15e Exposition des Artistes professionnels : Brasserie Terminus (133, Boulevard Brune). — Les dessins de George Seurat, 2 vol., avec une préface de Gustave Kahn, Publications Bernheim jeune.

L'exposition de **Louis Valtat** a été pour cet excellent artiste l'occasion d'un triomphe. Ce n'est point qu'il y ait affirmé des directions nouvelles et inattendues. Valtat est un peintre pour qui les modes n'existent pas, mais qui perfectionne sans cesse une technique souple et légère qui sertit la nature, tout en la laissant s'exprimer seule. Il est, avec d'Espagnat, le grand mainteneur de l'impressionnisme, dont ils n'abandonnent aucune conquête de luminosité, tout en l'enrichissant de solidités. Valtat est un admirable peintre de fleurs. Son lexique floral est très étendu et nul n'appuie mieux la gloire des roses et des œillets de la candeur et de la construction simple des fleurs des champs et du foisonnement des baies et des branchettes.

Aussi, il appuie son bouquet sur la symétrie d'une nappe aux carreaux de couleur. Il calcule ses fonds en maître. Paysagiste, il est errant et varié. Le voici en Cerdagne, à Banyuls où il a cherché les éclats doux des heures tendres au cirque de Gavarnie, à Ouistreham devant la plaque ondulée de la mer normande ; c'est toujours une étude profonde de l'atmosphère locale et un rendu de tout le relief du pays. Et puis, notés par-ci, par-là, en Ile-de-France, des jardins animés de la vie complète des arbres ou fleurs.

§

M. **Charles Sayers** est un jeune peintre hollandais qui, avant de prendre les leçons de notre Ecole des Beaux-Arts, a

vécu et peint, pendant plusieurs années, en Insulinde. Il s'y est passionné pour les sites, les mœurs et les habitants d'une île moins connue des touristes que Java et Sumatra, l'île de Bali, qui offre cette particularité d'être un peu différente à sa côte nord et à sa côte sud ; cette dernière peuplée de bouddhistes soumis à l'influence javanaise, celle du nord imprégnée d'influence chinoise. Cette différence s'accuse à la structure des temples et des pagodes, dans des détails de mœurs et de fêtes religieuses. La technique de M. Sayers est suffisante pour que cette page du Tour du monde qu'il a réunie dépasse l'intérêt documentaire et atteigne au pittoresque esthétique.

Il a tracé là-bas de beaux portraits et très divers, tel celui d'une jeune élégante, demi-nue, la fleur à la tempe, dans le turban versicolore, son coq de combat sur le bras ; telle une petite fille menue, jolie, placide, écrasée sous un chapeau doré, roide dans une robe brodée d'or ; tel ce journaliste balinois, demi-nu, un léger roseau à la main, un énorme kriss pendu à l'épaule.

De grandes toiles décrivent la marche joyeuse d'une foule à une cérémonie de crémation, les grandes tours de bois bariolées des couleurs les plus criardes, bourrées de cadavres et traînées par cent bras vers un énorme brasier qu'alimentent et attisent sans cesse des hommes nus jusqu'à la ceinture, armés d'énormes lances à feu. Il y a aussi, vers les temples guillochés, des arrivées et des génuflexions de porteuses d'offrandes au lourd chignon noir, et des danses hiératiques, et des danses cocasses, des sortes de rondes *assises*, puis des acteurs et des actrices des grands drames populaires javanais, en costumes somptueusement traditionnels.

§

C'est en Corrèze et en Corse que **Raoul Carré** a été chercher récemment ses thèmes. Le paysage de Carré est d'une belle évocation. Les routes sont bien lancées parmi les collines solides, bien crêtées de masses verdoyantes. Les ports de Corse sont fort séduisants. On aimerait traîner toutes les longues heures de beau soleil sur ce quai de Calvi, solitaire et paresseux, où quelques petits arbres dispensent, tout de même, de l'ombre aux flâneurs. Certains sujets connus, comme la citadelle de Corte ou la place de Piana, retrouvent sous le pinceau de Carré une fraîcheur nou-

velle de par la valeur de la mise en page et aussi du sentiment de l'artiste. C'est là une très belle série et très variée.

§

Madame **Claire Valière** a eu chez Bernheim jeune une très intéressante exposition, d'abord de nombreux tableaux de fleurs, solides et riants, roses, dahlias, lys, glaïeuls, ces derniers contribuant d'une belle sveltesse à l'ornementation du tableau et à son style.

Puis, le tour de son village, Saint-Maffre (en Quercy) et l'intimité de ce petit pays, toute saisie parmi l'éclat de ses pommiers, de ses amandiers, la nonchalance de ses eaux lourdes, la gaieté éclatante de ses toits sous la sérénité de son ciel. Aussi de belles pages datées du Limousin et de Montauban. Aussi un nu très observé et de ligne très plastique.

§

Mlle **Jane Charlat** fait preuve d'un talent robuste en de beaux paysages de Seine, vus à Paris, à Meulan, de solides visions d'Houlgate, de la Moselle et de son clair ruban à Metz entre l'Esplanade, le Ban Saint-Martin, et de Saint-Quentin. Elle montre un portrait d'enfant très gracieux et d'une belle décision. Ses natures-mortes à dominantes florales sont exécutées avec une heureuse hardiesse.

§

La multiplicité des dons d'**André Mare** n'a jamais nui à sa valeur de peintre, mais sa gloire de meublier avait quelque peu caché sa notoriété de peintre, malgré d'excellentes contributions à des Salons (Automne et Tuileries). Or, le peintre André Mare est de premier ordre. Il rompt le silence avec une exposition de quarante toiles, beaux paysages normands, étude de chevaux d'une profonde vérité et surtout des portraits-types, paysan de la Hague ou jockey. Tout cela est d'un art très concentré, très volontaire sans aucun tic, toujours neuf; on ne se trompera pas en qualifiant ces œuvres-là de peintures de maître.

§

Foujita a dédié à la gloire du travail quatre beaux panneaux, de la technique la plus neuve, avec une pluie de per-

sonnages décoratifs autour de motifs centraux, immobiles et d'un dessin très fin, raffiné et vigoureux.

Le pourquoi, certainement très raisonné, de cette mise en œuvre du thème, n'apparaît point avec une absolue clarté, mais c'est affaire de recherche philosophique. Plastiquement, c'est très attrayant et très neuf.

On ne voit pas que cela doive quoi que ce soit à l'art japonais; on sait très bien que cela ne doit rien à l'art européen. Il faudrait savoir comment Foujita entend placer ses panneaux. En tout cas, c'est là une affirmation d'originalité très haute. C'est aussi un labeur considérable. Une quarantaine de dessins préparatoires, femmes, mousmés, athlètes aux muscles énormes et savamment distribués, mise au tombeau traitée par un Japonais épris d'hagiographie chrétienne (Foujita a donné, dès les débuts de sa vie à Paris, de très belles pages en ce sens); tous ces dessins sont extrêmement curieux et souvent très beaux, dans leur spécialité et leur originalité de conception.

§

Henri Rigaud est un très bon peintre d'intérieurs d'églises, très expert à saisir l'accord des colonnes de pierre blanche ou grise et du luxe en bouquets de gemmes des vitraux. Cette peinture aux harmonies profondes s'étaie sur des dessins d'une construction très définie et subtile. M. Rigaud est un artiste qui n'est point classé à sa vraie place, mais cela n'est question que de temps, peut être peu de temps.

§

Max Jacob sourira sans doute quand je lui dirai qu'aquarelliste et dessinateur, il est en progrès. Et pourtant je suis amené à le lui déclarer et à en informer mes lecteurs. Il se fait une idée très haute et très précise de son art pictural, et je crois comprendre à quelques aphorismes, à quelques maximes qu'il a placés en tête de son catalogue, que ce qui l'intéresse chez l'artiste (lui ou autre), c'est la sensibilité. Il a pleinement raison. Il a raison aussi d'adjoindre à sa sensibilité un métier sérieux, même dans la virtuosité dont il l'émaille, en jolis caprices.

§

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler des expositions de jeunes peintres qu'**Auguste Clergé** organise dans des cafés. Il offre ainsi à ses confrères l'occasion d'exposer, sans payer des sommes folles, une salle d'exposition dans une galerie et il leur donne l'occasion de comparer leurs jeunes efforts. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le réel créateur de Montparnasse, de ce mouvement sinon d'art, mais de curiosité esthétique et même de vente qui s'y est produit, c'est Clergé. Il y a été aidé par le petit journal que publiaient ses amis Paul Husson et Geo Charles, mais c'est lui qui garnissait de bons tableaux hardis les salles de petits cafés. Il a continué en d'autres quartiers son apostolat, et publie toujours de beaux catalogues illustrés de croquis et de poèmes d'écrivains amis. Il en a un curieux pour son exposition à la brasserie Terminus, 133, boulevard Brune, où il a trouvé un accueil désintéressé et une large cimaise, couleur pierre de France, excellente pour la visibilité de la peinture.

Cette fois, il y réunit une soixantaine d'artistes ; des arrivés, Chavenon, Mme Babaian, Mme Crissay, Raoul Carré, Lebedeff, Méla Muter, appuient l'effort de plus jeunes, Bouchet, Currat (un très beau portrait de Gréta Prozor) Langermon, Marembert, Leroy, Diane de Médine, Maxa Nordau, Zienelewski, Riera de Pineau, de Mme Perroud qui a beaucoup de grâce et de fraîche vigueur, de Dancre et de Mlle Guidotte Carbonnell, jeune céramiste qui se signale par de très heureux essais.

§

On sait que **Georges Seurat** a énormément dessiné, que trois ans de sa vie si brève ont été absorbés par ses études de blanc, de noir, et qu'il a laissé près de trois cents pièces tout à fait du premier ordre, que les collections et les musées absorbent et qu'il sera impossible, après la belle et complète exposition qu'en ont faite MM. Bernheim jeune, de revoir. MM. Bernheim jeune ont eu l'excellente idée de donner de parfaites reproductions (procédé Jacomet) de tous ces dessins.

La préface qu'ils ont bien voulu me demander en ma qualité d'ami de jeunesse, donc de toujours, de ce grand peintre, n'ajoute rien à l'intérêt de ce recueil. Mais techniquement de premier ordre, ces deux cahiers reproduisent d'authentiques chefs-d'œuvre

et on y suit toutes les recherches de Seurat, de ses débuts, élève du père Bin et de Lehmann, jusqu'aux admirables réalisations des *Poseuses*, du *Chahut* et du *Cirque*.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Robert Brun : *Avignon au temps des Papes*, Armand Colin. — Henry Martin : *L'Art et les Saints, Saint André*, Laurens.

Une très intéressante publication de la librairie Colin concerne **Avignon au temps des Papes** (*les Monuments, les Artistes, la Société*). C'est un volume bien documenté d'après les chroniques et surtout les pièces d'archives qu'apporte M. Robert Brun, de l'Ecole Française de Rome.

Avant l'établissement des Papes à Avignon, l'histoire de la ville avait été d'ailleurs assez mouvementée. Au moyen âge, c'était une république ayant ses franchises, ses privilèges, son patrimoine et ses revenus. On y avait déjà bâti la cathédrale, le pont de Saint-Bénézet et l'abbaye de Saint-Ruf. Au XIIe siècle, la ville tomba dans l'hérésie des Albigeois ; elle fut assiégée et prise par Louis VIII, roi de France, en 1226.

L'arrivée et l'installation des Papes *en Avignon* devait être pour la ville l'occasion d'une nouvelle prospérité.

Après le court pontificat de Benoit XI et un interrègne d'un an, ce fut Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui ceignit la tiare sous le nom de Clément V. Après avoir séjourné et circulé dans la France du sud-ouest, le nouveau pape finit par venir à Avignon où il s'installa dans le couvent des Frères Prêcheurs. Il mourut, croit-on, à Roquemaure, alors qu'il s'acheminait une nouvelle fois vers Bordeaux, le 13 avril 1314. Son sucesseur, Jacques d'Euse, prit le nom de Jean XXII (1316), et c'est à lui qu'on a attribué la construction du Palais. En réalité, il ne fit que travailler à des églises d'Avignon et à l'embellissement de la ville. Il mourut le 4 décembre 1334, âgé de 66 ans. Contrairement à la tradition qui lui fait construire le Palais des Papes, il aurait simplement fait tranformer l'ancien évêché ; du reste, on n'a que d'assez brèves indications sur ce que fut, à ce moment, le palais pontifical. On y mentionne l'église Saint-Etienne qui devint la chapelle des Papes, des tours, des galeries.

Mais il est assez difficile de se faire une idée de ce qu'était l'habitation des Pontifes. Le Palais était crénelé, mais ne possédait qu'un crénelage de fantaisie. Sur un clocher voisin de Notre-Dame des Doms, était un poste de veilleurs, et un autre au-dessus du pont-levis.

Jacques Fournier, dit le cardinal blanc, du fait de la robe de moine qu'il portait d'habitude, succéda sous le nom de Benoît XII à Jean XXII. C'est à lui, principalement, qu'on doit la construction du Palais des Papes, dont il fit une véritable forteresse. On commença par transformer et agrandir l'ancienne chapelle Saint-Etienne (chapelle à double étage, comme la Sainte-Chapelle de Paris.) Du palais actuel, Benoît XII aurait fait construire, d'ailleurs, la plus grande partie des bâtiments qui ont subsisté. On lui devrait spécialement la Tour du Trésor ou des Anges, où l'on montre toujours sa chambre à coucher, qui fut du reste celle de la plupart de ses successeurs. Deux étages servaient de dépôts au trésor pontifical (sacs de monnaies, châsses, bijoux, objets précieux, etc.)

On peut encore mentionner, dans les bâtiments qui datent de l'époque, la salle du conclave, transformée plus tard par les légats en jeu de paume ; le bâtiment où se trouvent la tour Saint-Jean et la tour de la Glacière, lequel fut élevé en six mois. Cette tour de la Glacière servait surtout aux « commodités ». On sait que c'est dans cette tour que le célèbre Jourdan Coupe-Tête fit égorger soixante et un prisonniers de la ville dans la nuit du 16 au 17 octobre 1791.

Benoît XII fit également reconstruire la tour Campane, qui datait, croit-on, de Jean XXII, et aménager les bâtiments de ce côté. Il fit aussi élever la tour de Trouillas, qui, accolée à la tour de la Glacière, dominait le rocher des Doms. C'est au cours de ces travaux que le pape trépassa le 24 avril 1342.

Clément VI lui succéda. Ce fut un pape fastueux et qui voyait grand. Il fit bâtir le « Palais-Neuf » sur l'emplacement de diverses constructions situées sur le versant du rocher des Doms, et qu'on acheta aux propriétaires. L'architecte Pons de Loubières éleva la tour de la Garde-Robe, accolée à la tour des Anges, qui servit à compléter les appartements particuliers du pontife. Au troisième étage, où se trouvait le cabinet de travail du pape, Clément VI entassa des collections merveilleuses de meubles

précieux, de bijoux et de curiosités diverses. Dans cette pièce, sous le badigeon qui en recouvrait les murs depuis l'occupation du palais, on a découvert d'intéressantes fresques dont le volume nous parle ensuite. Au-dessus, était une chapelle de Saint-Michel servant d'oratoire particulier au pape. Clément VI fit encore reconstruire, sur les terrains nouvellement acquis, les bâtiments où l'on transporta le tribunal de la Rote, déjà logé dans l'ancien Palais, dont il reste la superbe salle d'audience dont nous parlait avec enthousiasme André Hallays. Au-dessus de la salle d'audience, Clément VI fit élever également la nouvelle chapelle Saint-Etienne pour remplacer l'ancienne, que le pape trouvait trop éloignée et insuffisante ; c'est, on le sait, une des plus belles parties du palais. Pour contrebuter les voûtes de cette audacieuse construction, on éleva extérieurement la tour Saint-Laurent, dont les salles servirent de dépendances à la chapelle. Le dernier étage de la tour Saint-Laurent avait à l'origine une destination militaire. Ses arcs-boutants franchissent l'étroite rue Peyrolerie, qui semble une véritable fente dans le rocher. Clément VI fit également commencer les constructions des bâtiments qui s'élèvent sur la place du palais, qui ne furent achevés qu'après sa mort.

Innocent VI, qui succéda à Clément VI, se borna à continuer les travaux commencés dans le palais. Son activité se porta surtout dans Avignon même et à Villeneuve.

Urbain V, qui vint ensuite, ne s'occupa guère au palais que des jardins qui, eux-mêmes, avaient été, croit-on, fortifiés par Benoît XII.

Grégoire XI qui lui succéda, et devait ramener le siège de la papauté à Rome, trépassa peu après, lorsqu'il allait reprendre le chemin d'Avignon.

Il fut ensuite nommé deux papes, Urbain VI et Clément VII. Ce fut Clément VII que la France adopta, lequel choisit Avignon pour résidence. Les dernières années du pontificat d'Avignon furent attristées par la guerre civile, et Benoît XIII, qui se défendit avec énergie dans le palais, finit par s'enfuir sous un déguisement.

Nous avons insisté sur l'histoire du Palais d'Avignon, qui est le fait le plus important raconté par M. Robert Brun, mais son

ouvrage nous parle ensuite des embellissements de la ville à l'époque et de ses remarquables églises.

On peut indiquer spécialement Notre-Dame des-Doms, église intéressante et curieuse où l'on montre le tombeau de Jean XXII; Saint-Agricol, édifice remontant aux XIIIe et XVe siècles et qui a été très remanié; Saint-Pierre, église paroissiale, qui possède une jolie façade sur une placette pittoresque, dont l'intérieur surtout date du XVe siècle; Saint-Didier, église du XIVe siècle, dont le clocher sonnait pour la mort des docteurs en l'Université d'Avignon, etc... Il faut ajouter des couvents, comme celui des Frères Prêcheurs, si célèbre dans les annales de la ville ; les Grands-Augustins, dont le joli clocher subsiste seul ; les Cordeliers, couvent également détruit qui abritait le tombeau de Laure, l'amie de Pétrarque ; Saint-Martial, ancienne église des Bénédictins, qui a été utilisée par l'époque moderne : on en a fait une dépendance de la poste, un temple protestant, une serre du jardin public, et le clocher supporte le central téléphonique.

L'ouvrage donne cependant le tableau de la vie avignonnaise à l'époque des Papes, parle des demeures somptueuses et maisons de campagne que possédaient les cardinaux dans la ville et aux environs. M. Robert Brun indique également au passage, quel fut l'afflux prodigieux d'étrangers, et spécialement d'Italiens, qu'amena dans la Rome française le séjour des Papes.

Le volume nous parle encore et en abondance, comme il convient, des anciens remparts d'Avignon. C'est là, on le sait, une des parures de la ville, qu'on ne saurait trop respecter. Des portes ont malheureusement été détruites, mais qui ne remontaient qu'au XVIIe siècle. Ce fut l'œuvre de M. Pourquery de Boisserin, maire de la ville, dont nous ne qualifierons pas autrement l'œuvre néfaste. Dans l'ancienne enceinte d'Avignon s'ouvrait une porte très curieuse, dite « le portail peint », qui offrait l'image des douze apôtres, auxquels on avait confié la garde de la cité. On peut noter que l'enceinte, qui subsiste toujours, se développe sur un périmètre de 4.650 mètres et comprend 35 tours de plans variés et 56 demi-tours.

Le volume consacre encore d'intéressants chapitres à la peinture et à la sculpture pendant le séjour de la papauté en France.

C'est ensuite une abondante notice sur Villeneuve-lès Avignon

avec son église fortifiée, sa chartreuse et les mille souvenirs qui se rattachent à l'époque des papes.

Divers paragraphes nous permettent également de nous faire une idée de ce qu'étaient le mobilier et la décoration dans le palais des papes. Les documents utilisés par M. Robert Brun donnent encore de nombreux détails sur les réceptions et festins de la cour pontificale.

A ce propos, on peut même noter que les textes indiquent comme d'usage courant l'emploi de la fourchette à l'époque. On sait que jusqu'alors il n'en était question qu'à partir de Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, et que le roi lui-même et toute sa cour mangeaient avec leurs doigts. On peut constater ainsi que l'Eglise, une fois de plus, nous a montré le bon chemin.

Le livre de M. Robert Brun est une intéressante publication, dont nous n'avons pu donner d'ailleurs qu'un très faible aperçu et qui mérite de prendre place dans nos bibliothèques.

§

Chez Laurens, dans une collection consacrée à *l'Art et les Saints*, il a été publié dernièrement une brochure sur **Saint André**. C'est une abondante dissertation sur la vie du personnage, son évangélisation et sa mort. C'était, on le sait, un frère de saint Pierre. On le trouve à la suite de Jésus-Christ, au moins depuis la pêche miraculeuse sur le lac de Tibériade et après la mort du Christ, il prêcha en Scythie, en Asie-Mineure et en Grèce. C'est là, enfin, qu'il fut crucifié, mais le gouverneur romain se borna à le faire attacher sur une croix en X. Il trépassa alors que le peuple se mutinait pour obtenir sa délivrance.

Il est resté de cette histoire la Croix de Saint-André, qu'adopta l'héraldisme bourguignon. Une des illustrations du volume montre le supplice du saint, qui figure sur un des plus curieux chapiteaux de l'église de Besse (Puy-de-Dôme).

Différentes autres gravures concernent ce supplice. Il faut en faire honneur à Fra Angelico, Ghirlandajo, Giovanni della Robbia, Lucas Cranach, le Dominiquin, le Guide, Murillo, etc...

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Etude des briques à inscriptions du gisement de Glozel. — Un fond de vase à caractères pseudo-Glozéliens. — Note sur quelques caractères de Glozel et d'Alvâo. — Glozel en Roumanie.

Etude des briques à inscriptions du gisement de Glozel. — M. E. Bruet, qui vient d'être élu, au premier tour, vice-président de la Société géologique de France, avait bien voulu se charger de la contre-expertise des tablettes de Glozel.

Dans son dernier numéro, le *Mercure de France* a déjà publié ses conclusions établissant, sans conteste, la haute ancienneté des tablettes, en accord en cela avec M. le Professeur Halle et M. Söderman, qui y ont également décelé la présence de racines fossiles.

Dès que les objets actuellement détenus depuis près d'un an par M. Bayle seront enfin accessibles à leur propriétaire, ces mêmes savants les soumettront à des études scientifiques, ne se contentant pas de noter la présence de racines fraîches, — fait tout à fait normal et signalé de tout temps par le Dr Morlet, — mais y rechercheront, entre autres, *au microscope*, en des coupes minces, la présence de racines millénaires qui n'ont pu traverser les tablettes qu'après cuisson, car, si elles y avaient été incorporées avec la pâte argileuse, la température de 600° environ à laquelle ces briques ont été soumises *les aurait entièrement détruites.*

Le travail de M. Bruet vient de paraître, accompagné de microphotographies, dans le Bulletin de l'Association régionale de Préhistoire, de Lyon. Les larges extraits que nous en donnons ici sont accompagnés de dessins au trait, exécutés par M. Bruet d'après les microphotographies (1).

Avec cette étude microscopique, la question d'authenticité en préhistoire, — *jusqu'à ce jour affaire de coup d'œil et de camaraderie,* — va enfin entrer dans une ère scientifique qui entraînera sans nul doute la révision nécessaire de bien des objets, orgueil de certains préhistoriens !

Enfin nous rappellerons que la friabilité des tablettes de Glozel, dont M. Bruet apporte ici l'explication scientifique, existe également pour les tablettes égéo-crétoises, comme le mentionne incidemment le Dr Morlet, dans la précédente chronique de Glozel,

(1) M. Bruet a été aidé dans ses manipulations par M. H. Ragot, chef-mécanicien du Laboratoire de Géologie de la Sorbonne, qui est l'auteur des microphotographies.

au sujet d'un lot de tablettes minoennes, retirées intactes du sol par sir A. Evans et qui furent désagrégées par une simple averse.

1° — GÉNÉRALITÉS SUR LES ARGILES ET LEUR CUISSON

On sait que l'argile durcit par dessiccation. Si on humecte la pâte desséchée, elle se ramollit et l'action du durcissement est par suite momentanée. Si l'on prend de l'argile sèche et qu'on la mette dans l'eau, elle se désagrège et tombe en bouillie. On attribue ce phénomène à l'action de l'air contenu dans les pores de la matière, air qui est comprimé par l'eau qui pénètre dans la masse par capillarité et qui produit ainsi des sortes d'explosions qui réduisent l'argile en poussière.

Si, au lieu de laisser la pâte plastique sécher à l'air libre, on la cuit à une température élevée, l'eau d'hydratation chimique est chassée. A partir de ce moment, l'argile est cuite et ne se délaie plus au contact de l'eau.

Enfin la terre cuite est obtenue par la cuisson d'argiles impures, renfermant toujours du fer qui donne après cuisson une coloration plus ou moins rouge.

2° — LES FAITS, LEUR INTERPRÉTATION

A) *Recherches chimiques.* — Ces recherches ont été poursuivies à la fois sur l'argile du milieu archéologique, sur les briques à inscriptions, enfin sur des briques que nous qualifierons d'artificielles et qui ont été faites avec l'argile de la couche archéologique chauffée ou cuite à différentes températures, comprises entre 100 et 1200°.

En même temps que j'exécutais moi-même des analyses, je demandais à trois grands laboratoires de Paris de contrôler mes résultats sur des prises d'échantillons identiques. Deux de ces établissements sont des laboratoires officiels, le 3e est un grand laboratoire industriel dont la réputation est bien établie.

Les différences enregistrées entre les différents résultats ainsi obtenus sont de l'ordre de celles que l'on enregistre dans ces sortes d'opérations.

J'ai obtenu le résultat moyen suivant :

	Analyse de la couche archéologique.	Brique à inscriptions	Brique artificielle cuite à 670° environ :
Silice totale	67,20	63,60	68,37
Alumine	18,04	18,49	18,40
Oxyde de fer	3,64	3,29	2,70
Chaux	0,25	0,45	0,45
Magnésie	0,44	0,16	0,13
Ac. titanique	0,63	0,50	0,47

Ac. sulfurique.........	0,08	0,43	0,36
Potasse...............	0,98	1,83	1,84
Soude..................	4,08	5,98	6,77
Perte au feu...........	4,50	5,25	0,45
Non dosés et pertes.......	0,16		
	100,00	99,93	99,94

Ces résultats confirment ce que j'avais déjà écrit sur l'origine de l'argile qui a servi à la cuisson des briques à caractères. Cette argile est bien celle du milieu archéologique.

La différence dans la perte au feu résulte sans doute du séjour des briques à inscriptions en terre ; en effet on a dans l'argile du milieu : Perte = 4,50 ; pour les briques à inscriptions : 5,25.

Au point de vue pétrographique, un lien de parenté que je n'ai pas cité encore entre ces deux roches est dans la présence, dans l'une et l'autre, des associations quartz et feldspath nommées *pegmatites*, qui apparaissent à tous points de vue sous des aspects identiques.

B) Recherches physiques. — Ces recherches ont été poursuivies en particulier au microscope en lumière naturelle et en lumière polarisée. Le nombre des préparations exécutées sur l'argile de la couche archéologique, sur les briques à inscriptions et sur les briques artificielles, a été important.

a) Cuisson : Je rappelle que dans le cahier n° 7 de Glozel j'ai indiqué une température de cuisson pour les briques à inscriptions, supérieure à 600°. Dans une même plaque, j'ai relevé notamment deux sections d'orthose déformé (1). J'ai fait la contre-épreuve consistant à rechercher dans la terre de la couche archéologique l'orthose déformé par les phénomènes naturels, soit la sanidine. Cette recherche a été faite par lévigation et classement des feldspaths et aussi par examen des plaques minces taillées dans l'argile sans lévigation, ni classement préalable. J'ai constaté l'absence complète de la sanidine dans la terre de la couche archéologique. On pourrait donc conclure à une température de cuisson d'au moins 600°. Cependant, sans enlever toute valeur à l'indication qui nous est ainsi donnée, j'estime qu'une opération du genre de celle que j'ai effectuée ne peut donner la caractéristique absolue d'un gisement.

Je continuerai toutefois à donner à mon indication du degré de cuisson une certaine valeur, qui ne pourra disparaître tant que l'on n'aura pas montré l'existence de la sanidine dans le gisement.

Ceci posé, j'ai examiné les briques à inscriptions et mes briques artificielles au microscope, en lumière naturelle. On voit nettement

(1) Je rappelle que le nombre des sections convenables pour cet examen est forcément très limité ; il faut donc multiplier le nombre des préparations.

dans les briques à inscription un « frittage » avec répartition du fer qui remplace le feutrage d'argile colloïdale de la couche archéologique. Les comparaisons que j'ai faites ainsi entre les briques à inscriptions et les briques artificielles chauffées de 100 en 100°, de 100° à 1200°, montrent nettement que la structure des briques à inscriptions se rapproche le mieux des briques artificielles cuites entre 600° et 700°.

En particulier, au-dessous de 600° il subsiste toujours des traces du feutrage dû à l'argile colloïdale.

A 1200° la différence est très nette avec les produits cuits à 600°, la répartition du fer et la coloration ne sont pas les mêmes. J'ai bien observé une variation de la répartition du fer dans une brique artificielle donnée en fonction de la vitesse de cuisson. J'estime par suite que les briques à inscriptions ont été cuites lentement. De plus, la cuisson a été assez homogène.

b) J'ai procédé ensuite à un examen des libelles ou inclusions gazeuses des quartz. Je ne suis pas renseigné sur la nature des gaz occlus, mais cette étude m'a montré :

1° — Dans le quartz de l'argile de la couche archéologiques, des libelles très nettes ;

2° Dans le quartz de la brique de Glozel, un degré de netteté très différent ;

3° Dans le quartz de la brique artificielle cuite entre 650 et 700°, des libelles semblables à 2 ;

4° Dans le quartz de la brique cuite entre 800 et 1000°, les libelles sont plus rares ; elles sont souvent vidées de leur contenu à 1200°.

c) Enfin, j'ai examiné au point vue physique le résultat de la pulvérisation de l'argile de la couche archéologique, de la pulvérisation des briques à inscriptions et de la pulvérisation des briques artificielles.

Ces poudres, mises dans des tubes à essais placés devant une feuille de papier blanc à la lumière du jour, montrent :

1° Que la poudre résultant du broyage d'un fragment quelconque d'une brique à inscriptions s'écarte très nettement comme couleur de la poudre provenant de l'argile de la couche archéologique. Cette dernière est jaunâtre ; la première est nettement rougeâtre. La cuisson des briques à inscriptions apparaît ainsi avec la plus grande netteté.

2° Que la poudre provenant de la brique artificielle cuite entre 650 et 700° se classe avec une teinte plus élevée par rapport à la poudre des briques à inscriptions ;

3° Que la couleur de la poudre des briques à inscriptions se rapproche beaucoup plus de la couleur de la poudre des briques cuites entre 650 et 700° que de la couleur de la poudre de l'argile de la couche archéologique.

4° Que je n'ai pu obtenir par des cuissons appropriées la couleur exacte de la poudre des briques à inscriptions, mais que cette couleur les classe d'une façon absolue parmi les produits cuits *qui ne se délayent pas au contact de l'eau.*

D'autres recherches ont été faites à ce dernier point de vue.

Des fragments des briques artificielles cuites à différentes températures ont été introduits dans l'eau ; aucun ne s'est désagrégé.

Des fragments d'argile séchée, par contre, se désagrègent instantanément.

Or des fragments des briques à inscriptions subissent *exactement* le même sort.

Mais — et c'est capital — la poudre plus ou moins grossière qui résulte de ces opérations montre :

1° Que la couleur du produit séché est rougeâtre, comme il est dit ci-dessus pour les briques à inscriptions ;

2° Qu'il est jaunâtre pour le produit séché provenant de l'argile simplement séchée.

La différence des colorations est indiscutable.

Il en résulte ceci :

« Les briques à inscriptions qui se révèlent par leurs caractères physiques comme des produits *cuits* se comportent en présence de l'eau comme des produits *non cuits.* »

D'autre part, la présence de la calcédoine n'a pas été relevée dans les briques à inscriptions, alors qu'elle l'a été dans la couche archéologique. Mais j'ai constaté que dans une poterie d'origine romaine ayant séjourné dans la terre jusqu'à maintenant, poterie faite avec des éléments sensiblement équivalents à ceux que renferme la pâte des briques à inscriptions (quartz et feldspaths) il y avait absence complète des phénomènes secondaires. Il en est tout différemment, comme je l'ai constaté, des poteries néolithiques faites et ayant séjourné en milieu calcaire.

d) Enfin j'ai recherché systématiquement les débris organiques, et mes recherches, importantes par le nombre des préparations effectuées, m'ont amené à la découverte d'une radicelle dans une coupe pratiquée dans une brique à inscriptions. Je donne avec cette étude des microphotographies exécutées avec les grossissements et les caractéristiques indiquées sur chacune d'elles. Ces microphotographies montrent :

1° La radicelle vue en lumière naturelle et en lumière polarisée à grossissements de 47 et de 400 diamètres ;

2° La brique artificielle faite par moi avec l'argile de la couche archéologique cuite entre 65° et 700°. Cette brique est vue en lumière naturelle et en lumière polarisée.

Cette étude m'a montré :



FIG. 1

lle minéralisée ayant percé la brique après cuisson.
Grossissement : × 400.

1° Des cellules végétales très nettes indiquant le squelette d'une radicelle. L'espèce de la plante qui l'a émise n'a pu être déterminée avec certitude.

2° L'existence dans le cylindre central et dans les cellules de grains clastiques de quartz ;

3° Autour du bord externe de la dernière rangée de cellules, sur la

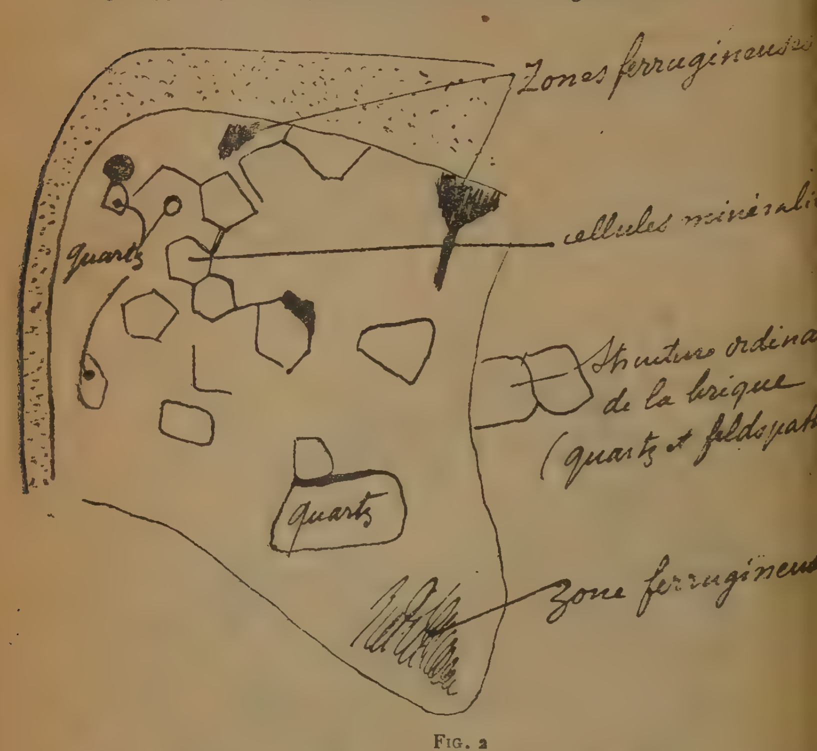


Fig. 2

périphérie, une couronne très nette au microscope et encore bien visible sur les photographies. Cette couronne est une zone particulière caractérisée par l'absence de *phyllites*, qui abondent dans le reste de la préparation, et aussi par son absence de biréfringence entre nicols croisés.

Cette couronne représente à mon avis un certain limon résultant de la disparition d'une partie de la radicelle avec le résultat d'une action ancienne de celle-ci. « C'est le trou ancien de la radicelle. »

Les cellules sont « ferritisées », mais non silicifiées.

A la lumière de cette observation, j'ai relevé dans les préparations faites sur des briques à inscriptions de nombreuses zones circulaires

nalogues à la couronne ci-dessus, à ceci près qu'il s'agit alors non pas d'une couronne, mais d'une section circulaire pleine. Il s'agit de zones occupées autrefois par des racines ou par des radicelles dont la matière organique, probablement ferritisée, a disparu finalement par

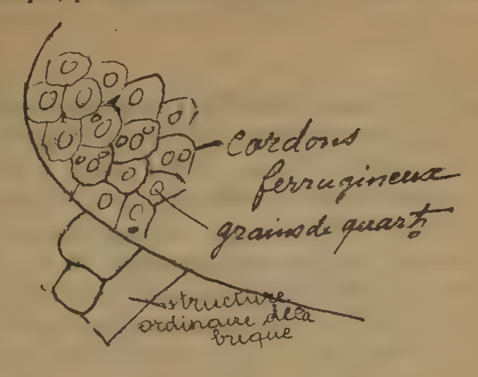


Fig. 3

une circulation d'eau provoquée dans une couche imperméable par des variations saisonnières de la teneur en eau de carrière.

En outre, j'ai remarqué que la pâte qui a servi à la préparation des briques à inscriptions n'avait subi qu'une faible manipulation préalable. Il n'y a pas en effet une classification des éléments qui résulterait, comme dans certains de nos produits artificiels, d'une décantation.

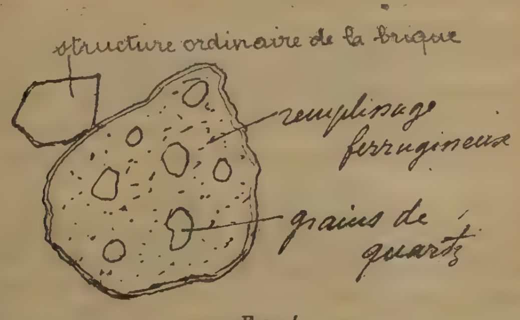


Fig. 4

Toutes les observations exécutées sur les briques à inscriptions ont pu être faites grâce à une brique portant des inscriptions, trouvée dans le gisement par M. Depéret, et à des fragments portant aussi des

signes, de 100 cm² environ de surface chacun, qui m'ont été adressés par M. le docteur Morlet. La radicelle a été trouvée dans la brique découverte par M. Depéret (1).

E. BRUET
Vice-Président de la Société Géologique de France.

§

Un fond de vase à caractères pseudo-glozéliens. — Après le Congrès des Arts Populaires de Prague, je suis descendu à Brno (l'ancien Brunn) où j'ai visité, non le champ de bataille d'Austerlitz, mais de préférence les collections du Musée Morave, tant la section folklorique et ethnographique que la section préhistorique ; elle a pour conservateur M. Absolon et pour conservateur adjoint M. Skutil, qui était venu me voir au cours de l'été et à qui j'avais montré mes objets de Glozel.

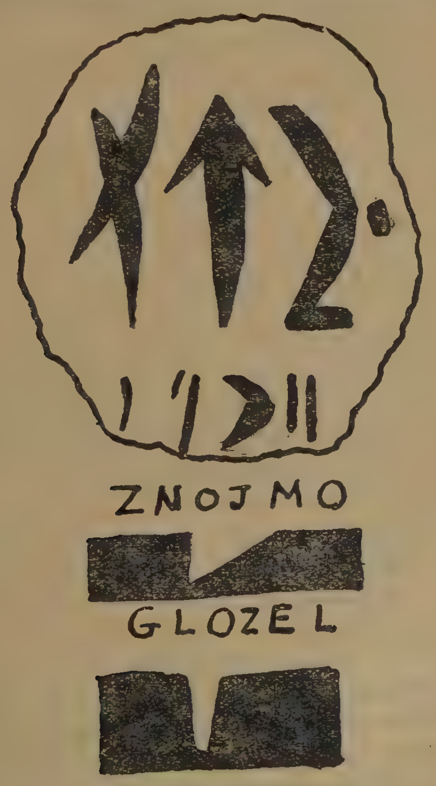
J'ai vu, non seulement les objets déjà placés dans les vitrines et catalogués, mais M. Absolon m'a montré ses plus récentes trouvailles et des caisses pleines d'inédits. Vu l'importance des gisements moraves et la compétence de M. Absolon, il conviendrait de faire de ce Musée préhistorique de Brno un centre européen de recherches et d'enseignement, quelque chose comme notre Institut de Paléontologie humaine.

Comme de juste, nous avons parlé de Glozel ; seulement je n'ai pas le droit de faire ici le reporter indiscret ; ces messieurs sont assez grands pour publier seuls, s'ils ont quelque chose à dire. Glozel a eu au moins un grand avantage : il a attiré fortement l'attention sur tous les objets préhistoriques et protohistoriques qui portent des signes. Et c'est ainsi qu'en examinant la vitrine consacrée aux découvertes faites à Znojmo, M. Skutil

(1) Je n'ai pas tenu compte dans cette étude des racines ou radicelles récentes. Leur présence dans les tablettes à inscriptions n'a rien que de très naturel. L'étude minutieuse que j'en ai faite m'a montré qu'elles avaient bien évolué dans la tablette après la cuisson de celle-ci. Certains fragments de racines paraissent à première vue isolés au milieu du fragment d'une tablette. L'étude de la région intéressée, au microscope, indique nettement une zone d'évolution de la radicelle traversant la tablette de part en part. On peut en déduire, soit que c'est cette partie de la racine, bien protégée contre l'altération, qui est destinée à être « ferritisée », soit qu'il s'agit pour ces végétaux récents d'espèces particulières. Cette seconde hypothèse mérite d'être retenue ; en effet, un spécialiste estime que la radicelle représentée en coupe dans ce travail émanait d'un conifère. Or cette famille végétale a aujourd'hui complètement disparu du terrain des fouilles et de ses environs.

t moi découvrîmes un fond de vase portant des signes gravés, lont je fis un rapide dessin trois quarts grandeur nature. Ce ragment n'avait jamais été publié ; ni M. Absolon, ni M. Skutil, i d'autres n'y avaient fait attention ; il était au surplus mal clairé dans sa vitrine ; et cette omission n'a rien que de naturel ; e même fait s'est produit dans maints autres musées.

La ressemblance de ces signes avec plusieurs de ceux de Glozel



est indéniable ; mis sur la piste, M. Skutil a de nouveau examiné un grand nombre d'autres pièces, tant à Brno même que dans d'autres musées et collections tchèques, moraves, slovaques, etc. J'ai vu ses notes ; la ressemblance s'accentue...

Mais voici la difficulté. Des signes de ce type existent aussi en pays scandinaves et germaniques ; ce sont des *runes* ; les signes tchéco slovaco-moraves seraient, soit des runes germaniques, soit

des runes slaves ou plutôt proto-slaves ; bref, on tombe ici dans un domaine relativement bien exploré ; et la date de ces signes serait fixée suffisamment, bien loin du néolithique en tout cas, au début sinon en plein Age du Fer.

Mon fond de pot était nettement dans la vitrine des objets *néolithiques* trouvés à Znojmo ; mais dans cette station, il y a une superposition de civilisations ; au-dessus du néolithique, il y a du Bronze ; au-dessus du Bronze, il y a du Fer. Personne ne sait qui a mis ce fragment dans cette vitrine ; personne ne peut dire s'il a été trouvé en place dans la couche néolithique, ou si au cours des fouilles il a glissé de la couche du Fer ; aucune indication spéciale n'existe dans les registres du musée ; des savants tchèques, ukrainiens, allemands, scandinaves, interrogés par M. Skutil, déclarent que cette inscription est runique et du Fer, mais ne peut et ne doit pas être néolithique. Conclusion des savants :

Il faut changer ce fragment de vitrine.

Moi, je veux bien ; cela regarde les Moraves. La contexture du pot, pour autant que j'aie pu l'apprécier en dix minutes, avec manipulation d'une vingtaine de fragments de la même vitrine pour chercher d'autres signes, est bien néolithique ; pour ceux-ci, comme ils n'ont pas d'inscriptions, aucun problème ne se pose ; donc, on les laisse en place.

Pourtant, si demain on trouve en couche néolithique non remaniée des inscriptions du même type, que fera-t-on ? Dira-t on alors que pour ces fameux « runes », comme pour les lettres « gallo-romaines » de Glozel, il faut renoncer à ce que tout le monde admettait ; reportera-t-on le fond de pot où il était d'abord, c'est-à-dire parmi ses confrères vraiment néolithiques ? Cela fera-t-il un nouveau Glozel, avec partisans de ce qui s'enseigne académiquement et partisans du chambardement des opinions reçues et devenues traditionnelles ?

Je n'ai aucune compétence dans le problème des runes épigraphiques, ne m'étant occupé de ces signes que pour affirmer que les théories de dérivation à partir de l'alphabet gréco-latin me paraissaient (et me paraissent encore) ridicules ; et pour montrer que tout un système du même type subsiste comme marques de propriété, taillées à la hache (*rubesh*), dans toute la Russie

septentrionale. (Voir *Religions, Mœurs et Légendes*, t. II, p. 249-258 : *De l'origine des Runes et des Alphabets*.)

Les signes de Znojmo n'ont pas été gravés comme ceux de Glozel ; ceux-ci sont formés de sillons qui peuvent avoir été faits par un bout de bois ou d'os pointu et ont des parois légèrement inclinées vers la droite et la gauche ; au lieu que les signes de Znojmo sont incisés verticalement d'un côté et en pente de l'autre, donc comme on fait avec une lame coupante taillant droit dans l'argile du côté gauche et enlevant la matière par un mouvement ascendant du poignet vers la droite ; j'ai indiqué la coupe de ces deux procédés de gravure sur la figure jointe. Ceci ne prouverait encore pas que l'instrument de Znojmo ait été en métal ; il suffit de malaxer un peu d'argile et d'y graver avec une lame de silex pour obtenir la même physionomie qu'à Znojmo.

Il serait en tout cas intéressant, non seulement de voir publiée une monographie détaillée du point de vue technique et un relevé complet des signes de ce type connus en Tchéco-Slovaquie et pays voisins, mais aussi un court mémoire qui mettrait au point l'état du problème des « runes » incisées sur poteries et des théories en cours sur leur origine et leur interprétation. Nous sommes encore si loin d'une explication complète de Glozel que tout peut compter, même l'hypothèse suivante (qui se fonde évidemment sur ma théorie des runes scandinaves et slaves comme écriture autonome, antérieure aux alphabets gréco-latins et indépendante des écritures méditerranéennes) que les Glozéliens et les scripteurs runiques primitifs faisaient partie du même cycle de civilisation.

A. VAN GENNEP.

§

Note sur quelques caractères de Glozel et d'Alvao. — Dans le *Mercure de France* du 15 décembre, M. Edmond Esquirol publie une intéressante note sur un caractère de Glozel, le cercle surmonté d'une croix, qu'il a trouvé aussi dans une inscription libyque du Musée d'Alger et qui existe, de même, au Mas d'Azil. Je crois devoir ajouter que ce signe apparaît aussi souvent dans l'art rupestre préhistorique du nord-ouest de la Péninsule Ibérique. Je l'ai même récemment trouvé parmi les signes très nombreux et variés d'un rocher gravé des alentours de Chaves (Traz-os-Montes), quelques dizaines de kilo-

mètres au nord du plateau d'Alvâo. Il y avait là aussi une échelle à sept échelons. Rappelons-nous que dans le remarquable tesson d'Alvâo, que j'ai fait connaître il y a quelques mois, l'échelle présente quatre échelons.

Je voudrais aussi signaler les ressemblances qui, d'après mon opinion, existent entre plusieurs signes de ce tesson (comme le V, le X, le ⊔ , le ⊐ , le point, le trait horizontal, etc.) et ceux de l'inscription libyque publiée par M. Esquirol dans le *Mercure*. Ces ressemblances et celles des deux inscriptions avec les signes de Glozel sont trop nombreuses pour que l'on puisse les considérer comme des coïncidences fortuites. On pourra sans doute faire semblant de les dédaigner maintenant : mais les chercheurs de l'avenir en tiendront nécessairement compte.

J'ai récemment présenté à l'Académie Pontificale des Sciences (*Nuovi Lincei*) une note sur les signes alphabétiformes gravés sur un poinçon magdalénien inédit des Asturies. J'esquisse dans cette notice l'hypothèse que les écritures anciennes de l'Occident ont eu une double origine : les signes énigmatiques du magdalénien, supposés à tort ou à raison marques de chasse, — et les signes du Mas d'Azil et de l'art ruspestre péninsulaire, que l'on suppose être des schèmes de la figure humaine. Le plus ancien alphabet occidental aurait puisé peut-être ses caractères dans le vaste tableau graphique fourni par ces deux sources.

Certes, les différences entre les signes de l'art rupestre péninsulaire et les écritures ibériques, par exemple, sont très nombreuses, mais il y a des signes communs ou semblables, comme le cercle, la croix, la croix enveloppée par une circonférence, le « fer à cheval », le cercle avec un prolongement rectiligne, même le ቀ que l'on croit représenter des hommes à bras unis au corps et que l'on trouve aussi en Irlande.

Quelques auteurs, comme Breuil, admettent l'hypothèse d'une filiation de l'écriture dans l'art rupestre. Le signe de Glozel et de l'inscription libyque mentionnée vient à l'appui de cette hypothèse. Je crois cependant que nous ne sommes pas à même de nous arrêter à une opinion définitive. Quelques ressemblances morphologiques ne suffisent point. Signalons d'abord *les faits* ;

et, en passant, faisons des comparaisons qui ne manqueront pas de frapper les esprits éclairés et impartiaux.

Porto, Université, le 29 déc. 1928.

A. A. MENDES-CORREA.

§

Glozel en Roumanie. — Il était naturel qu'une découverte qui depuis longtemps a dépassé les frontières de la France eût son écho dans notre pays. Pour compléter la bibliographie que M. S. Reinach annonçait comme suite à ses *Ephémérides*, nous essayerons de noter brièvement ce qui a été publié sur ce sujet en Roumanie.

Les premières informations sérieuses ont été données par M. O. Tafrali, professeur d'archéologie à l'Université de Jassy, qui a participé aux fouilles de Glozel le 25 septembre 1927 avec Peyrony, Solignac et Vergne, et a signé avec eux un procès-verbal concluant à l'authenticité. Il a publié plusieurs articles dans le journal *Viitorul* (l'Avenir), de Bucarest, résumant les nouvelles découvertes ainsi que sa part de contribution. Le premier a paru dans le numéro du 8 octobre 1927, où il présente les trois opinions pour ou contre Glozel, le plus important dans celui du 18 novembre, où il indique la ressemblance des pots mal cuits de Glozel avec ceux de Cucuteni (Jassy) et surtout de Pomârla (Dorohoi), stations préhistoriques de Roumanie, et affirme que c'est Peyrony qui a presque dicté le procès-verbal des fouilles du 25 septembre.

Un bref compte rendu, signé O. T. [afrali], a été publié dans *Arta si Archeologia* (L'art et l'archéologie), la seule revue d'art de Roumanie, sous la direction de M. Tafrali, au numéro I, fasc. I, octobre 1927 ; on y expose les différentes opinions. « Bégouen et Dussaud croient, sans raison, que les objets de Glozel ne sont pas authentiques. »

Dans *Adevarul literar si artistic* (La vérité littéraire et artistique), une des revues hebdomadaires les plus connues de Bucarest, du 18 mars 1928, quelques informations sur la perquisition chez les Fradin, sous le titre : « Les Glozéliens démasqués ». Idem, le 19 février 1928 : « Les propriétaires du terrain ont poursuivi en justice pour calomnie les membres de la commission de savants qui ont fouillé à Glozel ». Et autres notes analogues. On

voit l'attitude de méfiance de cette publication pour Glozel ; c'est peut-être pour cette cause qu'elle n'a pas publié l'article favorable que je lui avais envoyé au commencement de juin et qui aurait été la première étude sur Glozel dans notre littérature.

Viata romîneascà (La Vie roumaine), une des plus importantes revues de culture générale de Roumanie et qui paraît mensuellement à Jassy, donne aussi des renseignements ; l'article du numéro d'avril 1928 conclut ainsi :

Quel que soit le dénouement de cette affaire, elle a, même à présent, une haute signification. Comme l'affaire Dreyfus a été mise en marche pour le triomphe de la justice, l'affaire Glozel l'est pour le triomphe de la vérité. Et celui-ci suppose une haute passion pour les problèmes et les idées abstraites. « L'enthousiasme abstrait », — voilà une caractéristique vraiment française.

Des études plus complètes ont paru seulement dans l'été 1928. M. J. G. Botez, docteur ès sciences de la Sorbonne et maître de conférences pour la paléontologie à l'Université de Jassy, publie un article de 14 pages dans la *Viata Romîneascà*, 5 6-1928, parue à la fin de juillet, sous le titre : « Une grande controverse archéologique : Glozel. » Il expose, sans parti pris, les arguments des principaux camps, en commençant par un bref historique des fouilles ; de brèves observations personnelles accompagnent l'exposé de chaque opinion.

La coexistence de la céramique avec une industrie et une gravure magdalénienne et avec des objets en verre paraît, pour l'archéologue scientifique, si inattendue et invraisemblable, qu'une grande réserve, d'ordre spéculatif, ne peut être qu'une condition favorable pour l'identification du fameux gisement. En dehors de l'aspect hétéroclite du gisement, l'authenticité des trouvailles est pour la plus grande partie indiscutable. Les tablettes en terre et la céramique de Glozel, mal cuites, qui peuvent surprendre quelques-uns des savants occidentaux, sont très répandues en Orient et dans les stations néolithiques du nord de la Moldavie et de la Bessarabie.

M. Mihail Berza, l'un des élèves du professeur Tafrali, publie dans *Arta si Archeologia*, I, fasc. II, paru à la fin de juin, un long et bon article : « Les découvertes de Glozel », avec 4 clichés. Après l'historique des fouilles, il expose les opinions de Morlet, Jullian et Dussaud, réfutant tous les arguments antiglozéliens. Enfin, dans la revue *Archiva*, l'organe de la Société d'histoire

et philologie de Jassy, XXXV 3-4, parue à la fin d'octobre dernier, P. Constantinescu Jasi publie un article de 11 pages, « L'histoire de l'affaire Glozel », chronique des principaux événements jusqu'à la fin de 1927. L'ensemble de cette « affaire », (historique, opinions et importance des découvertes), concluant à l'authenticité, sera exposé par le même auteur dans une brochure qui paraîtra prochainement et qui sera la première dans la littérature roumaine.

On voit que les échos de Glozel ont retenti surtout à Jassy, la deuxième ville intellectuelle de la Roumanie, bien qu'à Bucarest — et seulement là — il y ait une chaire spéciale pour la préhistoire. C'est peut-être la destinée de Glozel qu'il lui soit donné de soulever partout la méfiance des capitales.

P. CONSTANTINESCU-JASSY
Professeur d'art à la Faculté théologique de Chichinau.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Oscar Wilde et Alfred Douglas.

[Dans quelques jours paraîtra à Londres une *Autobiographie* de Lord Alfred Douglas, et l'ancien ami d'Oscar Wilde a pris la peine d'adresser au *Mercure de France* les bonnes feuilles d'un appendice qu'il ajoute, à la dernière minute, au récit de son existence.

On le trouvera ci-après traduit intégralement.

Néanmoins il est utile de préciser quelques détails.

Lorsque Alfred Douglas reçut sa part de l'héritage de son père, Oscar Wilde, en effet, lui demanda deux mille livres, mais en spécifiant — ce qu'Alfred Douglas passe sous silence, — que cette somme serait placée en viager. Wilde ne disposait alors que d'une rente de cent cinquante livres, et ce complément de revenu devait lui assurer des ressources suffisantes pour travailler sans l'inquiétude du lendemain. En formulant cette demande, Wilde se prévalait du fait que la famille d'Alfred Douglas s'était engagée à faire les frais du procès intenté à Lord Queensberry en 1895, et qu'elle n'avait pas tenu sa promesse.

Voici une première omission réparée. Il reste à Alfred Douglas le soin de dire quelle aide il a donnée à Wilde entre l'époque où celui-ci sortit de prison et le 12 février 1900.

Il n'est peut-être pas inutile non plus de rappeler qu'Alfred Douglas fut débouté de son instance contre Arthur Ransome.

Le fait qu'Alfred Douglas omet de dire qu'il a perdu son procès pourrait laisser croire au lecteur qu'il l'a gagné.

Pour le reste, le livre d'Arthur Ransome est toujours en vente dans le texte original aussi bien que dans la version française.

En outre, les deux volumes de Frank Harris fournissent sur toute cette question une documentation qui demeure jusqu'ici inattaquable (1).

Et puis, tout de même, le témoignage d'Oscar Wilde lui-même, dans *De Profundis*, n'est pas entièrement négligeable, encore qu'il ait été, dans ce drame lamentable, une pitoyable victime.]

Alors que ce livre était chez l'imprimeur, et comme je venais de recevoir les premières épreuves, MM. Dulau, les libraires d'Old Bond Street, annoncèrent une vente d'un certain nombre de lettres d'Oscar Wilde et m'envoyèrent un exemplaire de leur édition spéciale (limitée à 105 ex.) du catalogue contenant de copieux extraits de ces lettres. Quelques semaines auparavant, ils m'avaient dépêché notre ami commun M. A.-J. Symons, afin d'obtenir (ce que j'accordai en effet) l'autorisation d'ajouter à cette vente de nombreuses lettres de Wilde qui contenaient des allusions (dont plusieurs injurieuses et scandaleuses) à ma propre personne.

Je donnai cette permission sous cette condition seulement que le catalogue de MM. Dulau serait préfacé par la note suivante, qui est en effet imprimée à la page V du catalogue :

Nous avons communiqué les lettres indiquées dans ce catalogue à Lord Alfred Douglas. Lord Alfred ne formule aucune objection à leur dispersion, à cause de leur intérêt historique et psychologique ; et il juge que son consentement suffit à faire connaître l'attitude qu'il prend vis-à-vis des allusions à lui-même contenues dans ces lettres.

Cette attitude, évidemment, ne peut être interprétée que comme celle d'une indifférence méprisante. J'aurais pu empêcher la vente de ces lettres, avec leurs mensonges et leurs diffamations, et surtout les omissions perfides de la vérité en ce qui me concerne ; mais je n'ai pas essayé de le faire.

Il est probablement heureux que j'eusse fini d'écrire ce livre, dans lequel j'ai essayé d'être partout aussi bienveillant et aussi généreux que possible pour la mémoire de Wilde, avant d'avoir

(1) Arthur Ransome : *Oscar Wilde*, traduit de l'anglais par G. de Lautrec et Henry-D. Davray, Mercvre de France, 1914.

Frank Harris : *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et Madeleine Vernon, Mercvre de France, 1928.

Oscar Wilde : *De Profundis*, [édition complétée, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, Mercvre de France, 1926.

lu les lettres qu'il écrivit à Ross, de Paris, pendant la dernière année de sa vie. La perfidie et la méchanceté de ses allusions à moi-même, dans ces lettres, sont fort difficiles à pardonner.

Voici un passage de l'une d'elles, datée seulement « 1900 », mais évidemment écrite vers le mois de mars :

Frank Harris est ici, ainsi que Bosie. J'ai demandé à Bosie ce que vous m'avez conseillé, sans spécifier aucune somme — après dîner — il venait de gagner 400 livres aux courses — et 800 livres quelques jours auparavant — de sorte qu'il était de très bonne humeur. Quand je lui parlai, il tomba dans une crise de rage, que suivit un ricanement satirique — et il me dit que c'était l'idée la plus monstrueuse qu'il eût jamais entendue — qu'il ne ferait rien de ce genre — qu'il était stupéfait de me voir lui proposer pareille chose.

Il n'y a pas un mot dans cette lettre pour rappeler qu'au moment où il me fit cette proposition, je lui avais déjà donné de grosses sommes d'argent et que j'avais exprimé mon intention de continuer à l'aider financièrement aussi longtemps que j'aurais de l'argent à lui donner.

Il s'agit dans cette lettre d'une demande (à laquelle il est fait allusion ci-dessus dans mon livre) de deux mille livres sterling ; et je lui dis alors que je n'avais encore reçu en héritage de mon père que 8.000 livres, et ne pouvais compter sur plus de 6.000 autres livres encore comme part d'héritage ; et que c'était là tout l'argent sur lequel je pouvais compter pour le reste de ma vie ; et que par suite il m'était impossible de lui donner d'un seul coup une somme aussi forte.

Avant qu'il ne me demandât la modeste somme de 2.000 livres, je lui avais donné déjà, peu avant, deux mille francs (80 livres). En fait, c'est ce don qui détermina sa demande, ou plutôt son exigence. Il dit en effet : « Je vous remercie beaucoup de ces deux mille francs, mais ne pensez-vous pas que, puisque vous avez maintenant tant d'argent, vous devriez faire pour moi quelque chose de sérieux. ? Je pense que vous devriez me donner au moins une couple de mille livres. »

Je fus suffoqué de cette impudence et je lui dis franchement que cette proposition était extravagante, que je ne voyais aucune raison de lui reconnaître le droit, comme il semblait le croire, de me regarder comme son soutien financier, mais que j'étais, tout de même, prêt, en qualité d'ami, à l'aider raisonnablement, toutes les fois que je le pourrais, comme je l'avais déjà fait.

Lors de cet incident, je lui avais déjà donné au moins 200 livres depuis le début de l'année.

Dans les lettres qui suivent celle-ci, dans le catalogue de Dulau, et jusqu'au moment même de sa mort, il y a des allusions constantes à l'argent, et aussi des allusions continuelles à moi, souvent peu flatteuses. Mais pas une seule fois Wilde ne mentionne que je lui avais donné de l'argent et que je lui en donnais à intervalles réguliers, comme je le fis à partir du moment où j'héritai de ma petite fortune, jusqu'au jour même de sa mort.

Lorsque j'intentai un procès en diffamation à M. Arthur Ransome, en 1913, je me fis donner par l'agence de Piccadilly de la National Provincial Bank, qui était ma banque pendant la dernière année de la vie de Wilde, une copie légalisée de mon compte. Il s'y trouvait de nombreuses indications de chèques payables à Wilde sous le pseudonyme, qu'il avait à ce moment, de Sebastian Melmoth. Tout compris, la somme que j'envoyai à Wilde cette même année en chèques (y compris 20 livres que je donnai à Ross deux jours après la mort de Wilde pour ses funérailles) se monta à 390 livres. Les inscriptions à mon compte en banque furent invoquées en ma faveur une par une par mon avocat, et naturellement l'avocat de l'autre partie ne put même pas essayer d'en discuter l'exactitude. Le premier chèque adressé à Wilde sous le nom de Melmoth est daté de fevrier 1900 ; le dernier est de novembre de la même année, quelques jours avant sa mort. Ces chèques ne représentent que l'argent que je lui envoyai en dix mois par la poste. Mais, de plus, je lui donnai beaucoup d'argent liquide.

Pendant cette année, je vécus le plus souvent à Chantilly, où j'avais mon écurie de courses ; mais je venais sans cesse à Paris, pour une nuit ou deux, et à cette occasion je demandais chaque fois à Wilde de dîner avec moi, et invariablement je lui donnais de l'argent. Le moins que je lui donnais en argent liquide était cinq cents francs (20 livres) ; mais plus souvent je lui donnais mille ou deux mille francs.

Il est extrêmement heureux pour moi que j'aie vécu à Chantilly et non pas à Paris pendant cette période, de sorte qu'une bonne partie de l'argent que je donnai à Wilde dut lui être envoyée par chèque. Sinon, il n'existerait aucune preuve que je lui aie jamais donné quelque chose, et ses mensonges, ainsi que ses

suppressions perfides de la vérité, dans ses lettres à Ross, n'auraient pas pu être contrôlés.

Ross assistait au procès en diffamation contre Ransome, ainsi que M. More Adey, l'ami le plus intime de Ross. Et pourtant ces lettres de Wilde à Ross, qui contiennent des injures à mon égard et une odieuse *suppressio veri* au sujet de ma générosité, sont livrées au monde et à la postérité sans un mot pour souligner ou corriger leur inexactitude.

Malheureusement, après le procès Ransome, je perdis la copie légalisée de mon compte en banque et, bien que les dates et le montant de mes chèques à Wilde puissent être retrouvés dans les notes sténographiées officielles du procès, je me rendis une fois de plus à la banque, il y a quelques jours, et demandai au directeur de faire des recherches dans les anciens registres afin de relever tous les chèques tirés par moi en faveur de Melmoth. J'arrivai juste à temps ; car le directeur me dit que les registres ne sont conservés que trente ans, puis détruits ; et il m'envoya la liste suivante de mes chèques, avec leurs dates. La variation du nom, écrit Melmott, Melmoth et Melnotte, est seulement le résultat de l'inattention de l'employé qui copia les indications dans le registre. On remarquera que le montant total est de 332 livres et non pas de 390. Je suis parfaitement certain que ceci est seulement dû à ce qu'un chèque de 50 livres a été passé par l'employé en compulsant le vieux registre ; car lorsque j'écrivis mon livre *Oscar Wilde and Myself* (en 1914) en collaboration avec feu T. W. H. Crosland, nous arrivâmes tous deux au total de 390 livres, chiffre qui fut imprimé dans notre livre. En tout cas, ce n'est pas un détail de grande importance, le fait principal étant que j'envoyai continuellement de l'argent à Wilde, en plus des sommes plus considérables encore que je lui donnai de la main à la main, alors que dans toutes ses lettres à Ross, non seulement il ne fait aucune allusion à ce fait, mais de plus se plaint de ma « pingrerie » et laisse entendre (comme l'ont compris tous ses biographes, y compris Frank Harris, Ross, Sherard, André Gide et d'autres) que je ne lui ai jamais rien donné, fût-ce même un billet de cinq livres, après sa sortie de prison.

Je joins la lettre reçue du directeur de la National Provincial Bank et une liste de mes chèques à Wilde :

208 et 209 Piccadilly, London, W, 1.
30 novembre 1928.

Cher Monsieur,

Conformément à votre demande du 28 courant, nous vous transmettons ci-joint une liste des paiements faits en faveur de Melmott, Melmoth ou Melnotte à partir du 12 février 1900 jusqu'au 15 novembre de la même année inclusivement.

Nous avons également constaté que le 30 avril 1901 il y eut un paiement à votre compte en faveur de Ross de livres 20.

Nous espérons que c'est là le renseignement dont vous aviez besoin.

Veuilllez, etc...

GEO W. SADLER,
Directeur délégué.

COMPTE DE LORD ALFRED BRUCE DOUGLAS

Versements à Melmott, Melmoth ou Melnotte entre février et novembre 1900

		1900		
à Melmott ou	Melmoth	12	février	L. 20
id.	id.	19	id.	125
id.	id.	27	id.	12
id.	id.	16	mars	25
Melnotte		10	mai	25
Melmott ou	Melmoth	30	juin	25
id.	id.	17	juillet	50
id.	id.	id.	id.	25
id.	id.	16	août	15
Melnotte		15	novembre	10
En outre		1901		
Ross		10	avril	L. 20

Parmi les lettres mises en vente par MM. Dulau se trouve aussi l'ignominieuse lettre de Wilde à Ross, écrite après que je l'eus quitté à Naples, dans laquelle il dit en parlant de moi : « Dès qu'il n'y eut plus d'argent, il me quitta. » Lors du procès Ransome, Mr More Adey, l'ami le plus intime de Ross, témoigna que, quand je fus forcé, contre ma volonté, de quitter Wilde à Naples, je lui donnai 200 livres, somme qui fut payée à More Adey en deux chèques à mon compte de 100 livres chaque, endossés par ma mère et envoyés par More Adey à Wilde. Ici aussi, la lettre est mise en vente sans un seul mot de rectification au sujet du faux témoignage contre moi.

Enfin l'examen des lettres mises en vente par MM. Dulau a

révélé une confirmation tout à fait stupéfiante et dramatique de l'opinion que j'ai émise dans le présent livre, que Ross a fait un faux à propos du manuscrit de la partie non publiée de *De Profundis*, partie qui est une lettre à moi adressée commençant par : « Cher Bosie », et signée : « Votre ami affectionné, Oscar Wilde ». Voici deux passages d'une lettre écrite à Ross le 1er avril 1897, de la Geôle de Reading, contenant les instructions de Wilde à Ross au sujet du sort de ce manuscrit que Ross a aimablement « offert au British Museum », bien qu'il n'ait jamais été sa propriété et bien que Ross n'eût aucun droit de le donner au British Museum, non plus que celui-ci n'avait le droit de l'accepter, attendu qu'il est très clairement ma propriété :

Quand la copie aura été faite et aura été collationnée sur le manuscrit, l'original devra être envoyé à A. D. par More et une autre copie devra être faite par le dactylographe afin que vous puissiez en avoir une copie comme moi.

Il est inutile de dire à A. D. qu'une copie a été faite, à moins qu'il n'écrive pour se plaindre d'une injustice dans la lettre ou d'une tromperie ; il faudra lui dire alors qu'il existe une copie.

Ross garda le manuscrit original pour lui-même et ne m'envoya même pas de copie. Je ne vis la lettre pour la première fois qu'en 1912, quand elle me fut présentée par MM. Lewis et Lewis comme partie des documents concernant la « défense justificative » de Ransome en réponse à mon action en diffamation. En même temps, Lewis et Lewis m'en envoyèrent une copie. Jusque-là, je n'avais aucune idée de son existence, bien que Wilde ait sans aucun doute pensé que je l'avais reçue. Comme il est dit dans le présent livre, ce malentendu profond, dû à la forfaiture de Ross, fit que nous fûmes en mésintelligence pendant tout le reste de sa vie, après sa sortie de prison. Wilde a dû manifestement admettre que j'avais reçu la lettre, et ce dut être pour lui un sujet perpétuel de stupéfaction que les plaintes d' « injustice » et de « tromperie » qu'il prévoyait ne se fussent jamais exprimées. Si j'avais reçu la lettre, le cours tout entier de nos relations eût été tout autre. Mon indignation à la suite des mensonges grotesques et des tromperies de Wilde, ses injures et ses insultes, m'auraient sans doute guéri une fois pour toutes de cette infatuation pour lui qui survivait encore si fortement en ce temps-là. D'ailleurs, il est possible et même probable que je lui aurais pardonné.

En tout cas, le manuscrit qui est en ce moment au British Museum m'appartient de toute évidence et je compte maintenant que les conservateurs me le remettront. Ce serait les insulter que de supposer qu'ils l'auraient jamais accepté comme un don de Ross (après qu'il l'eut utilisé contre moi dans le procès Ransome) s'ils avaient su que Ross n'avait ni droit légal, ni droit moral à l'avoir en sa possession.

ALFRED DOUGLAS.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'École Polytechnique et la Révolution de 1848.

Bordeaux, le 4 janvier 1929.

Monsieur le Directeur,

Je dois à l'obligeance d'un ami, fidèle abonné du *Mercure de France*, d'avoir pris connaissance dans le n° 731, du 1er décembre dernier, de l'intéressant article de M. P. Tuffrau, sur l'Ecole Polytechnique à travers l'histoire : il est une démonstration nouvelle — si tant est qu'elle soit encore à la recherche de preuves ! — de la fière devise inscrite sur son drapeau.

Mais, en dehors du plaisir que l'on éprouve à lire cette histoire en raccourci de notre grande Ecole, qui se confond, dans les moments de crise, avec celle du Pays lui-même, j'y ai trouvé, pour ma part, un attrait tout particulier que vous comprendrez aisément en vous reportant aussitôt à ma signature, et lorsque vous saurez que cet élève Fargue, cité par votre rédacteur, à l'occasion des journées de Février et de Juin 1848, au cours desquelles il fit preuve, en maintes circonstances, d'une si belle crânerie, était mon grand-père paternel.

A ce titre, vous me permettrez sans doute d'apporter quelques rectifications à son article, et de vous faire part de quelques réflexions qui m'ont été suggérées par sa lecture, ainsi que par le rapprochement que j'ai fait sur ce texte avec celui, *autographe*, des « Mémoires d'un Conscrit », recueil de notes prises presque sur le vif par mon grand-père sur les événements politiques qui se sont déroulés pendant la première année de son séjour à l'Ecole, soit de Novembre 1847 à Juillet 1848.

Selon M. Tuffrau, l'Ecole Polytechnique serait entrée en lice, lors de la Révolution de Février 1848, en entendant des coups de

feu qui auraient fait une cinquantaine de victimes devant le ministère des Affaires Etrangères.

Sans vouloir douter de l'authenticité de sa documentation, j'estime que le témoignage de mon grand-père, qui a vécu les moments et vu les incidents auxquels il est fait allusion, doit utilement contribuer ici à indiquer exactement la façon dont les événements se sont produits. Je ne saurais mieux faire pour cela que de transcrire fidèlement, *d'après l'original*, quelques passages des « Mémoires d'un Conscrit »

. . . .

Révolution de Février

Le Mardi, 22 février, pendant que nous étions au dessin, nous entendîmes le rappel de la Garde Nationale ; des hommes du peuple suivaient les tambours en chantant la Marseillaise et le chœur des Girondins. C'est du plus loin qu'il me souvienne ; je désirais de tout mon cœur que ça durât longtemps, car ces chants me plaisaient beaucoup : je puis, à ce titre, revendiquer le titre de Républicain de la veille. Nous ignorions complètement ce qui se passait dans Paris, car nous n'avions entendu dans la journée que les cris de quelques gamins qui étaient venus crier : Vive l'Ecole ! sur la place et dans les rues qui avoisinaient l'Ecole. Le Mercredi, avant la sortie, le Général convoqua les deux promotions dans l'amphithéâtre de Chimie. Cette seule mesure nous fit comprendre qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Le Général nous engagea à ne pas sortir, disant bien qu'il nous le conseillait dans notre propre intérêt et dans celui de l'Ecole, que Paris était un peu agité que des rassemblements avaient lieu dans les rues Saint-Martin et Saint Denis, mais que, du reste, il ne se passait rien de sérieux. Quelques élèves restèrent à l'Ecole ; le plus grand nombre sortit ; pour moi, je me hâtai de me mettre en grande tenue, poussé que j'étais par la curiosité et le désir de voir ce que c'était qu'une émeute à Paris. La place de l'Ecole était couverte d'ouvriers et de ces hommes du peuple connus à Paris sous le nom de *voyous*. A la sortie de chaque élève, des cris de : Vive l'Ecole ! partaient de cette foule en blouse. Je fus accueilli comme les autres, par ce cri, que je devais entendre si souvent.

. . . .

Le 24 février arriva ; c'était le jour où nous devions remettre nos compositions françaises. A la récréation de huit heures, on se rassemble dans la Cour ; on s'agite ; les adjudants surviennent : on les évite ; on se réfugie sous la galerie du *Rosto*. Les Capitaines s'en mêlent ; on demande le Général. Quelques instants après, le Général nous fait répondre qu'il veut nous parler à l'Amphithéâtre de Chimie. Quand les

deux promotions sont réunies, il commence à nous exhorter à la patience et au calme, nous recommandant de lui continuer la confiance que nous avions en lui. Mais de toutes parts on s'écrie : « Nous voulons sortir, tout de suite ! » Le calme se rétablit et on lui fait entendre que notre intention est de sortir, d'aller nous joindre à la Garde Nationale, dans le but de nous mettre entre les combattants, de faire cesser toute effusion de sang. Le Général approuva beaucoup nos projets de conciliation, mais il refusa de nous laisser sortir.

Tout à coup, un tambour rentre et annonce au Général que des hommes du peuple attaquent l'Ecole et essayent d'en enfoncer les portes. On voulait les élèves à tout prix. A cette nouvelle, tout le monde se précipite dans la cour ; les uns vont à la porte d'entrée, d'autres au casernement ; on crie, on se heurte ; c'est une affreuse confusion. Le plus grand nombre des élèves étaient en grande tenue ; les autres virent que ce qu'ils avaient de mieux à faire était d'imiter leurs camarades. On se tint en rang par compagnies; on vota sur cette importante question : l'Ecole sortirait-elle, oui ou non ? Le résultat ne fut pas douteux. Il fut décidé que nous sortirions, et cependant nous ne savions pas ce qui se passait dans Paris ! Nous nous exposions à bien des périls, car il est certain que notre affaire eût été mauvaise, dans le cas où les choses eussent tourné autrement.

Nous nous rendîmes à la Mairie du XIIe Arrondissement, et nous fîmes part de nos projets au Maire et aux adjoints assemblés. La Garde Nationale nous reçut en triomphe. On se mit immédiatement en mesure de se diviser en 12 sections dont chacune devait se rendre dans une Mairie de Paris. Les sergents s'assemblèrent, et la voie du sort fut employée pour répartir les Elèves à peu près également dans les 12 Mairies.

Je fus envoyé dans le XIe Arrondissement.

. . . .

Il vous paraîtra certainement intéressant de comparer ces récits d'un témoin direct avec les document utilisés pour la rédaction de l'article en cause.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas question, vous le voyez, de la démarche qui aurait été faite par le Sergent Fourrier de Freycinet, au nom des élèves, auprès du Général Aupick, dont les « *conseils* » paternels de ne pas sortir de l'Ecole ne furent pas écoutés du « plus grand nombre » le 22 Février, mais dont les « *ordres* » du surlendemain 24 auraient très vraisemblablement été respectés si l'Ecole n'avait pas été attaquée.

Rien dans la conduite du Général Aupick ne permet de dire

qu'il a tergiversé. Il ne semble pas que ce fût dans son caractère, pas plus d'ailleurs que d'acquiescer à la demande d'une « foule furieuse ».

Enfin ce n'est pas à la mairie du Ve que les élèves formés en colonne se rendirent, ainsi qu'il est indiqué dans l'article, mais bien à celle du XIIe arrondissement.

Poursuivant la lecture de l'article de M. Tuffrau, je m'aperçois de quelques notoires divergences entre son récit des journées de Juin 1848 et celui qu'en a fait mon grand-père.

Le dialogue quasi-homérique — dont quelques mots seulement sont rapportés — qu'il engagea avec les insurgés le samedi 24 Juin 1848, sur la barricade de la rue de la Montagne Ste-Geneviève, prendrait volontiers chez votre rédacteur un sens démagogique qui correspond d'autant moins à la tournure d'esprit de mon grand-père que, comme il le dit lui-même dans un autre passage de ses « Mémoires d'un conscrit », « il n'était pas de ceux qui ont peur du peuple ou qui ont besoin de le flatter ».

Et il le prouva.

Sans mépriser le peuple — loin de lui cette pensée ! — il chercha plutôt, au moyen de quelques paroles, à lui faire toucher du doigt ce que sa conduite comportait de honte et de folie.

Voici, en effet, de quelle façon il raconte lui-même l'épisode auquel il est fait allusion :

. . . .

Une barricade fermait la rue de la Montagne Ste-Geneviève. Elle était gardée par une foule nombreuse qu'on pouvait apercevoir de la Place de la Halle, à cause de la grande inclinaison de cette rue. Au moment où on se disposait à les attaquer, quelques hommes se montrent sans armes sur la Place, tandis qu'au-dessus de la barricade nous apercevons des fusils, la crosse en l'air. Je crus fermement qu'ils se rendaient, et je courus à la barricade. La plupart de ceux qui m'entouraient voulaient me détourner de ce projet; je ne fus suivi que d'un mobile qui se mit avec moi, sur la barricade, à haranguer les insurgés et à les engager à démolir la barricade. Ce colloque dura assez longtemps ; on y fit de le politique de circonstance; ils me reprochèrent beaucoup ma *trahison* et me rappelèrent le temps où l'Ecole polytechnique était toujours du côté *du peuple*. Je leur dis que ce temps durait encore, mais que l'Ecole ne voulait plus de barricades, parce qu'elles étaient élevées contre la République et contre l'Assemblée que le peuple lui-même avait nommée. « Dans votre Assemblée, me disait l'un d'eux, il y a plus de six cents

royalistes ; nous n'en voulons plus ; nous ne voulons plus de ce pouvoir exécutif qui ne pense pas du tout aux pauvres ouvriers des Ateliers Nationaux, etc., etc... » « C'est bien, leur dis-je, je ne suis pas des vôtres, je suis votre ennemi, car je crie : « Vive l'Assemblée nationale ! » Ce cri fut le signal de la bataille. Des coups de fusils partent dans toutes les directions ; je me couche sur les pierres, et le pauvre mobile qui était à ma gauche reçoit une balle dans la joue ; il tombe sur moi et me couvre de sang. Pendant ce temps, les insurgés me prennent et me font passer de leur côté. Je me débattais de toutes mes forces, je criais, je me livrais, en un mot, à la plus violente colère que j'aie jamais éprouvée de ma vie. Et on le comprendra facilement quand on saura que ces *canailles*, comme je les nommais dans ma fureur, me tenaient par les bras pendant que d'autres me désarmaient, me fouillaient, me volaient une malheureuse pièce de quarante sous qui depuis quelques jours se promenait toute seule dans mes poches. Furieux de s'entendre appeler *canailles*, quelques-uns parlent de me fusiller, et je crois qu'ils l'auraient fait sans un petit incident tragi-comique qui sent son roman d'une lieue à la ronde, mais qui n'en est pas moins vrai. Une femme jeune, mais grêlée de la petite vérole, qui avait l'air de servir de cantinière à ces hommes, se jette à mon cou et demande grâce pour moi. Je crois même qu'elle m'embrassait, mais je n'en suis pas bien sûr. Quoi qu'il en soit, je fus déclaré prisonnier, et emmené au haut de la rue, au nº 64. Déjà six individus se trouvaient dans l'espèce de poste que les insurgés avaient organisé. Parmi eux, se trouvait un ex-capitaine, M. Mathieu, avec lequel j'échangeai quelques mots. Accablé de fatigue et de faim, je me couchai sur une planche et je m'endormis profondément, pendant que nos gardiens se livraient à une discussion qui aurait dû cependant piquer ma curiosité, puisqu'il ne s'agissait rien moins que de savoir s'ils nous fusilleraient tout de suite, ou s'ils attendraient le soir ou le lendemain pour nous passer par les armes.

Je fus éveillé par un redoublement de fusillade qui se fit entendre dans la rue. Un élève de l'Ecole, nommé Sainte-Beuve, m'avait vu emmener au poste ; il avait été chercher une compagnie du 18e bataillon de la Mobile vers le Panthéon, et, après avoir enlevé une barricade du haut de la rue, il venait me délivrer. Au moment où les crosses enfonçaient la porte du poste, les insurgés cachent leurs armes et celui qui paraissait leur chef, un nommé Beurdeley, nous fit promettre de les sauvegarder, puisque, disait-il, nous n'avions eu qu'à nous louer de leur conduite à notre égard. Cet arrangement fut accepté ; quand la porte vola en éclats, Beurdeley me dit : « J'espère que cette porte sera payée ». — « C'est un détail, » lui dis-je. Ce mot frappa M. Mathieu. Il me dit quelques jours plus tard, quand je dînai chez lui, que ce mot

résumait le sang-froid dont j'avais fait preuve dans cette circonstance.
Une fois délivré, je fus porté en triomphe par la « Mobile ; j'allai manger quelque chose à l'Ecole. Le Commandant m'envoya à l'Assemblée Nationale pour y raconter ce dont je venais d'être témoin. « *Et quorum pars magna fui !...* » J'étais couvert de sang, et quand j'arrivai à l'Assemblée, accompagné par M. Liouville, je m'entendis comparé à un boucher. Sur mes instances, on envoya une Compagnie des Elèves de Saint-Cyr pour garder l'Ecole. Ce fut là que je parlai au général Négrier, qui fut tué le lendemain.

. . . .

Il faut donc surtout voir dans les paroles prononcées l'indignation d'un homme énergique aimant l'ordre et d'un caractère droit, devant le mal causé au Pays par le désordre d'une Révolution. Cette harangue apparaît ainsi comme le suprême moyen d'arrêter l'effusion du sang et je ne sais ce qui doit être le plus admiré dans cet appel de la raison, — maîtresse d'elle-même dans la bataille, — qui la dictait, ou du cœur généreux qui l'animait.

Cela ne ressort pas de votre article et il importe cependant, pour glorifier comme il convient le rôle de l'Ecole Polytechnique dans l'histoire, de mettre en lumière les sentiments désintéressés qui guidaient la conduite de ses élèves.

Enfin, d'après votre texte, l'Elève Fargue n'aurait eu la vie sauve que grâce à l'intercession d'une « cantinière au cœur sensible ». En réalité, ainsi que vous vous en rendez compte vous-même par le passage des « Mémoires » que je viens de transcrire, cette cantinière était une *pétroleuse*, touchée sans doute par l'attitude crâne et la harangue de mon grand-père sur la barricade. Aussi, cette anecdote n'en est-elle, à mon avis, que plus pittoresque.

Mais, amusante au point de vue personnel et familial, cette aventure aurait pu aisément être passée sous silence, car, en définitive, elle ne présente que peu d'intérêt au point de vue de l'Ecole elle-même.

Par contre, il eût été beaucoup plus intéressant de signaler la part prise par certains élèves à la défense des Tuileries et de rappeler en particulier que si, le 24 février 1848, le pavillon de Marsan a été préservé du pillage et de l'incendie, c'est à mon grand-père, aidé de M. Baumgarten, que nous le devons.

A l'appui de ce que j'avance, je reproduis ici, textuellement, le récit qu'en a écrit mon grand-père dans ses « Mémoires » et

je conserve pieusement dans mes papiers le reçu qui a été délivré par le Capitaine, commandant le Palais des Tuileries, au Général Aupick, pour constater la remise des 40 clefs du Pavillon de Marsan par Monsieur Fargue :

. . . .

Arrivés au Pont des Arts, la plupart de mes camarades me quittèrent pour aller à la Chambre des Députés. Pour moi, je passai le pont avec la Légion, pour me rendre aux Tuileries.

La Révolution était faite. Le roi venait de s'enfuir avec toute sa famille, et les Tuileries étaient au pouvoir d'une populace furieuse et avide. Ceux qui ont peur du peuple, ou qui ont besoin de le flatter, ont bien souvent chanté la victoire de ce *peuple magnanime* ; ils ont prodigué à ce peuple les épithètes les plus ronflantes. Mais heureusement, je ne suis pas de ces gens-là, ou du moins je n'en suis pas encore. Aussi puis-je dire avec tous ceux qui veulent dire la vérité et penser sans passion, que les individus qui ont envahi les Tuileries étaient de deux sortes : les uns venaient pour piller et se hâtaient afin que les autres ne les empêchent pas ; et ceux-ci venaient parce qu'ils savaient que la première catégorie serait nombreuse.

Je me fais l'honneur de me classer avec ces derniers ; ce ne fut pas sans une certaine tristesse que j'entrai dans ces Tuileries, en proie à une multitude ivre de victoire et de vin. Mais bientôt ce sentiment fit place à un autre bien naturel, le désir d'empêcher le plus de malheurs possibles. L'immense popularité dont nous jouissions à cette époque me fit croire que je pouvais beaucoup, et j'allai trouver quelques hommes du peuple qui me parurent le mieux disposés (car je ne savais plus ce qu'était devenue la 11e légion) et je leur dis qu'il était indigne du peuple parisien de se livrer à de tels excès après une si grande victoire.

Voilà des hommes frappés d'admiration, et qui, cédant à leur enthousiasme du moment et au besoin si profond d'avoir un maître et un supérieur, me portent en triomphe, me hissent sur un cheval, et se mettent à pousser les cris les plus désordonnés qu'on puisse imaginer. Je ne voyais plus rien que des bras nus, des fusils, des chemises, des pantalons sales, des figures comme on n'en voit que ces jours-là. La tête me tournait, je demandai à descendre et j'entraînai les plus enthousiastes dans le palais. Les Gardes Municipaux en sortaient, la plupart déguisés, mais tristes, découragés, vaincus en un mot ; mais quelle défaite aussi ! Ces braves gens me faisaient de la peine. Je n'aime pas à voir un soldat désarmé ; je crois que cela tient à ce que je comprends tout ce que doit avoir d'amer cette humiliation ; les moments les plus tristes pour moi, dans ces jours de lutte et de guerre civiles,

ont été bien certainement ceux où j'ai été témoin de la honte et du profond découragement d'un soldat désarmé.

Nous nous rendîmes à la Salle des Spectacles. Le rideau était levé et des hommes du peuple y jouaient une grossière comédie. Dans la Salle, les *spectateurs* cassaient les banquettes. Plus loin, c'était un piano qu'un homme du peuple brisait d'un coup de crosse. Ici, c'était un coup de sabre dans un portrait de Louis-Philippe, là, un coup de pistolet dans un buste. La Salle du Trône était envahie, je n'entrai pas. Je descendis au rez de-chaussée ; des malheureux ivres-morts avaient entassé des débris dans une cheminée et y avaient mis le feu ; mes hommes se hâtèrent d'éteindre l'incendie en bouchant la cheminée avec trois ou quatre matelas. De chambre en chambre, de corridors en corridors, je me trouvai dans le Pavillon de Marsan ; le pillage y était plus effréné que nulle part. Un jeune homme, dont je sus le nom plus tard, et qui se nommait *Baumgarten*, vint à moi, et me proposa de m'aider à préserver ce pavillon de la dévastation complète qui le menaçait. J'acceptai avec plaisir et, de concert avec lui, je mis des sentinelles aux portes des appartements que nous avions fait préalablement évacuer. Les hommes de ma troupe allaient chercher les objets précieux et les écrins, les diamants, nous les versions dans de grands draps ; puis j'envoyai quelques hommes pour les porter au ministère des Finances ou à la Monnaie ; ils s'ouvraient un passage dans la foule en criant : « Place aux blessés ! » Nous eûmes bientôt fait évacuer tout le pavillon et je me trouvai possesseur de 40 clefs appartenant à cette partie du Palais.

Cependant le soir était venu, et j'étais exténué de fatigue et de faim ; j'allai à l'Ecole et mon premier soin fut de déposer chez le Général Aupick les 40 clefs que j'avais en ma possession. Il ne me fut pas difficile de trouver à dîner, le Général ayant donné l'ordre de tenir table ouverte à toute heure de la journée. A la tombée de la nuit, on organisa un poste d'élèves pour défendre l'Ecole, car il faut dire ici ce qui s'était passé dans la journée à l'Ecole. Une compagnie de je ne sais plus quel régiment faisait une patrouille dans le quartier. Une troupe d'hommes du peuple l'assaille devant l'Ecole ; la compagnie fait feu, tue un ou deux hommes. Le Général arrive et fait rentrer les soldats dans l'Ecole ; un homme du peuple couche en joue le Général, mais il est arrêté par des élèves et par ses camarades qui lui crient : « C'est le Général de l'Ecole ! » Néanmoins la foule demandait qu'on désarmât les soldats, et le Général, bien entendu, n'en voulait rien faire. La foule restait donc sur la Place de l'Ecole, toujours criant, toujours menaçant d'envahir l'Ecole. Le Général fit appeler les élèves qui se trouvaient réunis, et il fut décidé que nous prendrions les fusils de ces pauvres soldats, et que nous les ramènerions comme prisonniers à leur caserne qui était au

fond du quartier Saint-Marceau, et qui s'appelle, je crois, la Caserne de l'Oursine. Nous sortîmes par une porte de derrière, la porte d'Arras, et notre expédition se fit très heureusement aux cris de : « Vive l'Ecole ! Vive la ligne ! Vive la République ! »

. . . .

Je m'excuse d'avoir, un peu trop longuement, retenu votre attention, mais il m'a semblé que je devais à la mémoire de celui qui fut pour ses petits-enfants un admirable éducateur plein de cœur et d'intelligence de vous indiquer aussi exactement que possible de quelle façon se sont déroulés les événements de 1848 auxquels il a pris part.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS FARGUE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Les cinquante ans de Ramuz. — Emmanuel Buenzod : *C.-F. Ramuz* ; Lausanne, Editions des Lettres de Lausanne. — C.-F. Ramuz : *Lettre ouverte à un éditeur* ; Lausanne, Payot (dans une série de six *Cahiers* en souscription). — C. F. Ramuz : *La Beauté sur la Terre* ; Paris, Grasset. — Mémento.

Pour obéir aux lois de l'actualité, cette chronique aurait dû paraître vers le milieu de 1928. Elle eût ainsi participé au grand concert qui célébra le cinquantenaire de Ramuz. Aujourd'hui, elle arrive comme un musicien sourd, soufflant dans sa trompette quand les camarades plient bagage. C'est que je n'ai jamais pu suivre la baguette d'un chef d'orchestre. Tant pis. Ou plutôt, tant mieux : en jouant seul, on ne risque pas de faire entendre une musique discordante.

Ramuz, donc, a eu cinquante ans l'été dernier. Ce fut, pour beaucoup de critiques et dans plusieurs pays, l'occasion de porter sur son œuvre des jugements « définitifs ». L'ensemble de ces témoignages forme un juste tribut d'éloges. Devant l'accord presque unanime des admirations exprimées, on observe sans trop de surprise que les raisons des uns s'opposent parfois diamétralement à celles des autres : il existe en littérature certains « climats » dans lesquels des réactions individuelles très différentes peuvent se résoudre en un seul enthousiasme.

Ramuz est un auteur difficile. Plus il recherche la simplicité, plus son art se révèle complexe. D'aucuns le tiennent pour une force élémentaire, pour le produit naturel, spontané, fatal, d'une

race, d'un pays, d'une époque. D'autres le louent de poursuivre un effort patient, de se montrer têtu, de serrer les dents sans se laisser jamais détourner de son propos, de faire, en un mot, ce qu'il veut. Qui a raison ? Je ne me charge pas d'en décider. En regardant ce curieux homme sous un certain angle, je lui trouve un visage héroïque, marqué des plus hautes vertus, mais il suffit que je me déplace d'un pas ou que je ferme un œil pour le voir en caricature.

A moins d'être Vaudois comme lui, peut-on, sincèrement, lui apporter une adhésion totale ? Je n'en fus jamais bien sûr, et le **C. F. Ramuz** de M. Emmanuel Buenzod redouble ma perplexité. Enfant du même terroir, disciple commentant les paroles de son maître, M. Buenzod admire sans réserve. Pourtant, je ne découvre dans son langage aucune trace de complaisance. Il n'a pas composé un éloge : il a fait un acte de foi.

« Je n'ai eu, dit-il, d'autre dessein que de rendre sensible l'unité de l'œuvre. » Il y a pleinement réussi. Dans l'ensemble, son panégyrique paraît aussi juste, aussi pertinent que sincère. Il indique avec une louable précision le point de départ, la direction générale, les principaux relais. Il montre le mécanisme, les intentions, les tâtonnements, l'épanouissement de cet art cézannien, parti du réalisme pour aller à la poésie. Avec raison, il en souligne le caractère lyrique, l'esprit à la fois primitif et moderne : pyramide bien assise, bien enfoncée dans la matière, et dont le sommet s'achève en une flamme de mysticisme.

On pourrait souscrire presque toutes les opinions de l'exégète. Il en est une, pourtant, contre laquelle je me hérisse : « Un écrivain, déclare M. Emmanuel Buenzod, a le droit de nier l'intelligence ». Je lui sais gré de cette affirmation : elle m'apprend à moi-même pourquoi, de livre en livre, je résiste davantage à Ramuz, alors que d'autres, longtemps rebelles, s'avouent enfin conquis. Dans ses premières œuvres, un accent jamais entendu, le frémissement d'une sensibilité d'autant plus riche qu'elle se gardait plus secrète avaient suffi à me séduire. Dans la suite et peu à peu, j'ai senti se renforcer tous mes réflexes de défense. J'ai cherché à les expliquer, à les justifier. On trouve toujours des arguments, mais M. Buenzod m'apporte la clef qui les commande tous : Ramuz, à mesure qu'il progresse dans sa voie, chasse devant lui l'intelligence, ainsi qu'une ennemie. Ce n'est pas moi,

certes, qui tenterai de réduire, dans l'œuvre d'art, le rôle du sensuel et du sensible, mais je ne crois pas qu'ils puissent impunément dédaigner le secours de la raison.

Il y aurait bien encore une réserve à faire, sur le style. Non point sur celui de M. Buenzod qui, dans cet ouvrage, est fort bon, affranchi des influences ramuziennes de naguère, mais sur ce qu'il dit du style de Ramuz.

L'auteur d'*Aline* et de la *Guérison des maladies* a répondu lui-même, tout récemment, à ceux qui lui reprochent de mal écrire : mieux vaut donc, sur ce chapitre, s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints.

Ne possédant pas le *Cahier* dans lequel Ramuz a publié sa **Lettre ouverte à un éditeur**, je la cite d'après l'extrait qu'en ont donné les *Nouvelles littéraires.*

Il y expose qu'il n'a pas voulu se servir d'« une langue apprise », parce que les bonnes gens qui, autour de lui, s'efforçaient d'écrire en « bon français » le faisaient avec une « parfaite maladresse». C'est bien possible. Et après? Qu'est-ce que ça prouve? Il y a tout de même, dans notre Béotie romande, pas mal de gens pour qui la langue de Bossuet, de Voltaire et de Paul-Louis Courier n'est point un idiome étranger. Mais passons. « Qu'est-ce qu'il fallait alors que je fasse? » poursuit Ramuz. Car, autour de moi, en même temps que je voyais qu'on écrivait mal (mal à mon sens, voyez que la question s'est complètement retournée), j'entendais qu'on parlait bien, c'est-à-dire qu'on parlait tout court, c'est-à-dire qu'on parlait une langue qu'on ne pouvait pas ne pas parler. J'ai joué sur cette carte. J'ai écrit un français *parlé* ». Je suis fâché de contredire M. Ramuz, mait il se trompe. On peut lui accorder qu'il y a beaucoup de français parlés, s'il entend par là que le langage populaire varie de province à province, parfois de ville à ville. En connaît-il, de ces « français parlés », qui emploient, comme il le fait lui-même, le passé défini et l'imparfait du subjonctif ? Qu'il proscrive donc ces formes ou qu'il abandonne sa prétention au style oral !

Ce diable d'homme ne permet pas à la critique de regarder son outil, mais seulement de dire s'il s'en sert bien ou mal. Pardon ! La critique et tous les lecteurs ont le droit de penser qu'un meilleur outil lui permettrait de mieux accomplir sa besogne. Qu'il la fasse, avec le sien, aussi bien qu'il la fait, c'est, pour beau-

coup, dont je suis, un sujet d'étonnement ; c'est une raison d'admirer l'ouvrier, ce n'en est pas une de louer l'œuvre en bloc. Or, l'œuvre seule compte et, en littérature, le mieux ne sera pas toujours l'ennemi du bien.

Mais écoutons Ramuz : « Nous sommes, nous autres Vaudois, une catégorie de « franco-provençaux », parlant notre « franco-provençal » à nous. Pour le coup, voilà un humoriste qui se paie notre tête ! Essayez donc de demander à un vigneron de Lavaux, à un paysan de la Broye ou à quelque montagnard du Pays d'En-haut s'il « cause » le franco-provençal ! Que nos patois romands sont les cousins « germains » de la langue d'oc, des philologues, assurément, le savent : quelques-uns de ces licenciés ès lettres dont Ramuz semble rougir d'être le confrère en peaux d'âne. Mais les vignerons, menuisiers, artisans de village desquels il est fier de descendre, croyez-vous qu'ils s'en doutent ? D'ailleurs, les patois s'effilochent sous le rateau de l'école primaire et ce ne sont pas les professeurs de faculté qui leur rendront la vie en les faisant sécher entre les pages de leurs glossaires.

Nous tenons là, d'un auteur laborieusement « simple », l'aveu qui nous permet de l'inculper. De quel délit ? Parbleu, de « littérature » ! Quand il se proclame « personnellement dépourvu de tout moyen d'expression », quand il dit de ses personnages : « ils parlaient en moi... bien longtemps avant que je fusse (1) venu au monde », vous reconnaissez, n'est-ce pas ? les thèmes de Barrès. Ramuz croit-il vraiment que *ses* morts conditionnent, jusque dans le détail de la phrase, tout son travail de poète ? Ne sait il pas que faire un livre, c'est résoudre une équation dont les quantités connues sont la personne de l'écrivain, le sujet qu'il aborde, le public auquel il s'adresse ? Il écrit, je pense, pour être lu. Si c'est des villageois qu'il veut recueillir les suffrages, on doute qu'il y parvienne : ces braves gens trouvent que Vallotton fait mieux. Si c'est aux lettrés qu'il en a, ou tout simplement à qui lit, ne devrait-il pas s'aviser que bien peu de personnes entendent son franco-provençal ?

C'est trop lui demander, sans doute. Le pli est pris, rien ne le défera : « Excusez-moi, mon cher éditeur, mais je crois bien

(1) Encore un imparfait du subjonctif !

que je vais continuer à « mal écrire ». On ne vous accuse pas de « mal écrire », mon cher auteur : on sait très bien que vous pourriez vous exprimer aussi bien qu'homme de France, on regrette seulement que vous ne vouliez pas rendre plus accessibles à tous ceux qui tiennent le français pour leur langue maternelle les rares et profondes beautés dont vous êtes l'inventeur.

Pour célébrer le jubilé que nous avons dit, Ramuz ne s'est pas contenté d'envoyer un billet à son éditeur. Il nous a donné un livre. Vous vous rappelez l'*Amour du Monde* ? Dans une petite ville immobile, l'ouverture d'un cinéma et le retour d'un mauvais garnement suffisent à déchaîner une sorte de folie collective, à provoquer toute une série de drames. **La Beauté sur la Terre** part d'une donnée analogue. Cette fois, c'est un village au bord du lac. On y voit paraître une étrangère trop belle, la nièce de l'aubergiste. Personne ne la connaît, puisqu'elle arrive tout droit de Santiago de Cuba, où le frère de Milliquet s'était marié et vient de mourir, laissant pour tout bien une orpheline de dix-neuf ans, que le consul a rapatriée. L'oncle cabaretier, conseillé par Rouge, le pêcheur, accueille cette nièce imprévue. On croit tout d'abord que la présence sous son toit d'une fille qui ne ressemble point à celles du pays va faire la fortune du petit café. Mais les choses ne tardent pas à se gâter : jalousie de Mme Milliquet, scènes de ménage, propos après boire, adoration naïve du vieux pêcheur pour Juliette, convoitises (tantôt sournoises, tantôt brutales) de tous ces hommes que trouble la Beauté. D'où malentendus, conflits, bagarres et, pour finir, des catastrophes.

Jamais le côté peintre de Ramuz ne s'était encore affirmé aussi tyranniquement que dans cette histoire. Les paysages, les gens — couleurs, modelé, attitudes, — on ne cesse pas un instant de les « voir ». Comment donc se fait-il que l'impression d'ensemble soit celle d'un grouillement confus d'images, qui passent avec lenteur l'une devant l'autre, s'accusent comme sous un projecteur, puis s'effacent pour reparaître encore, se séparent et se mêlent, se brouillent enfin dans la mémoire ? L'auteur, peut-être, l'a voulu ainsi. M. Buenzod n'observe-t-il pas très justement que Ramuz, dans sa seconde manière, c'est-à-dire depuis environ 1914, s'intéresse de moins en moins aux personnes, aux caractères particuliers des êtres, pour s'attacher toujours davan-

tage à ces phénomènes obscurs, à ces « contacts » qui, soudain, resserrent ou désagrègent, en tout cas dirigent et transforment de petites communautés humaines ? Pour expliquer de tels mouvements collectifs, pour en résoudre l'énigme, il faudrait descendre dans le profond des âmes. Tâche difficile pour qui prétend nier l'intelligence. Il reste alors de promener des silhouettes dans un décor lacustre ou montagnard et de faire entendre, par un long balbutiement, que tout est mystère et fatalité.

Mémento. —I. — Ouvrages reçus : Blaise Briod : *L'homérisme de Chateaubriand* ; Paris, Champion. — Charles Fournet : *Lamartine et ses amis suisses* ; Paris, Champion. — Marcel Raoux : *Essai sur La « Passion de la Mère et du Fils », poème de M. Edmond Gilliard* ; Lausanne, Editions René et ses amis. — Charles-Albert Cingria : *Les autobiographies de Brunon Pomposo* ; Lausanne, Editions des Lettres de Lausanne. — André Bonnard : *Le Prométhée d'Eschyle*, libre traduction ; ibid. — François Fosca : *Alexandre Blanchet* ; ibid. — F. Chavannes : *Vendanges ! Vendanges !* ; ibid.— Wilfred Chopard : *Ariste et Callias ou s'il faut enseigner la grammaire aux enfants* ; Paris, J. Budry.

II. — Depuis que cette chronique est écrite, j'ai lu avec ivresse les *Chants des pays du Rhône* (nº 1 des « Cahiers romands » ; Lausanne, Payot). Voilà qui remet tout en question ! C'est probablement le chef-d'œuvre poétique de Ramuz et peut-être un chef-d'œuvre tout court. Nous en reparlerons.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

Vicente Aleixandre et quelques autres jeunes poètes. — Le centenaire de Fray Luis de Leon. — Mémento.

Le jeune poète **Vicente Aleixandre**, avec son recueil *Ambito* (Litoral, Malaga), vient d'atteindre du premier coup la maîtrise et la perfection. L'art qu'il a choisi ne souffre point, d'ailleurs, la moindre incertitude. Car il aspire à produire des objets denses, fermés sur eux-mêmes, et tels que ceux dont les peintures sévères de Juan Gris ou de Salvador Dali nous donnent l'idée. C'est une poésie métallique et dont *l'ambiance* même est concrète, pesante, d'une évidence accablante et dure. L'heure favorite des poèmes d'Aleixandre est la nuit, une nuit plombée et en même temps vivante, sensuelle, toute pleine d'une

monstrueuse existence. Par une singulière et habile contradiction, les vers d'Aleixandre ne se brisent que pour représenter une plus étroite continuité. Ces ruptures brusques et fréquentes ne sont pas des respirations ; elles n'introduisent dans le poème aucune musique, ni aucun mouvement. Au contraire, le poème demeure statique, et tous les éléments qu'il évoque et signifie demeurent étroitement adhérents les uns sur les autres et comme moulés les uns sur les autres. C'est là pour le poète la leçon de la nuit. C'est elle qui lui permet d'atteindre à cette notion de totalité et d'embrasser toutes les formes, de sentir d'une façon extraordinairement vive et pathétique la puissance qui unit les formes les unes aux autres et les tient étroitement serrées. Ainsi ce petit recueil de poèmes est-il d'une impressionnante unité et révèle t-il, dans ses profondeurs intimes, une doctrine sévère. Il est rare de voir un poète trouver ainsi du premier coup une formule où l'inspiration lyrique et une doctrine originale se fondent aussi harmonieusement.

§

Au reste, l'école poétique espagnole continue de s'affirmer. La collection *Litoral*, de Malaga, a publié un beau poème gongoresco-tauromachique de Fernando Villalon, *La Toriada*. Et il faut nous arrêter sur le livre du tout jeune poète *Manuel Altolaguirre*, un des directeurs de cette collection. *Ejemplo* est vraiment un excellent exemple de cette dignité et de ce secret que recherchent les jeune poètes d'aujourd'hui. Le dessin des poèmes qui composent ce livre est sinueux et toujours élégant.

Il n'est pas de numéro de la *Revista de Occidente* où le progrès de cette jeune école ne se confirme avec une évidence croissante. C'est ainsi que nous pouvons suivre le développement de Pedro Salinas, de Rafael Alberti, poète des anges, ou de Jorge Guillen, dont le recueil tant attendu, *Cantico*, vient enfin de paraître ; j'y reviendrai longuement dans ma prochaine chronique. Car il s'agit là d'un événement de la première importance, et bien que Guillen ne se soit décidé qu'assez tardivement à réunir ce volume et à le publier, il y a longtemps que ses inventions poétiques exerçaient, sur toute la jeune génération poétique, une influence souterraine et magistrale. C'est là un phénomène bien connu de ceux qui s'attachent à l'étude des courants poé-

tiques, et nous savons que la rareté, la discrétion et la patience ont en poésie les effets les plus sûrs et les plus profonds.

Dans un de ces récents numéros de la *Revista*, l'arabisant Emilio Garcia Gomez a publié la traduction d'un certain nombre de poèmes arabico-andalous, qui sont de pures merveilles et qui paraissent traduits avec un art infini. Voici l'un d'eux :

LES VASES

Ils étaient lourds, les vases, lorsqu'ils vinrent à nous, mais lorsqu'ils furent pleins de vin pur,

Ils devinrent légers et faillirent s'envoler avec leur contenu, de la même façon que les corps deviennent légers avec les esprits.

§

On connaît trop peu de chose en France de **Fray Luis de Léon**, le grand mystique dont l'Espagne vient de célébrer le tri-centenaire. En face ou à côté de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, Fray Luis de Léon représente la tradition platonicienne, une sorte de synthèse très harmonieuse entre l'humanisme chrétien et l'humanisme antique. Tout, d'ailleurs, est harmonieux dans la figure et dans l'œuvre de cet esprit aérien, qui fut le poete et le prosateur le plus charmant et que, pour ma part, je préfère à Fénelon et à saint François de Sales, les deux hommes du génie desquels il se rapproche le plus. La revue *Religion y Cultura* a consacré à son souvenir l'hommage d'un important numéro, plein de témoignages intéressants. Les jeunes poètes ne l'ont pas oublié non plus. Tant que durera la langue espagnole, on relira les odes musicales et lumineuses du Maître de Salamanque, ses profondes méditations des *Noms du Christ* et de ce petit traité de la *Parfaite Epouse*, dont les images candides et printanières égalent en charme et en bonhomie celles de *l'Introduction à la Vie Dévote*. La nature est toujours présente dans l'œuvre de Fray Luis de Léon, et ce trait lui confère, dans la littérature classique espagnole une place privilégiée.

MÉMENTO. — José Maria de Acosta : *Las Eternas Mironas* (Renacimiento). Un roman de la vie madrilène, écrit en dialogues par un psychologue averti et qui a le sens de la comédie humaine. Tout cela est vif et juste et va souvent très loin dans l'observation. — Juan Chabas : *Puerto de Sombra* (Caro Raggio). Le dernier livre de ce jeune écrivain est plein de cette poésie transparente et tendre que l'on a déjà louée en lui ici. — Dr. César Juarros : *Les Horizontes de la Psico-*

analisis (Mundo Latino). Un excellent et intelligent résumé du freudisme. — Adolpho Salazar a réuni dans un important volume, *Musica y musicos de hoy* (Mundo Latino), ses meilleurs articles de critique musicale. Livre capital et qui marque bien l'heure où l'Espagne, écrasée par un folklore plus riche et plus puissant encore que le folklore russe, semble enfin trouver un heureux tempérament entre cette inspiration autochtone et une inspiration de portée et de nécessité universelles. On admirera, dans ce livre, la culture européenne de Salazar, la distinction et la hauteur de ses vues esthétiques et de ses ambitions.

JEAN CASSOU.

LETTRES RUSSES

Léon Tolstoï : *Les Quatre livres de lecture*, trad. Charles Salomon. Edition du Centenaire, Bossard. — Anton Tchekhov : *La Steppe*, t. X ; — *Récit d'un Inconnu*, t. XI ; — *Voisins*, t. XII, Collection des œuvres complètes d'A. Tchekhov, trad. Denis Roche, Plon. — Boris Pilniak : *l'Année Nue*, trad. L. Bernstein et M. Desormeaux, Nouvelle Revue Française. — Vsevolod Ivanov : *Le train blindé n° 1469*, trad. Siderski, Nouvelle Revue Française. — Serge Séménov : *La Faim*, trad. Brice Parrain, Ed. Montaigne. — Nicolas Ognev : *Le Journal de Kostia Riabtzev*, trad. H. Pernot, collection Le Prisme, Calmann-Lévy.

A l'occasion du Centenaire de L. Tolstoï, M. Charles Salomon a publié chez Bossard l'édition intégrale des **Quatre livres de lecture**, excellemment traduits et accompagnés d'un soigneux appareil critique. Ce volume est un recueil de fables, de contes, de récits et de descriptions que Tolstoï considérait comme son meilleur ouvrage à une époque où il croyait sincèrement avoir renoncé aux vanités de l'art. M. Salomon, dans sa préface, nous en retrace l'historique. Après avoir divisé par périodes l'activité enseignante de Tolstoï à Iasnaïa Poliana, il fixe entre 1869 et 1872 celle où fut élaboré cet incomparable manuel dont la première édition remonte à 1872.

Le *Journal intime* de Tolstoï indique du reste un travail de préparation fort antérieur. Les méthodes d'enseignement préoccupaient le futur maître d'école dès son voyage en Suisse (1857). Et Tolstoï n'en était pas alors à son premier essai. Plus tard, sans y apporter moins de passion, il y mit plus de discernement. Il s'enquit d'abord de ce qui pouvait être utile à de jeunes paysans et choisit la forme la plus simple pour le leur présenter. C'est ainsi que la forme la plus simple, en se dépouillant de tout didactisme, est naturellement devenue la plus poétique.

L'examen des sources révèle que Tolstoï a puisé de toutes mains dans les littératures étrangères, dans la vie, dans la nature et dans son expérience personnelle.

Des sujets nouveaux, nous dit M. Salomon, il en découvrira sans cesse et jusqu'à la fin, sans toujours peut-être les approfondir. Il a successivement passé par une phase grecque, hébraïque, chinoise (Confucius et Lao Tseu), par une phase américaine (Henri George), par des phases religieuses contradictoires et diverses.

L'américanisme de Tolstoï, que je soupçonne limité à quelque vague influence de W. James, est assez peu sensible à travers les pages de ce livre. Mais, dans l'ensemble, rien qui annonce moins les ouvrages de propagande morale des dernières années. Ici Tolstoï ne prêche aucune morale et se borne à l'exposé d'une sagesse plutôt voisine de l'état de nature. Les simples s'y reconnaîtront-ils ? En se gardant de souligner l'intention cachée dans ses fables, ses récits et ses apologues, Tolstoï n'en diminue pas la complexité. L'art en outre n'y tient pas un rôle subalterne ; il est maître, il commande. Le grand romancier prend les fables de La Fontaine à leur source, chez Phèdre ou Esope, et les recrée à sa manière. La Fontaine a prêté aux animaux les mœurs de l'homme et son règne animal n'est qu'une image de notre société. L. Tolstoï fait le contraire et met à nu les instincts qui peuvent rapprocher l'homme de l'animal. Par exemple, un des *bons* instincts du lièvre, sa *morale*, c'est la peur « qui le lance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le fait détaler et s'éloigner de son ancienne trace ». La peur du lièvre lui est une manière de ruse, donc de force. Ailleurs c'est l'apologie du coup de chance qui ne dédaigne pas les dormeurs et les paresseux. Si parfois on éprouve quelque embarras à discerner la suggestion, comme dans la fable *le Renard et les raisins*, M. Salomon y pourvoit par un léger coup de pouce et nous donne alors ce commentaire ingénieux et parfaitement vraisemblable :

Tolstoï expliquait sans doute aux enfants que la vigne des pays méridionaux court d'arbre en arbre et que les raisins par conséquent peuvent être *tous* à l'abri de la convoitise du renard.

Les *Quatre Livres de lecture* se complètent admirablement par un récit : *Prisonnier au Caucase*, qui est du meilleur Tolstoï. Rien à reprendre ici, et la morale d'elle-même se dégage

des aventures vécues par Jiline. Il y avait, ou plutôt il y eut en Tolstoï un lutteur âpre et têtu qui, loin de se satisfaire de la non-résistance au mal, aspirait au bien de toute son énergie qui était grande, et de toute sa durée qui fut longue. En récompense, il lui a été donné d'écrire au début et au terme de sa carrière ces deux chefs d'œuvre où s'exprime un même sentiment, le même amour de la vie : *Prisonnier au Caucase* et *Hadji Momad.*

§

Une querelle qui a fait long feu a été soulevée récemment contre les traducteurs et leurs traductions. Les griefs sont nombreux et confus ; tantôt ils portent sur la qualité inférieure des œuvres que l'on présente au public, tantôt sur l'insuffisance des versions elles-mêmes, qui serait, au dire de ces aristarques, éclatante. Mais on se demande toutefois si le reproche « d'encombrer le marché » n'est pas un bout d'oreille plutôt rassurant, que le critique, romancier comme tout le monde, a laissé percer au cours de ses attaques.

La publication des œuvres complètes de Tchekhov, entreprise par M. Denis Roche, n'en a pas moins permis au lecteur français de combler une importante lacune : la découverte de l'homme russe moyen, de cette petite bourgeoisie que l'on croyait absente parce qu'elle ne joue qu'un rôle très effacé — en tant que classe, il va sans dire — chez Tolstoï, chez Gorky ou même chez Dostoïevsky. Voilà donc une nouvelle perspective aboutissant... où vous savez. Le dénouement de cette comédie aux cent actes divers, c'est ailleurs en effet qu'on l'ira chercher. *L'Albatros* de Gorky, annonciateur de la tempête, pourrait bien n'être qu'une image littéraire à côté de la simple *Mouette* de Tchekhov. Ici la vie se recueille et se tait, comme la nature aux approches de l'orage.

Voici d'abord **La Steppe**, une longue nouvelle — un tableau, ou mieux, une succession de tableaux qui se déroulent lentement sous nos yeux, tandis que cahin-caha sort d'une petite ville de district du gouvernement de Z « une briska sans ressorts, sale, délabrée, un de ces véhicules antédiluviens qui grincent au moindre mouvement ». La briska emmène un tout jeune garçon de dix ans, destiné à quelque lycée d'une ville lointaine. Et les sensations défilent chez lui en même temps que la vie imperceptiblement mouvante de la steppe :

Tandis que Iégorouchka regardait les visages endormis, un doux chant retentit tout à coup. Quelque part, un peu loin, une femme chantait. Mais où ? Et de quel côté ?

Ailleurs, c'est la nature « qui est sur le qui-vive et redoute de bouger : elle a peur et ne veut pas perdre un instant de vie ».

... Les heures passent, l'aspect des lieux change, la nuit tombe. L'âme se monte à l'unisson de votre pays, farouche et beau, et l'on voudrait planer au-dessus de la steppe avec l'oiseau de nuit. Dans le triomphe de sa beauté, dans le trop-plein du bonheur, on sent l'effort et l'anxiété, comme si la steppe comprenait qu'elle est seule, que ses richesses, et ce qu'elle inspire, se perdent dans le monde, inutiles à tous, et chantés par personne. Et à travers le bourdonnement joyeux, on entend son imploration sans espoir : un chantre ! un chantre !

Et l'on se prend à rêver que nombreux sont les Iégorouchka qui ont entendu cette voix, cet appel entre l'âge où l'âme s'éveille aux fraîches impressions et celui où la sagesse routinière des maîtres leur est dispensée sur les bancs de l'école. Voici Iégorouchka arrivé dans la petite ville. Ceux qui l'on accompagné jusque-là s'éloignent :

Quand il fut sur la porte de la cour, Ivan Ivanitch et le Père Christophe, le premier agitant une canne à crochet, le second son bâton, tournaient déjà l'angle de la rue. Iégorouchka sentit qu'avec eux disparaissait pour toujours, comme de la fumée, tout ce qu'il avait vécu jusqu'alors. Que serait-elle, cette vie ?

Si la *Steppe* donne une impression de récit continu, c'est en raison du thème fondamental sur lequel se brodent les infinies variations du poète qu'est souvent Tchekhov. Rien de plus composé, par contre, que le **Récit d'un Inconnu**, bien qu'il semble au premier coup d'œil assez décousu. Nous retrouvons ici le type tchékhovien par excellence : l'homme qui veut agir et n'agit pas. Malade, il est entré comme domestique chez le fils d'un haut fonctionnaire ennemi de la *Cause*, dans l'espoir de surprendre les plans et les intentions du père. Il a le courage de mener une existence de valet. Il s'habitue à mentir, malgré une répugnance innée à l'égard du mensonge. Cet *inconnu* est lui-même au fond quelqu'un qui ne se connaît pas et que les événements lui dévoileront à demi. Quand il s'apercevra du changement, il sera trop tard, toujours trop tard — et il est incapable de tuer le vieil Orlov, qu'un hasard met un jour face à face avec lui.

Je me rappelai, dit-il, quel ennemi passionné, opiniâtre, infatigable, j'étais naguère.... Mais il est difficile d'enflammer une allumette en la frottant sur une pierre friable.

Evidemment la faute n'en est pas à l'allumette qu'il a choisie, la sachant inflammable. Mais il s'est trouvé dans la vie une circonstance qui l'arrache au domaine des abstractions. Il s'est épris en secret — et un peu par pitié — de Zinaïda Fiodorovna que son amant, le jeune Orlov, est sur le point d'abandonner. L'*Inconnu* de Tchekhov rappelle parfois l'Homme du sous-sol de Dostoïevski, auquel lui-même fait allusion dans la lettre qu'il écrit à Orlov après l'avoir quitté, en reconnaissant la lourdeur et la difficulté de sa tâche.

Zinaïda Fiodorovna, elle aussi, d'ailleurs, a commis la même faute. Elle a cru que son amour serait assez fort pour la libérer de toutes contraintes sociales. Elle déserte le foyer pour venir au grand jour vivre chez Orlov, son amant. Délaissée à présent, elle n'est plus qu'une épave, mal résignée encore, avec des retours de fierté, et cette question obsédante : *Que faire désormais* ?

Elle le demande à Vladimir Ivanitch (tel est le prénom de l'Inconnu), qui l'a entraînée à Venise et à Nice sans but précis, dans l'espoir sans doute qu'ils en découvriront un qui soit commun à leur existence désemparée. Voyant qu'il ne lui propose que des idées dont elle n'a que faire parce qu'elles ne répondent à aucune de ses intimes exigences, un jour elle s'empoisonne en mettant au monde une petite fille.

Sans doute on n'aperçoit pas d'emblée où mène ce récit. Mais l'atmosphère de songe qui l'enveloppe nous autorise à des conclusions que Tchekhov ne fait qu'amorcer. L'enfant, n'est-ce pas toute la génération à venir ? La mère est morte, le père, un bourgeois viveur, un débauché, ne veut pas la reconnaître. « Nous sommes, dit-il, des neurasthéniques, des flasques, des renonciateurs, mais cela est peut être nécessaire et pourra être utile aux générations qui viendront après nous. » Un instant, elle aura été élevée par cet Inconnu, homme de hasard, imbu des fausses idées européennes, nihiliste sans doute. Mais celui-ci est condamné aussi à disparaître avant l'heure, sans avoir accompli aucune des tâches auxquelles il se croyait appelé. Et la fillette ira aux enfants assistés.

Dans **Voisins**, il y a une tristesse proche de l'humour, cette

fois — de cet humour si particulier à Tchekhov quand il lui advient de faire jouer dans toutes leurs facettes les caprices du destin, en les opposant aux flasques velléités de ses héros. La sœur de Piotr Mikhaïlovitch Ivachine a quitté son frère et sa mère pour aller vivre chez un célibataire, Vlassitch, dont elle devient ainsi la maîtresse affichée. Les langues marchent dans le voisinage, la mère de Zina en meurt de honte. Piotr Mikhaïlovitch, malgré son libéralisme, ne décolère pas et se demande comment en finir avec le scandale.

Un jour, il a résolu de faire une scène à sa sœur. A mesure qu'il approche de la maison de Vlassitch, il conçoit de moins en moins ce qu'il pourra bien dire. En attendant, l'atmosphère s'alourdit, la pluie tombe au moment où il aperçoit Vlassitch qui l'invite à entrer. Tandis que la pluie fait rage au dehors, on l'héberge, on lui offre du thé avec des confitures et des fraises, tant et si bien que Piotr Mikhaïlovitch oublie son propos, ou plutôt en comprend l'inanité. Lorsqu'il est sur le point de repartir : « Tu as raison, dit-il à Zina, tu as bien fait. »

J'ai indiqué là trois récits de longueur inégale, qui tous trois donnent leurs titres aux volumes. La place manque pour en citer d'autres. Mais il convient de féliciter encore une fois M. Denis Roche et la maison Plon, qui ont su mener à bien cette monumentale entreprise.

L'Académie a justement reconnu le mérite du traducteur en lui décernant cette année le prix Langlois.

§

Deux maisons d'éditions, la N. R. F. et les Editions Montaigne, se sont proposé de faire connaître les œuvres représentatives de la jeune littérature russe — j'entends celle du pays des Soviets. Programme hasardeux, car au train de ces publications il arrive fatalement que des ouvrages, dont le principal intérêt se fonde sur l'actualité, ont perdu les trois quarts de leur signification au moment où ils paraissent. Les morts vont vite, et certes en Russie plus que partout ailleurs. Nous verrons si Babel, Léonov, etc., tiendront les espoirs que n'ont pas justifiés les Pilniak, les Ivanov et les Seyfoulina.

Ce qu'on peut reprocher tout d'abord à ces écrivains, c'est de manquer de personnalité. Ils ne sont pas originaux, parce qu'ils

ne possèdent pas cette largeur de culture qui leur permettrait de secouer les influences les plus immédiates. La littérature de la révolution n'est qu'un prolongement de la littérature de guerre. Le meilleur de ces romans ou de ces récits ne dépasse pas le niveau d'un fidèle reportage. A moins qu'on n'y reconnaisse parfois — mais cela, c'est l'affaire de la critique — une tentative louable de récréation par le dedans, à l'heure où les littérateurs, et notamment les poètes, ayant usé jusqu'à la corde les vieilles formules du futurisme et de l'imaginisme, aboutissaient à la littérature de proclamation et d'affiche.

Il faudrait donc, à ce point de vue, être reconnaissant aux jeunes écrivains qui osèrent enfin rallier la voie du réalisme russe. Tout vaut mieux, en effet, que l'innommable anarchie de la période effervescente de la Révolution. Dans ce domaine, M Boris Pilniak fut le premier à décrire les choses telles qu'elles furent, dans son roman **l'Année Nue**. L'image qu'il en donne est dépouillée de toutes considérations passées ou futures. Il nous arrache des milieux intellectuels et de ceux des villes pour nous jeter le long de la voie ferrée au plein cœur des steppes. Ce train lui-même, n'est-ce pas tout ce qui reste du monde antérieur ? Fait pour créer de la vie et de l'ordre, il n'est plus qu'un agent de chaos. Il mêle et embrouille les fils de toutes les destinées. On se bat dans les wagons pour y trouver une place ; les femmes s'y prostituent. Des typhiques et des syphilitiques, des morts et des moribonds. Aucune unité possible dans ce grouillement confus où les personnages n'ont de commun que leur misère.

Le Train blindé N° 1466, de Vsevolod Ivanov, est une autre image du chaos soviétique. Cette fois, nous sommes avec l'armée rouge, au temps des luttes contre les partisans de Koltchak, le long de la voie sibérienne. Les personnages, comme ceux de Pilniak, se montrent par éclairs et disparaissent. Pas de tableau d'ensemble, mais de brefs épisodes écrits dans une sorte d'argot violent et imagé, entrecoupé de dialogues où les interlocuteurs ne mâchent pas les mots. Blancs et rouges ont presque perdu de vue leur destination première : ce ne sont que des bandes qui s'entre-choquent avec de terribles remous. « Le monde pourrit comme le blé », déclare un partisan bolchevique. De fait, la bestialité atteint ici son paroxysme. Les soldats obéissent

moins à une consigne qu'à des habitudes, à une sorte de pli professionnel. On tue par routine, avec indifférence.

L'ouvrage d'Ivanov n'a pas cette sérénité ni cette candeur qu'on trouve parfois dans l'*Année Nue*. Le plus souvent l'expression est triviale et, voulant trop dire, manque son effet : « *Nezelassov ouvrit la fenêtre. Une odeur de charbon et de terre chaude. ... Comme un pot grouillant de vers, la gare, farcie de monde, suait... Les hommes sont tous marqués du stigmate de la fuite* », ce qui est de bien mauvaise littérature. Il y a malheureusement d'autres incorrections, celles-ci imputables au traducteur. Çà et là un barbarisme : ils *s'enfuyèrent* — ou des maladresses : *une petite vieille grêle*, pour une grêle, petite vieille.

En lisant **la Faim**, de Serge Semenov, je me suis rappelé une ancienne nouvelle de Gorky, où les tortures et les angoisses de la faim sont décrites en quelques pages d'un relief saisissant. Peut-être l'ouvrage de Semenov gagnerait-il à être allégé d'un bon tiers. Le début est presque fastidieux. Mais à mesure que l'auteur entre dans le vif du sujet, il vous empoigne et ne vous lâche plus. La nouvelle est traitée sous forme de journal, et comment analyser ce qui manque de composition ? Au reste, les préoccupations de l'affamé sont uniformes ; la vie est pour lui toute simple et les problèmes se réduisent à un seul : comment faire pour se remplir le ventre ?

La note la plus poignante réside peut-être dans ce brusque renversement des valeurs morales. La maison n'est plus qu'une caverne où des yeux s'épient, et si les cœurs se taisent, c'est qu'il n'y a plus que des ventres ennemis. Le vol d'une pomme de terre par le fils aîné donne lieu à une scène déchirante. On voit aussi d'après ce livre, et c'est un trait de psychologie qui en renforce la vérité, que la capacité de souffrir est poussée plus loin chez les femmes que chez les hommes. J'ajouterai ce que l'auteur n'a pas dit, ni même suggéré, ce que tout lecteur français se dira en lisant ces pages : la part de passivité féminine qui se trouve dans le caractère russe est sans doute ce qui a permis à tout un immense pays de supporter durant des mois et des mois, sans un sursaut de révolte, l'épouvantable cauchemar de la famine.

§

Cette forme du journal qui supprime les difficultés de la composition, N. Ognev l'a exploitée de façon directe dans le *Journal de Kostia Riabtzev*, publié dans la collection du Prisme (Calmann-Lévy). La traductrice, Mme H. Pernot, nous présente son ouvrage comme une adaptation. Une adaptation peut être parfaitement justifiée — et dans le cas présent, je crois qu'elle l'est. Il s'agissait de faire avaler aux lecteurs français l'effarant document que constitue ce *Journal* paru dans la Russie rouge, donc approuvé par la censure et offrant toutes garanties d'authenticité. Mme Pernot y a réussi en nous donnant une version rapide, aisée, où la phrase garde les allures primesautières qu'elle a dans l'original, puisque c'est un écolier de quatorze ans qui écrit ou qui est censé écrire.

L'école où Kostia Riabtzev fait, si l'on peut dire, son éducation est, comme toutes les écoles soviétiques, une école mixte. On devine sans peine que dans cette promiscuité les préoccupations sexuelles son loin d'occuper le dernier plan. Mais Kostia personnellement, et jusqu'à la puberté, y reste assez insensible : pour lui, les filles ne sont encore que des camarades un peu plus gênants, auxquels on tire les cheveux pour les mettre à la raison. L'école, ou plutôt selon sa nouvelle dénomination : le laboratoire, ou plus simplement le « labo », vient d'inaugurer le système « Dalton », antipathique à Kostia parce que ce nom anglais lui évoque un lord ou tout au moins un bourgeois. Il consiste, ce système, dans la suppression de tout enseignement direct : les livres sont mis à la disposition des élèves, qui pourront les consulter suivant leurs besoins. Quant aux maîtres, ils ne sont là qu'au titre de conseillers, pour guider les élèves dans leurs recherches, si ceux ci en manifestent le désir. Les maîtres ?... Quelle parole imprudente ! Il n'y a plus de maîtres : ce sont désormais les ouvriers scolaires — les ouvscols. Bien entendu, les élèves ont leur soviet où chacun discute les mesures proposées ou adoptées par les ouvscols. C'est ainsi que ces intéressants jeunes gens font leur apprentissage de citoyens.

Le résultat peut-il être autre chose qu'un effroyable chaos d'idées, quand ce n'est pas, le plus souvent, une ignorance crasse ? Mais voici un échantillon d'une des séances au « labo ».

5 octobre — Aujourd'hui, notre groupe tout entier s'est révolté. Voici à quelle occasion. Il est arrivé une nouvelle ouvscol, chargée de l'enseignement de l'histoire naturelle, Eléna Nikititchna Kaourova, pour nous Elnikitka. Au moment de donner les devoirs, elle nous interpelle :

— Mes enfants...

J'ai bondi.

— Mais nous ne sommes pas des enfants !

— Si, vous êtes des enfants et je ne vous appellerai pas autrement.

— Si vous continuez à être impolie, ripostai-je, — nous vous enverrons au diable.

— Veuillez sortir de la classe, s'écria Elnikitka, rouge comme une écrevisse.

— Je vous ferai remarquer : 1° que nous ne sommes pas en classe, mais au labo, et 2° qu'il ne vous est pas permis de nous mettre à la porte.

— Vous êtes un malappris.

— Et vous m'avez tout l'air d'un prof de l'ancien régime. Eux seuls s'arrogeaient de tels droits.

Tous mes camarades sont pour moi et Elnikitka, bien échaudée, s'est enfuie... J'ai lu dans différents ouvrages comment les profs (d'autrefois) s'y prenaient pour faire apprendre des textes par cœur et de quels jolis surnoms ils gratifiaient les écoliers. Mais les enfants d'alors n'avaient aucune idée des temps dans lesquels nous vivons. Nous avons supporté le froid, la famine, la ruine. Il nous a fallu faire parfois mille verstes pour trouver notre pâture et celle de nos familles. Certains d'entre nous ont pris part à la guerre civile et il n'y a pas trois ans qu'elle est finie...

Et cependant... cependant Kostia est non seulement un jeune garçon intelligent, il a — on doit le reconnaître — des qualités morales authentiques. Il est généreux, sincère. Il a même une certaine pureté d'âme qui lui permet de frôler le vice de très près sans s'y laisser contaminer. On a peine à le comprendre, mais il faut croire que c'est là un trait assez caractéristique du Russe, puisqu'on le trouve chez Dostoïevski, chez Tolstoï et même chez Pouchkine. Kostia n'est donc pas une créature du régime : il n'en a subi que les malfaçons, — quelque chose d'analogue à cette mutilation que l'on inflige aux pauvres mots de la langue.

Au peu de place que fait l'auteur à la vie de famille, on voit que celle-ci est inexistante. Les pères se taisent anxieux, ou n'in-

terrogent qu'avec timidité leur progéniture. Un abîme s'est creusé entre les anciennes générations et la plus récente.

Système d'éducation à la Rousseau, système à la Tolstoï et à la Dalton... Nos méthodes d'enseignement moderne, si défectueuses qu'elles soient, gardent encore une évidente supériorité sur cet affreux gâchis. C'est que, dans le domaine de l'éducation, rien ne s'improvise, et les méthodes les plus anciennes sont probablement les plus sûres. Nos écoles devraient être un peu ce que Joubert, — qui fut inspecteur général de l'Université après avoir lui aussi traversé la révolution — entendait par des *écoles de piété*, « indispensables, ajoutait-il, à cet âge qui a besoin qu'on le dresse à aimer le devoir, car il va aimer le plaisir. »

JEAN CHUZEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

H. D. Gideonse : *Transfert des réparations et le plan Dawes*, Payot.

M. Harry D. Gideonse, professeur à l'Université Rutgers (New Brunswick, N. J.), a consacré une savante monographie au **Transfert des Réparations et au plan Dawes.** Pour l'écrire, il s'est aidé de la documentation de l'Institut Universitaire des Hautes Etudes Internationales de Genève. Son remarquable travail fournit donc les moyens de comprendre l'état de la question.

Pendant 5 mois, MM. L. George et Clemenceau délibérèrent sur le futur traité de Versailles sans comprendre deux choses : 1° L'Allemagne ne pourrait pas payer plus qu'une *certaine* portion de ses revenus ; 2° elle ne paierait plus rien quand la contrainte pour la faire payer cesserait. Pourtant, au cours de ces 5 mois, Keynes (et d'autres sans doute) avaient averti L. George que l'Allemagne ne pourrait payer que son surplus *transférable*. On dit qu'au moment où le traité allait être présenté aux Allemands, M. L. George commença à comprendre, mais comme M. Clemenceau n'en était pas encore là, le traité fut signé comme il avait été rédigé. Sa faillite entraîna sa modification par le plan Dawes : l'Allemagne, tout en conservant intégralement la *possibilité* de tirer parti de la seconde erreur, obtint que, pendant les années de contrainte, elle ne paierait pas plus que son état éco-

nomique ne le lui permettrait. Pour ne pas la décourager, on fixa même par avance le *maximum* de ce qu'elle aurait à payer chaque année ; tout au plus un *indice de prospérité* fut-il prévu, pour les années 1929 et suivantes. Jusqu'en 1934, il ne doit être appliqué qu'aux contributions provenant des impôts, mais ensuite il pourra l'être au total des annuités. Les Experts ont visé à établir ce qu'ils ont appelé le principe de l'*équivalence des charges* entre les divers pays, et l'Allemagne, par suite de l'annulation de ses dettes d'Etat, est maintenant moins chargée que la France, car cette dernière a consacré 63, 7 o/o de son budget à ces charges (dette et pensions), tandis qu'en Allemagne elles ne montent qu'à 60 o/o. A ces précautions, les Experts ont ajouté la reconnaissance du principe que le transfert est indépendant de la perception des fonds ; les transferts ne peuvent être effectués qu'avec l'autorisation du Comité (international) des Transferts, et comme « les sommes transférées ne sauraient à la longue être supérieures aux sommes dont la balance des comptes permet le transfert sans risquer de compromettre la stabilité de la monnaie et du budget », le Comité ne doit pas accumuler en Allemagne plus de 5 milliards de marks, sauf dans le cas de « manœuvres financières concertées, soit de la part du Gouvernement, soit de la part d'un groupe quelconque ».

Depuis le Traité de Versailles, les économistes ont étudié avec passion le problème des transferts ; ils sont arrivés unanimement à la conclusion que sa solution imposait à la fois que l'Allemagne achète moins et qu'elle vende davantage, que par suite les prix devraient baisser en Allemagne *au-dessous* de ce qu'ils seraient si elle n'avait pas à indemniser les Alliés. L'industrie allemande devra donc intensifier sa capacité et deviendra une concurrente d'autant plus redoutable. De là des craintes qui, en Angleterre, avaient un caractère général, et en France avaient surtout pour objet l'utilisation des paiements en nature ; par l'adoption du plan Dawes, on s'imposait de ne pas en tenir compte, et jusqu'à présent les événements ne se sont pas hâtés de les justifier. Il en a été de même de ce que d'autres disaient de la réduction des salaires qu'imposerait à l'Allemagne le paiement des réparations, mais peut-être est-ce parce que socialistes et industriels allemands n'ont pas encore jugé opportun de faire valoir cet argument dont l'influence est si grande. En somme, les choses ont marché plus

facilement que plusieurs économistes ne se l'étaient figuré à l'époque de l'adoption du plan, mais c'est dû en grande partie à ce que la France a tenu *largement* compte du conseil de Jules Descamps, Sir Josiah Stamp, etc. : « Nous n'avons qu'un seul moyen de recevoir paiement, c'est d'importer des marchandises et d'accepter des services pour un montant égal à celui de notre créance. »

Pour perfectionner leur outillage, les Allemands eurent recours depuis 1924 à d'énormes emprunts à l'étranger (885 millions de dollars en 1924-26, dont 65 o/o aux Etats-Unis). On se posa alors la question : le paiement de ces emprunts aura-t-il une priorité sur les paiements du plan Dawes ? A l'étranger, on fut unanimement d'avis *qu'en droit* les réparations auraient la priorité, mais en Allemagne, on inclina à croire *qu'au moins en fait*, ce seraient les emprunts. En effet, si l'art. 248 du Traité de Versailles a conféré à la Commission des Réparations un privilège de premier rang sur « tous les biens et ressources de l'Empire et des Etats allemands », le plan Dawes subordonne les paiements et leurs transferts à la nécessité de maintenir la stabilité monétaire de l'Allemagne. Ces emprunts émanant de puissantes corporations particulières ou d'Etats ou de villes allemandes, des crédits leur seront *en cas de crise* sûrement accordés par la Reichsbank pour les payer ; les transferts deviendront alors impossibles et les paiements à l'Agent pourront même être diminués. Un avis d'un comité de juristes américains et une consultation de J. Henry Schroeder (de Londres) adoptent le même avis et disent que « l'achat des monnaies étrangères en Allemagne » doit avoir lieu dans l'ordre suivant : 1° emprunt Dawes 7 o/o ; 2° tous autres emprunts ; 3° paiement des réparations. En novembre 1927, le ministère français des Finances a protesté contre cette interprétation, et il s'appuie sur le § 7 de l'annexe 6 du premier Comité des Experts, où il est dit que « le Gouvernement allemand et la Banque devront s'engager à faciliter, de toutes les façons raisonnables en leur pouvoir, le travail du Comité au point de vue des transferts de fonds, et prendre notamment les mesures nécessaires pour aider au maintien de la stabilité des changes ». Cet engagement, en droit, est certainement valable, mais le mécanisme du plan le rend inopérant ; ni le Comité, ni l'Agent ne peuvent donner d'ordre à la Reichsbank

dont le Conseil est composé en majorité d'Allemands (1) ; en revanche, elle obéira toujours à un ordre du Gouvernement d'accorder des crédits.

Le Gouvernement allemand l'a compris et, pour dissimuler cet abus imprévu de la situation résultant du plan Dawes, a créé un Comité consultatif qui a *un peu* endigué l'entraînement des Etats, villes et corporations allemandes pour les emprunts étrangers. Mais au fond les Allemands ont donc raison : leur prospérité actuelle est due *en partie* à des emprunts extérieurs ; au fur et à mesure qu'ils cesseront d'emprunter (soit volontairement, soit parce que les prêteurs se déroberont), leur situation empirera ; le transfert des annuités et leur paiement peuvent s'en trouver affectés. Pas plus que le Traité de Versailles, le plan Dawes n'a su *assurer* le paiement d'une annuité convenable et par suite d'une indemnité élevée.

Ce résultat lamentable est dû à des fautes de nos hommes d'Etat. Ils ont, il est vrai, enfin compris depuis 1924 que l'Allemagne ne pourra payer que si nous acceptons d'énormes livraisons en nature. Elles s'élevèrent à 70 o/o des trois premières annuités. Mais la reconstruction des régions dévastées étant maintenant presque terminée, il faut trouver de nouveaux débouchés aux livraisons en nature. De là l'étude de projets de grands travaux publics dont l'un (celui du Transsaharien) est purement *absurde*.

Envisageant la situation d'une façon générale, plusieurs économistes la jugent sombre. Le 25 novembre 1927, Sir George Paish disait à Oxford : « Comment les affaires européennes marchent elles ? Uniquement par des emprunts en Amérique... Ils se sont élevés à 500 millions de livres sterling en 1926, ils dépasseront ce chiffre en 1927... Pendant combien de temps l'Amérique continuera-elle à prêter ? » Il croyait que le moment critique serait le printemps de 1929, lorsque « l'Europe, incapable plus longtemps de payer l'intérêt des dettes anciennes en en

(1) La concession désastreuse lors de l'acceptation du plan Dawes a donc été l'admission que la Reichsbank, *pendant les années de contrainte* (c'est-à-dire jusqu'en 1935), serait gouvernée par un Allemand assisté d'un Conseil composé en majorité d'Allemands. Fondée en grande partie avec l'argent des Alliés, la Reichsbank aurait dû avoir jusqu'en 1935 un caractère *international*. A moins de prolonger l'occupation, il n'y avait aucun moyen d'empêcher les Allemands de faire ce qu'ils voudraient après 1934.

contractant de nouvelles, devrait faire face à la banqueroute ». Sans être aussi pessimiste, Sir Jos. Stamp aboutissait à des conclusions analogues.

L'événement a prouvé que Paish s'était au moins trompé de date, mais la possibilité d'une crise est évidente. Elle affectera en premier lieu le fonctionnement du plan Dawes, car le mouvement des transferts a lieu ainsi : l'Allemagne paie les Alliés ; ceux-ci paient les Etat-Unis (ils leur doivent $ 10.338.000.000), Si l'accord Mellon-Béranger était ratifié, la France recevrait normalement de l'Allemagne une annuité de $ 258.000.000 et paierait aux Etats-Unis et à l'Angleterre $ 193.000.000. La Belgique recevra $ 40.000.000 au titre des réparations et versera aux Etats-Unis environ $ 13.000.000. Les paiements maxima effectués par la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et la Belgique au Trésor des Etats-Unis s'élèveront à $ 385.600.000, soit à près de 65 o/o du total de l'annuité normale allemande.

Evidemment, dit M. Gideonse, le rapport entre les sommes reçues de l'Allemagne et les sommes versées aux Etats-Unis doit être très étroit, même si le Gouvernement des Etats-Unis se refuse formellement à examiner les deux problèmes conjointement.

Le secrétaire du Trésor Andrew Mellon l'a reconnu en 1926 quand il a recommandé d'accorder des réductions de dette aux Etats débiteurs : « En 1925, a-t-il dit, ce n'est que par des prêts privés que les Etats étrangers ont été capables d'acheter notre blé et notre coton. »

M. Gideonse conclut en disant :

Les transferts qui ont eu lieu étaient possibles en raison des emprunts allemands à l'étranger... Les mobiles qui poussent le capitaliste américain à continuer ses prêts à l'Allemagne auront-ils une durée suffisante pour que les Etat-Unis (et à un degré moindre les Puissances alliées) puissent tirer des faits toute la leçon qu'ils comportent) ? Telle est la question qui se pose : selon qu'elle sera résolue dans un sens ou dans l'autre, les arrangements financiers, dont le plan Dawes est la base, aboutiront à un échec retentissant dans la catastrophe économique et politique générale, ou bien ils devront subir sans heurt une série de modifications prudentes avant qu'elles ne deviennent inévitables.

Le Gouvernement français l'a compris et c'est pour cela qu'il a accepté la Conférence des Experts.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Fröis Fröisland : *Fortellinger fra Fronten, Récits du Front*, Oslo, Gyldendal.

M. Fröis Frösland était, pendant la guerre, correspondant du journal norvégien le plus répandu, *Aftenposten*, et prit part aux excursions de journalistes les plus périlleuses, parfois jusque dans les premières tranchées. C'est en véritable témoin qu'il peut parler, sinon des combats mêmes, du moins de la vie du soldat face à l'ennemi, et ces descriptions et impressions d'un non-combattant sont attachantes, car ces **Récits du front** sont précis et sincères. Certes, c'est un ami qui parle, et l'auteur ne s'en cache pas, mais chez lui la curiosité naturelle, le goût de l'observation, professionnellement développés, priment tout autre sentiment. Ceci est peut-être encore plus sensible dans les histoires curieuses qui se passent derrière le front ou à Paris, comme ses relations avec Sall Uhu, nègre du Sénégal dont il s'était fait la « marraine », et ses étranges rencontres avec un espion japonais et une espionne hollandaise, car un correspondant de guerre est exposé à des fréquentations très variées. Ainsi les récits amusants alternent avec les pages lugubres en ce volume toujours documentaire.

P. G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Les « Livres de la Jungle » et le Scoutisme.

A Alfred Vallette.

Mon cher ami,

Parce que vous avez jadis accueilli et édité la version française des *Livres de la Jungle*, refusée par de puissants d'entre vos confrères d'alors, vous vous le rappelez, *sous le prétexte que nous avions La Fontaine*, je vous dois de vous faire participer au festin qui m'a été offert le dimanche 18 novembre dernier, dans la forêt de Saint-Germain. Trente ans après, et pour ainsi dire jour pour jour, que le *Mercure de France* commençait d'éditer l'œuvre de Rudyard Kipling.

La rumeur était venue jusqu'à moi, ces dernières années, que les *Boy Scouts, Eclaireurs de France, Unionistes*, avaient adopté nos *Livres de la Jungle* pour bible, et que *La Loi de la*

Jungle était devenue leur loi, comme les chants de la *Jungle* étaient devenus leurs chants, chants de route, chants de camp, chants du réveil, chants d'extinction des feux ou de fermeture des tentes. Nos garçons nous avaient tout pris, et vous concevez mon ravissement. C'était bien, en partie. pour eux, de l'avenir, que j'avais travaillé. Leur futur accueil, à eux aussi, comptait, il y a trente ans, parmi mes espoirs. Il m'était, en outre, arrivé tout un lot de cartes postales, chères à leurs sociétés, où ils étaient représentés jouant jusqu'à ce qu'ils ont baptisé *jeu de Kim*, ce « jeu des Bijoux », l'une des pages si belles de cet autre chef-d'œuvre de Kipling : *Kim*, où vient de lui-même l'art d'exercer la sagacité chez l'enfant, son œil, sa mémoire, sa pénétration d'esprit, ses promptitude et facilité de décision. Devant cette carte postale, je me rappelai que dans l'univers de choses que m'avaient fait remuer mes versions de l'œuvre de Kipling, j'avais entrevu ce jeu comme particulièrement éducateur, et son adoption future, peut-être, chez nous par la jeunesse. Et ma joie se compléta lorsque, un jour, faisant emplette d'accessoires de camping dans un magasin de Paris affecté aux achats de ces garçons, j'aperçus en pile, parmi les quelques ouvrages à lire le soir sous la tente, « *Capitaines courageux.* » Ainsi tout se réalisait selon mes souhaits, et ces créations homérique : *Mowgli*, *Kim*, *Harvey Cheyne*, où la nature, en son travail de beauté et rejet des impuretés, se manifeste triomphante, maîtresse, devenaient les prototypes sur lesquels allait décider de se mouler l'élite des jeunes générations.

Les « Eclaireurs de France » m'ont donc, le dimanche en question, enlevé de Paris et transporté dans la forêt de Saint-Germain, sous un soleil d'automne qu'ont eût dit accordé par « la faveur de la Jungle ». Et durant le trajet, je n'entendis parler que du chef *Baloo*, parti hier pour le Caire, y fonder une section d' « Eclaireurs », de la cheftaine *Bagheera*, récemment rentré d'un camp d'entraînement anglais, d'un *Akela* que des devoirs professionnels avaient retenu à Paris, l'empêchant de se joindre à nous. J'appris que je causais avec *Phaona*, cheftaine dont les genoux disparaissaient sous un groupe de « louveteaux », que *Kaa*, légèrement souffrant, s'était vu interdire l'humidité des bois de novembre, et que *Rikki* changeait de lycée par ce que ses parents changeaient de quartier. Dans une vision de gaîté, d'amour de la vie, d'assainissement, de ténacité à faire triom-

pher cette vie, de conscience du devoir social chez des êtres dont les plus âgés, les chefs, avaient vingt-cinq ans, m'était révélée l'adoption des noms, maintenant immortels, sous lesquels les animaux de Kipling expriment la Sagesse, l'Expérience, la Volonté, l'Energie, la Pondération, l'Intelligence, l'Amour, le Dévouement, réclamés par la Nature pour la résistance des êtres enfantés par la Terre. Et le train, ce jour-là de Repos du Seigneur, après les six jours de labeur pour la subsistance, enlevait de Paris, la grande usine, emportait vers l'espace sous le ciel et le soleil, vers la bienvenue et l'hospitalité des arbres et des mousses, toute cette graine d'espoir.

A la gare d'Achères, orée de la forêt, le quai était couvert des troupes arrivées par d'autres trains, bérets, ou chapeaux de pionnier, à l'insigne de l'arc tendu, blouses ou jerseys et petites culottes, et ce fut de tous côtés, entre « loups » comme entre « louveteaux », le salut de deux doigts de la main droite dressés en oreilles de loup, et la main gauche, celle du cœur, tendue entre les chefs et entre ceux de leurs garçons en relations particulières. Après quoi le prompt départ pour la forêt proche, la dispersion immédiate des troupes par les routes, chemins et sentiers sylvestres, sur leurs tapis épais des feuilles mortes de l'automne, et le rapide évanouissement de tous dans l'infini des chênes, hêtres, charmes et bouleaux, sous leurs futaies et dans leurs taillis, derrière les rideaux, mouvants et toujours plus lointains, des troncs aux écorces rudes fourrées à demi de mousses, ou aux écorces lisses damassées d'argent.

Autour de moi, cependant, les « louveteaux », par troupes, sous la conduite des cheftaines, dessinaient déjà en plein sous-bois, et à une cinquantaine de mètres les uns des autres, des « Rochers du Conseil », balayaient les feuilles mortes en grands cercles parfaits, dont ils marquaient le centre de grosses pierres et d'amas de fougères sèches, en symbole du Rocher — vous savez, le Rocher sur lequel Mowgli est reconnu dans la Jungle comme faisant désormais partie du clan des loups, et sur lequel aussi plus tard, aux yeux éblouis de ses amis, les animaux, terrifiés, domptés par le génie humain, le jeune Prométhée menacera du feu les moustaches du Tigre Shere Khan, son « ennemi personnel ». Mon ami, la façon dont j'ai vu interprétés ici les Livres de la Jungle m'a frappé par son intelligence. Les louveteaux, gar-

çonnets de huit à treize ans, ce ménage fini, sont assis, les genoux à hauteur de poitrine, ou à demi étendus, selon qu'il leur sied, dans la libre noblesse des animaux de Kipling – libre noblesse dont à ma joie ils semblent conscients et pénétrés, – en grand scercles dont la cheftaine simule la fermeture. La cheftaine est une jeune fille surgie de nos forces sociales, et mieux, humaines, les plus surprenantes. J'ai vu en elle, plutôt qu'un accident ou une fantaisie, la manifestation de la volonté de la nature. Il s'agit de la régénération, ou, je le veux croire, en un trouble de ma vue à cet égard, du progrès suprême de la race. La jeune fille à qui ses voix en ont soufflé l'inspiration, comme d'ailleurs le chef, le jeune homme, que je verrai et admirerai, lui aussi, tout à l'heure, à l'œuvre parmi ses « loups », trouvent ici en eux-mêmes à puiser dans un trésor de psychologie dont la profondeur vous étonnerait. Quelle loi dicte à ce jeune employé de banque, à cette jeune fille du monde ou du professorat, de tels mots, gestes, regards, sourires, de génie ?.. Des chefs ! mon cher ami. Il faut bien nous le dire. Autour d'eux, ces enfants, dont ils ont la confiance, dont ils savent suspendre l'attention à leurs moindres paroles, et chez lesquels ils vont chercher la serrure qui ouvre sur tant de merveilleux et naturels instincts des portes fermées on ne sait pourquoi — ou plutôt, nous le savons, par des vices de civilisation.

Au « Rocher du Conseil » se fait la rééducation de l'instinct des quatre points cardinaux, apanage encore de certains d'entre nous, mais que chez la plupart la vie urbaine ou l'insouciance ont détruit. Le « louveteau », les yeux bandés, à genoux *à quatre pattes* au pied du « Rocher », l'oreille et toute son attention en éveil, doit percevoir le pas, assourdi sur les mousses ou la terre de bruyère élastique, d'un frère détaché du cercle, qui s'en vient... *à pas de loups* vers lui, et le désigner en nommant le rayon de la rose des vents qu'a pris sa direction. Au « Rocher du Conseil » s'apprend à reconnaître sur une feuille, un bourgeon, un rameau, une brindille, une écaille d'écorce, envoyés chercher et ramasser au sein frais des bois par la cheftaine, et gaiement, dirai-je fraternellement ? rapportés, humides et embaumés de l'automne, l'essence de l'arbre auquel ils appartiennent. Puis, j'entends demander, tout à travers le cercle, tel qu'au cercle de la reine, et sous un plafond plus sonore que

celui d'un palais, des nouvelles d'un absent dit malade. Qui en a ? Qui peut en donner ? Une voix se fait bulletin de santé. Et tous de penser au camarade sous le regard de la cheftaine, qui ramasse à la ronde les cœurs, et les réchauffe d'une minute de silence compris.

Je passe de « Rocher du Conseil » à « Rocher du Conseil », me produisant l'effet d'être moi-même quelque mystérieux habitant de la forêt ; et, appuyé au tronc d'un bouleau, me voici écoutant la cheftaine tenir cet autre cercle de louveteaux l'oreille dressée à un conte né spontanément d'une imagination fertilisée d'amour, un conte... shakespearien, tout *Songe d'une Nuit d'Eté*, sinon, plus encore, nordique, où il est question de gnomes livrés à l'assaut de murailles d'ivoire dont j'entends que les créneaux s'écroulent parce que faiblement, lâchement défendus. Le conte dut être en son entier d'un intérêt de premier ordre pour que tous ces jeunes cols soient si ardemment tendus vers la conteuse, qui lui donne pour morale que les assiégés doivent ne pas négliger l'usage, chaque matin, de la brosse contre les microbes livrés à l'assaut de leurs dents. De cet autre cercle, je vois un louveteau se détacher, sur l'invitation de la cheftaine, et gagner le centre pour comparaître au pied du « Rocher », dans l'attention de tous, et de lui-même, amusée. Là, il lui est reproché d'avoir, un dimanche précédent, mal enterré les papiers du déjeuner, dont plusieurs ont reparu, salissant la forêt, et, en violation de la *Loi de la Jungle*, de s'être acquitté avec négligence d'une tâche dont on l'avait, ce jour-là, chargé. Sur ce mot de la cheftaine : « Cette conduite est-elle digne d'un loup ? » suivi d'un silence de tous, une voix tout à coup s'élève, une voix enjouée de garçon au seuil de l'adolescence, dont le soprano de la mère s'enroue déjà du baryton du père, timbre à émouvoir des fibres profondes dans le cœur de l'aîné dont il frappe l'oreille, et cette voix dit gaiement : « Non, elle est digne d'un Bandar-log ». Ainsi, mon cher ami, les temps sont accomplis. Gloire à Kipling !

Midi venant à se fixer aux montres des bracelets, l'on s'assit par groupes sur les lits de feuilles mortes, pour chacun procéder à son repas, qui mangeant et buvant froid, qui mangeant et buvant chaud grâce aux thermos et aux boîtes à fermeture hermétique, qui se livrant à une cuisine plus compliquée sur des réchauds prudemment surveillés, pendant que des troupes encore

de *Boy Scouts* et *d'Unionistes*, que venaient de déverser d'autres trains à Achères, passaient au loin sous les arbres en faisant retentir la forêt et ses échos des noms des animaux de la *Jungle* et de ses chants. Le chef de l'une d'elles vint à nous, jeune pasteur protestant sous le costume de scout, qui me fut présenté, et que je priai à partager mon repas. « Ces jours-là, je ne déjeune pas, pour l'hygiène et la bonne entente de la vie de la Jungle », refusa-t-il en souriant. Sur quoi il repartit au pas de course, en quête de sa troupe, déjà effacée dans les sentiers masqués de troncs d'arbres.

Après le déjeuner, on fit le ménage et disparaître avec soin de ce déjeuner les traces, sous les nobles futaies protectrices et attentives. Et les jeux reprirent. Je note celui-ci, que l'on pourrait appeler le concours des allures d'animaux, et qui développe tellement à souhait le sens de l'observation chez l'enfant, met en mouvement l'ensemble des rouages de son cerveau, et, tout en le tenant en bonne humeur, approfondit, élargit sa pensée, imprègne son cœur, pour tant de bien sous tant de rapports s'ensuivre, de la fraternité des enfants de la terre. François d'Assise, Henry Thoreau, étaient certainement en ma compagnie pour assister au jeu des jeunes garçons s'efforçant, encouragés par la cheftaine et sous l'œil critique des camarades, à, l'un après l'autre, imiter sur le sol embaumé l'allure prudente, furtive, craintive, étirée du chat le long de nos maisons ; celle franche, confiante, joyeuse, du chien sur nos trottoirs ; et toutes celles qu'on les a menés à cette fin observer au Jardin des Plantes, l'allure alerte de leur blason vivant, le loup ; celle impériale de Hathi, l'éléphant, rythmée au balancement d'une pensée maîtresse d'elle-même ; celle toute d'infinie souplesse de Kaa, le python ; et la lourde oscillation du bonhomme Baloo, les bras de l'ours embrassant d'une consciente puissance une enviable poitrine ; et le déhanchement de Kotick sur la terre ferme, le petit phoque en route, à renfort d'ahans, vers le but ; et les approches et les bonds du plus cher des amis de tous ces jeunes Teddies, de Rikki-tikki-tavi, héros merveilleux de Kipling, qui tous les enchante de sa victoire d'archange sur le démon, mangouste contre cobra, dans le jardin-éden à la taille de ces garçons.

Je continuais d'aller de l'une à l'autre troupe, dans le regret de voir le soleil des jours courts trop tôt décliner et le sous-bois

déjà s'assombrir. Mes pas solitaires suivaient le fil d'anciens rêves en cours d'accomplissement. Il semblait qu'un mot d'ordre, désirable, eût été donné de respecter la liberté de ces pas, et qu'avec un tact dont je ne m'étonnais plus chez ces jeunes chefs et cheftaines, inspirés des génies des bois, on eût décidé que je deviendrais, ainsi qu'en un conte de fées, personnage invisible jusqu'à un moment voulu. Déjà reparaissaient au fond des profonds sentiers, surgissaient aux détours des taillis, les « loups » rentrant, avec leurs bâtons, des courses lointaines, des beuveries de grand air libre et pur. J'avais appris que *L'Ankus du Roi*, ce conte où, vous le savez, un aiguillon à éléphants, joyau royal d'or et de rubis, échappé par la faute de Mowgli à la garde du cobra multi-centenaire, aux trésors enfouis et oubliés des maharajahs défunts, va semer dans la Jungle, parmi les hommes qui viennent y chasser, la cupidité, l'envie, la haine, le meurtre, sous l'œil épouvanté de l'enfant, était devenu, lui aussi, le sujet d'un autre jeu plus étendu dans les bois. Jamais la forêt ne m'était apparue sous un jour plus parfait de sa nécessité aux entours de la grande ville. C'était le point où Antée retouchait la terre, repuisait sa force. J'assistai à d'autres derniers jeux, compliqués, destinés à assouplir l'esprit et le corps, et qu'organisaient pour les aînés les chefs au ressort infatigable d'imagination, en attendant le retour des retardataires et la réunion générale. Les louveteaux, sous l'œil des cheftaines, remettaient la forêt en ordre, en faisaient disparaître les traces de leur séjour, veillaient à ce qu'une barrière, déplacée par mégarde, fût retrouvée en son exacte position par les cavaliers de demain, enlevaient des sentiers les grosses branches mortes, embarras pour les pieds des promeneurs, que pouvaient y avoir apportées leurs jeux, cherchaient parmi les mousses, les fougères mortes et les feuilles tombées, ceux de leurs ustensiles qui pouvaient y traîner, me rapportèrent, comme tout naturellement et sans attendre de merci le minuscule tube à air comprimé de l'instantané de mon vest-pocket kodak, perdu je ne savais où, sans que cependant j'en eusse fait état, aiguille retrouvée dans une botte de foin. Tout était enchantement en ce jour enchanteur dans ces bois enchantés.

Je restais curieux des apprêts de la fin de cette fête, où je savais que l'on attendait de moi des paroles. Ils furent des plus simples. Une fois encore j'appris combien étaient souhaitables

les épousailles des races, et que la réserve anglaise, mariée à l'abandon français, tous deux dotés de ce tact que l'Univers nous accorde, produisaient quelque chose dont devaient les dieux se réjouir. Les groupes tous rentrés, jusqu'à celui des *Eclaireurs Marins*, en béret éloquent sur la tenue d'éclaireur, fils de maritimes, la réunion des *Eclaireurs de France* se fit au carrefour de la Croix des Palis, sac au dos, bâton en main, dans la pénombre, à la lueur d'une trace de pourpre et d'or restée accrochée dans l'occident des cimes. Le tonnerre des trains d'Achères — vous savez combien la Croix des Palis est proche de la gare — rappelant toute cette jeunesse à la ville, accentuait le silence et les regrets des Bois. Dans le dédain encore de ce rappel, le cercle se forma des loups et louveteaux, et le commissaire technique de la société, M. Emile Guillon, jeune chef qu'il faut voir à l'action, avec la cheftaine Mlle Hélène Emeric, pour sentir s'effacer en soi le dernier doute sur la nécessité du chef dans toute réunion d'homme comme de petits d'hommes, me présenta au clan en des termes qu'il ne m'appartient pas de rapporter. Ils sont éloquents, ces jeunes gens, beaucoup plus spontanément éloquents que moi. Toutefois, invité à prendre la parole à mon tour, la « faveur de la Jungle », jointe au sentiment qui me fit interpréter pour notre pays les livres de Kipling, m'inspirèrent les mots qu'il était à mon tour de leur dire, lesquels me valurent, après avis des chefs que je n'eusse pas à m'effrayer, salves sur salves de hurlements de loups, en marque d'approbation.

Puis, il fut procédé, en mon honneur, je crois, à la cérémonie du passage d'un louveteau à l'état de loup, dans le silence et l'émotion que l'on sentait s'étendre aux dryades et amadryades elles-mêmes. Les *Eclaireurs Marins*, loups de grande taille, se formèrent en file, bras dressés. Le chef amena devant eux, face à lui, le louveteau bras tombés, qu'il saisit et souleva, le passant aux mains du premier marin. Celui-ci le tendit aux mains des camarades prêtes à l'accueillir, lesquelles lui faisant changer la position verticale pour l'horizontale, le glissèrent, sa jeune face aux étoiles, au-dessus de leurs têtes, pour le faire retomber d'aplomp tout derrière leur file doucement parmi les « loups ». De nouvelles salves de hurlements, saluant ce sacre, allèrent se faire répercuter par les échos de la forêt de Saint-

Germain, à la suite de quoi le cercle fut rompu, et l'enchantement cessa.

Pas tout à fait encore, cependant, puisque dans les trains qui nous ramenaient, j'entendis les compartiments des wagons surchargés retentir du *Chant de Nuit dans la Jungle*, et les cheftaines conter de merveilleuses histoires de jungle aux louveteaux qui les submergeaient.

Lorsque, après les adieux à la gare Saint-Lazare, je fus rendu à moi-même, négligeant le taxi, que je craignais de voir se changer en citrouille, je m'en allai, aveuglé par l'éclat des palais et monuments illuminés, des réclames fulgurantes, par les rues et avenues d'un Paris grouillant des foules du dimanche soir, un Paris en contraste troublant avec la forêt et son éloquent silence, je m'en allai songeant, en un repliement sur moi, que peut-être nous avions fait œuvre utile. Et mon cœur en liesse, comme celui du Petit Toomai de Kipling, rechercha la solitude, ce soir-là, pour se chanter à lui-même sa chanson. Malgré quoi, ma joie, j'ai voulu aujourd'hui vous la faire partager.

LOUIS FABULET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Raymond Rey : *La cathédrale de Toulouse.* Avec 42 grav. et 1 plan; Laurens. 6 »

Art

Louis Cario : *Eugène Boudin* avec 60 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 16 50

Henri Marcel Magne : *Le décor du mobilier. Meubles et Sièges.* Avec 147 grav.; Laurens. 20 »

Eugénio d'Ors : *La vie de Goya.* (Coll. *Vies des hommes illustres* n° 23). Avec un portrait; Nouv. Revue franç. 12 »

Education

Louis André Fouret : *Les humanités modernes.* (Bibl. des parents et des maîtres); Didier. 12 »

A. Souché : *La lecture expressive et le français au cours moyen, 1er degré;* Nathan. » »

Ethnographie, Folklore

Henri Pourrat : *Ceux d'Auvergne, types et coutumes.* Dessins originaux de Ed. Elzingre; Edit. des Horizons de France. » »

Maurice Toussaint : *La Lorraine à l'époque gallo-romaine.* Préface de M. Camille Jullian; Dory, Nancy. 20 »

Histoire

Albert Meynier : *Le coup d'Etat du Directoire. III : Le dix-huit Brumaire an VIII (9 novembre 1799) et la fin de la République;* Presses universitaires. 20 »

Littérature

Aristophane : Tome IV : *Les Thesmophories. Les Grenouilles.* Texte établi par Vi tor Coulon et traduit par Hilaire Van Daele; Belles Lettres. » »

J.-B. Besançon : *Essai sur le théâtre d'Henry Bataille;* Libr. Wolters, La Haye. » »

Princesse Bibesco, : *Au bal avec Marcel Proust. (Les Cahiers Marcel Proust);* Nouv. Revue franç. 12 »

Cicéron : *Des termes extrêmes des biens et des maux.* Tome I, livres I-II. Texte établi et traduit par Jules Martha; Belles Lettres. 20 »

Mme de Genlis : *Mémoires,* précédés d'une préface par J. Lucas-Dubreton; Firmin-Didot, 2 vol. 24 »

Hésiode : Théogonie. *Les Travaux et les jours. Le bouclier.* Texte établi et traduit par Paul Mazon; Belles lettres. 25 »

Jean-Bernard : *La vie de Paris, 1927;* Laurens. 12 »

Lamartine : *Jocelyn.* Préface du Dr Léon Cerf; Firmin-Didot. » »

Daniel Mornet : *La nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau,* études et analyses; Mellottée.

Ovide : *Héroïdes,* texte établi par Henri Bornecque et traduit par Marcel Prévost; Belles Lettres. 20 »

Edmond Renard : *Renan, les étapes de sa pensée;* Bloud et Gay. 14 »

Jean Romagne : *Souvenirs épiques;* Edit. Occitan, Toulouse. 12 »

Emma Schill : *Les traductions françaises de l'Intermezzo de Henri Heine;* Rieder. 25 »

Dr E. G. Sée : *Anthologie zoophile,* extraits de nombreux écrivains. Préface d'Edmond Haraucourt. Imp. moderne de « La Gazette », Biarritz. (Vendu au profit de l'Œuvre des Chevaux de mines.) Ligue pour la protection du cheval de mines, 55 faub. Poissonnière. Paris. 12 »

Musique

J.-G. Prodhomme : *Schubert raconté par ceux qui l'ont vu.* Souvenirs, lettres, journaux intimes, etc., suivi de la *Correspondance et des Ecrits de Schubert,* révision et traduction de J.-G. Prodhomme; Stock. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Jean Galtier-Boissière : *La fleur au fusil.* Baudinière. 12 »

Poésie

Akbaraly-Daoudbay : *Le cahier de mon cœur;* Pitot, Tananarive. » »

Akbaraly-Daoudbay : *Fleurs d'amour;* Pitot, Tananarive. » »

Henri Desson : *A la lisière de la forêt normande;* Jonan et Bigot, Caen. 6 »

Léon Deubel : *Œuvres de Léon Deubel. (Vers de jeunesse. La lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poèmes divers. Appendice).* Préface de Georges Duhamel; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

François Franzoni : *Le printemps tragique;* Libr. Valois 15 »

Gaby-Libert : *Les Chiennes.* Avec 4 portraits de l'auteur; F. de Launay. 1 »

Louis Guétant : *Naissance. Le ciel et la terre;* Delpeuch. » »

Monique Impériale . *Esquisses;* Albert Dewit, Bruxelles » »

Renée Jardin : *Appareillage.* Préface d'Isabelle Sandy; Le Rouge et le Noir. » »

Emile Ripert : *Poèmes choisis.* Dessins d'Henry de Groux; Figuière. 5 »

Edmond Spali-Kowski : *La Guir-*

lande des fêtes; Defontaine, Rouen. » »

Léon Vérane : *Bars.* Préface de Francis Carco. Frontispice par Olive Tamari. H. T. de Salvado; Les Facettes, Toulon.

Politique

Jean Gachon : *La politique étrangère des Etats-Unis. Qui la conduit?* Alcan. 15 »

Questions coloniales

Julien Franc : *La colonisation de la Mitidja;* Champion. » »

Questions juridiques

Les Codes de la Russie soviétique. III : *Modification et additions au Code civil. Annexes au Code civil. Nouveau code de la famille.* Traduits par Jules Patouillet. Avertissement par Edouard Lambert et Jules Patouillet; Giard. 30 »

Questions religieuses

A Granovsky : *Les problèmes de la terre en Palestine.* Avec une préface de Charles Gide. (Coll. *Cahiers internationaux*); Rieder. 12 »

Albert Houtin : *Mon expérience,* II : *Ma vie laïque, 1912-1926. Documents et souvenirs.* Avec un portrait. Préface, notes et appendices par F. Sartiaux; Rieder. 18 »

René Leyraz : *Les chemins de la montagne.* Préface de M. Charles Journet; Bloud et Gay. 12 »

Roman

Edmonde Bernard : *Agnès, Bouboule et quelques autres;* Ronald Davis. 12 »

Henri Bernay : *Le secret de la Sunbeam Valley;* Larousse. 6 »

Michelle et Paul Bléry : *A 1.800 tours;* Emile-Paul. 12 »

Pierre Coutras : *Les piquants du marron;* Pro arte. 12 »

Henry Louis Dubly : *Adélaïde, chanoinesse de Noirmont;* Mercure de Flandre, Lille. 12 »

Georges Duhamel : *Œuvres de Georges Duhamel.* V : *Confession de Minuit;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Armand Elysée : *Le rappel;* Nouv. Revue critique. » »

Rudyard Kipling : *Au hasard de la vie,* traduit de l'anglais par Théo Varlet; Nelson. 7 »

Pierre Mac Orlan : *Dinah Miami;* Larousse. 6 »

Gaëtan de Méaulne : *Les degrés du calvaire;* Figuière. 12 »

Edouard de Méringo : *Ma femme au Niger;* Revue des Indépendants. » »

Claude Odilé : *Les quatre Musculus;* Nouv. Revue franç. 12 »

Lucie Porquerol : *Nephtali sera canonisé;* Nouv Soc. d'édition. 12 »

Alberto Prando : *Les résignés,* recueil de contes, traduit de l'espagnol par Y. Carmen de Battle; Libr. Cervantès. 12 »

Georges Voos de Ghistelles : *La comédie funèbre;* Renaissance du Livre. 12 »

Edgar Wallace : *Le vengeur,* édit. française autorisée de Lyd. Acverdi; Jeheber, Genève. » »

Sciences

Christian Champy : *Le corps humain.* Avec 60 pl. ou héliogravures; Rieder. 16.50

Jacques Picard : *Essai sur la logique de l'invention dans les sciences;* Alcan. 25 »

Sociologie

A. Rothstein : *Une époque du mouvement ouvrier anglais. Chartiste et trade-unionisme;* Edit. sociales internationales. 15 »

Théâtre

Robert de Flers et Francis de Croisset : *Romance*, pièce en 3 actes et 5 tableaux dont un prologue et un épilogue, d'après l'œuvre de M. Edward Sheldon; Flammarion. » »

Michel de Ghelderode : *Théâtre*. III. *Don Juan*, drama-farce pour le music-hall. *Christophe Colomb*, féerie dramatique. Illust. par le peintre Flouquet; Renaissance de l'Occident, Bruxelles. 15 »

Robert de La Villehervé : *Œuvres. Théâtre*, II : *Le roi de fortune. Le capitaine Montchrestien. Nour Mahal. Mélusine. La moglie nel pozzo. Le train de plaisir*; Ollendorff. 25 »

Varia

Almanach Vermot 1929; Edit. Vermot. 7 »

L'Aluminium et ses alliages; L'Aluminium français. » »

Voyage

Dhan Gopal Mukerji : *Brahmane et paria, caste and outcaste*, traduit de l'anglais par Sophie Gobert; Attinger. 15 »

Emile Ripert : *La Provence*. Avec 140 grav. et 1 carte. (Coll. *Les Provinces françaises*) ; Laurens. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Maurice Bouchor. — Mort d'Ernest Vaughan. — Prix littéraires. — Théophile Gautier dans le domaine public. — Sergent-Marceau. — Des titres en littérature. — A propos de Jeanne d'Arc. — Une dernière action de Tancrède Martel. — A propos des expériences psychiques de Rome.— Une réponse. — Encore Manneken-Pis. — Mauvaise querelle cherchée au « Sottisier ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Maurice Bouchor. — Le poète Maurice Bouchor est mort le 17 janvier dernier à 74 ans (il était né à Paris, le 16 novembre 1855).

Après ses études à Louis-le-Grand, il publia, à 19 ans, son premier volume : *Les Chansons joyeuses*, que Coquelin Cadet avait présenté à l'éditeur Charpentier. Ce recueil qui connut le succès (Edmond About lui consacra un article) fut suivi par *Les poèmes de l'Amour et de la Mer* (1876) ; le *Faust moderne*, histoire humoristique en vers et en prose (1878) ; *Les Contes parisiens* (1880) ; *l'Aurore* (1883) et *les Symboles* (1888-1894).

Dès ses débuts, il s'était lié d'amitié avec Raoul Ponchon et Jean Richepin, qui lui dédia *Les Blasphèmes*. « Les Trois Mousquetaires », — ainsi les avait qualifiés Jules Lemaître en les représentant, dans un article du *Figaro* comme « d'effrénés compagnons et des mécréants farouches s'abandonnant furieusement à la joie païenne de vivre » — constituèrent, par opposition à l'impassibilité parnassienne, le groupe des « Vivants ».

Avec ses deux amis, en 1892, dans une petite salle de spectacle située

Galerie Vivienne (à l'endroit qui porte aujourd'hui le nº 61), il se divertit à ressusciter un moment l'aimable fantaisie qui avait séduit avant lui Charles Nodier, George Sand et Duranty. Prêtant leur lyrisme avec leur voix à des marionnettes, Richepin, Ponchon et Bouchor représentèrent des mystères écrits par celui-ci (*Tobie, la Légende de sainte Cécile, La Nativité, la Dévotion de saint André*) et des drames de Shakespeare, notamment une adaptation de *la Tempête* où Ponchon tenait le personnage de Caliban, Richepin celui de Prospéro et Bouchor celui d'Ariel.

Sans devenir croyant, Maurice Bouchor avait déjà répudié à ce moment le matérialisme de ses jeunes années. Idéaliste à tendances sociales, il écrivit des *Chants populaires*, des *Mystères païens*, des *Répertoires de lectures* pour les enfants. Il tenta de faire entrer l'art dans la vie du peuple, commenta, dans des préaux d'écoles communales, les grands classiques, fit répéter aux enfants des chœurs écrits pour eux, organisa des représentations populaires, bref se dépensa avec une belle sincérité lyrique pour ce qu'il croyait profitable au développement de l'intelligence collective.

Il a été inciné au Père-Lachaise pendant qu'à l'orgue du Four Crématoire M. Paul Vidal, ami de Maurice Bouchor, exécutait des œuvres écrites en collaboration avec le défunt. — L. DX.

§

Mort d'Ernest Vaughan. — Ernest Vaughan, ancien administrateur de l'*Intransigeant* d'Henri Rochefort et qui fonda, au début de l'Affaire Dreyfus, le journal l'*Aurore* (où parut, le 13 janvier 1898, le *J'accuse* d'Emile Zola) est mort le lundi 21 janvier dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Il était né à Saint-Germain-en-Laye le 10 janvier 1841. Sa famille avait des origines irlandaises. Il fut tour à tour ouvrier tapissier, chimiste, directeur de filatures à Rouen, puis à Darnetal. Le jour de la proclamation de la Commune (18 mars 1871), il se trouvait à Paris avec Delescluze et Varlin. Trois jours plus tard, il retournait à Rouen où il tentait d'organiser le mouvement révolutionnaire. Ayant échoué, il parvint à gagner Bruxelles et y vécut jusqu'à l'amnistie de 1880.

De retour à Paris, il collabora à plusieurs journaux socialistes blanquistes et devint administrateur de l'*Intransigeant*, qui était alors, sous la direction d'Henri Rochefort, quotidien du matin. Il y eut rupture entre Rochefort et Vaughan dès le début de « l'Affaire » ; c'est alors que fut créée l'*Aurore* avec la collaboration de Gustave Geffroy, Bernard Lazare, Lucien Descaves, Louis de Gramont, Pierre Quillard, Adolphe Tabarant, Jean Jullien, Camille Mauclair, Charles Longuet, Georges Lecomte, Pressensé, Octave Mirbeau, Urbain Gohier, Georges Clemen-

ceau. Ces deux derniers collaborateurs n'ayant pu s'entendre, Clemenceau démissionna le 15 décembre 1899 (il revint, comme directeur, trois ans plus tard).

On sait la part prépondérante prise par l'*Aurore* dans l'agitation « dreyfusarde ». Ce journal, qui tira jusqu'à 300.000 exemplaires, déclina presque tout de suite après le dernier arrêt de la Cour de Cassation dans le procès Dreyfus.

Ernest Vaughan fut alors nommé administrateur des Quinze-Vingts. La direction de l'*Aurore* l'avait laissé pauvre : il avait dû vendre sa bibliothèque (particulièrement riche sur les « mazarinades » et la chanson française). Aux Quinze-Vingts, il s'efforça d'améliorer le sort des aveugles, imagina une petite imprimerie portative permettant à l'aveugle et au voyant de communiquer directement par écrit sans être obligés de connaître, l'un l'alphabet Braille, l'autre l'alphabet ordinaire.

Après onze années de gestion, il prit sa retraite et redevint, jusqu'à ces derniers temps, administrateur de journaux.

Ce très brave homme avait un esprit satirique plein de saveur et qui fait de ses *Souvenirs sans regrets* (1902) un des meilleurs livres anecdotiques sur « l'Affaire ». Il laisse également un amusant recueil de vers : *Du neuf et du vieux, étrennes aux Délicats* (1873) et une traduction (avec Ch. Tabaraud) de *L'Intermezzo* d'Henri Heine (1884). — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le prix de littérature du Maroc a été attribué à Si Kaddour Ben Ghabrit pour l'ensemble de son œuvre.

Le jury de la « Revue des Poètes » a décerné son prix de 2.000 francs à M. R. Lefèvre, pour son recueil manuscrit *Les Miroirs ternis*, et le prix Georges Rollin, de 500 francs, à M. Raymond Mil, pour son poème l'*Effraie*.

Le « Prix des Poètes » (10.000 francs) a été partagé entre M. Marcel Millet, pour son livre *Côté cœur*, et Mlle Gisèle Vallerey, pour *La Voix des heures*.

§

Théophile Gautier dans le domaine public. — C'est le vendredi 24 mars prochain, et non le mardi 15 janvier, comme nous l'avions écrit par erreur, que l'œuvre de Théophile Gautier tombe dans le domaine public.

Retenons qu'en vertu des lois du 3 février et du 23 octobre 1919 et suivant la règle admise par le bureau de la Propriété littéraire de Berne, la prorogation des cinquante années de protection des droits d'auteur est exactement de 6 ans et 151 jours. Or, Gautier est mort le 23 octobre 1873.

§

Sergent-Marceau. — On sait que Sergent-Marceau, dont le *Mercure* vient de publier, sous le titre *Emira ou l'Alcôve du Conventionnel*, de si curieux mémoires, fut un graveur célèbre, dont les ouvrages sont très recherchés des amateurs.

La bibliothèque Rondel, à l'Arsenal, possède un exemplaire, probablement unique aujourd'hui, de Sergent-Marceau sur les *Costumes des peuples antiques et modernes*, publié en Italie, à Brescia, en 1813. Et cet exemplaire, marqué de l'estampille « Bibliothèque de la Reine, Palais-Royal » porte à la première page cette annotation, écrite de la main de Sergent-Marceau lui-même :

Ce volume, formé de vingt-une livraisons, devait être suivi de deux autres qui eussent complété l'ouvrage, mais les changements survenus en Italie ayant occasionné la perte d'un grand nombre d'abonnés qui le soutenaient, l'auteur en est resté à ce premier résumé, auquel il a marqué seulement les deux dernières planches, et le portrait gravé en couleur de sa femme, sœur chérie du général Marceau. Cet ouvrage lui était dédié. La raison en est la fuite de son imprimeur, qui lui a enlevé ses planches gravées, dont il n'y a que six exemplaires de tirés.

S. M.
Nice, 1840.

Voici le titre exact du volume (petit in-folio) :

COSTUMI DEI POPOLI ANTICHI E MODERNI
Opera utile ai dillettanti di teatro
ed'agli amatori delle arti di pittura
scritta ed incisa
da Ant. F. Sergent-Marceau, ex-membro
della commissione conservatrice dé' monumenti delle Scienze e
delle Arti di Francia, Socio dell' Ateneo di Brescia.
Brescia, per Nicolo Bettoni, 1830.

L'ouvrage de 336 pages — auquel ont été ajoutés une circulaire de 1813 et un prospectus de 1817 — est divisé en 31 chapitres, dans lesquels l'auteur explique copieusement les costumes romains se rapportant à la tragédie intitulée *Virginia* et à quelques ballets, dont le principal s'appelle *Il ritorno di Ulisse in Itaca*, puis les costumes médiévaux de *Ginevra di Scozia*, « dramma serio eroico », dont la musique est due à Jean Simon Mayr.

Il y a 43 planches en couleur, toutes très soignées et très belles, — qui sont d'un réel artiste.

§

Des titres en littérature. — Il arrive parfois que plusieurs auteurs se disputent la propriété ou du moins la priorité d'un titre. En vue

d'écarter ce sujet de querelles, l'*Intransigeant* a imaginé d'ouvrir dans ses colonnes une sorte de registre où les écrivains peuvent « retenir », pour un ouvrage à paraître, l'appellation de leur choix. Le dessein était des plus louables. Mais que se passe-t-il ? Bien des gens de lettres ignorent l'initiative prise par le journal de M. Bailby ou bien, jugeant qu'un quotidien — si bien intentionné soit-il — ne saurait s'ériger en gardien légal et officiel de leurs droits, négligent de recourir aux bons offices de l'*Intran*. D'autres, au contraire, accaparent d'un seul coup toute une kyrielle de titres, donnant presque à entendre que tous les mots du dictionnaire sont réservés à leur usage exclusif. La plupart des livres ainsi annoncés ne paraîtront jamais. De trop honnêtes auteurs se croient néanmoins obligés d'abandonner, parce qu'un autre l'a « retenu », tel titre qu'ils avaient choisi avec amour pour une de leurs œuvres. Est-ce bien juste ?

Des cas fort embarrassants peuvent se présenter. Sans aller aux extrêmes, voici un exemple récent :

M. René de Weck achève en septembre dernier un roman qu'il intitule *Retours de flamme*. En novembre, il signe avec son éditeur une « convention littéraire », dans laquelle l'ouvrage est désigné sous ce titre. En janvier, il apprend, par le courrier des Treize, que M. J. H. Louwyck prépare un volume intitulé *Retour de flamme* (*Retour* au singulier). Sur le conseil de son éditeur, M. de Weck, présumant qu'il s'agit d'un ouvrage encore inachevé, expose à son confrère les dates et les circonstances indiquées ci-dessus. « Je fais appel, dit-il, à votre courtoisie : j'ai moi-même annoncé dans une revue le titre de mon livre, terminé depuis quatre mois et, s'il vous était possible de débaptiser le vôtre, je vous en serais très reconnaissant. » De fort bonne grâce, M. Louwyck répond qu'il y consentirait volontiers s'il en apercevait le moyen : « Mais comment faire ? Mon roman aussi est achevé et paraîtra bientôt dans l'*Illustration* ; l'annonce que doit publier cette revue est déjà composée. » M. René de Weck ne pouvait que s'incliner et chercher un autre titre, tout en regrettant le premier. Ce qui l'aide à se consoler, c'est d'avoir appris que le bon poète Guy-Charles Cros a donné à la « Centaine », en 1925 déjà, un recueil de vers intitulé *Retours de flamme*. Décidément, *nil novi sub sole* !

Les deux romanciers auraient pu ne pas savoir qu'ils s'étaient rencontrés dans le royaume des mots, ou bien, le sachant, prétendre l'un et l'autre à conserver ce qu'ils pensaient être leur trouvaille. Dans ces deux hypothèses, qu'arriverait-il si deux volumes, portant, à l's près, le même titre, allaient voisiner quelque jour dans les vitrines des libraires ? En fait, évidemment, ils se feraient tort l'un à l'autre. Mais, en droit, quels juges pourraient, le cas échéant, prononcer entre les auteurs une sentence équitable?

Moralité : le registre de l'*Intransigeant* a du bon, puisqu'il a permis à deux écrivains d'éviter un conflit. Mais il ne suffit pas à couvrir tous les risques. Ne pourrait-on pas créer, à la Société des Gens de Lettres, ou mieux encore au ministère de l'Instruction publique (et pourquoi pas à l'Institut International de Coopération Intellectuelle ?), un registre officiel où les titres d'ouvrages seraient déposés, comme le sont ailleurs les titres de journaux ? Pour éviter les abus, il faudrait exclure de ce dépôt : 1° les titres tombés dans le domaine public ; 2° ceux qui se composent d'un seul mot ou d'un seul nom propre (emprunté à l'histoire, à la géographie, à la mythologie, etc.), car le dictionnaire appartient à tout le monde. Il faudrait aussi n'accorder l'inscription protectrice qu'aux œuvres dont la publication prochaine serait garantie par un traité en bonne forme entre auteur et éditeur (ceci afin d'écarter les accapareurs trop présomptueux). Le dépôt pourrait donner lieu à la perception d'une taxe dont il semble inutile de souligner l'intérêt budgétaire. Qu'en pensent MM. Estaunié, Marraud et Luchaire ? — A. P.

§

A propos de Jeanne d'Arc.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je croyais sincèrement avoir mis le point final à ma polémique avec M. Raymond de Rigné. Le respect de la vérité m'oblige à y ajouter quelques mots.

A lire la lettre que vous a envoyée l'apologiste de « Mgr Pierre Cauchon » (*Mercure* du 1er janvier), on peut croire qu'il a été le seul auteur depuis Barante à révéler, dans le traité de Troyes de 1420, la phrase qui assurait à la France le maintien de ses usages et de ses lois, c'est-à-dire son autonomie administrative. M. de Rigné, en vérité, ne révèle rien du tout, n'apporte à l'histoire aucun document inédit touchant le XVe siècle. Le texte intégral du traité de Troyes a été publié en 1889 par M. COSNEAU, dans un ouvrage que connaissent tous les étudiants en histoire : *Les grands traités de la guerre de Cent Ans* (in-8°, Paris, Picard). L'auteur de la *Clef* enfonce triomphalement une porte ouverte depuis quarante ans !

M. de Rigné se garde d'ailleurs bien de dire que cette phrase de la clause XXIV (et non de la clause XXI !) est précédée d'une autre phrase dont voici l'exacte teneur : *les deux royaumes seront gouvernés... non divisément soubz divers Roys, pour ung mesme temps, mais soubz une mesme personne, qui sera, pour le temps, Roy et Seigneur souverain de l'un et de l'autre royaume* [le roi Henri V d'Angleterre]...

Or, ce sont ces mots : ...*seront gouvernés* ...NON DIVISÉMENT qui consacrent ce que l'on appelle proprement l'*Anschluss* — le « rattachement »

(bien distinct de l' « incorporation » ou assimilation). Et c'est cette clause sinistre, par laquelle le roi d'Angleterre devenait roi de France, avec les terribles prérogatives (droit de guerre, p. ex.) attachées alors à la dignité royale, qui a justement effrayé tous les historiens français.

La science historique de M. de Rigné ne fait grâce, on l'a vu, qu'à Mgr Baudrillart. Selon la *Clef*, le savant prélat partagerait les idées derignéennes sur le traité de Troyes.

L'opinion de Mgr Baudrillart est, en effet, exprimée dans son *Histoire de France* (Bloud, édit.). La voici : *Philippe le Bon se vengea* [de la mort de son père] *en livrant la France aux Anglais. D'accord* AVEC *Isabeau de Bavière, il signa, en 1420, l'infâme traité de Troyes...*

« ... EN LIVRANT LA FRANCE AUX ANGLAIS »... N'est-ce pas précisément sur cette expression de mon article du 15 octobre que M. Raymond de Rigné est parti en guerre contre moi? Allons, j'ai, dans mon « ignorance », d'illustres compagnons ! Et il se trouve que toutes les flèches si subtiles que m'a décochées mon honorable contradicteur se retournent exactement contre le seul historien qu'il a cité comme garant de la valeur de son opinion !... L'aventure est plaisante.

M. de Rigné veut bien m'annoncer l'envoi d'un livre nouveau — qui n'est pas encore la bonne édition de la *Clef* — où je trouverai : LA LUMIÈRE!... *Pas moinss*, comme on dit à Marseille.

La lumière, bon Dieu ! Goethe, à sa dernière heure, la réclamait encore : *Licht ! mehr Licht !* Heureux M. de Rigné !...

— Si nous parlions maintenant d'autre chose ?... Ayez le sourire, Monsieur le Rédacteur en Chef, et croyez-moi bien vôtre.

HENRY MASSOUL.

§

Une dernière action de Tancrède Martel. — Histoire ou légende ?

Pour l'honneur de nos lettres françaises, il faudrait pourtant s'entendre sur la cause probable de la mort apitoyante de Tancrède Martel, par misère ou par accident. N'est-ce pas le poète Gilbert qu'on fait mourir communément à l'hôpital, et qui ne succomba pas moins à l'Hôtel-Dieu des suites d'une chute de cheval ?

L'original solitaire de la rue Mansard y est-il mort réellement de misère ? « Une mansarde, un grabat, la solitude, la mort de faim et de froid », publiez-vous au *Mercure de France*, d'après la version des *Nouvelles littéraires*. Un fait tout récent est à citer, qui éclairera cette question et que je vous rapporte, ce matin même où je l'apprends du sympathique éditeur H. Floury. Je lui racontais comment j'avais visité Tancrède Martel dans son repaire, après un déjeuner d'amis où

Georges Leygues nous avait invités intimement avant que l'actuel ministre de la Marine ne fût submergé par le courant de ses affaires quotidiennes. Tancrède avait des relations qui, certes, eussent suffi à le tirer d'embarras, s'il eût voulu y recourir. La vérité est que cet honorable écrivain n'avait besoin que de lui seul, et que l'abondance des bouquins qu'il accumulait dans son grenier, à n'y laisser une chaise ni un meuble de libre, lui eût aisément fait trouver libraire et acquéreur qui eût paré à une misère improbable. Sa passion des livres ne fut-elle pas aussi telle que notre ami fût bien capable de mourir de faim devant l'armoire ou la bibliothèque archi-pleine?

— En tout cas, vient de me dire l'éditeur Floury, j'ai eu, quelques jours avant sa mort, la visite de Tancrède Martel qui m'apportait cent francs, prêtés aux calendes, dont j'avais oublié la date grecque ou parisienne. « Du jour au lendemain, ajouta-t-il à ses excuses retardataires, on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Ce qui est arrivé pour lui, c'est la mort misérable à laquelle je ne peux encore croire et qui donne plus de prix à une délicatesse où les pauvres qui payent leurs dettes ont encore plus de mérite peut-être que les riches qui ne les payent pas.

Quant à faire intervenir dans ces comptes privés la Société des Gens de Lettres et les Pouvoirs Publics, il y aurait trop à dire sur ce chapitre posthume. — BOYER D'AGEN.

§

A propos des expériences psychiques de Rome. — M. Boyer d'Agen affirme que j'ai perdu le nord, si je cherche le tombeau de sainte Agnès au sud de Rome. (Cf. *Mercure de France*, 15 janvier, p. 508.) Si l'auteur de *La Gouine* avait été moins fiévreux, il se serait aperçu, comme tous les lecteurs, que *personnellement* je ne « cherche » rien. Pour fixer une notion qui lui a échappé, j'avouerai que j'ai estimé intéressant que l'on connût les expériences de M. Price, ce qui est l'essentiel, mais que leur résultat m'est *personnellement* indifférent. De plus, l'ensemble de mon exposé indiquait aux gens subtils que je ne crois guère à leur résultat positif. Il n'y a que M. Boyer, qui est pourtant d'Agen, pour ne l'avoir pas compris. Je me suis borné, puisque la presse française avait négligé un fait curieux, à reproduire, d'après la presse anglaise le compte rendu d'une conférence, originale à plusieurs égards, relative aux expériences psychiques tentées aux catacombes romaines. Le compte rendu anglais, il est vrai, contenait aux yeux des puristes des raccourcis qui prêtaient à la confusion. Et précisément, comme tous les hommes qui *agissent*, M. Price lui-même a été obligé d'entendre des bourdonnements de moustiques. Il a donc renouvelé, par la voie de la presse, les précisions qu'il avait données

au cours de sa conférence. En effet, il écrit que ses expériences se sont déroulées à la catacombe de sainte Agnès, via Nomentana ; que les Pères Trappistes lui ont offert toutes facilités pour en faire d'autres au cimetière de saint Callixte sur la via Appia. M. Price ajoute qu'il espère bien profiter de cette invitation, « *an offer of which I hope to avail myself in the near future* ». On le voit, cet expérimentateur n'a aucunement besoin des conseils de M. Boyer d'Agen. Doit-on même, de son intervention aux expressions peu courtoises, retenir l'adresse du marchand de vins qu'il signale ? — PAUL VULLIAUD.

§

Une réponse. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Montpellier, 8 janvier 1929.

Monsieur le directeur,

Veuillez, conformément aux usages, insérer ceci :

D'après M. Psichari (*Mercure*, 1er octobre), je donne à entendre, à demi-mot, que mon périodique *Libre* est « l'unique périodique que la France consacre à la littérature grecque contemporaine ». Je méconnaîtrais donc M. Ph. Lebesgue.

La phrase de moi qu'on cite ne contient pas de demi-mot : *Libre*, seul, est consacré au grec moderne ; le *Mercure*, par exemple, ne lui est pas *consacré*. Et j'admire fort son collaborateur à la rubrique grecque moderne.

Les erreurs de M. Psichari ne se comptent ni ne comptent. Celle-ci, volontaire, et née d'une puérile rancune, méritait le présent blâme.

Veuillez, avec mes remerciements, agréer, M. le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

LOUIS ROUSSEL

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

§

Encore Manneken-Pis. — On sait que ce sympathique petit personnage brave toutes les Censures de la chaste Belgique. En voici une nouvelle preuve.

Le 7 janvier dernier, à l'occasion de fêtes organisées en son honneur (l'échevin Férin était venu le revêtir solennellement d'un magnifique costume de « Gille de Binche ») de nombreux discours furent prononcés avant d'arriver à la cérémonie rituelle en vertu de laquelle Manneken-Pis fait jaillir un jet puissant inondant à deux mètres tous les assistants, au milieu des rires et des clameurs...

Et voici ce que nous trouvons dans un des discours, celui de M. Constant, président de « l'Union Cinchoise pour l'extension du Commerce », discours qui fut reproduit par l'*Indépendance belge* du 8 janvier 1929, en première page :

Par trains entiers, par d'innombrables autos et autocars, la capitale apporte son contingent d'animateurs à nos grandes fêtes locales. Et toi-même, « Man-

neken-Pis », quand vient cette date, ne te sens-tu pas vibrer d'allégresse sous ta nudité ? Comme la grande majorité des citoyens que tu représentes...

Ce n'est certes pas nous qui irons dénoncer ces propos à M. le Procureur du Roi comme contraires aux bonnes mœurs. Cette joviale allégresse nous paraît être beaucoup mieux dans le caractère belge que certaines interdictions. — L. DX.

§

Mauvaise querelle cherchée au « Sottisier ». — Vexé sans doute d'une « sottise » relevée dans ses colonnes, *Gringoire*, le nouvel hebdomadaire littéraire, déclare que le « Sottisier » pourrait être alimenté par le *Mercure* lui-même, qui se garderait, prétend-il, de jamais citer les bévues qui peuvent lui échapper. C'est inexact. Le *Mercure* se cite parfaitement lui-même, mettant même une certaine coquetterie à ne pas demeurer absent de son « Sottisier ». Il est facile d'en trouver des exemples en remontant dans la lecture de cette joyeuse rubrique. Le dernier figure au « Sottisier » du 1er décembre. C'est l'esprit même de cette petite anthologie, — de ce « Musée des Erreurs », comme diraient Curnonsky et Bienstock, — qui, fuyant tout pédantisme, n'a d'autre prétention que d'être un jeu, sinon innocent, du moins sans malice, pour l'amusement du lecteur.

Mais il y a « sottise » et « sottise », comme il y a fagot et fagot. Beaucoup de soi-disant « sottises » n'en sont pas réellement. C'est ainsi que *Gringoire*, pour appuyer son écho mécontent, signale dans un de nos articles quelques phrases d'un français douteux, comme il s'en rencontre chaque jour par milliers dans la presse, mais dont aucune ne contient une « sottise », qui puisse la rendre digne de figurer au « Sottisier ».

§

Le Sottisier universel.

« Un paysage est un état d'âme», disait P. Bourget. — *La Gazette de Paris*, 12 janvier.

Le succès de Lucien Wurmser a été très vif... Ses interprétations de quelques pièces de Liszt particulièrement pittoresques ou évocatrices, « Reflets dans l'eau », « Mouvement », « Danse de Puck », nous ont confirmé dans notre croyance au génie de celui qui fut véritablement le père de l'impressionnisme musical et l'explorateur hardi des hautes atmosphères pianistiques. — VICTOR BARRUCAND, *La Dépêche Algérienne*, 28 novembre.

L'écrivain connu, M. Villiers de l'Isle-Adam, portait avec orgueil un nom illustre. Il aimait à se dire petit-neveu de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, ce grand-maître des Hospitaliers qui soutint héroïquement le siège de Rhodes contre Soliman et qui, obligé de capituler en 1522, reçut de Charles-Quint la souveraineté de l'île de Malte. Jaloux de l'honneur de ses aïeux, il vient de poursuivre en justice deux écrivains, Anicet Bourgeois et Lockroy, qui, dans

un drame intitulé *Perrinet Leclerc*, avaient prêté un rôle odieux à Jean de Villiers, maréchal de France en 1435.

Or, M. Max Prinet a crevé le cerf-volant dans un article du *Mercure de France*, et s'appuyant sur de nombreux documents, il conclut en ces termes peu aimables :

« Il est certain que l'écrivain Villiers de l'Isle-Adam, descendant d'une famille de la basoche parisienne, n'était pas apparenté de la manière qu'il disait au maréchal et au grand-maître Villiers de l'Isle-Adam ; il est bien probable qu'il ne tenait en aucune façon à ces illustres personnages ». — *Le Madécasse de Tananarive*, 17 octobre.

M. MARIO ROUSTAN, sénateur. — Je voudrais parler d'abord des agrégés d'urologie... Oui, ce personnel est très intéressant, non seulement au point de vue sénatorial, mais au point de vue scientifique. — Séance du Sénat du 26 décembre 1928, *Journal Officiel* du 27 décembre, p. 1525.

SAINT VINCENT DE PAUL MARCHANT SUR LES FLOTS, par Liszt. — Extrait du programme d'une matinée artistique de la salle Gaveau, 11 janvier.

Et M. Roux de nous présenter les Rembrandt... la *Pièce aux cinq cents florins* ... — HIPPOLYTE PARIGOT, *Le Temps*, 16 janvier.

Le premier fondateur de la famille qui ait laissé des traces est un certain Georges Bachmann, originaire de Saint-Gall, canton de Glaris. — *L'Echo de Paris*, 21 janvier.

§

Publications du « Mercure de France » — ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL. V. *Confession de Minuit*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré 89 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 80 francs, et 165 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 90 à 254, à 60 francs.

ŒUVRES DE LÉON DEUBEL. *Vers de Jeunesse. La lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poèmes divers. Appendice.* Préface de GEORGES DUHAMEL. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré 31 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 31, à 80 francs (*souscrits*) et 49 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 32 à 80, à 60 francs (*souscrits*).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCIX

JEAN DE GOURMONT

L'Art d'aimer........................ 1 vol.
Muses d'Aujourd'hui.................. 1 vol.
La Toison d'Or....................... 1 vol.

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de velours................. 1 vol.
Les Chevaux de Diomède............... 1 vol.
Un Cœur virginal..................... 1 vol.
Couleurs............................. 1 vol.
La Culture des Idées................. 1 vol.
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps................ 1 vol.
Divertissements...................... 1 vol.
Epilogues............................ 4 vol.
Esthétique de la Langue française.... 1 vol.
Histoires magiques................... 1 vol.
Lettres à l'Amazone.................. 1 vol.
Lettres intimes à l'Amazone.......... 1 vol.
Lettres d'un Satyre.................. 1 vol.
Lettres à Sixtine.................... 1 vol.
Lilith suivi de *Théodat*............ 1 vol.
Le Livre des Masques................. 1 vol.
Le IIe Livre des Masques............. 1 vol.
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps.......... 1 vol.
Une Nuit au Luxembourg............... 1 vol.
Pages choisies....................... 1 vol.
D'un Pays lointain................... 1 vol.
Le Pèlerin du Silence................ 1 vol.
Pendant la Guerre.................... 1 vol.
Pendant l'Orage...................... 1 vol.
Physique de l'Amour.................. 1 vol.
Le Problème du Style................. 1 vol.
Promenades littéraires............... 7 vol.
Promenades philosophiques............ 3 vol.
Sixtine.............................. 1 vol.
Le Songe d'une Femme................. 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire.................... 1 vol.
L'Homme intérieur.................... 1 vol.
Premiers et Derniers Vers............ 1 vol.
Le Semeur de Cendres................. 1 vol.

HAVELOCK ELLIS

Etudes de Psychologie sexuelle....... 8 vol.
Le Monde des Rêves................... 1 vol.

FRANCK HARRIS

Montès le Matador.................... 1 vol.
La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde.............................. 2 vol.

LAFCADIO HEARN

Chita................................ 1 vol.
Contes des Tropiques................. 1 vol.
En glanant dans les champs de Bouddha............................... 1 vol.
Esquisses martiniquaises............. 1 vol.
Fantômes de Chine.................... 1 vol.
Feuilles éparses de Littératures étranges............................... 1 vol.
Le Japon............................. 1 vol.
Kotto................................ 1 vol.
Kwaïdan.............................. 1 vol.
Lettres Japonaises................... 1 vol.
La Lumière vient de l'Orient......... 1 vol.
Le Roman de la Voie lactée........... 1 vol.
Youma................................ 1 vol.

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes...................... 1 vol.
Clairières dans le Ciel.............. 1 vol.
Cloches pour deux Mariages........... 1 vol.
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.............................. 1 vol.
Le Deuil des Primevères.............. 1 vol.
Feuilles dans le vent................ 1 vol.
Les Géorgiques chrétiennes........... 1 vol.
Ma Fille Bernadette.................. 1 vol.
Ma France poétique................... 1 vol.
Janot-poète.......................... 1 vol.
Monsieur le Curé d'Ozeron............ 1 vol.
Le Poète Rustique.................... 1 vol.
Le Livre des Quatrains............... 1 vol.
Les Robinsons basques................ 1 vol.
Le Roman du Lièvre................... 1 vol.
Le Rosaire au Soleil................. 1 vol.
Le Tombeau de Jean de La Fontaine.... 1 vol.
Trente-six Femmes.................... 1 vol.
Le Triomphe de la Vie................ 1 vol.
La Vierge et les Sonnets............. 1 vol.

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions................. 1 vol.
Les Bâtisseurs de Ponts.............. 1 vol.
« Capitaines Courageux »............. 1 vol.
Le Chat Maltais...................... 1 vol.
Contes Choisis....................... 1 vol.
Du Cran!............................. 1 vol.
L'Histoire des Gadsby................ 1 vol.
L'Homme qui voulut être roi.......... 1 vol.
Kim.................................. 2 vol.
Lettres du Japon..................... 1 vol.
Le Livre de la Jungle................ 1 vol.
Le Second Livre de la Jungle......... 1 vol.
La plus belle Histoire du monde...... 1 vol.
Le Retour d'Imray.................... 1 vol.
Sa Majesté le Roi.................... 1 vol.
Stalky et Cie........................ 1 vol.
Sur le Mur de la Ville............... 1 vol.

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes................... 1 vol.
Moralités légendaires................ 1 vol.
Poésies complètes.................... 2 vol.

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de don Ramire.............. 1 vol.
Zogoïbi.............................. 1 vol.

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra................... 1 vol.
De l'une à l'autre Aurore.......... 1 vol.
Poèmes.......................... 1 vol.

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 1 vol.
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.. 1 vol.

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Eve................ 1 vol.
Les Flaireurs................... 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles............ 1 vol.

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes.................. 1 vol.
Contes de la Vieille France........ 1 vol.
Esquisses et Souvenirs............ 1 vol.
Iphigénie........................ 1 vol.
Psèmes et Sylves................. 1 vol.
Poemières Poésies................ 1 vol.
Berflexions sur quelques Poètes..... 1 vol.
Lés Stances...................... 1 vol.
Variations sur la Vie et les Livres.. 1 vol.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra........ 2 vol.
Aurore.......................... 1 vol.
Considérations inactuelles......... 2 vol.
Le Crépuscule des Idoles.......... 1 vol.
Ecce Homo suivi de *Poésies*........ 1 vol.
Le Gai Savoir.................... 1 vol.
La Généalogie de la Morale........ 1 vol.
Humain, trop Humain (1re partie). 2 vol.
L'Origine de la Tragédie........... 1 vol.
Pages choisies................... 1 vol.
Par delà le Bien et le Mal......... 1 vol.
La Volonté de Puissance............ 2 vol.
Le Voyageur et son Ombre (Humain, trop Humain (IIe partie).......... 1 vol.

LOUIS PERGAUD

De Goupil à Margot................ 1 vol.
La Guerre des Boutons............ 1 vol.
La Revanche du Corbeau........... 1 vol.
Le Roman de Miraut............... 1 vol.
Les Rustiques.................... 1 vol.
La Vie des Bêtes.................. 1 vol.

GEORGES POLTI

Les Trente-six Situations dramatiques 1 vol.

RACHILDE

L'Animale........................ 1 vol.
Contes et Nouvelles suivis du *Théâtre* 1 vol.
Dans le Puits..................... 1 vol.

Le Dessous....................... 1 vol.
L'Heure Sexuelle.................. 1 vol.
Les Hors Nature................... 1 vol.
L'Imitation de la Mort............. 1 vol.
La Jongleuse...................... 1 vol.
Le Meneur de Louves............... 1 vol.
La Sanglante Ironie................ 1 vol.
Son Printemps..................... 1 vol.
La Tour d'Amour.................. 1 vol.

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

L'Altana, ou la Vie vénitienne...... 2 vol.
Les Amants Singuliers.............. 1 vol.
L'Amphisbène...................... 1 vol.
Les Bonheurs perdus............... 1 vol.
Le Bon Plaisir..................... 1 vol.
La Canne de Jaspe................. 1 vol.
La Cité des Eaux.................. 1 vol.
Couleur du Temps.................. 1 vol.
La Double Maîtresse............... 1 vol.
L'Escapade........................ 1 vol.
Esquisses Vénitiennes.............. 1 vol.
Figures et Caractères.............. 1 vol.
La Flambée........................ 1 vol.
Flamma tenax...................... 1 vol.
Histoires incertaines.............. 1 vol.
L'Illusion héroïque de Tito Bassi.... 1 vol.
Les Jeux Rustiques et Divins........ 1 vol.
Le Mariage de Minuit............... 1 vol.
Les Médailles d'Argile.............. 1 vol.
1914-1916.......................... 1 vol.
Le Miroir des Heures............... 1 vol.
Le Passé vivant.................... 1 vol.
La Pécheresse...................... 1 vol.
La Peur de l'amour................. 1 vol.
Le Plateau de Laque................ 1 vol.
Poèmes, 1887-1892.................. 1 vol.
Portraits et Souvenirs............. 1 vol.
Premiers Poèmes................... 1 vol.
Proses datées..................... 1 vol.
Les Rencontres de M. de Bréot...... 1 vol.
Romaine Mirmault.................. 1 vol.
La Sandale ailée................... 1 vol.
Les Scrupules de Sganarelle........ 1 vol.
Sujets et Paysages................. 1 vol.
Les Vacances d'un jeune homme sage............................ 1 vol.
Vestigia Flammæ.................... 1 vol.

JULES RENARD

Le Vigneron dans sa Vigne.......... 1 vol.

ARTHUR RIMBAUD

Les Illuminations................. 1 vol.
Poésies........................... 1 vol.
Une Saison en Enfer............... 1 vol.

JOHN RUSKIN
(Traduit par MARCEL PROUST)

La Bible d'Amiens.................. 1 vol.
Sésame et les Lys.................. 1 vol.

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or .... 1 vol.
Contes .... 1 vol.
Aux Flancs du Vase, suivi de *Polyphème* .... 1 vol.
Au Jardin de l'Infante .... 1 vol.
Polyphème .... 1 vol.

CÉSAR SANTELLI

Georges Duhamel .... 1 vol.

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché .... 1 vol.
Spicilège .... 1 vol.

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens Français d'aujourd'hui ... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

Laurent Tailhade intime .... 1 vol.
Poèmes aristophanesques .... 1 vol.
Poèmes élégiaques .... 1 vol.

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête .... 1 vol.
Contes choisis .... 1 vol.
Exploits de Tom Sawyer détective .. 1 vol.
Le Legs de 30 000 dollars .... 1 vol.
Un Pari de Milliardaires .... 1 vol.
Les Peterkins .... 1 vol.
Plus fort que Sherlock Holmès ..... 1 vol.
Le Prétendant américain .... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre ...... 1 vol.
A la vie qui s'éloigne .... 1 vol.
Les Blés mouvants .... 1 vol.
Choix de Poèmes .... 1 vol.
Deux Drames .... 1 vol.
Les Flammes Hautes .... 1 vol.
Les Forces tumultueuses .... 1 vol.
Hélène de Sparte, *Les Aubes* .... 1 vol.
Les Heures du Soir, précédées des *Heures claires* et des *Heures d'Après-Midi* .... 1 vol.
Impressions, I, II, III .... 3 vol.
La Multiple Splendeur .... 1 vol.
Poèmes .... 1 vol.
Poèmes, nouvelle série .... 1 vol.
Poèmes, troisième série .... 1 vol.
Les Rythmes souverains .... 1 vol.
Toute la Flandre I, II, III .... 3 vol.
Les Villes tentaculaires, précédées des *Campagnes hallucinées* .... 1 vol.
Les Visages de la Vie .... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes .... 1 vol.
Le Domaine Royal .... 1 vol.
Plus loin .... 1 vol.
La Sagesse d'Ulysse .... 1 vol.
Voix d'Ionie .... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Derniers Contes .... 1 vol.
Œuvres .... 9 vol.

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham .... 1 vol.
Anne Véronique .... 1 vol.
Anticipations .... 1 vol.
La Burlesque Equipée du Cycliste .. 1 vol.
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat .... 1 vol.
Douze Histoires et un Rêve .... 1 vol.
Effrois et Fantasmagories .... 1 vol.
La Guerre dans les airs .... 1 vol.
La Guerre des Mondes .... 1 vol.
L'Histoire de M. Polly .... 1 vol.
Une Histoire des Temps à venir .... 1 vol.
L'Ile du Docteur Moreau .... 1 vol.
La Machine à explorer le Temps ... 1 vol.
La Merveilleuse Visite .... 1 vol.
Miss Waters .... 1 vol.
Le Pays des Aveugles .... 1 vol.
Les Pirates de la mer .... 1 vol.
Place aux Géants .... 1 vol.
Les Premiers Hommes dans la Lune. 1 vol.
Quand le Dormeur s'éveillera .... 1 vol.
Au Temps de la Comète .... 1 vol.
Une Utopie moderne .... 1 vol.

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe .... 2 vol.
Pages de Journal .... 1 vol.

OSCAR WILDE

Ballade de la Geôle de Reading ...... 1 vol.
De Profundis .... 1 vol.

WILLY ET COLETTE WILLY

Claudine en ménage .... 1 vol.

COLETTE WILLY

La Retraite sentimentale .... 1 vol.
Sept Dialogues de Bêtes .... 1 vol.

POUR PARAITRE LE 15 MARS 1929



APHRODITE

Illustrations de PIERRE ROUSSEAU

COLLECTION FRANÇAISE

HENRI CYRAL, Éditeur à PARIS

Ce dessin, donné pour la couverture de cette édition est tiré à l'aquarelle en couleurs, et ce cliché n'e[st] que le fac-simi.é du TRAIT. (Coloris au patron).

TIRAGE LIMITÉ à 1021 ex. numérotés

31 ex. sur Madagascar avec 2 aquarelles originales .... 300 fr. (*souscri*...)
20 — — Vélin d'Arches .... 225 fr.
970 — — Vélin de Rives .... 175 fr.

Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires

BULLETIN FINANCIER

'année 1929 a débuté sous d'excellents auspices. Les disponibilités sont actuelle-
t surabondantes ; et, d'un autre côté, l'on augure très favorablement de l'avenir.
réduction du loyer de l'argent pour les placements à moyen et à long termes est
ndue de la politique de conversion projetée par le gouvernement. La prévision d'un
issement du taux de l'intérêt entraîne nécessairement un fléchissement de même
re du taux sur lequel la Bourse a accoutumé de capitaliser toutes valeurs de bon
. De plus, certaines de nos grandes industries de base : métallurgie, constructions
aniques, produits chimiques, sont assurées de commandes importantes dont elles ne
raient manquer de tirer ample profit. En un mot, le Pays se remet peu à peu du
ible monétaire de ces dernières années et s'adapte à la situation nouvelle résultant de
éforme monétaire.

'une des premières conséquences attendues de la réduction du loyer de l'argent est
ausse de nos rentes. Elles se sont encore rapprochées du pair, et tout porte à croire
à la suite de rachats de la Caisse d'Amortissement, de nouveaux progrès seront
egistrés.

es Banques françaises ont vérifié les prévisions. De larges progrès ont été enregistrés
certaines grandes vedettes comme le Crédit Foncier, la Banque de Paris, l'Union
isienne, etc... Ces gains procèdent de considérations différentes : augmentation
ulière du dividende, ce qui est le cas pour le Crédit Foncier ; prévision d'émissions
ctions nouvelles dans des conditions attrayantes pour les anciens actionnaires.

es recettes de nos grands réseaux pour 1928 sont en accroissement appréciable sur
les de 1927, principalement en raison du relèvement des tarifs. Le P.-L.-M. vient en
e, cependant que l'Est enregistre la plus faible augmentation par kilomètre. On ne
rait cependant s'attendre qu'au simple maintien des dividendes précédemment distri-
és, les conventions ferroviaires de 1921 ayant prévu, pour 1928, un mode de calcul
primes revenant aux compagnies différent de celui jusque-là en usage. D'autre part,
s grands réseaux doivent procéder à la réfection de leur matériel. Néanmoins, en
ison de la réduction du loyer de l'argent, les Lyon, Nord, Midi, etc., demeurent en
nne posture.

On délaisse les affaires de navigation, qui ne présentent d'ailleurs que de faibles
ances de hausse, les derniers dividendes manquant d'élasticité. Longtemps encore
s entreprises maritimes devront procéder à de larges amortissements.

L'un des faits saillants de ce début d'année est la vogue de toutes valeurs gazières.
s capitalistes se sont avisés de découvrir des affaires d'électricité sous le couvert de
mpagnies qui, primitivement, bornaient leur objet à la production du gaz. De là une
usse considérable des actions Gaz pour la France et l'Etranger, Fusion des Gaz, etc...

Aux Mines, l'avance régulière du cuivre à New-York favorise les Cuprifères de
cond plan. Des exagérations ont même été commises sur des titres discutables comme
orocoro. La poussée lente des grosses affaires de plomb, comme Penarroya, repose sur
s bases plus solides.

De grosses sidérurgiques comme La Marine et Homécourt, Paris-Outreau, etc., con-
aissent encore des jours brillants. Et, avec l'adoption d'un nouveau programme naval,
spéculation commence à s'agiter autour des affaires de constructions maritimes.

A l'encontre des Pétroles, toujours inertes, les Valeurs de Caoutchouc sont actives et
gains appréciables. Londres se montre optimiste en effet au sujet des perspectives
u marché de la gomme.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.